

JUDITH BANNON

Les

7

Roman New Adult

secrets de mon ex


LES ÉDITIONS RÉUNIES

JUDITH BANNON

Les

7

Roman *New Adult*

secrets de mon ex

LES ÉDITEURS RÉUNIS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bannon, Judith., 1974-

Les 7 secrets de mon ex

ISBN 978-2-89585-644-3

I. Titre II. Titre : Sept secrets de mon ex

PS8603.A627S46 2015 C843⁷.6 C2014-942746-8

PS9603.A627S46 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairiequebec.fr



[Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.](#)

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

JUDITH BANNON

Les 7 secrets de mon ex


LES ÉDITEURS RÉUNIS

Fasciné par ma facilité, tu m'as poussée à rédiger. Même avant moi, tu y as cru. Tout le long, tu l'as vécu. Avec plaisir, tu m'as soutenue. Merci mon bel homme.

Prologue

— Laurie, peux-tu le faire taire ? Ça fait au moins une demi-heure qu'il parle et nous aurions dû servir le dessert il y a déjà dix minutes.

Pour avoir eu de longues discussions téléphoniques avec lui avant la réception de ce soir, je sais que le président de cette compagnie aime bien être le centre d'attention. Mais s'il continue à s'écouter parler ainsi, il risque d'être bientôt maculé de gâteau fondant à l'érable – gracieuseté de la mauvaise humeur de notre chef cuisinier.

— C'est beau, James, je m'en occupe, dis-je dans mon microphone.

Je me dirige d'un pas décidé vers la scène, en faisant signe au *band* de commencer à jouer. Je souris au président qui me regarde m'approcher. Il est tellement exalté qu'il me fait signe de monter le rejoindre. « Parfait, pensé-je, je pourrai lui enlever le micro ! »

Il crie :

— Voici la merveilleuse organisatrice de cette soirée, Laurie Morano. Celle qui a fait de notre passage ici, à Black Snow, la journée la plus mémorable de tous nos *partys* annuels, n'est-ce pas ?

Les employés, des hommes pour la plupart, se mettent à applaudir tranquillement. Ils sont probablement soulagés du changement de discours qui s'annonce.

Il me tend le micro, que je m'empresse de saisir.

— Merci d'être venus célébrer votre fête annuelle avec nous, lancé-je avec mon sourire que mes amies qualifient de corporatif. J'espère que vous avez eu beaucoup de plaisir aujourd'hui. Après le dessert, qui vous sera servi à l'instant, l'orchestre changera de rythme et vous fera danser jusqu'à la nuit. D'ailleurs, je sais que plusieurs d'entre vous ont réservé une chambre dans notre hôtel, donc profitez-en bien !

Je replace le micro sur son pied pour m'assurer que le « fameux orateur » ne le reprendra pas.

Le *band* entame *Where the streets have no name* de U2. Je fais signe au président de me suivre afin qu'il descende de scène lui aussi. Heureusement, il s'exécute sans problème.

— Merci, madame Morano, pour ce *party* formidable, émet-il, un peu trop près de mon visage.

Il a les joues plus rouges que d'habitude et son haleine empeste l'alcool.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur Tremblay, déclaré-je. C'est mon travail. Et cela nous a fait plaisir de vous recevoir ici, vos employés et vous. Je vous souhaite une très belle fin de soirée, ajouté-je avant de lui tourner le dos.

— Attendez !

Je l'observe pendant qu'il réfléchit à la manière de formuler sa pensée.

— Vous savez, j'ai justement réservé une chambre dans votre hôtel, reprend-il en cherchant à garder son équilibre. Et je suis seul pour la nuit, précise-t-il en me fixant avec un petit sourire entendu.

« Non mais il vient de me faire des avances ! songé-je. Ce n'est pas vrai ! Il pourrait être mon père, et il est marié ! »

Je lui rends son sourire.

— C'est extraordinaire que vous ayez pris une chambre, monsieur Tremblay. Ainsi, vous pourrez bien dormir et effacer la fatigue dont vous m'avez avoué souffrir depuis quelques jours. Vous verrez, nos lits sont très confortables.

Ensuite, je m'éloigne rapidement, avant que son cerveau, engourdi par l'alcool, ait le temps de lui souffler une réponse. Je monte l'escalier pour réintégrer mon « poste de garde », situé sur la mezzanine. C'est le meilleur endroit pour avoir une vue complète sur la salle. Je m'installe, le dos bien droit, avant de m'assurer que tout se passe bien. Je suis à la hauteur des nombreuses poutres de bois qui donnent le ton chaleureux à cette immense pièce. Fournie naturellement le jour par une

fenestration généreuse, la luminosité est à l'heure actuelle prodiguée principalement par des centaines d'ampoules encastrées stratégiquement dans des chandeliers contemporains, qui, malgré leur effet décoratif, ne jouent qu'un rôle mineur dans l'éclairage. Dans mon oreillette, j'entends le chef cuisinier marmonner :

— Les desserts sont tous servis. Enfin !

Je constate alors que notre barman est débordé. Les invités, qui avaient hâte de se lever pour se ravitailler en boisson, ont envahi le bar. Par mon microphone, je contacte la directrice du service.

— Amélie, peux-tu envoyer quelqu'un pour aider le barman, s'il te plaît ?

Elle me répond immédiatement :

— Je m'en occupe.

Elle entre dans la cuisine, d'où elle ressort presque instantanément, suivie d'un nouvel employé qui se dirige vers le bar. J'adore l'efficacité d'Amélie.

L'orchestre joue les premières notes de *You give love a bad name* de Bon Jovi. Plusieurs hommes, qui attendent au bar, se mettent à chanter et à encourager le groupe. Il s'agit d'un excellent choix musical puisque ça les aidera à patienter.

Il est vingt-deux heures dix. Je pourrai partir bientôt, laissant la supervision de la fête aux bons soins d'Amélie. Continuant mon inspection visuelle, mes yeux s'arrêtent – pour la troisième fois ce soir – sur un homme qui me fixe. Appuyé sur son coude, à une des tables hautes près du bar, il est accompagné de deux hommes qui jasant entre eux. Il cesse de me dévisager deux secondes pour leur dire quelque chose en souriant, puis il reporte son regard sur moi. Comme ses compagnons ne m'accordent aucune attention, je devine que je ne suis pas le sujet de discussion. Bon point pour lui. Je n'ai pas le goût d'être la gageure de la soirée.

Je détaille rapidement l'inconnu. Âgé d'environ trente ans, il est grand – il mesure un peu plus de 1,80 mètre. Ses cheveux bruns ébouriffés touchent à ses sourcils et frôlent sa nuque. Il porte un chandail noir ajusté et un jeans Parasuco – j'ai reluqué ses fesses lors d'une autre de mes inspections visuelles plus tôt en soirée. J'ignore la couleur de ses yeux ; dommage, car c'est ce que je préfère chez un mâle. Les émotions qui passent dans le regard d'un homme sont le miroir de ses pensées.

Je quitte mon poste et vais rejoindre Amélie. Cette dernière, à quarante ans et vêtue d'une robe moulante rouge sans manches, fait tourner plus de têtes que la plupart des filles de vingt ans. Affichant une confiance impressionnante avec les hommes, elle sait les remettre à leur place lorsque l'un d'eux ose lui lancer une remarque machiste. Amélie décide toujours avec qui elle veut passer la nuit, jamais l'inverse !

— Ça y est, c'est bien parti, énoncé-je. Je te laisse gérer le reste de la réception.

— Y a de la testostérone dans la place ! s'exclame-t-elle en observant la foule d'invités. J'espère qu'ils sauront se tenir.

— Ça devrait bien se passer, la rassuré-je. J'ai averti le gardien de nuit de faire une tournée ici à toutes les demi-heures, et ce, jusqu'à deux heures. Ensuite, il n'y aura plus de *band* ni de boisson. À une heure du matin, ils auront de la poutine à manger, question de canaliser l'alcool ingurgité depuis cet après-midi. Ils devraient donc être faciles à rouler jusqu'à leur chambre ! conclus-je malicieusement.

— Poutine et alcool ? Tu réalises que ce mélange est souvent explosif pour la digestion ? Je ne veux pas être prise à ramas...

— Pas de danger ! la coupé-je. Ils seront sûrement capables de se rendre aux toilettes !

L'air perplexe, Amélie me dévisage.

— « Sûrement » ? questionne-t-elle en arrondissant ses grands yeux.

— Tout va bien aller, indiqué-je. Bonne soirée, Amélie ! la salué-je avec un grand sourire.

— Ouais, ouais, bonne soirée ! me lance-t-elle sur un ton ironique. Je t'en redonnerai des nouvelles demain, si ça se passe mal.

Je me dirige vers les portes majestueuses en bois massif donnant accès à l'extérieur. Lorsque je passe près du bar, j'échange un regard avec le beau brun. Je pense alors qu'une histoire d'un soir me ferait probablement le plus grand bien. Je n'ai jamais osé faire une telle chose. Je décide à ce moment-là – ou l'avais-je déjà décidé avant ? – de la suite des événements. Je me plante sur le seuil de la porte double et me retourne pour le zieuter encore. Il vient déjà vers moi. Je lui souris, puis je sors. Je continue de marcher, sachant très bien qu'à la distance d'où il se trouve il peut voir la direction que je prends. Je tourne à droite afin d'emprunter le corridor vitré menant à l'hôtel. Au bout de ce couloir, je m'appuie contre le mur, face aux ascenseurs, et j'attends que l'inconnu surgisse. Ce qu'il fait quelques secondes plus tard. Dès qu'il me voit, il s'immobilise et me fixe intensément. Il a les yeux verts, presque transparents. C'est un bel homme, probablement habitué à avoir ce qu'il veut ou qui il veut. Je m'approche de lui tranquillement, en me déhanchant exagérément. Il me scrute de la tête aux pieds. J'aime bien mes vêtements : une jupe noire en élasthane et une camisole blanche ajustée sans manches qui monte au cou et qui avantage mes seins. Et aussi un veston, outil incontournable puisque toutes mes poches renferment des indispensables : gomme, pansements, condoms, stylos chasse-taches, etc. Ma tenue est complétée par des talons hauts noirs et un long collier argenté et noir. Et bien sûr, mon meilleur ami est collé contre ma hanche : mon téléphone super intelligent.

Lorsque j'arrive à sa hauteur, la tension sexuelle est palpable entre nous. Je brise le silence :

— Tu n'as pas de bague au doigt, mais je sais que ça ne signifie pas pour autant que tu sois disponible. L'es-tu ?

— Oui, confirme-t-il de sa voix grave. Depuis six mois, je suis complètement libre.

S'il prend la peine de me fournir cette précision, c'est qu'il s'agit sans doute de la vérité. À partir de là, je ne peux quand même pas lancer une enquête pour vérifier s'il est réellement célibataire. Je n'ai pas le goût de jouer aux *Détecteurs de mensonges*. Ma libido, qui me fait présentement de grands signes de détresse, m'informe qu'elle a plutôt envie de s'amuser avec le corps du monsieur devant moi.

J'avance mon visage à quelques centimètres du sien, puis je glisse ma main droite dans sa poche de jeans arrière. Il sursaute.

— Tu es plutôt directe ! clame-t-il en souriant.

Je sors une carte de chambre d'hôtel de sa poche et la lui montre.

— Je me doutais bien que tu avais loué une chambre ici, et j'ai pensé que ta carte serait à cet endroit, exprimé-je d'une voix coquine. On monte ?

Il hoche la tête. Son regard est-il curieux ou impressionné ? Je ne saurais le dire.

Je lui redonne sa carte, en forme de planche à neige, typique de notre hôtel, pour qu'il puisse la passer devant le lecteur servant à faire ouvrir les portes d'ascenseur.

Nous entendons des voix masculines se rapprocher. Les hommes, qui parlent et rient fort, cherchent un certain Mathieu.

— Maaaathieu ? Maaaathieuu ?

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Mon chevalier servant me fait signe de monter la première. « Un point pour lui », pensé-je. Bien que ce soit la moindre des politesses, certains hommes passent devant leur compagne sans égard pour elle. Dans mon décompte de points, il en aurait perdu deux s'il avait agi ainsi. Pendant que les portes de la cabine se referment, nous voyons les hommes marcher en direction de l'ascenseur. Ils appellent toujours désespérément leur ami.

Il presse le numéro 10. Il s'agit du dernier étage des suites intermédiaires. Les deux niveaux au-dessus du dixième comprennent les suites expertes, tandis que les étages inférieurs au huitième sont constitués des suites débutantes et familiales.

— Tu t'appelles Mathieu, j'imagine ? lancé-je.

Il me sourit et répond par l'affirmative.

— Mes copains sont pas mal ivres, ajoute-t-il, donc je préférerais ne pas te les présenter.

Je réalise que, même s'il n'avait pas le goût que ses amis nous rejoignent, Mathieu n'a montré aucun signe de nervosité ou d'impatience pendant que nous attendions l'ascenseur. Il est d'un calme impressionnant. Un point de plus pour lui. Ah mais ça suffit, les points ! Je ne me cherche quand même pas un *chum*, juste un peu de plaisir sans attaches. Particulièrement ce soir !

— Et toi, tu n'es pas chaud ?

— Non. Du moins, pas chaud à cause de l'alcool, si c'est ce que tu veux savoir !

Lorsque je réalise que nous sommes presque arrivés, je deviens de plus en plus nerveuse. Vais-je faire l'amour... euh... baiser avec un inconnu ? Au lieu de jaser avec Mathieu, j'aurais dû lui sauter dessus et l'embrasser quand les portes de l'ascenseur se sont refermées. Mon intention aurait été claire. Je n'avais nul besoin de savoir son nom. Je veux seulement avoir du sexe avec un bel homme. Point à la ligne.

La porte s'ouvre. Mathieu me cède le passage. Comme je ne connais pas le numéro de sa suite, j'attends. Il me prend la main et tourne à droite. Il tient ma main ? Alerte rouge dans ma tête. On a l'air d'un couple. D'un vrai couple. Du genre qui parle d'emménager ensemble, de décoration intérieure, de son futur chien. Je délaisse sa main. Il me regarde, l'air légèrement moqueur. Il semble avoir compris que cela était trop significatif pour moi.

On arrive devant sa chambre. « Enfin », me dis-je. Je vais pouvoir passer à l'action et partir immédiatement après. Je veux baiser comme un animal, pas dans le sens brutal et répétitif, mais plutôt sans émotion, juste par besoin.

Il me laisse passer devant lui. Ce qu'il est galant, le beau brun ! Je m'avance vers les portes de jardin pour admirer la vue, même s'il fait trop sombre pour l'apprécier vraiment. Le clair de lune laisse percevoir une infime partie du paysage que je connais par cœur – surtout de ce côté-ci de l'hôtel, car les suites sont du côté du versant White. C'est mon panorama préféré, celui que je peux admirer de mon bureau : la montagne, des arbres à profusion, quelques chalets ou maisons sur la droite – dont la mienne –, et le petit lac un peu plus loin. De l'autre côté de l'hôtel, la vue en plongée sur le versant Black est, elle aussi, superbe. Mais en bas de la montagne, on aperçoit les deux grands stationnements ainsi que l'autoroute un peu plus loin derrière. L'été, ces deux petites imperfections, qui sont essentielles, sont heureusement atténuées par le feuillage des arbres.

— On peut les ouvrir, si tu veux, me souffle-t-il en parlant des portes de jardin.

Trop absorbée par mes pensées, je n'avais pas remarqué qu'il m'avait suivie. Il a parlé si près de mon cou que je n'aurais probablement qu'à balancer mon poids vers l'arrière pour me retrouver contre sa poitrine.

— Non. Je préfère qu'on ne nous entende pas, déclaré-je en lui faisant face.

Nos visages sont très près l'un de l'autre. La lumière dans la suite, qui provient seulement des deux lampes de chevet posées de chaque côté du lit *king*, est parfaite. Je sais que cet aspect romantique de la lumière tamisée n'a pas été prévu par Mathieu, mais qu'il est plutôt le fait des femmes de ménage. Elles sont passées un peu plus tôt en soirée pour préparer les chambres pour la nuit.

— Je t'ai trouvée très belle dès que je t'ai vue.

Il caresse mes cheveux et m'attire à lui pour m'embrasser. Ses lèvres minces se posent doucement sur les miennes. Puis il se fait plus aventurier et plonge sa langue dans ma bouche – plonge littéralement parce que j'ai l'impression qu'il veut localiser ma luette tellement sa langue est enfoncée profondément dans ma gorge. Je place mes mains sur sa poitrine pour pouvoir reculer mon visage un peu et ainsi ramener sa langue à un endroit plus approprié. Au même moment, il pose ses mains sur mes épaules et fait glisser mon veston par terre. Ensuite, il me retire ma camisole. J'éprouve un petit frisson de plaisir lorsqu'il me touche. C'est bon signe. Il agrippe fermement mes seins, comme s'il était en train de tâter la dureté des cantaloups à l'épicerie.

— Ce sont des vrais ! se réjouit-il.

— Euh... oui..., murmuré-je, un peu surprise par sa réaction.

— J'ai vraiment hâte de les goûter.

Je songe que, s'il les goûte comme il embrasse, mes seins ressembleront sûrement à des pruneaux secs lorsque je sortirai d'ici.

Je lui enlève son chandail. Poitrine bien musclée. Je l'embrasse dans le cou pendant qu'il fait descendre ma jupe. Je détache le bouton de son jeans, puis je m'éloigne légèrement pour le regarder. Il est beau. Un gars qui s'occupe le moindrement de son corps est magnifique, vêtu simplement d'un jeans alors que l'élastique du boxer moulant déborde de la taille du pantalon.

— Tu aimes ce que tu vois ? me demande-t-il, l'air satisfait, en entreprenant de baisser son jeans.

Son ton est un peu condescendant, mais j'avoue qu'il a réellement un corps superbe.

En l'observant se tortiller pour se débarrasser de son jeans puis faire la gigue nécessaire à son enlèvement complet, je constate une fois de plus qu'il est impossible de paraître sensuel dans une telle situation.

Il revient vers moi et m'embrasse. Des baisers qui sont moins pénétrants. Où la langue joue un peu avec la mienne, mais sans trop s'investir. Il devrait s'en tenir à ce genre de baisers puisqu'il les maîtrise très bien.

Il s'attaque maintenant à mon soutien-gorge.

— Je suis impatient de jouer avec ces deux beaux melons.

Mathieu semble ébloui lorsqu'il les fixe. Il me saisit les mains et me fait basculer sur le lit. Il grimpe sur moi et commence à me titiller les seins avec les doigts. Puis il avance sa bouche. J'ai un peu peur de l'intensité qu'il y mettra. Il tire légèrement sur le mamelon. C'est agréable. Puis il le suce goulûment. Comme je m'attendais à un siphon comparable à celui d'une balayeuse industrielle, je trouve finalement qu'il est assez doux. Il s'attaque ensuite à l'autre sein. Peu à peu, j'y prends vraiment plaisir. Je me cambre sous lui. Il embrasse toute ma poitrine, puis descend vers le nombril. Il entreprend de baisser ma petite culotte, la tête tout près de mon entrejambe. Stop ! Trop personnel à mon goût. J'enlève moi-même le sous-vêtement, ce qui oblige Mathieu à reculer son visage de quelques centimètres.

Je prends alors conscience que je suis complètement nue sur le lit d'un étranger, qui ne connaît même pas mon nom. À ce moment même, il dirige sa bouche vers ma partie la plus intime.

— Non, pas ça !

Étonné, il me fixe.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas à l'aise que tu me fasses un cunnilingus alors que je ne te connais même pas, expliqué-je. Et en plus, je ne sors pas de la douche, ajouté-je pour me donner l'air d'une habituée des histoires d'un soir.

Juste m'être entendue dire le mot *cunnilingus* me donne l'impression que je suis dans une expérimentation de laboratoire.

— Eh bien, moi, ça ne me dérange pas, dit-il d'un ton suave. Je suis sûr que tu goûtes délicieusement bon.

— Je préfère que tu t'abstiennes, réitéré-je en m'apprêtant à lui enlever son boxer.

Il s'agenouille sur le lit pour m'aider à le déshabiller. Pendant que j'accomplis ma tâche, j'en profite pour examiner l'engin auquel j'aurai droit pour mon initiation aux *one-night stand*. Mathieu est bien membré.

S'apercevant de mon intérêt, il déclare en souriant :

— Je te présente Bill.

Ah non ! Pas un gars qui donne un nom à son pénis ! Bill ? Mais avant que j'aie pu m'exprimer, il ajoute :

— Bill, comme dans *Boule et Bill*. Une boule, et Bill.

Je constate alors qu'il n'a qu'un testicule.

* * *

— Quoi ? ! Il n'avait qu'une couille ? lance Jade, toujours aussi directe dans ses propos.

Mon amie a les cheveux blond-roux et de grands yeux bruns qui lui donnent l'air innocent – bien qu'elle soit loin d'être naïve. Elle est plus petite que moi, mais son corps est aussi athlétique que le mien, malgré ses hanches qu'elle prétend capables d'enfanter une dizaine d'enfants... en même temps !

— Eh oui ! m'écrite-je.

— Qu'est-ce que ça fait, Laurie ? Ça ne l'empêche sûrement pas de bander et de donner plein d'orgasmes !

— Qu'est-ce que tu en sais ? As-tu déjà essayé ? lui demande Érika, la mine curieuse.

Érika est sans contredit le pétard de notre petit groupe. Cette grande et mince personne à la peau laiteuse, aux cheveux bruns très foncés et aux yeux verts fascinants est avocate dans une firme spécialisée dans les causes matrimoniales, au centre-ville de Montréal. Elle est célibataire et collectionne les amants. Elle n'a jamais dépassé le cap des six mois avec le même homme, ce qui est quand même rare pour une femme de vingt-huit ans.

Jade s'explique :

— Il y a quelques mois, une urologue – qui était invitée sur le plateau de l'émission *On jase tabous* – a expliqué l'état d'un homme ayant un seul testicule, preuve visuelle à l'appui. Y a rien là. C'est comme vivre avec un seul rein.

Jade travaille comme webmestre sur les plateaux de télévision. Cela lui permet d'apprendre des faits intéressants, de connaître plein de potins croustillants, mais surtout de rencontrer des célébrités québécoises – et idéalement, pour mon amie, de créer des rapprochements charnels avec elles. Depuis qu'elle est toute petite, Jade est une fanatique des gens connus.

— Sur le plateau de *On jase tabous* ? relance Érika. Je pensais que tu n'étais pas capable de te concentrer sur autre chose que le beau Martin ?

— Tu sauras que, lorsqu'il est question de pénis, je peux écouter l'ensemble des informations, rétorque-t-elle d'un ton faussement offensé. Surtout que Martin était très intéressé, probablement par solidarité masculine. Donc, pénis + Martin dans la même salle, ça me rentre dans la tête...

— Je dirais plutôt que pénis + Martin dans la même salle, ça te rentre dedans tout court ! réplique Érika en faisant allusion à la petite vite que Jade s'est tapée avec ce dernier dans un studio d'enregistrement.

Mais comme je me souviens que Jade a été un peu déçue par cette expérience durant laquelle Martin s'était montré égoïste, se préoccupant de son seul plaisir, j'interviens :

— Je sais que ce n'est pas grave pour un homme d'avoir seulement un testicule. Mais l'ensemble de la situation me gênait. En plus, il embrassait mal, confié-je avant de soupirer. J'ai réalisé que je n'étais finalement pas très à l'aise de coucher avec lui, comme ça, sans le connaître. Je voulais me tester, mais il faut croire que les *one-night stand*, ce n'est pas mon genre. C'est pour ça que je suis partie sans baiser avec lui. Même si je suis forte et indépendante, je ne suis pas comme certaines de mes amies qui n'ont aucun problème avec ce genre de relation, ajouté-je en fixant Érika.

— Hé ! riposte-t-elle, sur la défensive. La plupart du temps, je connais les hommes avec qui je couche depuis au moins... quelques jours, déclare-t-elle en souriant.

Je la regarde sévèrement, laissant ainsi suggérer qu'elle ment.

— Parfois, ça fait juste quelques... heures, admet-elle du bout des lèvres. Mais ça me convient comme ça.

— J'ai réalisé que ce n'est pas pour moi, les aventures d'un soir, livré-je. Ton texto est arrivé au bon moment, précisé-je à l'intention de Jade.

Je repense au moment où, alors que le beau brun venait de se retrouver dans une nudité totale, mon cellulaire avait vibré. Je savais, sans regarder l'appareil, qu'il s'agissait d'un texto de Jade. Je lui avais demandé de m'écrire une demi-heure avant notre rendez-vous de filles à l'Émeraude pour que je lui confirme si je pouvais me libérer du travail. Le son de ce texto m'avait rappelé la date d'aujourd'hui. Mais à ce moment-là, j'étais couchée nue à côté d'un inconnu tout aussi nu que moi et prêt à s'activer.

J'avais alors dit à cet homme :

— Il faut que j'y aille.

Moi-même, je n'y avais pas cru lorsque ces paroles étaient sorties de ma bouche. D'abord sous le choc, Mathieu s'était

rapidement ressaisi. Orgueil oblige !

— Tu peux attendre cinq, dix minutes ? On peut faire ça vite !

Présentée ainsi, la chose m'avait encore moins tentée.

— Non, ce n'est pas ça, avais-je répondu de ma voix la plus douce. Je suis désolée, mais je ne peux pas baiser avec toi.

Mathieu était débarqué du lit, en ravalant probablement tout son orgueil masculin. Il m'avait dit gentiment : « OK ! » Je me sentais tellement mal que j'avais craint de me mettre à vomir. Je m'étais rhabillée en vitesse et étais sortie de la chambre après l'avoir salué. Quelle attitude misérable de ma part ! Pauvre lui ! Il a été une victime collatérale de mon cœur écorché. Et le pire, c'est qu'il doit penser que c'est à cause de Boule... et Bill !

Méhanne, qui n'a pas encore émis son opinion sur mon expérience de la soirée, prend la parole :

— Je pense que le problème ne se situe pas dans le fait que cet inconnu est unicouilliste.

— Unicouilliste ? s'étonne Érika. Je ne pense pas que tu puisses personnaliser ce genre de... euh... d'état. Ce n'est pas comme un unijambiste.

— Pourquoi pas ? lance Jade. J'aime bien ce mot. Unicouilliste, répète-t-elle en levant la tête pour se donner un air de chercheur intellectuel venant d'élaborer une théorie fondamentale pour l'humanité.

— Laissez tomber le nom. Ce que je voulais dire, reprend Méhanne en me fixant de ses doux yeux bleus, c'est que ton problème, Laurie, n'est pas lié au corps du gars de ce soir ou au fait qu'il embrassait mal. Le problème, c'est que tu voulais te mettre un homme dans la peau pour penser à autre chose qu'à... eh bien, qu'à la date d'aujourd'hui. Nous le savons toutes.

Méhanne, c'est la fille sage du groupe. Celle qui pense à ralentir nos ardeurs quand on boit un peu trop ou un peu trop vite. Celle qui pense à apporter des pansements et des mouchoirs partout où elle va, au cas où quelqu'un en aurait besoin. Son visage rond est entouré de cheveux blonds très pâles, et son corps est légèrement plus enrobé que le nôtre. Elle dégage une aura réconfortante, ce qui est parfait pour son travail d'enseignante au primaire.

Silence. Le regard des trois filles pèse sur moi. Je remplis ma coupe de vin. J'examine les alentours. L'Émeraude. J'ai découvert cet endroit situé dans la montagne de Black Snow, à Sainte-Anne-des-Lacs, lorsque j'étais jeune. Ma famille et moi venions d'emménager dans le coin. J'ai toujours aimé me promener ici. Et même si, sans GPS, je peux me perdre facilement dans une ville à peine plus grande que Saint-Sauveur, je suis capable de reconnaître les arbres et les particularités de la nature dans la montagne pour retrouver mon chemin. J'avais onze ans lorsque, en marchant, j'ai aperçu cet emplacement. Vierge. Comme s'il s'agissait d'un site sacré où des réunions de sorcières ou de dieux avaient pu avoir lieu. (Je lisais beaucoup de livres fantastiques à cette époque !) Un cercle presque parfait, d'un diamètre d'environ six mètres, couvert de gazon et complètement dénudé d'arbres, d'arbustes et de petites plantes. J'avais alors décrété que ce serait mon endroit de prédilection avec mes nouvelles amies – les trois mêmes qui sont présentes ce soir. L'Émeraude. Je l'ai baptisé ainsi puisqu'il s'agit de la pierre de naissance de ma grand-mère, et aussi pour la couleur verte qu'elle partage avec les arbres qui semblent protéger ce coin.

Nous nous sommes toujours assurées qu'aucun sentier lui donnant accès n'était visible. Nous avons même fait un pacte, ordonnant la préservation du secret, suivi d'un rituel – une brûlure au poignet à l'aide d'un tison. Nous avons gardé ce lieu de rencontre secret pendant plusieurs années, malgré l'insistance des garçons qui étaient très curieux de le connaître.

Je contemple la marque sur mon poignet. Mes trois amies ont évidemment la même, ou à peu près. Jade en a une plus longue parce qu'Érika, qui tenait la branche lors de la « cérémonie », n'avait pas compris qu'il fallait mettre seulement le bout du tison sur le poignet. Elle lui avait carrément étampé la branche brûlante sur la peau.

— J'aimerais tellement savoir ce qui s'est passé..., dis-je pour expliquer ce que je ressens.

Les filles paraissent tristes. Tout le monde se tait.

Jade, mal à l'aise avec les silences, prend la parole quelques instants plus tard.

— Et puis, c'est quand la dernière fois que tu as vu Dave ? lance-t-elle tout bonnement.

Elle a capté l'attention d'Érika et de Méhanne. Je peux imaginer le regard découragé que mes deux amies lui lancent.

— Bien quoi ? Je voulais juste lui changer les idées ! se défend-elle.

— Il fallait vraiment que tu parles de Dave, Jade ? s'exclame Érika d'un ton las.

— C'est ce qui m'est venu en tête en premier !

Cela m'amuse un peu que, pour me distraire, elle ait évoqué mon ex.

— Oublie ça, Laurie, déclare Érika. Tu n'es pas obligée de parler de Dave ce soir.

— Dimanche passé, réponds-je à Jade – qui sourit, satisfaite que je revienne sur le sujet qu'elle a si peu délicatement abordé.

— Et vous avez... ? questionne Méhanne doucement, sans oser aller plus loin.

— ... baisé ? complète Jade, sans aucune gêne.

— Jade ! s'insurge Érika. Toi, quand tu es en manque, tu deviens tellement directe et crue ! Trouve-toi un homme au plus vite pour faire baisser ton taux d'œstrogène, ma belle.

— Taux d'œstrogène ? s'écrie Jade. Tu y vas fort dans le vocabulaire, ce soir !

Ensuite, elle se tourne vers moi :

— Avez-vous fait l'amour, Dave et toi ? demande-t-elle en appuyant sur le mot *amour*.

— Oui, nous avons eu une relation sexuelle. Avons-nous baisé ou fait l'amour ? Je ne sais pas trop.

— Je pense que Dave fait l'amour avec toi ; il ne te baise pas, analyse Méhanne.

— Tu es trop romantique, Mé ! se moque Jade. Un homme, c'est capable de baiser juste pour satisfaire ses besoins sexuels.

— Pas besoin d'être un mâle pour agir ainsi, rétorque Érika avec un sourire.

— Bien sûr que non, hein, Érika ? ! la relance Jade.

— Ça suffit, les chasseuses d'hommes ! ordonne Méhanne. Je ne pense pas que vous figuriez à l'ordre du jour ce soir.

Mes deux amies baissent la tête, comme des petites filles réprimandées par leur enseignante.

— Est-ce que tu ressens quelque chose quand tu es avec Dave ? me demande Méhanne.

— Oui et non. En fait, je ne veux pas lui faire de peine. Et on se connaît tellement bien sur le plan sexuel que ça fait mon affaire de le voir... pour ça, de temps en temps. Mais je ne veux pas m'attacher comme il aimerait que je le fasse.

— Pourquoi tu ne l'as pas appelé ce soir, au lieu de t'essayer avec un inconnu ? questionne Méhanne.

— Parce qu'il aurait refusé de me voir, énoncé-je avant de porter ma coupe de vin à mes lèvres.

— Dave, te refuser ? Im-pos-si-ble ! formule Jade d'un ton convaincu.

— Oh que oui ! rétorqué-je. Il aurait refusé, à cause de la date d'aujourd'hui. Durant nos deux années de fréquentations, il n'a jamais voulu que nous bais... euh... que nous fassions l'amour les 21 et 22 juin. Il prétendait qu'il avait trop peur que j'aie une autre image en tête.

— L'important, ce n'est pas l'image qui est dans ta tête, c'est le pénis qui est dans ta...

Je ris de bon cœur à cette réplique tellement typique de Jade.

— Franchement, Jade ! proteste Érika. Tu as vraiment besoin d'un homme, toi !

Je pense à Dave. Mon ancien *chum*. Celui qui a eu le cœur brisé, il y a quatre mois, lorsque j'ai refusé sa demande en mariage. Il avait si bien planifié le scénario que, parfois, je regrette de ne pas lui avoir dit oui juste pour le remercier du spectacle. Plus tard, je lui aurais expliqué que je ne voulais pas me marier. C'était le 22 février. Il ne l'a pas fait le 14 février, tout simplement parce qu'il sait que j'aurais trouvé cela trop quêtaine, trop prémédité, trop « comme tout le monde ». À mon avis, toutes les démonstrations d'amour à la Saint-Valentin paraissent programmées. C'est pathétique que les gens qui s'aiment sentent l'obligation de se le prouver précisément à cette date. Agissent-ils ainsi uniquement pour ne pas ressentir la culpabilité de n'avoir rien fait ? D'ailleurs, le chocolat en forme de cœur, acheté à la pharmacie, serait le summum du cadeau insultant pour moi.

C'était une belle journée d'hiver. Une température douce pour ce temps de l'année. Comme je n'avais pas de rendez-vous avec des clients cette journée-là, j'en avais profité pour m'habiller de façon décontractée et me rendre à mon bureau en raquettes, par le boisé. À la sortie du sentier, je n'avais qu'une courte distance à franchir pour arriver à l'entrée du chalet nommé l'Ébène, dans lequel mon bureau est situé. Je m'étais arrêtée sec en apercevant de gigantesques lettres sculptées en glace, chacune aussi grande que moi, éclairées en bleu. ÉPOUSE-MOI. Mon cœur avait cessé de battre. J'avais eu la nausée. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce message. À un moment donné, j'avais entendu mon prénom.

— Laurie ?

Je m'étais tournée lentement vers la droite, en direction de la voix. Un genou par terre, Dave m'avait tendu une petite boîte dans laquelle brillait une bague. J'avais vu l'inquiétude passer dans son regard. Probablement à cause de ma totale immobilité. Ou du nombre de fois qu'il avait dû répéter mon prénom avant que je réagisse.

Puis il avait souri et m'avait parlé tendrement.

— Laurie, j'aime être avec toi. J'aime te voir descendre les pistes de ski avec fougue. J'aime te voir contempler un feu de foyer, coupe de vin à la main. J'aime voir tes beaux yeux gris-bleu qui s'ouvrent tranquillement le matin, et tes cheveux foncés étalés sur l'oreiller. Quand je t'observe de loin durant un *party*, j'aime savoir que je suis celui qui aura la chance de t'embrasser et de te faire frémir un peu plus tard. Je veux toujours être avec toi. Je veux toujours être à toi. Veux-tu m'épouser ?

Ces paroles étaient si belles ; c'était exactement ce que la plupart des femmes rêvent d'entendre. Encore plus de la part d'un homme presque parfait comme Dave. Celui que les mères veulent comme gendre, les femmes, comme amant, les hommes, comme ami. Un bon gars. Mais je restais figée. Je ne pouvais pas m'imaginer me marier. M'enchaîner. Me priver de ma liberté. De la possibilité de...

Sans sourire et sous le choc qu'il m'ait demandée en mariage sans que nous n'en ayons jamais vraiment discuté, je lui avais répondu non d'une voix si basse qu'il avait probablement lu sur mes lèvres pour comprendre.

— Quoi ? avait-il émis très doucement, l'air paniqué.

Incapable de répéter ce petit mot de trois lettres si dévastateur dans une telle situation, je m'étais contentée de secouer la tête pour lui signifier que je refusais sa proposition.

En reportant mon regard vers les lettres sculptées, j'avais alors aperçu nos deux familles qui s'étaient réunies pour célébrer ce qui devait être notre journée de fiançailles. L'air sérieux, les membres discutaient entre eux. Tout se passait au ralenti, comme si je jouais dans un film dont je ne contrôlais pas le scénario. Entre filles, ça nous arrivait parfois de passer lentement un bout de film dans lequel un acteur que l'on trouvait super beau embrassait une actrice. Je me sentais vivre à cette vitesse, avec des voix en sourdine. J'avais vu mon frère aîné, Philippe, inviter tout le monde à entrer dans le chalet. Puis Max, mon autre frère, s'était dirigé vers Dave et moi, les lèvres pincées.

Dave, dont j'avais presque oublié la présence, avait alors dit :

— Lau, c'est correct. On n'est pas obligés de se marier. Je suis heureux avec toi, avec ou sans bague.

Il paraissait inquiet.

— Non, Dave, c'est fini. Je ne peux pas te donner ce que tu veux. C'est injuste pour toi. Je t'aime, mais pas comme tu m'aimes.

Ensuite, j'étais partie au pas de course dans le boisé, aussi vite que mes raquettes me le permettaient.

Le silence s'est de nouveau installé autour du feu pendant que je songeais à cette journée.

— J'aime tellement être ici avec vous, les filles, dis-je en m'approchant du feu pour ouvrir notre troisième bouteille de vin. Je pense qu'au rythme où on boit, tout le monde devra venir coucher chez moi.

— Certainement, dit Érika. Et je dormirai au sous-...

— ... sol, termine Jade. On le sait ! Mais j'espère que tu n'as pas caché un homme près de la maison de Laurie ?

— Mais non, quand même ! se défend Érika. Je ne couche pas au sous-sol seulement pour avoir de l'intimité avec les hommes. J'aime bien cette pièce qui me rappelle nos soirées pyjama de filles, confie-t-elle, l'air nostalgique.

— C'est vrai que c'était trippant quand on était ados et que la mamie de Lau nous laissait nous amuser, indique Méhanne. *Pop-corn*, films, karaoké, maquillage... Surtout, on pouvait se coucher aussi tard qu'on voulait ! ajoute-t-elle sur un ton enthousiaste.

— C'était vraiment *cool* ! déclaré-je en me remémorant cette époque.

Mes grands-parents demeuraient déjà dans la montagne lorsque nous étions déménagés dans la région. Seulement six mois après notre arrivée, mon grand-père était décédé. Ma grand-mère s'était retrouvée seule dans une grande maison. Elle adorait avoir de la visite. Donc, durant mon adolescence, des *partys* de filles avaient souvent eu lieu chez elle, les vendredis et samedis soir !

— C'est évident que je vais dormir chez toi, Lau, mais je devrai partir tôt demain matin, m'apprend Jade. Le dimanche, les émissions enregistrées devant public ont plus de facilité à trouver des gens, donc nous sommes occupés au maximum !

— Pourquoi la présence d'une webmestre est-elle requise pour les émissions qui ne sont pas enregistrées en direct ? demande Méhanne à Jade.

— Parce que, selon les thèmes abordés durant l'émission, je dois préparer les *teasers* qui seront mis en ligne, les sujets qui seront twittés, les...

Érika roule les yeux.

— C'est bon, l'informaticienne, on a compris que tu as du boulot à faire, autre que celui de t'immiscer dans les caleçons du séduisant Antoine !

— Je l'ai surpris en train de me fixer cette semaine, sans raison ! s'excite Jade. Puis j'ai bien vu qu'il avait dû se secouer ensuite pour se remettre au travail.

— Se secouer ? Comment au juste ? lance Érika qui se lève et imite un gars qui bougerait son bassin de façon énergique en effectuant une danse africaine.

Nous pouffons toutes de rire. Jade se lève à son tour.

— Non, ce serait plutôt comme ça.

L'air grave, elle fixe Érika quelques secondes, puis elle remue énergiquement la tête de gauche à droite. Ensuite, son regard redevient normal.

— Quoi ? Il a fait ça avec autant d'intensité ? s'exclame Érika en l'imitant.

Le vin dans sa coupe gicle. Jade, Méhanne et moi reculons pour éviter d'être aspergées.

— Pas tant que ça, non ! commente Jade en riant.

Érika prend la parole :

— Je pense que, la prochaine fois, il va te dire : « Alors, bébé, émet-elle en prenant une voix grave, que penses-tu du

système politique actuel ? Et de la charte québécoise ? Tu trouves cela *sexy*, hein, quand je te parle de politique ? »

— Avec le regard de braise qu'il a, et la virilité qu'il dégage, il peut bien me jaser du pape, des lois de Newton ou des phoques en Alaska... tant qu'il se déshabille en parlant ! souligne Jade sur un ton léger.

Mon téléphone vibre. Je constate qu'il est minuit. Nous sommes maintenant le 22 juin. Mes amies remarquent mon air triste.

Je souris et inspire fortement.

— Ça va, les filles, déclaré-je ensuite. Je suis correcte.

Mais je leur cache le fait qu'un malaise généralisé a envahi mon corps.

— Le 22 juin..., murmure Érika d'un ton brisé. On est là pour toi, tu sais, Lau, ajoute-t-elle gentiment en me touchant la main.

Mes yeux s'emplissent d'eau. Je baisse la tête ; je ne veux pas pleurer. C'est de l'histoire ancienne. Et pourtant, quand je regarde autour de moi, tout semble si récent. Comme ce soir-là, la lune est presque entière, l'odeur des arbres et des feuilles flotte doucement et le feu crépite. Je me trouvais exactement à l'endroit où je suis assise aujourd'hui.

Je replonge dans mes souvenirs. Un peu avant minuit, nous avons quitté le *party* de la Fête nationale qui se déroulait chez mes parents. Alex m'avait chuchoté à l'oreille :

— Je te kidnappe. J'ai une surprise pour toi.

En sortant de la maison, il m'avait pris la main et entraînée vers le boisé.

— L'Émeraude ? avais-je soufflé.

Lui et moi, nous nous étions embrassés pour la première fois dans mon lieu secret. Je lui avais montré l'emplacement, dont je lui avais souvent parlé, dès que les filles m'avaient autorisée à le faire. Je les avais convaincues en leur expliquant que, en plus d'être la première à avoir trouvé ce petit coin de paradis, je ressentais le besoin d'y être avec Alex.

Un an après ce premier baiser, nous marchions en direction de l'Émeraude. Et près d'une heure après qu'il m'avait fait quitter l'ambiance survoltée régnant chez mes parents, j'étais étendue sur une couverture blanche et entourée de chandelles. Et je respirais l'odeur de sa peau que j'aimais tellement, pendant qu'il m'embrassait. Nous venions de faire l'amour deux fois, dans ce décor somptueux qu'il avait préparé afin que nous puissions célébrer, à minuit pile, notre première année d'amoureux.

Fixant sur moi un regard amusé, il m'avait alors annoncé :

— J'ai un cadeau pour toi.

— Mais tout ce décor, c'est ça, mon cadeau ! avais-je rétorqué.

— J'en ai un autre. Et comme je sais que tu adores les chasses au trésor, je l'ai caché.

Ma curiosité avait été piquée sur-le-champ.

— Dans le boisé ? avais-je questionné en m'asseyant, fébrile.

— En quelque sorte. Mais comme c'est grand, ici, je vais te donner un indice. Le cadeau se trouve à proximité de l'arbre près duquel je t'ai embrassée la première fois.

Comme je connaissais l'Émeraude par cœur, je savais exactement de quel arbre il s'agissait. En me rapprochant de celui-ci, j'avais plissé les yeux pour m'habituer à la noirceur. J'étais excitée comme une enfant. Je n'avais rien trouvé au pied du végétal en question, ni autour.

Alex était venu me rejoindre avec une chandelle pour éclairer l'endroit. Il y avait une fente, taillée au couteau, sur l'arbre. En passant mon doigt sur le tronc, j'avais touché un papier, que j'avais doucement retiré.

Il m'avait souri avant que je lise le message.

Je sais que tu adores les arbres, surtout ceux qui protègent ton endroit préféré. Ne vois pas l'entaille que j'ai faite à cet arbre comme une blessure injustifiée. Je voulais que tu saches que celui-ci représente la force que je possède quand tu es près de moi. Et que l'entaille est la douleur que je ressens lorsque tu n'es pas là. Où que je sois, tu es en moi. Et la seule façon de t'enlever de mon corps serait de me tailler le cœur.

Je t'aime.

Je t'aime tellement, ma douce féline...

Alex

xow

Il me surnommait sa douce féline. Il disait que j'étais indépendante et sauvage comme un animal que l'on aurait retiré de son habitat naturel, et douce parce qu'il avait découvert ma pureté et ma douceur sous mes apparences de tigresse forte.

Il y avait tellement d'amour dans son message. J'avais senti combien j'étais précieuse pour lui. Émue, j'étais restée muette.

Il avait alors sorti une petite boîte de la poche de son bermuda. J'avais froncé les sourcils. Il s'était mis à rire.

— Ne t'inquiète pas, ma douce, ce n'est pas une bague. Pas encore !

C'était une chaîne délicate en or. Et une breloque qui représentait un arbre, d'une couleur vert émeraude. À l'arrière était gravé *xow*. C'était notre code personnalisé. Le *x* et le *o* avaient la signification populaire du baiser et du câlin. Nous avions ajouté le *w* pour le sexe. Étant donné que le *w* est composé de deux *v* collés, nous avons décrété que cela représentait nos deux corps : il fallait qu'ils soient soudés pour que nous ayons l'impression d'exister vraiment.

C'était il y a sept ans. Le 22 juin.

La dernière fois que j'ai vu Alex.

Dimanche 22 juin

Quand je me réveille, une odeur parfaite titille mes sens : celle d'un petit-déjeuner en préparation. L'arôme du café se mêle à celui du beurre poêlé – les filles confectionnent probablement des crêpes. Je n'ai pas besoin de me forcer, comme certains matins où c'est si difficile pour moi d'émerger du sommeil, pour me rappeler quel jour nous sommes. Le sentiment de plénitude ressenti dès mon réveil est vite remplacé par la tristesse et une sorte de déchirement intérieur. Le manque que je ressens est si vif que j'ai l'impression d'avoir été projetée dans le temps, sept ans auparavant. Ce matin-là, je m'étais réveillée seule, avec le pressentiment qu'il y avait un problème. Alex aurait dû se trouver à côté de moi, en train de dormir ou de me regarder me réveiller comme il aimait le faire. Mais j'étais seule dans mon lit. Après avoir vécu pendant des mois une tristesse très proche de la dépression, j'avais réussi à revenir à la vie en transformant mes émotions en frustration. Je le haïssais presque de m'avoir abandonnée, sans explications, après m'avoir promis la lune – ou plutôt Mars, comme il le disait, parce qu'elle est plus difficile d'accès.

La fuite. Ça ne ressemblait pas à Alex. Sa force physique, très perceptible lorsque je le touchais, n'était que l'ombre de sa force mentale. Quel tsunami l'avait donc frappé pour qu'il laisse tout derrière lui ? Certains jours, j'arrivais presque à l'oublier. Mais d'autres jours, je haïssais tout ce qui pouvait être la cause potentielle de sa disparition. Aujourd'hui, je me sens seulement anéantie.

Le mal de tête qui cogne à un rythme trop régulier dans mon crâne m'oblige à me tirer du lit. Je veux cesser de ramener le passé. J'ai eu la chance de vivre un conte de fées. Plusieurs filles ne connaîtront jamais ce bonheur. Mon conte est terminé. Point. Je dois aller de l'avant. Devant le miroir de la salle de bain adjacente à ma chambre, je vois que ma tête n'est d'ailleurs pas celle de la Belle au bois dormant. Je suis sûre que je ne me ferais pas d'amis parmi les animaux de la forêt comme Blanche-Neige. Ils se sauveraient en courant, croyant que leur princesse a été frappée par la foudre. Vite, il me faut deux comprimés d'Advil. J'aurais d'ailleurs dû en prendre avant de me coucher ; le médicament aurait été beaucoup plus efficace. Mais je m'étais effondrée sur mon lit encore tout habillée. Comme je ne porte actuellement que des sous-vêtements, j'en déduis que, durant la nuit, je me suis départie de mes vêtements qui me donnaient trop chaud. Pas que j'étais habillée comme une ourse, pourtant ! En vérité, c'est probablement le vin bu à l'Émeraude qui m'a trop réchauffée.

Après avoir enfilé du linge mou, car c'est tout ce que mon corps est capable de supporter, je me dirige vers la cuisine. Je reconnais la voix de mamie et d'Érika avant même de pénétrer dans la pièce.

Je lève la main en guise de salut, puis je m'écrase sur un tabouret du comptoir. J'adore l'îlot, qui peut facilement accommoder cinq personnes. Elles peuvent jaser ainsi avec la personne officiant de l'autre côté, désignée comme cuisinière ou barmaid – selon l'heure de la journée. Ce matin, c'est mamie qui prépare le déjeuner. Petite, les cheveux blancs, elle a le corps enrobé typique d'une grand-mère ayant goûté à tous les bons plats qu'elle a concoctés durant sa vie. Elle porte le tablier que je lui ai offert et sur lequel on peut lire *Mamie au fourneau*. Elle cadre parfaitement dans une cuisine.

Elle dépose sa spatule et fait le tour du comptoir pour venir me faire un câlin. Je reste appuyée contre sa poitrine aussi longtemps que possible. Les bras de mamie sont si rassurants.

Après avoir mis fin à l'étreinte, je chuchote, l'air piteux :

— Je vais bien...

Mamie me regarde longuement avant d'aller retourner une crêpe dans la poêle.

Méhanne entre dans la cuisine, les cheveux mouillés et déjà habillée. Elle me prend dans ses bras, en silence.

Érika quitte son tabouret et vient se coller contre nous.

— Câlin de filles ! dit-elle.

Mamie vient nous rejoindre.

— OK, les filles ! crié-je. Je vous aime beaucoup, mais j'ai besoin de mon air ce matin. Sinon j'ai comme une petite nausée.

Cette information les fait rapidement reculer. Méhanne s'assoit sur le tabouret à côté de moi.

— Jade ? questionné-je.

— Elle est partie vers huit heures ce matin, m’informe mamie.

Ma grand-mère vit dans un appartement adjacent à ma maison, qui est en fait son ancienne demeure. Il y a cinq ans, elle avait décrété, après y avoir vécu seule plusieurs années, qu’elle trouvait la maison trop grande. Mais l’idée de la vendre la déchirait. J’avais proposé de venir vivre avec elle, ce qu’elle avait refusé net, arguant qu’à mon âge il fallait que j’aie mon propre chez-moi. Par contre, ma deuxième proposition l’avait enchantée : j’avais acheté sa maison. En plus de la rénover pour la rendre plus contemporaine tout en lui conservant son aspect ancestral, nous avons fait construire un appartement, relié à la résidence principale par un corridor vitré. Mon grand-père avait fait beaucoup d’argent grâce, entre autres, à des placements avisés. Au début de la trentaine, il avait commencé à acheter des acres de terrain dans le coin – dont la montagne sur laquelle nous vivons. Lorsque les entrepreneurs s’étaient intéressés au développement résidentiel et commercial de la région, ils s’étaient souvent retrouvés devant mon grand-père, un féroce homme d’affaires, pour négocier l’achat de ces terrains.

Mamie dépose une crêpe de sarrasin devant moi.

Je lui fais un sourire entendu. Contrairement à la majorité des gens, je préfère les crêpes de sarrasin aux crêpes régulières. Donc mamie fait toujours les deux recettes.

Je mets du fromage râpé sur ma crêpe, que j’arrose de sirop d’érable. J’adore le mélange sucré-salé.

— Tu n’as pas mal à la tête ? demandé-je à Érika, qui semble beaucoup plus en forme que moi.

— Non, répond-elle. À cause des quatre bouteilles de vin que nous avons bues, je n’ai pas hésité à avaler les deux meilleurs amis qu’un humain, ayant abusé du bon vin, puisse avoir. Juste avant de me coucher, ajoute-t-elle avec fierté avant de piquer un morceau de crêpe avec sa fourchette.

Je jette un regard à Méhanne. Celle-ci me sourit, car elle a compris le sous-entendu contenu dans la phrase d’Érika.

— Si Jade était ici, elle aurait répliqué quelque chose du genre : « Hein ? Tu as avalé deux de tes amis avant de te coucher ? » lancé-je en imitant la voix de notre amie.

— Oui, c’est certainement ce qu’elle aurait dit, affirme Érika, l’air étonné. Mais je ne croyais pas que vous aviez l’esprit aussi tordu qu’elle !

— Il ne faut pas avoir l’esprit si tordu pour avoir remarqué l’allusion sexuelle que recelaient tes propos, Érika, intervient mamie en servant une crêpe à Méhanne. Même moi, j’ai tout de suite compris.

— Mamie ! clame Érika sur un ton faussement outragé.

— Quoi ? Le sexe existait aussi dans mon temps !

— Bon, ce n’est pas que le sujet ne m’intéresse pas, mais je voudrais discuter d’autre chose avec vous.

Après une grande inspiration, je reprends la parole :

— Aujourd’hui, ça fait sept ans. (Je regarde tour à tour mes deux amies et mamie, qui me fixent avec un regard compatissant.) Je vous remercie d’être ici avec moi pour démarrer cette journée qui me semble toujours aussi cruellement déchirante. Mais j’ai décidé d’aller de l’avant. Sept ans, ce n’est pas un cycle de vie selon certaines théories ?

— J’ai déjà lu que les couples traversent une crise plus profonde tous les sept ans, formule Méhanne.

— Sept ans avec le même homme, ça n’a pas d’allure ! s’écrie Érika, incapable de s’imaginer dans une telle situation. Mais excuse-moi, Laurie. Tu peux continuer, indique-t-elle en me faisant signe d’enchaîner.

— Je crois qu’après sept ans une remise en question s’impose dans un couple, déclaré-je. Pas que j’étais en couple avec Alex durant ces dernières années, lâché-je avec tristesse, même si c’est ce que j’aurais aimé le plus au monde. Mais c’est comme si j’étais en couple avec son fantôme.

Silence.

— Donc je veux... et je vais, reprends-je pour me convaincre moi-même de ma capacité à passer à l'action, aller de l'avant en amour. Ça fait sept ans que je suis en attente, que je ne m'implique pas dans une autre relation. Je dois me faire à l'idée qu'il ne reviendra pas. Comment a-t-il pu s'évaporer ainsi dans la nature ? Avec toutes les technologies nous permettant de retracer les personnes disparues ? Je ne sais pas. Soit Alex l'a voulu ainsi, ce que je refuse de concevoir, soit quelqu'un s'est arrangé pour qu'il reste introuvable. Il est peut-être même...

Je suis incapable de formuler la suite. Même si Alex n'est plus en couple avec moi, je ne peux croire qu'il soit mort. Il était trop vivant pour mourir si jeune. Il me rendait trop vivante, également.

— J'ai refusé une demande en mariage d'un homme extraordinaire. Et nous savons toutes – et Dave aussi – que c'était au cas où Alex reviendrait. Je ne veux plus m'empêcher de prendre un engagement.

— Donc, le prochain qui te demande en mariage, tu acceptes ? m'interroge Érika d'un ton amusé.

— Peut-être pas le premier ! Et je commencerai par habiter avec lui. Éventuellement.

— Bien sûr ; il faudra que tu testes sa machinerie masculine, commente Érika. Que je ne te voie pas adhérer à la nouvelle tendance de chasteté qui empêche les relations sexuelles avant le mariage. Quel gâchis, et surtout quelle stratégie déficiente ! T'imagines-tu passer le reste de ta vie avec un amant médiocre ?

— Laurie, est-ce qu'on peut t'aider d'une quelconque façon à mettre en pratique ta décision ? s'informe Méhanne en posant doucement sa main sur la mienne.

Je réfléchis quelques instants.

— Il faut sortir le plus souvent possible ! Je pars à la recherche de l'homme de ma vie !

Très excitée par cette perspective, Érika me tend sa main ouverte pour faire un *high five*. Ensuite, elle se lève.

— *You go girl !* Dis-moi où et quand, et je serai là ! Je suis sûre que Jade voudra nous accompagner.

— On va commencer par aller au Shake Down ce soir, comme prévu, exprime Méhanne.

— C'est sûr ! Il y a toujours du beau monde là-bas.

Ce resto-bar très branché, un ancien resto d'une chaîne connue, est situé à Saint-Sauveur, la ville juste à côté. Les deux propriétaires, dont mon père, l'ont rénové après en avoir fait l'acquisition, il y a cinq ans. On a donné un *look* contemporain à l'endroit tout en lui conservant son cachet original – soit celui d'un chalet de ski, puisque la région est entourée de montagnes. Le service et la nourriture y sont dignes d'un restaurant quatre diamants, et l'ambiance y est décontractée.

— Alors, entre les excellentes crêpes de mamie et l'alcool que j'ingurgiterai ce soir, il faut que j'aille courir un peu, décide Érika. Tu viens avec moi ? m'interpelle-t-elle en s'étirant les bras au-dessus de la tête.

Me voyant hésiter, elle ajoute :

— Allez, une petite course dans les bois ! dit-elle pour m'amadouer. Un cross-country de quatre ou cinq kilomètres ! Il n'y a rien de mieux pour digérer les crêpes, les quatre bouteilles de vin que nous avons bues hier soir, et surtout pour faire passer un mal de tête post-alcool !

— On en a vraiment descendu quatre ? m'étonné-je.

— Oui, madame ! claironne Érika. Et comme Méhanne boit un peu moins vite que nous, ajoute-t-elle en faisant un clin d'œil amical à cette dernière, ça nous fait chacune plus ou moins sept cent cinquante millilitres d'alcool à éliminer, conclut-elle avec un sourire triomphant.

— Je me demande comment Jade se porte, ce matin..., me questionné-je à voix haute.

— Je ne m'inquiéterais pas pour elle à ta place, intervient mamie. Jade a certainement avalé deux cachets d'Advil avant de se coucher. Et il y a sûrement un homme sur son plateau de télévision qui l'intéresse assez pour lui faire garder tous ses sens en alerte !

— Oui, déclare Méhanne. Présentement, c'est Antoine.

— C'est l'animateur de l'émission d'intérêt public, n'est-ce pas ?

— Précisément !

— Antoine est un bel homme et il paraît très viril, dit mamie en faisant exprès pour rouler les *r*. Il est un peu jeune pour moi, par contre, mais il est parfait pour Jade. Surtout qu'il semble avoir une tête de mule. Ça pourrait fonctionner entre ces deux-là.

— On le connaît seulement par la télé, mamie. C'est difficile de se prononcer.

— C'est quand même vrai qu'il fait viril ; il est sûrement intense au lit, déclare Érika, songeuse.

— Viens, l'intense, on va aller courir ! rétorqué-je. Ça va compenser pour ton manque évident de sexe !

— Eille ! On ne peut pas toutes avoir des unicouillistes qui nous courent après !

En même temps que j'entends mamie s'exclamer « Un quoi ? », je me mets à poursuivre Érika dans la maison en tentant de la frapper avec un linge à vaisselle ramassé au vol.

* * *

Bien que j'adore courir dans les bois – en fait, j'aime toutes les activités qu'on peut y faire –, je trouve l'exercice plutôt pénible ce matin. Mon estomac m'envoie fréquemment des signes de frustration en me retournant des vapeurs de mon abus d'alcool de la veille. J'imagine que les crêpes que j'ai avalées se mettent en travers du chemin du vin, comme si une bataille interne s'était déclenchée. Je m'oblige à me concentrer sur la musique jouant dans mon iPod. Il m'est impossible de courir sans musique. Pitbull chante *Timber* à tue-tête dans mes oreilles. Au fait, pourquoi doit-il toujours se nommer dans ses chansons ? Si des artistes québécois l'imitaient, cela donnerait des résultats bizarres. J'imagine Marc Dupré chanter, avec une voix à la Pitbull : « Nous sommes les mêmes... Marc Dupré... » Ou encore Jean-Pierre Ferland fredonner : « Une chance que je t'ai, J.-P. Ferland... » C'est du délire, mon affaire ! Mais j'aime m'évader ainsi quand je cours ; le temps passe tellement plus vite. Et, comme je n'ai qu'à suivre Érika, mon cerveau n'a pas la moindre décision à prendre concernant le trajet. Mon amie se retourne de temps en temps pour vérifier que je maintiens le rythme. J'apprécie sa délicatesse. Ça me rappelle combien je compte pour elle. Et aussi pour Méhanne et Jade. Je suis très choyée de les avoir toutes les trois. Et comme elles connaissent mon histoire, je n'ai pas à expliquer les vagues d'émotion qui me chamboulent parfois.

Parvenue près de l'Émeraude, Érika ralentit le pas. Elle me jette un coup d'œil, en silence, mais je comprends tout. Je lui fais un signe de la main pour lui dire au revoir. Ensuite, je me dirige vers notre lieu secret. Je me sens bien, gracieuseté des endorphines produites par la course. Je marche un peu pour ralentir mon rythme cardiaque, puis je me couche en étoile au centre de cet endroit magnifique. Je me sens protégée par les arbres qui m'entourent, comme s'il s'agissait des bras d'une mère douce et adorée. Le ciel bleu est pur, sans nuages. Le soleil chauffe ma peau mouillée par l'effort. Je change la liste de lecture sur mon iPod. *Say something* commence à jouer. Dès les premières notes, un sentiment d'étouffement me reprend. Les paroles de la chanson me font monter les larmes. Couchée sur l'herbe et fixant la voûte céleste, je dis à voix haute :

— Où es-tu ? Donne-moi signe de vie, si tu ne veux pas que je m'engage avec quelqu'un d'autre.

* * *

Après m'être coiffée, je prends le temps de m'examiner. Je recule un peu du miroir pour essayer de me considérer objectivement comme le ferait un homme qui viendrait de me rencontrer. Mes cheveux très foncés, presque noirs, rejoignent le bas de mes omoplates. Mes yeux gris-bleu semblent parfois transparents. Ma bouche aurait pu être plus pulpeuse, mais au moins ma lèvre inférieure est plus charnue que la supérieure. Je suis grande, selon certaines personnes, mais ma minceur fait probablement paraître mon 1,73 mètre plus imposant. Je me positionne de côté pour analyser mon profil. J'aurais aimé avoir les seins plus volumineux, mais une chirurgie – devenue presque aussi banale que de s'acheter un café au resto du coin – ne m'intéresse pas. Et mes fesses sont très correctes. Bon, l'analyse est terminée pour au moins un an ! Je déteste m'observer ainsi.

J'enfile une robe rose à bretelles spaghetti et saisis mes sandales blanches à petits talons. Étant donné que je passerai par le boisé, je porterai des souliers de marche pour me rendre au travail.

En sortant de la maison, je tourne à droite. J'emprunte le chemin qui me conduira rapidement dans le boisé. À la fourche où le chemin de gauche mène vers l'Émeraude, je continue ma route en direction du chalet l'Ébène, dans lequel se trouve mon bureau. Moins d'une dizaine de minutes plus tard, j'entre dans le bâtiment. Dès mon arrivée, je change de souliers. C'est très calme dans l'entrée chaleureuse où la brique pâle et le bois, les deux matériaux utilisés partout dans les bâtiments de Black Snow, dominant. L'hiver, le décor nous réchauffe automatiquement ; l'été, l'air pur qui entre par les nombreuses fenêtres a un effet vivifiant.

J'entends des voix provenant du café bistro, à ma gauche. Des randonneurs ou des adeptes des Lianes dans les arbres, notre parcours d'hébertisme aérien, sont sans doute en train de dîner. En jetant un coup d'œil à la grosse horloge, qui est une réplique de celle qu'on voyait dans les anciennes gares, je constate qu'il est déjà treize heures trente. Ça me laisse environ trois heures pour travailler avant de retourner me préparer pour la soirée. J'emprunte le corridor administratif à droite. Tous les bureaux sont situés du côté droit du corridor. Le mur qui leur fait face est celui de la salle de réception. Je passe devant le premier bureau, dont la porte est fermée. C'est normal que Philippe, mon frère aîné, soit absent un dimanche. Bien qu'il soit fréquemment obligé de travailler les fins de semaine, principalement l'hiver, il préfère passer du temps avec sa petite famille depuis qu'il est le papa de Camilia, quatre ans... « et trois quarts », pensé-je en souriant.

En passant devant le bureau de mon autre frère, Maxime, je le salue de la main pour ne pas le déranger car il parle au téléphone. Il me sourit, l'air content de me voir. Puis il me fait signe d'attendre, mais je n'en tiens pas compte. Je sais que dès qu'il aura terminé son appel il viendra me rejoindre.

Je dépasse mon bureau pour aller saluer mon père. Je sais qu'il est ici, car son auto est dans le stationnement.

Parvenue à destination, je constate qu'il est au téléphone, lui aussi. Il me fait immédiatement signe d'entrer. Je l'observe pendant sa conversation téléphonique. Il est le président et chef de la direction de Black Snow depuis vingt et un ans. Le mont de ski était fort négligé lorsqu'il l'a acheté. Ce lieu est devenu un endroit réputé pour y pratiquer divers sports dans un environnement naturel. Malgré son désir de faire fructifier ses avoirs, mon père a toujours tenu à ce que les innovations et les nouvelles constructions soient respectueuses de la montagne. « Elle nous offre sa pureté, alors sachons la préserver. » C'est son leitmotiv, qu'il a d'ailleurs fait écrire sur une superbe photo de la montagne prise au coucher du soleil. Le cliché occupe la moitié d'un des murs de la pièce. La montagne, notre montagne. Comme un membre de notre famille.

Avec ses cheveux poivre et sel, ses yeux presque noirs et son 1,85 mètre, mon père est encore un bel homme à cinquante-trois ans. On peut toujours compter sur ce roc. Ayant fait de la compétition de ski au niveau international durant sa jeunesse, il a toujours gardé un grand intérêt pour l'entraînement. Il y a deux ans, ma mère et lui ont fêté leur trentième anniversaire de mariage. Mon père est aussi fier de cette réussite que de celle de sa vie professionnelle.

Il est parvenu à nous persuader, mes frères et moi, de travailler avec lui à la montagne après l'obtention de nos diplômes universitaires. Nos compétences et nos intérêts se complétant bien, nous avons pris chacun notre poste de direction sans le moindre tiraillement – comme c'est parfois le cas dans les entreprises familiales. Tous les trois, nous sommes très unis. Mes deux grands frères ont toujours veillé sur moi.

Sur le plan professionnel, mon père a élargi ses avoirs avec Serge, un ami devenu un partenaire financier après l'achat de deux restaurants à Saint-Sauveur : le Shake Down – un *steakhouse* érigé dans la rue Principale – et le Rouge sur Blanc – un bar à vin et tapas situé dans la même rue, près de l'église.

— Comment s'est passée la soirée corpo d'hier ? me demande-t-il après avoir raccroché.

— Très bien ! réponds-je en réalisant que cet événement semble déjà loin dans mes souvenirs.

— J'ai entendu dire que la plupart des invités avaient loué une chambre ? émet mon père. C'est une bonne chose, car il semblerait que certains avaient la démarche chambranlante. Et la poutine offerte en fin de soirée était peut-être superflue... Ou était-ce plutôt tout l'alcool servi durant la soirée qui était de trop ? Tout dépend du point de vue où on se place. Certains pourraient aussi prétendre que c'est à cause du soleil qui leur a tapé sur la tête ! termine-t-il sur un ton ironique.

— Est-ce que des clients ont été malades ? m'inquiète-je en pensant à Amélie qui ne devait pas être heureuse de cette tournure, qu'elle avait prévue.

— Un ou deux, selon le gardien de nuit, répond-il. Il a dû en aider quelques-uns à se rendre à leur chambre. Il semblerait que monsieur le président avait un œil, ou plutôt une main, sur Amélie, précise-t-il en souriant.

— Quoi ? !

Je devine qu'un message incendiaire d'Amélie m'attend sur mon bureau ou dans ma boîte vocale.

— Ne t'en fais pas. Selon le gardien, elle n'a eu aucun problème à remettre l'homme à sa place.

— Je n'en doute pas ! J'ai plutôt peur de la façon dont elle s'y est prise. C'est un client important, même si son argent ne lui donne pas le droit de nous reluquer.

— Nous ? s'étonne mon père en levant un sourcil, car son instinct surprotecteur vient de se réveiller brutalement.

— Rien de grave..., dis-je pour calmer son appréhension. Il m'a seulement signifié par des sous-entendus qu'il avait loué une chambre. Ce à quoi j'ai répliqué qu'il pourrait l'utiliser pour bien se reposer.

— T'a-t-il touché ? s'informe-t-il en plissant les yeux, comme un prédateur prêt à attaquer.

— Absolument pas.

— Mais n'est-il pas marié ?

Mon père sait que l'adultère existe et que plusieurs personnes sont infidèles, mais, pour lui, c'est une règle à ne pas transgresser.

— Oui, il l'est.

— Je ne suis pas sûr de vouloir encore cet homme comme client.

— Mais, papa, il n'a commis aucun crime, répliqué-je. Il a seulement fait des avances à deux femmes. C'est flatteur et ça s'arrête là. En réalité, ce n'est pas si flatteur si on considère qu'Amélie et moi étions à peu près les seules femmes à cette soirée, conclus-je sur un ton léger.

— OK. Mais s'il veut revenir ici, je le rencontrerai avant qu'il signe le contrat pour m'assurer que ses comportements seront plus respectueux envers les membres de notre personnel. Et envers sa femme.

— Mais, papa, son comportement vis-à-vis de sa femme ne te regarde pas ! m'insurgé-je.

Il éclate de rire.

— Je savais que tu serais offusquée. Je blaguais. Je ne lui parlerais évidemment pas de sa femme...

Après une courte pause, il ajoute :

— ... seulement des liens sacrés du mariage !

Là, je sais qu'il plaisante.

— Bon, je dois aller travailler, annoncé-je.

— Tu dois ou tu veux ?

Pour mon père, le travail doit s'accomplir dans le bonheur. Le labeur quotidien peut parfois s'avérer difficile ou frustrant, mais au bout du compte il faut qu'il soit satisfaisant. Mon père s'assure constamment que notre vie professionnelle sur la montagne nous rend heureux.

— Je veux, et je dois.

Il se lève.

— Laurie...

Sa voix a tremblé. Je devine sur-le-champ le sujet qu'il s'apprête à aborder.

— Oui, aujourd’hui, c’est le 22 juin. Tantôt, j’ai remarqué la date sur mon cell, dis-je d’un ton espiègle.

— Tu l’as su dès que tu as ouvert les yeux ce matin, ou probablement même avant, n’est-ce pas ?

Je le fixe en silence. Ce matin, en me réveillant, j’ai été heureuse une seconde en sentant l’odeur délicieuse des crêpes de mamie, puis anéantie l’instant d’après.

— As-tu des plans pour le souper ? s’informe-t-il. Tu pourrais venir à la maison. Ou bien on pourrait aller manger quelque part ?

Mon père a proposé le restaurant parce que l’idée d’aller chez mes parents est à proscrire. Tout simplement parce que c’est là où je demeurais, à vingt et un ans, quand tout ce cauchemar a commencé. Quand je me suis réveillée seule ce matin-là.

— Merci, papa, mais je vais au Shake Down avec les filles.

— Bonne idée ! énonce-t-il, l’air soulagé, en apprenant que je ne serai pas seule ce soir.

Je suis sur le point de quitter son bureau lorsqu’il m’appelle.

— Laurie... (Il me prend dans ses bras.) Je t’aime, dit-il en me serrant fort contre lui.

— Moi aussi, papa, je t’aime.

Puis je sors tranquillement de la pièce.

Dans mon bureau, une feuille de papier pliée en deux m’attend sur ma table de travail.

Poutine + boisson = 

Je suis contente. Si Amélie a pris le temps de dessiner, c’est que son humour n’a pas été entamé par la frustration. Je peux donc lire sans crainte le reste du message.

M. Tremblay m’a tripoté une fesse, même pas subtilement. Lorsque je me suis retournée, la main prête à gifler l’idiot qui venait de me toucher, et que j’ai vu que c’était lui, j’ai pris une grande respiration – merci au seul cours de yoga que ma patience légendaire m’a permis de suivre ! Ensuite, je l’ai averti, en articulant bien chaque syllabe, de ne plus me refaire le coup. Avec le regard de feu que j’avais – tu comprendras que ce n’était pas le feu de la passion ! – et l’air de biche effrayée du président, je suis certaine que ça ne se reproduira plus.

Bonne journée, ma chouette !

Amélie

Je dépose la lettre avec un sourire aux lèvres. Je sais que si Amélie s’est montrée aussi aimable dans sa façon de relater l’incident, c’est tout simplement parce qu’elle a voulu me ménager – plus spécialement aujourd’hui. Sinon elle aurait été capable de me laisser un échantillon des reliquats nauséabonds fournis par certains invités à la fin de la soirée, histoire de me prouver que ses doutes étaient fondés.

— Hé, sœurlette !

Comme je l’avais prévu, Maxime se tient devant moi, l’air réjoui. Tombeur à ses heures – c’est-à-dire autant le jour que le soir, et encore plus la nuit –, mon frère, qui est mon aîné de deux ans, est un très bel homme. Il est le seul des trois enfants à avoir hérité des cheveux châtain de notre mère. Il a les yeux noirs de notre père ; le regard de Max est envoûtant. De nous trois, c’est celui qui s’est rendu le plus loin sur le plan compétitif en ski, se classant pendant trois ans dans les cent meilleurs au monde en descente. Maintenant directeur du marketing et des relations publiques pour Black Snow, il peut mettre à profit sa belle gueule et sa grande facilité de communication.

— Comme ça, tu as quitté la soirée avec un beau brun ? questionne-t-il en posant une fesse sur le coin de mon bureau.

— Quoi ? m’exclamé-je en feignant l’innocence.

— N'essaie pas de nier, car j'avais des espions au *party* hier, déclare-t-il. Et ils savent évidemment que tu es ma sœur. Malheureusement, ajoute-t-il en affichant un rictus de contrariété, je ne connaissais pas le gars en question. Et comme mes hommes ne l'ont pas revu ce matin, j'ignore la fin de l'histoire. Alors ? Est-ce que ma petite sœur se lance dans les *one-night stand* ?

Maxime se penche pour ouvrir un de mes tiroirs, dont il suture une réglisse. Il la croque en me fixant. Le tiroir étant resté ouvert, cela m'incite à me servir aussi. J'ai toujours de la réglisse dans mon bureau, car je suis accro à cette friandise.

— Mais j'espère pour toi que ton mec d'hier était plus dur que ta réglisse ! lance-t-il en laissant retomber mollement sa sucrerie pour imiter un pénis perdant son érection.

— Tu es vraiment con ! m'esclaffé-je.

— Oui, ça m'arrive. Toutefois, je suis un con qui ne lâche pas facilement le morceau. Alors, comment s'est passée ta soirée ?

— Je suis allée à l'Émeraude avec les filles. On a bu quatre bouteilles de vin, puis on est rentrées dormir... seules.

Maxime lève un sourcil.

— Et qu'est devenu le gars avec qui tu as pris l'ascenseur après avoir quitté la soirée corpo ? demande-t-il en rapprochant son visage du mien.

Je sais qu'il serait capable de me cuisiner éternellement. Étant donné que je préfère qu'il ne fasse aucune allusion à ce sujet devant nos parents – ce qu'il pourrait être tenté de faire s'il n'obtenait aucun détail –, je me jette à l'eau.

— Oui, je suis montée dans une de nos suites avec un homme, reconnais-je d'un ton exaspéré.

Mon frère a l'air aussi surpris que s'il avait vu un ours entrer dans la pièce. Je reprends la parole puisque Maxime reste muet.

— J'ai vingt-huit ans, quand même ! Je peux bien faire ce que je veux avec mon corps ! Et tu es mal placé pour me faire la morale là-dessus !

En voyant son air accablé, je réalise que j'y suis peut-être allée un peu fort.

— Effectivement, tu as le droit de faire ce que tu veux, admet-il calmement. Mais tu ne peux pas.

— Quoi ? rétorqué-je, encore plus irritée.

Instantanément, l'image d'Alex s'impose dans ma tête. Comme mon frère et lui étaient de bons amis à l'époque – ils faisaient tous deux partie de l'Équipe nationale de ski –, peut-être que Maxime n'accepte pas que j'aie des aventures avec d'autres gars. Il avait d'ailleurs eu beaucoup de difficulté à accepter ma relation avec Dave au début. Il persiste à croire qu'Alex réapparaîtra un jour.

— C'est un client, dit-il en faisant référence au gars de la veille. J'espérais, jusqu'à cette conversation, que tu étais montée pour... euh... lui faire signer un contrat, lui montrer nos suites. Surtout pas pour lui offrir ton... corps !

— Ai-je bien entendu, Maxime Morano ? m'écrié-je. Depuis quand le sexe t'offense-t-il ? Et pour tout te dire, ce n'était pas un client direct. De toute façon, tu le sais déjà. Si on ne peut pas coucher avec les personnes qui fréquentent la montagne ou l'hôtel, tu es mieux de démissionner tout de suite ! terminé-je en souriant pour alléger l'atmosphère.

Il regarde par la fenêtre derrière moi. Puis il sourit. Mon frère vient sans doute de songer à quelques-unes de ses conquêtes.

— J'avoue que, sans jamais avoir profité de mon poste pour sortir avec des filles, j'en ai rencontré quelques-unes ici.

— Tu t'es contenté de les rencontrer, bien sûr ! me moqué-je.

Son air égrillard m'indique que je viens de marquer un point.

— Je suis sous le choc d'apprendre que tu te lances dans les *one-night stand*, m'avoue-t-il. Ce n'est tellement pas ton

style...

— Pardon ? émets-je d'un ton faussement offensé. As-tu le monopole dans la famille des *one-night stand* ? Je sais que mes nuits d'été seront occupées si je veux égaler ton palmarès !

Il me lance un regard noir.

— Ne t'inquiète pas, le rassuré-je en lui touchant le bras. Ce n'est effectivement pas mon style. Je voulais juste voir l'effet que ça me ferait et... oublier.

Il hoche la tête, me signifiant ainsi qu'il comprend mon point de vue.

— Et je n'ai pas couché avec lui..., murmuré-je.

— Non ? s'étonne-t-il, l'air mi-soulagé, mi-intrigué.

— Ça y était presque, mais je n'ai pas été capable.

Même si j'en avais déjà parlé aux filles, je refusais d'entrer dans les détails de l'anatomie de Mathieu – par respect pour ce dernier – avec mon frère.

— Pas capable ? D'habitude, c'est de la bouche d'un gars qu'on entend ce genre d'excuses. Comme dans pas capable de bander parce que j'avais trop bu, parce que j'étais trop fatigué, que je pensais à mon ex, que je voulais voir la fin de la période, que la fille portait des sous-vêtements de matante, que...

— OK ! Ça suffit, les exemples ! dis-je en levant la main pour l'interrompre.

— Donc tu n'as pas conclu ?

— Non, je n'ai pas conclu. Est-ce que l'interrogatoire par monsieur le spécialiste de la débauche sexuelle est terminé ?

— Oui, déclare-t-il en se levant. Je suis bien content que tu n'aies pas couché avec ce gars-là. Si tu avais emprunté la voie du sexe sans attaches, j'aurais été obligé, en tant que professionnel, de te donner quelques trucs de base pour t'épargner des blessures.

— Des blessures ? Parce que toi, le charmeur des Laurentides, tu as parfois le cœur brisé ?

— Non, car j'ai la chance d'être un homme. Pour nous, c'est facile de bloquer le cordon qui relie notre queue à notre cœur.

— Quel grand romantique tu fais ! clamé-je en roulant les yeux.

— Je sais ! s'écrie-t-il. Un Roméo dort en moi. Mais comme mon Roméo a pris beaucoup de Valium, il ne se réveille jamais ! ajoute-t-il en se dirigeant vers la porte. À plus, sœurette !

— Max ! crié-je, alors qu'il est déjà dans le corridor.

— Quoi ? me demande-t-il en s'appuyant contre le cadre de la porte.

— Tantôt, quand tu m'as dit que j'avais le droit de faire ce que je voulais, mais que je ne pouvais pas...

— Oui, répond-il, l'air circonspect mais visiblement curieux de connaître la suite.

— Tu ne faisais pas allusion au fait que c'était un client, n'est-ce pas ?

— Non. C'est parce que tu ne pouvais juste pas faire ça un 22 juin. Pas en ayant Alex en tête.

Avant que j'aie pu nier qu'Alex occupait mes pensées – comme il l'a si bien deviné –, il poursuit :

— Je sais que tu songeais à lui et que c'est la raison pour laquelle tu voulais coucher avec un gars. Pour te changer les idées, au moins quelques minutes. Mais crois-moi, ça ne marche pas comme ça. Et ce n'était pas une bonne raison.

— Mais il n'est plus là ! me révolté-je. S'il avait voulu revenir, ça ferait longtemps qu'il serait là, non ?

— Pourquoi portes-tu encore la chaîne qu’il t’a donnée si tu as perdu tout espoir ? m’interroge-t-il en indiquant mon cou du doigt.

Même avec toute la bonne volonté que j’avais démontrée ce matin au déjeuner en déclarant aux filles que je voulais aller de l’avant, j’avais été incapable, après ma douche, de ne pas mettre ce collier.

Je touche la breloque en forme d’arbre qu’Alex m’a offerte.

— Je l’ai mise parce que c’est une journée... commémorative. Mais ça ne me suffit plus, soufflé-je en serrant la chaîne — que je porte encore très souvent, surtout depuis que je ne sors plus avec Dave. J’ai longtemps cru au père Noël, mais c’est fini. Alex ne reviendra jamais..., conclus-je, la voix brisée.

Avoir reconnu cela à voix haute me déchire tellement. Maxime déclare :

— Eh bien moi, j’y crois. Au retour d’Alex. Et au père Noël.

* * *

Je suis concentrée sur un dossier depuis un bon moment lorsqu’une petite voix m’arrache un sourire. C’est celle de ma nièce Camilia, qui vient d’entrer dans mon bureau.

— Je veux juste voir ma tante Laurie cinq minutes...

— Salut, ma petite fleur préférée ! m’écricri-je en me levant pour aller la rejoindre.

— Allô, ma tante Laulau ! me salue-t-elle joyeusement. Papa ne voulait pas que je vienne te voir, mais je ne te dérange pas, hein ?

— Bien non, tu ne me déranges jamais, ma puce, confirmé-je. D’ailleurs, ça fait déjà un petit bout de temps que je travaille, donc je crois que c’est l’heure de ma pause réglisse. En veux-tu une ? lui demandé-je en ouvrant le tiroir.

En guise de réponse, elle me sourit. Je lui tends une friandise.

— Alors, qu’as-tu fait aujourd’hui ? m’informé-je.

Sans attendre d’avoir fini de mâcher sa bouchée de réglisse, elle répond :

— Je suis allée en vélo avec papa et maman sur Le P’tit Train du Nord. Nous avons pédalé longtemps ! Jusqu’à la vieille gare. Et en revenant, nous avons fait un pique-nique au parc.

Pour l’avoir emprunté des centaines de fois, je connais exactement l’itinéraire décrit par Camilia. Partie de Prévost, la petite famille a fait sa première halte à Sainte-Adèle. La vieille gare est un ancien terminus transformé en petit café et boutique spécialisée pour les vélos. Au retour, Camilia et ses parents se sont arrêtés au parc Brébeuf, à Prévost, où il y a des modules de jeux pour les enfants.

— Est-ce qu’il y avait des enfants qui jouaient au soccer au parc ?

— Oui, plusieurs ! Mais c’est plate de courir après un ballon et qu’un autre le frappe du pied avant toi.

— C’est pour cela que les joueurs doivent se dépêcher d’arriver au ballon avant les autres.

— Bah ! Je préfère me balancer, réplique-t-elle après avoir réfléchi.

— Et c’est ce que tu feras pendant tout l’été ? lui demandé-je, car je sais qu’elle n’ira plus à la garderie puisque ma belle-sœur est enseignante.

— Pas tout l’été, quand même ! proteste-t-elle, les yeux ronds. Je vais aussi glisser, faire du vélo, me baigner. Et papa m’a promis de me construire une maison dans les arbres !

— Wow ! clamé-je avec un réel enthousiasme. Tu es chanceuse, car j’ai toujours rêvé d’avoir une cabane dans un arbre. Est-ce que je pourrai t’aider à la meubler ?

— Oui ! Ça prendra une table et des chaises. Une pour Théo et une pour Lara – mon toutou et ma poupée préférée. Et aussi une pour moi, et une pour toi.

— Il faudra donc quatre chaises et une table. Puis quelques accessoires, comme des crayons et du papier. Et aussi des verres et des assiettes, si on veut prendre une collation.

— Manger dans la maison dans les arbres ? s'écrie-t-elle. Avec les oiseaux et les coccinelles qui peuvent atterrir dans nos assiettes ? C'est trop *cool* ! se réjouit-elle, comme si elle réalisait soudainement toutes les possibilités qu'offrira cette cabane.

— *Cool* ? reprends-je, l'air interrogateur, car ce qualificatif est nouveau dans le vocabulaire de ma nièce.

— Ben oui, *cool* ! répète-t-elle. Y a plein d'amis qui disent ce mot à la garderie, mais je ne l'utilise pas devant maman. Elle ne veut pas. J'irai bientôt à la maternelle car j'ai presque cinq ans, alors il ne faut plus que je parle comme un bébé !

Je ris. Pour l'instant, si c'est le seul mot « inconvenant » – selon sa mère – qu'elle emploie, on est loin des problèmes !

— Ah ! C'est ici que se cache ma petite souris ! s'exclame mon frère Philippe.

L'aîné de la famille est celui qui ressemble le plus à notre père. Il a les cheveux noirs comme lui les avait plus jeune, et les yeux un peu moins foncés, ce qui adoucit ses traits carrés.

— Hum ! ajoute-t-il en reniflant. Je crois que la petite souris a trouvé la cachette de réglisse.

— Non, je ne l'ai pas trouvée, déclare Camilia. C'est ma tante Laulau qui m'en a donné.

— Merci, sœurlette, me dit-il sur un ton sarcastique pour que je sache bien que j'ai offert une mauvaise collation à sa fille.

— De rien ! clamé-je en lui adressant un grand sourire.

Connaissant mon frère, je sais que cette collation ne le dérange pas du tout. Mais il doit tout de même montrer son désaccord devant sa fille. Et si sa femme avait été là, j'aurais eu droit à un regard désapprobateur de ma belle-sœur.

L'air sérieux, il m'annonce :

— Max m'a demandé de vous informer, papa et toi, d'une réunion rapide dans la salle de conférences. Il avait un appel à faire ; ensuite, il viendra nous rejoindre.

— C'est dimanche, il est seize heures trente, et on doit se taper une réunion ?

— Selon lui, c'est urgent mais ça ne durera pas longtemps, précise-t-il. D'ailleurs, il ne faut pas, ajoute-t-il en désignant Camilia. Viens, ma puce, on va aller t'installer dans le bureau de grand-papa pendant que j'assiste à une petite réunion dans la salle d'à côté. Tu pourras dessiner...

Je n'entends pas le reste de la conversation, puisque père et fille sont déjà dans le corridor.

Si Max convoque une réunion à ce moment-ci, cela signifie effectivement que c'est important. Et comme j'ai rendez-vous avec les filles à dix-neuf heures, et que j'ai besoin de temps pour me transformer en chasseresse, j'espère que mon frère bouclera cette rencontre vite fait !

Quelques instants plus tard, mes deux frères, mon père et moi-même sommes installés dans la salle de conférences, qui est adjacente au bureau de mon père. Assise dans la grande chaise de son grand-papa, Camilia dessine. Pendant que Maxime pianote sur son portable, je me laisse éblouir, encore une fois, par la beauté de la pièce. Elle est totalement vitrée sur deux murs. On oublie facilement les larges cadres des fenêtres lorsque les stores sont relevés ; on a alors l'impression d'être à l'extérieur, au milieu du boisé. La grande table ovale en bois naturel, qui porte des marques de croissance telles qu'on les voit sur un tronc, peut accueillir vingt-six personnes.

— Bon, je sais qu'une réunion dominicale est totalement inhabituelle, commence Maxime. Mais ça tombe bien que vous n'avez rien de mieux à faire un dimanche après-midi que de venir travailler. Ainsi, je peux tous vous informer immédiatement de la nouvelle que je viens de recevoir, ajoute-t-il, l'air contrarié.

— Je voudrais clarifier quelque chose, intervient Philippe. Je ne suis pas venu travailler. J'ai mieux à faire que d'être au bureau un beau dimanche après-midi d'été, moi ! souligne-t-il pour narguer Max.

— Ah oui ? Alors explique-nous donc pourquoi tu t'es retrouvé ici en cette journée ensoleillée, et avec ta fille en plus ? Je pense que c'est ta femme qui avait mieux à faire.

Philippe sourit. Il accorde ainsi un point à Max, dans le langage propre à la fratrie.

— Natalia travaillait dans le jardin. Je suis venu chercher ma lampe frontale pour ce soir.

— Ouuuh ! Ta lampe frontale ! Pourquoi ? Partiras-tu à la recherche du point G de Natalia ce soir ?

— Ta gueule ! réplique Philippe, légèrement insulté.

— Ça suffit ! ordonne notre père d'un ton autoritaire, comme s'il disputait deux jeunes enfants. La raison pour laquelle Philippe a besoin de sa lampe frontale ne nous regarde pas.

L'air espiègle, il fait un clin d'œil à Philippe. Ce dernier soupire en levant les yeux, découragé que son père ait implicitement fait allusion à sa vie sexuelle.

— Nous sommes bien contents d'être tous réunis pour ce qui est, selon Max, une nouvelle d'importance capitale, n'est-ce pas ? relance mon père en fixant Maxime.

— Oui, effectivement, confirme son fils. Il s'agit d'Alpinor, notre plus féroce compétiteur dans les activités quatre saisons en montagne.

Faisant une pause, il nous examine l'un après l'autre pour s'assurer de notre attention.

— Lâche la démonstration théâtrale et les regards intenses à la James Bond, le frère ! lui lance Philippe. Tu n'es pas en train d'essayer de mettre une pitoune dans ton lit. Tu dois seulement nous transmettre des informations.

Maxime fusille Philippe des yeux, mais il ne relève pas le commentaire. Cela m'étonne. Soit que mon frère a pris des cours de méditation pour apprendre à contrôler ses émotions, ce qui est absolument impossible, soit la nouvelle est plus importante que je l'imaginai.

— Alpinor a vendu. Tout.

— Quoi ? Vendu en totalité ? crie Philippe, les yeux écarquillés.

— Je ne peux croire que M. Malenfant ait vendu, commenté-je calmement. Je me doutais qu'il travaillerait moins éventuellement, mais de là à tout liquider à ce moment-ci, il y a une marge. Il a sûrement reçu une offre trop alléchante pour la refuser. Les condos font-ils aussi partie de l'accord ? demandé-je à Maxime.

— Ce n'est pas clair pour l'immobilier. En fait, je viens juste d'apprendre la nouvelle ; elle sera officialisée par une conférence de presse mercredi matin. La signature pour la vente de tout ce qui concerne la gestion des activités, ainsi que des terrains d'Alpinor, aurait eu lieu cet après-midi.

— Même si on était des compétiteurs, on s'entendait assez bien avec M. Malenfant – du moins, on se respectait, remarqué-je. De nouveaux propriétaires peuvent nous percevoir d'un autre œil.

— Le ou les nouveaux propriétaires connaissent déjà tout sur nous, c'est certain, déclare Philippe. De notre chiffre d'affaires à la couleur de nos bobettes.

— Impossible, car je porte des couleurs différentes de bobettes ! blague Maxime.

— Ça, c'est quand tu en portes ! plaisanté-je.

— Un homme doit se tenir prêt en tout temps, dit-il en me faisant son sourire ravageur.

Ne prenant pas la peine de relever nos moqueries, Philippe demande à Maxime :

— Ta source est-elle fiable ?

— Oui, elle est sûre, répond rapidement Maxime.

— Je ne veux pas savoir si elle est sûre, je veux savoir le nom de ton informateur ! s'impatiente Philippe en se passant la main dans les cheveux.

— Papa, regarde le beau dessin que j'ai fait ! crie Camilia en se dirigeant vers son père.

Sans vraiment jeter un œil, Philippe félicite sa fille et lui demande de faire un dessin pour grand-maman.

— Est-ce qu'on s'en va bientôt à la maison ? demande la petite.

— Oui, dans cinq minutes, ma puce, dit Philippe avant de lui donner un baiser sur les cheveux.

En silence, nous regardons tous Camilia sortir de la pièce. Nous sommes préoccupés par la nouvelle capitale que Maxime vient de nous annoncer.

Alpinor est un monument dans le monde du ski depuis près de quarante ans. Étant la plus grosse montagne de ski de la région des Basses-Laurentides, avec cinq pistes seulement de plus que notre montagne, elle a toujours attiré une forte clientèle. Après avoir acheté Black Snow, mon père avait développé le potentiel complet de notre montagne, en toutes saisons, pour ainsi se démarquer d'Alpinor. Il avait fait démolir le chalet existant au bas des pistes et en avait fait construire un nouveau trois fois plus grand et plus chaleureux, le Refuge. Il avait fait aménager des pistes de ski de fond et de raquettes dans les boisés entourant les pistes de ski alpin, dont la plupart sont éclairées. Dix ans plus tard, il avait fait construire l'hôtel relié par un couloir totalement vitré au chalet l'Ébène – dans lequel les bureaux administratifs sont situés. Depuis huit ans, plus d'une trentaine de chalets, dont l'architecture doit être approuvée avant même la vente du terrain par notre comité, ont été érigés à des endroits spécifiques sur la montagne. Il y a cinq ans, nous avons aménagé une patinoire extérieure réfrigérée, ajouté un parc à neige et avons fait l'acquisition de douze tentes prêt-à-camper, qui sont utilisées du printemps jusqu'à l'automne. En été, les gens peuvent s'aventurer sur un des nombreux parcours d'hébertisme au sol ou aérien – Les lianes dans les arbres – ou tout simplement faire une randonnée pédestre dans les sentiers balisés et bien aménagés où des tables de pique-nique couvertes et des belvédères sont disposés de façon stratégique. Et la superbe piscine extérieure chauffée – flanquée de deux spas –, ainsi que la piscine intérieure avec deux glissades d'eau sont fort achalandées.

Comme notre idéologie est de faciliter la pratique des sports, plusieurs services sont offerts en ce sens. L'un des plus populaires est notre service de traiteur qui propose des pique-niques thématiques : en amoureux, en famille ou pour sportif aguerris. Les gens arrivent le matin, ils enfilent un sac à dos déjà rempli de victuailles et partent à l'aventure !

Alpinor, en plus de posséder un domaine skiable enviable, offre des glissades sur tubes en hiver et des glissades d'eau en été. Et l'endroit possède également près de trois cents unités de condos sur le bord des pistes. Toujours à l'affût des nouvelles technologies, ce centre possède, entre autres, des remontées mécaniques automatisées et des canons à neige performants.

Je réalise alors que mon père n'a pas encore commenté la nouvelle.

— Papa ? lancé-je avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

Il me fixe quelques secondes puis regarde Maxime. Mon père porte son masque d'homme d'affaires : il paraît calculateur, analyste, froid. Après avoir pris une grande respiration, il demande simplement :

— Qui ?

— Je n'ai pas de nom, répond mon frère. Il y a un embargo jusqu'à l'annonce officielle.

Mon père hoche la tête, ne semblant nullement surpris.

— Pourquoi vouloir garder le secret ? questionné-je.

— Peut-être parce que les employés d'Alpinor ne sont pas encore au courant, suppose Philippe.

— Ils le sauront tôt ou tard, réplique Max en secouant la tête. Par contre, peut-être que les nouveaux propriétaires n'ont pas encore eu la chance de les rencontrer et veulent le faire avant de se retrouver à l'avant-scène.

Instinctivement, mes frères et moi, nous nous tournons vers notre père, qui déclare :

— Ils gardent le secret parce qu'ils veulent frapper fort lors de l'annonce.

— Frapper fort ?

— Oui, confirme-t-il. Ils veulent se faire désirer ou créer un effet de surprise, ajoute-t-il, l'air perdu dans ses pensées.

* * *

— Tu l'as fait ? lance Méhanne, émoustillée par la vie trépidante de Jade.

— Oui, madame ! J'ai « sexé » avec Antoine dans sa loge ! s'exclame-t-elle, les bras dans les airs comme une marathonnienne venant de franchir la ligne d'arrivée.

Nous sommes assises du côté bar, au Shake Down, à notre table favorite. Placée près d'une fenêtre donnant sur la rue Principale à Saint-Sauveur, cette table haute avec quatre tabourets confortables est l'endroit parfait pour voir ce qui se passe à l'extérieur, tout en profitant de l'ambiance du bar où la bonne musique remplace le son qu'émettraient normalement les écrans plats, bloqués sur un poste présentant un sport quelconque. En ce moment, on voit des golfeurs, mais la musique du resto-bar joue *The Monster* d'Eminem et Rihanna. Contraste amusant. Dans la rue, les conducteurs de voitures de luxe aiment se pavaner à cette intersection où le « zieutage » est populaire. D'ailleurs, les gens assis sur la petite terrasse – juste de l'autre côté de la fenêtre – ont la tête tournée vers la rue, certains étant même accoudés sur la rampe donnant sur le trottoir bondé de marcheurs – des touristes pour la plupart ayant décidé de venir dans le Nord en cette avant-veille de congé férié pour la Fête nationale. Ils sont facilement reconnaissables, car ils se déplacent au rythme décontracté des vacanciers. Ils regardent partout, montrent du doigt quelques fois des boutiques ici et là et s'émerveillent devant les petites lumières transparentes de Noël installées à l'année. Et surtout, contrairement aux habitants qui se faufilent aisément et marchent d'un pas décidé, les touristes cherchent comment traverser la file interminable d'autos qui se succèdent pour passer le « cœur du village », comme les gens de la place aiment bien l'appeler, et ce, même si Saint-Sauveur est une ville depuis longtemps.

— Et puis ? demande Érika, friande de détails croustillants.

— Comme je l'avais imaginé, il est très mâle.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « très mâle » ? s'informe Érika. Il t'a soulevée de terre pour te porter comme une poche de patates sur son épaule et s'est frappé la poitrine à la King Kong avant de te pénétrer sauvagement ? décrit-elle en mimant ses suppositions avec un plaisir évident.

— Tu es une très bonne imitatrice ! la complimente Jade. Il te manque seulement un pénis pour bien calquer la dernière partie.

Méhanne écarquille les yeux avant de réaliser qu'il s'agit d'une plaisanterie. Érika et moi rions.

— Sans blague, il est vraiment très viril. Tout d'abord, il m'a pris la tête avec ses deux mains ; puis il m'a fixée quelques secondes, en silence. Une chance qu'il est resté muet parce qu'en me tenant ainsi il me bouchait les oreilles.

— Il ignore qu'un homme doit glisser ses doigts dans les cheveux d'une femme, près des oreilles, et non pas placer ses mains dessus ? formulé-je, légèrement déçue.

— Donne-lui une chance ; tout s'est fait rapidement, rétorque Jade.

— Qu'est-ce qui a été rapide ? L'approche ou l'éjaculation ? questionne Érika.

Sans laisser le temps à Jade de répondre, je demande :

— Comment t'es-tu retrouvée dans sa loge, au juste ? Est-ce la partie de l'histoire que j'ai manquée avant mon arrivée ?

Comme j'étais restée plus longtemps que prévu au bureau et que je voulais me mettre en valeur pour lancer mon plan d'attaque visant à faire une rencontre sérieuse avec un mâle, j'étais arrivée un peu en retard à notre rendez-vous de dix-neuf heures.

— Oui, tu as manqué le début, confirme-t-elle en fixant à tour de rôle nos deux amies.

Le serveur dépose au centre de la table une trempette chaude aux épinards et fromage et des pitas grillés. Comme nous venons ici régulièrement, nous connaissons tous les serveurs.

— Merci, Marco.

— Pas de problème, les filles, dit-il en remplissant les coupes de mes copines, qui avaient commencé à boire en m’attendant. Une autre ? propose-t-il en montrant la bouteille vide.

— Certainement ! À quatre, une bouteille, ça descend tellement vite !

Jade reprend ensuite son histoire.

— Antoine m’a dit qu’il voulait me montrer ses photos de voyage, prises sur son cellulaire. L’appareil se trouvait dans sa loge. Je l’ai donc suivi volontiers après le tournage. Je t’épargne la conversation sur les photos, Laurie, qui n’était en fait qu’un long préliminaire durant lequel, en regardant de temps en temps autour de moi, je nous imaginais « sexer » à différents endroits dans cet espace restreint. Donc, maintenant, retour où nous en étions tantôt. Antoine s’est mis à m’embrasser dans le cou tout en descendant ses mains le long de mon corps. Il m’a enlevé mon chandail, j’ai baissé la fermeture éclair de son pantalon pour libérer sa queue. Puis il s’est occupé de moi.

Devant mon regard en forme de point d’interrogation, elle précise :

— Jusqu’à ce que j’aie un orgasme. Par la suite, il m’a assise sur le comptoir et m’a prise là.

— Il était debout ? interroge Érika, qui cherche à savoir la technique utilisée.

— Oui, et c’est une des raisons pour lesquelles je l’ai trouvé très mâle. Comme le comptoir était un peu bas et qu’il devait se plier les genoux pour entrer, ce qui n’est jamais trop *sexy*, il m’a soulevée dans ses bras pour me prendre debout. Et il m’a murmuré de nous regarder dans le miroir.

— Wow ! Il est plus fort que je le pensais, déclare Méhanne, l’air subjugué.

— Que tu le pensais ?

— Oui ! Il semble bien découpé, mais je ne croyais pas qu’il était suffisamment fort pour te tenir ainsi. Surtout en cas d’affaiblissement causé par la montée de la jouissance.

Fort impressionnées par le vocabulaire de Méhanne, nous la fixons en silence.

— Donc c’était ma baise du jour ! conclut Jade.

— Il voulait que vous vous regardiez... Ah ! Les hommes et leur penchant voyeur ! dit Érika.

— C’était super sensuel... et sexuel, j’avoue. J’ai adoré.

— C’est ce qui compte, dis-je. Au bon sexe ! ajouté-je en levant ma coupe de vin.

Nous trinquons toutes les quatre.

— Est-ce que tu penses qu’il y aura une suite, Jade ? demande Méhanne.

— Vu la façon dont il m’a embrassée avant que je quitte la loge, j’évalue les chances à... très élevées ! répond-elle avec un large sourire.

— Explique-toi, ordonne Érika.

— Comme il n’avait que son pantalon à rattacher, il m’observait, appuyé contre le comptoir, pendant que je me rhabillais. Il avait un petit sourire. Je ne savais pas trop comment interpréter sa posture. Qu’il soit face à moi me paraissait un bon signe. Son sourire aussi, même s’il pouvait cacher l’air suffisant propre au mâle ayant réussi à capturer une proie. Mais ses bras croisés m’envoyaient un message de fermeture de sa part.

Depuis qu'une spécialiste en synergologie était passée sur un plateau auquel elle avait été assignée, Jade tentait de disséquer la communication non verbale de tous les hommes passant dans sa vie. Mais n'ayant pas approfondi sa connaissance en la matière, ses analyses étaient souvent très approximatives.

— J'ai lu dans un magazine que les bras croisés ne signifient pas nécessairement une fermeture, allègue Méhanne. Ça peut aussi vouloir dire que la personne effectue un repli sur soi, pour procéder à une introspection ou réfléchir à son vécu.

— Si tu l'as lu dans un magazine, c'est sûr que c'est vrai ! la taquine Érika.

— C'était quand même dans la revue *Psychologie*, réplique-t-elle.

La référence à ce magazine a pour effet de clouer le bec à Érika.

Songeant visiblement à cette nouvelle interprétation, Jade prend la parole :

— Alors son sourire était peut-être sincère, et non machiste, et ses bras croisés indiquaient peut-être qu'il réfléchissait à ce qui venait de se produire. Parce que lorsque je l'ai vu ainsi, le croyant « fermé », je l'ai remercié pour ce que j'ai appelé « ça » et j'ai ajouté, sur un ton léger, qu'on se recroiserait sûrement cette semaine dans la boîte.

— Et puis, que s'est-il passé ? s'enquiert Méhanne.

— Alors que je venais de saisir la poignée de la porte, Antoine a dit en s'approchant : « Hé ! » Il a posé sa main sur la porte à la hauteur de mon visage, ce qui m'empêchait de sortir, et a plaqué son autre main sur ma taille. Il s'est penché lentement en me regardant dans les yeux et m'a embrassée. Tout doucement.

— Wow ! Comme c'est romantique ! s'exclame Méhanne.

— Et évidemment, tu vas t'arranger pour lui foncer dedans cette semaine ? déclaré-je avec certitude.

— C'est certain, répond-elle avec un sourire entendu. Je vous tiendrai au courant.

— Et toi, ma belle Laurie, maintenant que tu pars à la recherche du grand amour, est-ce que tu pourrais nous donner tes critères pour qu'on puisse t'aider à dénicher l'homme idéal ? formule Érika. Celui avec qui tu voudrais t'engager pour le reste de ta longue existence, dans une suite interminable de journées toujours pareilles. Au près duquel tu te réveilleras, chaque matin, et avec qui tu feras et referas toujours l'amour ?

— Wow ! Tu as le don de rendre l'engagement super-motivant, toi ! N'oublie pas que, sans l'engagement, il n'y aurait pas tous ces divorces qui font rouler sur l'or ton bureau d'avocats.

— Je dépeins seulement la réalité, commente-t-elle d'un ton détaché.

— Même si j'ai dit que je souhaitais m'engager à fond la prochaine fois que l'occasion se présentera, ça ne signifie pas que le premier venu sera le bon, réponds-je. J'ai peut-être encore besoin d'expérimenter avant de me réveiller toujours à côté du même homme, ajouté-je pour narguer Érika.

— Peu importe que ce soit pour une baise ou pour une bague, quels sont tes critères ? me questionne Jade.

— Mes critères ? Euh... je ne sais pas trop. Je n'ai pas réfléchi au profil recherché. Mais si vous y tenez, allons-y. Tout d'abord, il devra être assez grand.

— C'est quoi ça, assez grand ? Au moins 1,80 mètre ? demande Méhanne.

— Exact ! Ensuite, j'aimerais qu'il ait les cheveux foncés et les yeux bleus, mais ça peut être une autre couleur – en autant qu'il me regarde comme s'il n'y avait rien d'autre au monde. Et il devra être musclé.

— Juste ça ? questionne Érika, l'air sceptique. Alors c'est réglé, j'ai trouvé ton futur mari. Regarde à trois heures, il y en a un qui correspond exactement à ta définition.

Sans aucune discrétion, quatre paires d'yeux se portent dans cette direction. Je vois un gars qui correspond assez bien à la description, sauf qu'il a un corps de culturiste. Lorsqu'il s'aperçoit qu'on le zieute, il nous adresse un sourire trop sûr de lui.

— Je n'ai pas parlé d'un *douchebag* ! m'écrié-je.

— Dans ce cas, il faut te montrer plus précise, ma chère !

— Je veux qu'il ait une tête sur les épaules et une belle silhouette, sans être musclé comme Schwarzenegger. Je ne veux pas que ses bras ressemblent à un bonhomme de neige tombé sur le dos. En plus, ils veulent baiser toutes les filles qu'ils voient, ces gars-là.

— De quel gars parle-t-on ?

Mes amies et moi, nous nous retournons. Le *douchebag* est planté devant notre table. Je le regarde de la tête aux pieds pendant qu'il nous fixe l'une après l'autre. « Il porte fièrement l'uniforme type du *douchebag* », pensé-je : un jeans et un tee-shirt blanc ajusté avec les manches légèrement roulées, et une large chaîne en argent au cou. Pathétique ! Fier comme un coq, il prend une gorgée de bière – directement de la bouteille, évidemment – avant de déclarer :

— J'ai vu quatre belles filles qui me regardaient. J'imagine que c'est parce que l'une d'entre vous m'a « spoté » et qu'elle voulait me montrer à ses trois autres amies. Je sais comment ça marche entre filles !

— C'est moi qui t'ai remarqué, réplique Érika en se levant de son tabouret pour lui faire face. Et c'était plutôt pour montrer un contre-exemple.

Il plisse les yeux, prouvant ainsi qu'il ignore la signification du dernier mot prononcé par Érika.

— J'imagine qu'il fallait participer à la conversation pour savoir ce que tu entends par là, répond-il. Donc c'est toi qui me trouves de ton goût, ajoute-t-il en se rapprochant d'Érika.

Méhanne, Jade et moi pouffons de rire. Érika reste de marbre devant ce gars en rut.

— Un contre-exemple est un terme utilisé plus couramment dans un sens théorique mathématique. Mais je m'en suis servie dans l'unique but de prouver que des critères strictement physiques de recherche envers un modèle masculin pouvaient mener à une erreur monumentale quant à la pratique plaisante de la reproduction humaine et, éventuellement, de l'engagement profond désiré.

— Wooo ! s'exclame-t-il. Je n'ai pas trop compris, mais je trouve ta manière de me parler vraiment sensuelle, murmure-t-il en se rapprochant encore.

— Tu trouverais sensuelle une chèvre qui bêle. Décolle avant que la chèvre donne un coup de pied sur tes petites parties si importantes.

En reculant, il lance :

— OK ! Pas besoin de paniquer, ma poule. Mais si tu changes d'avis, mon corps et moi sommes prêts à entendre toutes tes cochonneries au lit, quand tu veux.

— Ton offre est vraiment tentante, mais je vais laisser mon tour à une autre chanceuse, riposte Érika sur un ton ironique – que le *douchebag* ne semble pas détecter.

Il lui fait un clin d'œil et va rejoindre sa *gang* de gars, qui l'accueillent avec un grand sourire, impatients de savoir comment s'est passée sa drague. Je réalise en regardant autour de moi que le bar est bondé. Plusieurs personnes restent debout, car les tabourets sont tous occupés. *Born to be my baby* commence à jouer dans les haut-parleurs.

— C'était divertissant, commente Jade. Beau discours, maître Dupuis.

— Merci. La cour est maintenant fermée. Et si nous revenions à tes critères, Laurie ? Y a-t-il autre chose que tu voudrais ajouter à tes souhaits concernant ta vision de l'homme parfait ? Des qualités, par exemple ?

— Certainement ! Je voudrais qu'il soit viril, très viril, mais aussi qu'il se soucie de moi, pour que l'on puisse développer une belle complicité. Qu'il comprenne ce que je vis sans que j'aie à tout lui expliquer. Qu'il soit patient et calme, parce que...

— Tu ne l'es pas, ça, on le sait ! clame Méhanne.

— Je ne suis quand même pas si pire ! me défends-je sans grande conviction.

— Tu es d'une nature tellement calme, toi ! se moque Jade. Si on reste plus de quinze minutes au même endroit, c'est un miracle ! Et dans la liste de tes défauts, tu as oublié de mentionner que tu es rancunière.

— Euh... C'est parce que je n'étais pas en train de dresser la liste de mes défauts.

Les filles me fixent, l'air inquisiteur.

— Je ne suis pas parfaite ! argué-je. C'est pour ça qu'il faudrait que mon homme idéal ait les qualités que je ne possède pas, ajouté-je timidement, consciente des critères élevés que j'exige.

— Résumons : tu voudrais un beau grand foncé aux yeux bleus, monté sur un corps juste assez découpé et qui soit viril, patient, calme et qui se soucie de toi.

— Exact !

— C'est de la p'tite bière ! s'écrie Jade. Est-ce que je peux commander son jumeau ? Ah non ! Oubliez ça, je crois que je l'ai déjà trouvé !

Érika fixe Jade, et Méhane fait un signe de tête affirmatif.

— Lau..., commence Jade, soudainement sérieuse et mal à l'aise. J'aurais quelque chose à te montrer, mais ce n'est probablement rien.

Devant l'insistance muette d'Érika et de Méhane, elle se lance :

— Comme je l'ai dit tout à l'heure, Antoine m'a fait venir dans sa loge pour me montrer des photos. Puisqu'il sait que j'aime le ski, il voulait que je voie les clichés de son voyage de ski à Vail, au Colorado.

— Je sais où est Vail, Jade.

— Je regardais vaguement les photos, parce que c'est tout autre chose qui occupait 90 % de mon cerveau à ce moment-là... Mais je faisais des efforts pour paraître intéressée. Antoine photographié en bas de la montagne, puis en haut, ou en train de dévaler une pente...

— On se fout de ces photos-là. Aboutis, Jade ! s'écrie Érika.

— Eh bien, il y en avait une de lui alors qu'il s'apprêtait à grimper à bord d'un hélicoptère pour aller faire de l'héliski. Il voulait se faire photographier avec le pilote, mais ce dernier a refusé, expliquant qu'il n'était qu'un remplaçant et qu'il n'aimait pas être pris en photo. Antoine n'en a pas fait de cas et a demandé à un autre skieur de le photographier. Il était joyeux comme un enfant le matin de Noël en me montrant ses photos d'héliski. Je les ai donc observées plus attentivement en essayant de diminuer mon nombre de neurones affectés au désir sexuel. Sur l'une d'elles, on voit Antoine devant la porte de l'hélicoptère ouverte, souriant à pleines dents. Et moins clairement, en arrière-plan, on aperçoit le pilote qui semble vérifier quelque chose sur l'appareil.

Elle fait une pause.

— Est-ce qu'on arrive bientôt au *punch*, Jade ? demandé-je, prouvant ainsi mon impatience légendaire.

— Lau, le pilote ressemble vraiment à Alex.

Mon cœur manque un battement. Mon cerveau émet une alerte rouge. Est-ce possible ? Alex est-il vivant ? Vail ? C'est une destination logique pour lui qui était un mordu de ski.

— Es-tu sûre ?

— Non, mais regarde.

Jade me tend son cellulaire. Elle a demandé à Antoine de lui envoyer cette photo en lui faisant croire qu'elle voulait montrer l'hélicoptère à un ami intéressé par ce type d'appareil. Je l'écoute à peine. Je fixe le téléphone. Je n'ai qu'à avancer la main

pour vérifier. Si ce n'est pas Alex, est-ce que je serai déçue ? Et si c'est lui, que ressentirai-je ?

— La photo n'est pas très claire, dit Méhanne doucement. Et les cheveux de l'homme plus pâles que ceux d'Alex. C'est difficile de savoir.

Je prends le téléphone de Jade. J'examine la photo, puis j'élargis le plan sur le pilote. Il est de profil et ses lunettes de soleil reposent sur sa tête. Je reste stoïque. J'entends seulement la chanson *Born to be my baby* qui joue encore.

Sa posture. Son allure.

— C'est Alex..., murmuré-je.

Mercredi 25 juin

Je règle mon téléphone intelligent sur la liste de musique destinée à mon entraînement. Postée devant ma porte d'entrée, je fais quelques étirements. Je respire l'air pur à pleins poumons. Je vois mamie qui se promène dans son jardin ; elle évalue les soins à lui donner pour maximiser son rendement. Je sais qu'encore cette année elle a planté une rangée de concombres expressément pour Maxime qui les adore, et une rangée de tomates, des grosses et des miniatures, seulement pour Philippe et moi. Il y a aussi des plans de cerises de terre, de framboises et de fraises, au grand plaisir de toute la famille. Et d'autres fruits, légumes et herbes qu'elle adore nous donner au gré de la récolte.

Comme si elle avait perçu ma présence, elle lève la tête. Je lui envoie la main. Elle se dirige vers moi. D'après son pas décidé, je devine qu'elle veut me parler. Si j'évitais la discussion, elle comprendrait. Mon téléphone indique qu'il est huit heures vingt. Je peux me permettre de commencer mon entraînement un peu plus tard puisque je n'ai qu'un rendez-vous cet après-midi.

— Salut, mignonne ! me lance-t-elle.

C'est le surnom qu'elle m'a donné lorsque j'étais bébé. À sept ou huit mois, mes frères disaient que j'étais mignonne lorsque je marchais à quatre pattes avec ma grosse couche en me trémoussant le derrière. Mamie trouvait cela charmant.

— Salut, mamie !

— Tu pars à la conquête de la forêt encore ce matin ? commente-t-elle, faisant ainsi référence à mon habillement sportif.

— Oui. Je vais réfléchir un peu en courant.

— Comment s'est passée la Saint-Jean hier, en bas ?

Comme notre maison est à peu près à mi-chemin en hauteur dans la montagne, « en bas » désigne les activités se déroulant près du chalet le Refuge.

— Ça a été une belle journée. Les chansonniers et le DJ étaient vraiment très bons.

La journée de la Fête nationale est toujours soulignée de façon spéciale à Black Snow. Cette année, nous avons offert notre formule des pique-niques à moitié prix, qui a connu un succès monstre. Aussi, les enfants pouvaient gagner des laissez-passer pour Les lianes dans les arbres, en trouvant la cachette de la mascotte à l'aide d'un GPS. De plus, des épreuves semblables à celles de *Fort Boyard* ont été organisées pour des jeunes faisant partie d'équipes sportives de la région. Défis physiques, intellectuels et bibittes vivantes étaient au rendez-vous. L'argent amassé par les gagnants a été remis à leurs ligues respectives. Et il y avait de l'animation dans les piscines, de la musique, des barbecues, et un spectacle de cirque a été présenté en début de soirée.

— Et puis, comment se passe ta chasse à l'homme ? Votre soirée de dimanche a-t-elle été concluante ?

— Non, pas vraiment.

— Pourtant, il devait y avoir beaucoup de monde au village !

— Oh oui ! À minuit, dehors, c'était comme en plein jour un samedi après-midi. Mais étant donné que nous avions eu pas mal la veille, nous avons laissé la contemplation des petites lumières à d'autres.

Depuis des années, lorsque nous nous retrouvons en état d'ébriété à Saint-Sauveur, nous aimons admirer la beauté des lumières de Noël installées en permanence. On s'invente des jeux : on compte les ampoules, on repère celles qui sont brûlées ou on s'amuse à voir des formes quelconques dans les lumières.

— Tu as dit que tu voulais réfléchir en courant. Est-ce qu'un sujet en particulier te préoccupe ?

— Oui, et c'est un sujet d'importance, formulé-je en soupirant. Celui qui me hante depuis sept ans.

Elle hoche la tête, l'air bienveillant.

— Ai-je donc été témoin d'une promesse d'ivrogne, l'autre matin, lorsque tu as annoncé vouloir aller de l'avant ?

s'enquiert-elle sans manifester la moindre surprise.

— J'étais sincère. Mais j'ai appris des choses.

Je lui raconte l'histoire de la photo de Jade.

— Hum ! Cet élément nouveau et intéressant mérite de rouvrir le dossier Alex le magnifique !

Je lui souris, réconfortée par sa compréhension.

— C'est ce que je pense !

— Tu crois vraiment que c'est lui ?

— Je suis sûre à 98 %.

— Que fais-tu du 2 % restant ?

— C'est justement à cela que je dois réfléchir.

Mon téléphone se met à vibrer. L'afficheur m'indique que l'appel provient de mon frère. Je laisse sonner.

— C'est seulement Maxime, dis-je à l'intention de mamie. Je lui parlerai plus tard. Ah oui ! C'est la conférence de presse ce matin pour Alpinor. Il veut sans doute m'en parler. Tu savais que M. Malenfant a vendu ?

— Oui. Tu ne voulais pas y aller ?

— Non. Max et papa espionnent là-bas, réponds-je, sarcastique. Black Snow est déjà surreprésentée, selon moi !

Quelques instants plus tard, mon téléphone vibre à nouveau.

— C'est encore Max. Je suis mieux d'aller courir tout de suite ; sinon j'ai l'impression que cela ne sera pas possible plus tard.

— Je t'aime, mignonne, formule mamie avec douceur.

— Moi aussi, mamie. (Je lui donne un petit baiser sur la joue.) Bonne journée !

J'installe mes écouteurs et je file vers le boisé. J'emprunte le sentier menant vers le sommet. J'adore le contraste entre le soleil d'été, qui me frappait quelques secondes plus tôt, et la fraîcheur permanente qui m'enveloppe dans la forêt.

La première chanson – *Summer* – est à peine terminée que mon téléphone se remet à vibrer. Cette fois, c'est le numéro de cellulaire de mon père qui s'affiche. J'hésite. Il veut probablement me faire un compte rendu de la conférence de presse. Elle s'est déroulée rapidement, car il n'est que huit heures quarante-cinq. Je décide de poursuivre mon entraînement. J'en ai mentalement besoin. Et comme la conférence de presse sera la nouvelle du jour au bureau, j'en entendrai parler abondamment, de toute façon. Je reprends mon rythme et mon ascension. Alors que je suis presque arrivée au sommet, je bifurque vers un sentier qui le contourne. Une dizaine de minutes plus tard, j'arrive au belvédère qui offre une vue sur Saint-Sauveur et Alpinor. Je fais une pause. Je vérifie mes données d'entraînement. En vingt-six minutes, j'ai parcouru une distance de 5,1 kilomètres, et ce, en montée et en style cross-country. Je suis fière de moi. Les endorphines me comblent. Puis, en esprit, je revois la photo. Depuis que je l'ai vue, je suis obsédée par cette image. Je songe à la question de mamie. Que faire du 2 % d'incertitude ? En réalité, la réponse s'est imposée en moi dès le départ. Je sais ce qu'il me reste à faire. Je dois aller à Vail. Je veux trouver Alex – ou plutôt le gars sur la photo. Peut-être est-ce un sosie ? Il y a probablement au moins mille hommes sur la planète qui ressemble à Alex. À ce qu'aurait l'air Alex aujourd'hui, dois-je me corriger, car il a quand même vieilli. Et les cheveux de l'homme étaient bruns très pâles alors qu'Alex avait les cheveux noirs. Et s'il était marié et père de famille ? C'est un risque. Mais j'ai besoin de comprendre ce qui s'est passé et de savoir s'il s'agit de lui. Et pourquoi il a disparu. Je sais que, malgré une volonté de fer, je suis incapable d'évoluer dans ma vie affective sans ces réponses. En arrivant au bureau, je me planifierai une escapade de quelques jours à Vail, et ce, le plus tôt possible. Je réactive mon téléphone pour la suite du *workout*. Excitée, je recommence à jogger.

Une vingtaine de minutes plus tard, je ne suis plus très loin de la maison. Je croise le court sentier, invisible pour les non-

initiés, qui mène à l'Émeraude. Par habitude, je jette un coup d'œil rapide dans cette direction. Un éclat brillant capte mon regard. Je reviens sur mes pas et me dirige vers l'entrée du sentier. Une lueur provient du centre de mon refuge. J'essaie d'en comprendre la source.

Lorsque je parviens au site, je m'immobilise. Pourtant essoufflée, j'arrête de respirer. Une seconde, puis deux et trois. Mon corps, en instinct de survie, reprend soudainement son rythme respiratoire. Complètement sonnée, j'essaie d'analyser mon environnement. J'observe sans bouger. Devant moi, au centre du repaire naturel, trône un cœur d'environ trois mètres de superficie, légèrement surélevé du sol et recouvert de satin rouge. Plus d'une centaine de têtes de gerberas blancs, mes fleurs préférées, sont déposées sur la surface du cœur. L'éclat brillant qui m'avait attirée provient de la douzaine d'épées disposées tout autour du cœur, et dont les pointes sont dirigées vers lui. J'avance tranquillement. Le cœur est séparé en deux parties, au centre, par une fêlure zigzagante, caractéristique des cœurs brisés. Je m'approche jusqu'à l'une des extrémités. Fichée dans le sol, une épée retient un bout de papier. Subjuguée par le décor, je ramasse la feuille et la déplie délicatement. Le message semble avoir été écrit avec une plume.

La vengeance s'est insinuée là où l'amour a toujours dominé.

Je suis revenu.

Alex

Alex est revenu. Mon cœur s'affole. C'est comme si j'avais soudainement été transportée au sommet d'une montagne russe et que je m'apprêtais à descendre la plus haute des tours. Je regarde le cœur. C'est pour moi qu'il a fait cela. J'effleure le message. C'est lui qui l'a écrit, et il a tenu cette feuille dans ses mains.

Je relis les mots. J'essaie d'en comprendre la signification.

Un bruit provenant du sentier me parvient. Je me retourne brusquement. Alex est là. Tout simplement.

Il s'immobilise à quelques pas de moi. Nous nous fixons. Lui affiche un petit sourire et ses yeux bleus brillent. Il porte un habit ajusté gris anthracite avec une chemise blanche. Moi, je suis sidérée et en sueur, et quelques cheveux indisciplinés sortent de ma queue de cheval. C'est le pire *look* que je puisse offrir.

— Salut, Laurie, dit-il doucement, comme s'il avait peur de m'effrayer.

Je recule d'un pas. Après quelques instants de silence, je me ressaisis.

— Salut, Alex, prononcé-je d'une voix plus tremblante que je l'aurais souhaité.

— Je suis heureux de constater que tu as toujours l'usage de la parole ! plaisante-t-il afin de détendre l'atmosphère.

J'essaie de rire, mais j'en suis incapable. Son sourire disparaît.

— Je comprends que ce doit être difficile pour toi de me voir surgir ainsi. Tu dois avoir l'impression de rencontrer un fantôme.

Je hoche la tête. Maintenant que le choc initial s'estompe tranquillement, je l'examine. Il n'a pas vraiment changé, bien qu'il ait vieilli un peu. Ses cheveux noirs sont un peu plus longs ; ils couvrent son front et s'étendent sur sa nuque. Ses yeux bleus sont évidemment toujours aussi perçants, mais les petites rides qui commencent timidement à apparaître lui donnent un air plus mature. Sur son 1,85 mètre, il n'a pas pris une once de graisse. L'habit d'Alex, qui moule bien son corps, me laisse croire qu'il est aussi musclé qu'avant. Jusqu'alors, je ne l'avais vu vêtu en habit qu'une seule fois, soit sur une photo prise à Sherbrooke lors de la remise de son diplôme pour son baccalauréat en administration. Même si cet habillement ne cadre pas du tout dans le décor actuel, il donne à Alex une grande assurance.

— Je ne serai plus un fantôme. Je suis revenu pour rester.

— Tu étais où ? réussis-je à formuler.

— Dernièrement, je me trouvais au Colorado.

— À Vail...

— Tu le savais ? s'étonne-t-il en arquant les sourcils.

— Je l'ai appris dimanche passé. J'ai vu une photo. Le cliché n'était pas clair, mais j'étais presque certaine qu'il s'agissait de toi.

— Pourtant, j'évitais toujours d'être pris en photo..., murmure-t-il, l'air confus.

— Pourquoi ? demandé-je d'un ton cassant. Tu voulais être sûr de ne jamais être retrouvé ? Les cheveux plus pâles, c'était aussi pour passer incognito ?

— Non ! répond-il précipitamment. En fait... oui, se reprend-il.

— Oui ? répété-je, incapable de me résoudre à l'idée qu'il ne voulait pas que je le retrace.

— Je ne pouvais prendre le risque d'être reconnu.

— De quel risque parles-tu ? m'écrié-je. Laisse-moi deviner, ajouté-je sur un ton ironique. (Des émotions intenses se bousculent en moi. Je passe de la colère à la tristesse, le tout teinté de l'euphorie liée au fait de le revoir.) Il y a sept ans, la CIA est venue te recruter et, depuis ce temps, tu es un agent secret ? Ou mieux encore : des extraterrestres se sont posés ici après notre soirée et ils t'ont enlevé pour effectuer une recherche sur le romantisme humain ?

Il baisse les yeux, puis rapidement il les ramène sur moi. Comme un courant électrique, son regard me transperce. Je suis beaucoup plus en contrôle lorsqu'il ne me fixe pas.

— Tu te rappelles notre soirée..., dit-il d'un ton doux.

— C'est sûr que je me rappelle notre soirée ! crié-je. C'est le dernier souvenir que j'ai de toi..., murmuré-je alors que la colère s'est soudainement changée en tristesse.

Mon regard se pose ensuite sur un arbre à ma droite. Sur notre arbre, où je peux encore voir l'entaille qu'Alex a faite sur l'écorce.

Alex s'approche de moi. Il pourrait me toucher, me prendre dans ses bras, mais il reste immobile. Je sais qu'il attend un signal. Et même si j'ai le goût de me précipiter dans ses bras pour trouver du réconfort, je ne bouge pas. La blessure de son absence est si profonde et le choc de le voir, encore trop vif. Il avance lentement sa main vers la mienne, tout en surveillant ma réaction. Mais moi-même, je suis incapable de la prévoir. Il frôle mes doigts. Je retire brusquement ma main, comme si je venais de me brûler. Il lève ses deux mains devant lui à la hauteur de sa poitrine pour me montrer qu'il n'y a pas de danger. Il recule d'un pas.

— Je serai patient, déclare-t-il. Je me doutais bien que tu ne m'accueillerais pas à bras ouverts. Me donnes-tu au moins la chance de te reconquérir ?

Reconquérir... Ce verbe est tellement fort ; il me fait penser à un vaillant chevalier. Normalement, je trouverais ça très quêtaine. Mais ce mot, sorti de la bouche d'Alex, paraît mystérieusement beau.

— Je ne sais pas... Peut-être.

Il esquisse un demi-sourire.

— Au moins, ce n'est pas un refus catégorique. C'est un point de départ.

— Le point de départ existait déjà, je crois, énoncé-je en indiquant le décor qu'il a conçu.

— C'est vrai. J'espérais que tu l'aimerais. Et que tu réaliserais que je suis prêt à faire beaucoup de choses pour que tu reviennes dans ma vie.

— C'est magnifique et très puissant comme image, confié-je. (Je me penche pour toucher à une des fleurs et je regarde les épées par terre.) Mais je ne suis pas certaine de saisir le sens de ton message, ajouté-je en plantant mon regard dans le sien.

Je me surprends à ressentir du bonheur au fait qu'il soit encore là, comme si j'avais peur qu'il disparaisse d'un instant à

l'autre.

— Dis-moi ce que tu comprends. On partira de là.

— L'amour qui a toujours dominé, comme tu l'as écrit, concerne-t-il l'amour en général ou l'amour que tu avais pour moi ?

— Pour toi, dit-il en me fixant intensément. Et l'amour que j'ai, pas que j'avais.

— OK, indiqué-je en baissant les yeux devant ce regard de braise que je peine à soutenir. Et tu veux te venger de quelque chose ou de quelqu'un qui s'est infiltré dans cet amour, c'est ça ?

— Tu es sur le bon chemin. En fait, je veux me venger de ce qui m'a privé de toi.

— C'est quoi... ou qui ?

Devant son silence, je devine.

— Tu ne peux pas me le révéler. Ou tu ne veux pas ?

Il prend une grande respiration.

— Je ne veux pas – pas tout de suite, du moins. Ça fait sept ans qu'on ne s'est pas vus et je réapparais aussi subitement que j'ai disparu. C'est déjà une grosse nouvelle à assimiler pour toi. Mais j'ai l'intention de tout te raconter. Je veux que tu comprennes ce qui s'est passé, où j'étais et pourquoi. Aujourd'hui, tu sais que mon amour pour toi est encore bien réel, même si nous avons évolué chacun de notre côté. Et tu sais aussi, ajoute-t-il en saisissant une épée, qu'un esprit de vengeance m'habite. Pour te laisser le temps de réunir tous les morceaux du casse-tête de mes années d'absence, je te fournirai une vérité chaque semaine, et ce, pendant sept semaines. Sept semaines pour sept années de séparation, conclut-il, l'air triste.

— Avec un plan comme celui-là, il me faut écarter la thèse des extraterrestres, déclaré-je. Tu es vraiment dans la CIA ! blagué-je.

— C'est bon de te voir sourire.

— C'est bon de te voir... tout court, dis-je sincèrement.

Après une courte pause, je reprends :

— Donc tu crois que je ne suis pas capable d'entendre toute la vérité, alors tu me proposes un jeu à sept vérités ?

— Tu peux considérer cela comme un jeu, réplique-t-il d'un ton légèrement sec.

— Je ne sous-entendais pas que ta vie est un jeu. Je peux te garantir que je n'avais pas l'air d'une fille qui s'amusait quand tu es parti.

— Je sais. Et je suis désolé de...

— Tu sais ? le coupé-je. Tu l'avais deviné ?

— Non, je le sais. Dès que j'ai pu, je me suis informé à ton sujet.

— Pardon ? m'écrié-je, fâchée. Pendant que j'ignorais même si tu étais encore vivant, toi, tu connaissais tous mes faits et gestes ?

— Pas tous. J'avais seulement une idée générale de comment tu allais.

Je me mets à marcher de long en large, frustrée de cette révélation.

— Au moins, j'aurais aimé savoir que tu étais vivant !

— J'aurais voulu que tu en sois informée. Mais c'était trop dangereux.

— Pourquoi ? L'équilibre planétaire était-il menacé ? Ou le président des États-Unis ?

— Laurie, la CIA n'a rien à voir dans cette histoire. Et je ne pouvais rien faire à ce moment-là. Crois-moi. Si cela avait été possible, je t'aurais prévenue pour apaiser ta souffrance.

Après m'être calmée, je déclare :

— Tu as raison. Je ne suis pas prête à en entendre plus aujourd'hui.

Je suis sur le point de pleurer. Sentant ma fragilité, Alex tend la main pour me rassurer. Mais juste avant de la poser sur moi, il fige. Je réalise alors pleinement qu'Alex et moi sommes ensemble, dans notre endroit de prédilection. J'ai besoin de le toucher.

J'appuie doucement ma tête sur sa poitrine. Il reste immobile quelques instants avant de m'étreindre. Une de ses mains remonte jusqu'à mes cheveux ; il promène ses doigts dans ma queue de cheval. J'entends les battements de son cœur. Je lève la tête.

— Tu es vraiment revenu ?

— Vraiment. Et pour de bon, dit-il avant d'embrasser mon front.

* * *

Je sors du boisé et prends la direction de ma maison. Alex se trouve à mes côtés. J'aperçois Maxime qui discute avec mamie. Je me rappelle soudainement qu'il a tenté de me joindre avant ma course. Le fait qu'il soit venu chez moi m'indique que ce doit être important. Mais rien ne peut être plus important que la rencontre que je viens de faire. Comme mon frère et ma grand-mère n'ont pas encore perçu notre présence, je souris en pensant à leur surprise. Surtout à celle de Max, qui a toujours cru au retour d'Alex. Le bruit de nos pas les fait se tourner vers nous. La consternation que je croyais voir sur le visage de mamie et de Max est infime. Mon frère, qui semble tout d'abord légèrement étonné, affiche ensuite un petit sourire entendu. Pour sa part, mamie arbore une expression réconfortante.

— Alex ! s'exclame-t-elle avant de le serrer dans ses bras. Je suis tellement contente de te revoir. Quel bel homme tu es devenu, le complimente-t-elle en le dévisageant de la tête aux pieds. Et bien « shapé » en plus !

— Mamie ! m'écrié-je, gênée par sa dernière phrase.

— Ça me fait plaisir de vous revoir aussi, madame Bastien, dit Alex, l'air heureux.

Alex a toujours appelé ma grand-mère par son nom de jeune fille. Il n'aimait pas l'ancienne règle qui obligeait les femmes à prendre le nom de leur mari.

— Je refuse que tu me donnes du madame, déclare-t-elle. Appelle-moi Marie-Rose. Ce sera plus intime, même si je sais que ton cœur est déjà pris, ajoute-t-elle en me jetant un coup d'œil.

Alex observe ma réaction. Comme je n'en manifeste aucune, mon frère s'avance vers lui.

— Salut, *buddy* ! lance-t-il, l'air réjoui, en lui tendant la main en position de tir au poignet.

— Salut, Max ! lui répond Alex.

— Je suis bien content de te revoir, moi aussi, expose Maxime. Même si je ne te dirai pas que tu es beau et que ton corps d'Adonis m'attire ! ajoute-t-il pour se moquer de mamie. Mais je dois souligner la créativité de ton habillement. Je n'avais encore jamais vu un homme vêtu d'un complet sortir de la forêt !

Alex rit.

— Tu sais exactement pourquoi je suis habillé ainsi. Et j'ai la certitude que tu as eu le temps d'en parler à mad... euh... à Marie-Rose.

— En effet. Et j'ai aussi essayé de joindre ma sœur. Mais je n'ai pas été aussi rusé et perspicace que toi, qui es allé la rejoindre dans les bois.

Tout à coup, j'ai la nette impression qu'il me manque des informations. Alex ne s'est pas habillé ainsi pour moi, c'est évident. Je le regarde, ainsi que mon frère et mamie. Personne ne semble vouloir parler.

— Qui va m'expliquer ce qui se passe ?

Après s'être posté devant moi, Alex prend la parole :

— Tu te souviens qu'il y avait une conférence de presse ce matin pour Alpinor ?

— Bien sûr !

Puis j'ose exprimer ma pensée :

— C'est toi ?

Il hoche la tête.

— Tu as acheté Alpinor ?

— Oui.

Les questions affluent dans ma tête ; plusieurs commencent par « pourquoi ». Pourquoi maintenant ? Pourquoi ne pas m'avoir appelée avant ? Pourquoi devenir notre compétiteur ? Pourquoi avoir acheté une montagne de ski ? Pourquoi ? tout simplement.

Mais je n'ai pas le goût d'entamer maintenant ce genre de discussion. Oui, Alex a raison : j'ai besoin de temps pour digérer tout ça. Il savait que sa réapparition combinée au fait qu'il est le nouveau propriétaire d'Alpinor représenterait un gros morceau à assimiler pour moi.

— Es-tu propriétaire unique ?

— Majoritaire. À 80 %.

Je hoche la tête. S'il ne me révèle pas le nom de ses associés, c'est qu'il ne veut pas. Pour le moment.

— Je vais aller prendre une douche, lancé-je machinalement.

— OK, répond-il, compréhensif. Je te reverrai plus tard.

Il effleure ma main. Son regard est profond. En silence, je me dirige vers ma maison. Il y a tellement d'éléments que j'ignore sur Alex. Que je ne connais plus...

* * *

Une heure plus tard, j'arrive à l'Ébène comme un zombie, obnubilée par les événements de ce matin. Philippe m'interpelle lorsque je passe devant son bureau mais je continue mon chemin. Pendant que je déverrouille ma porte, Philippe et mon père viennent se poster derrière moi. Nous entrons tous les trois dans mon bureau.

— Grosse nouvelle ce matin ! dis-je en prenant une réglisse dans mon tiroir.

Je croque la friandise à grosses bouchées.

— Comment ça va ? me demande Philippe.

— Super bien ! réponds-je avec un enthousiasme feint. Pendant mon jogging, l'homme de ma vie – que j'attends depuis sept ans – a surgi devant moi, vêtu d'un complet, et ce, en pleine forêt. Ensuite, il m'a appris que sa tenue vestimentaire tenait au fait qu'il est maintenant notre plus grand compétiteur. Et toi, ta journée se passe bien ?

Pour toute réponse à ma description sarcastique, mon frère émet un soupir de désolation.

— T'en doutais-tu, papa ? m'informé-je en me tournant vers lui.

— Non. Mais je ne suis pas surpris. Alex a toujours voulu travailler dans le monde du ski. Il était ambitieux. Pendant ses

études en administration, et même après, alors qu'il travaillait à Tremblant, il voulait acquérir une station.

— Mais d'où sort-il l'argent pour pouvoir s'offrir une montagne ? s'étonne Philippe.

— De Vail, indiqué-je.

— C'est lui qui te l'a dit ?

— Oui. Et j'ai vu une photo, il y a trois jours.

— Alors, tout ce temps-là, il était à Vail... Pourquoi avait-il disparu du jour au lendemain ?

Durant notre conversation de ce matin, Alex avait spécifié qu'il était « dernièrement » au Colorado. Il n'avait donc pas vécu là-bas durant les sept années de son absence.

— Je ne cherche pas à savoir pourquoi Alexandre Monnard avait disparu, déclare froidement mon père. Ce qui m'inquiète aujourd'hui, c'est sa stratégie professionnelle avec Alpinor.

— Le fait qu'il soit allé rejoindre Laurie tout de suite après la conférence de presse montre que sa stratégie personnelle est par contre assez claire, formule mon frère.

— Ouais..., énoncé-je, encore étourdie par ce tourbillon d'émotions. Mais je dois essayer de travailler un peu avant mon rendez-vous.

Mon père et Philippe hochent la tête avant de sortir en silence de la pièce.

Avant de me mettre au travail, je dois envoyer un texto à mes amies. Je sais que la nouvelle causera une onde de choc semblable à un tsunami, mais je ne peux pas les garder plus longtemps dans l'ignorance.

Alex est de retour. Je l'ai vu ce matin. Mise en scène romantique et mystérieuse à l'Émeraude.

Envoyé.

Puis j'en écris un autre.

Alex est le nouveau propriétaire d'Alpinor.

J'ai communiqué séparément les deux nouvelles, parce qu'elles génèrent des émotions très différentes.

J'ouvre mon ordinateur. Déjà, le son distinctif signalant l'arrivée d'un texto retentit sur mon téléphone.

C'est Jade.

OMG ! OMG ! Pas capable d'écrire autre chose !

Une dizaine de minutes plus tard, mon téléphone de bureau sonne. L'afficheur indique que l'appel provient d'Érika. Je décroche.

— Je n'y crois pas ! Je n'en reviens pas ! Je suis sous le choc ! crie-t-elle. Je pense que j'ai besoin d'une dose d'adrénaline pour que mon cœur recommence à battre.

— Es-tu au palais de justice ?

— Oui, pourquoi ?

— Regarde autour de toi, dis-je avec un sourire dans la voix. C'est sûr qu'il y a un défibrillateur dans les alentours. Et tu trouveras facilement un gentil monsieur prêt à ouvrir ton chemisier, sûrement ajusté, pour coller directement les électrodes sur ta poitrine.

— Je ne vois aucun défibrillateur dans le coin, réplique-t-elle d'un ton sérieux. C'est bizarre, car il devrait pourtant y avoir ce type d'appareils ici.

— D’habitude, les gens de la sécurité savent où sont les défibrillateurs.

— De toute façon, je n’ai qu’une courte pause et je ne t’ai pas appelée pour mettre à jour mon cours de premiers soins. Es-tu à jeun ?

— Quoi ?

— Tu nous as écrit qu’Alex est de retour, donc je veux m’assurer que tu es à jeun. Ou peut-être prends-tu de nouveaux médicaments qui te donnent des hallucinations ?

— Il est dix heures trente du matin, alors, oui, je suis à jeun ! Je te confirme qu’Alex est bel et bien ici. Mais je t’avoue que si je ne lui avais pas touché, je serais probablement en train de me demander si j’ai rêvé.

— Tu lui as touché ? s’écrie-t-elle.

Puis, en réalisant qu’elle s’est emportée dans un endroit inapproprié, elle reprend avec une voix plus faible :

— Tu l’as touché où ?

— Voyons, Érika ! Je ne lui ai quand même pas tâté la queue !

— OK, mais ça aurait pu. Et comment est-il ?

Je songe au moment où il s’est avancé vers moi en sortant du sentier.

— Tellement beau ! Il portait un habit. Ses cheveux noirs sont un peu plus longs qu’avant.

— Donc on a ici un beau grand noir aux yeux bleus, monté sur un corps juste assez découpé et d’allure virile. Répond-il à tous tes critères ?

— Je ne sais pas trop ! réponds-je en riant. Je ne le connais plus. Physiquement, il me convient tout à fait, mais j’ignore comment sa personnalité a évolué. Et le fait qu’il soit maintenant un compétiteur complique les choses. Lorsque j’imaginai son retour, je croyais que je lui sauterais au cou en l’embrassant. Mais la réalité n’est pas si simple. La blessure qu’il m’a faite s’est ravivée.

— C’est vrai que tu dois être une boule d’émotions présentement. Ah merde ! Je dois retourner en cour pour régler la garde d’un chien.

— Un chien ? Ce n’est pas la garde des enfants qui cause des litiges habituellement ?

— Oui mais, dans ce cas-ci, tout est réglé sauf la question du chien. Monsieur veut que la bête suive l’horaire des enfants, soit une semaine dans chaque maison, pour sécuriser les gamins.

— Ça peut être une bonne chose, surtout au début.

— Effectivement, sauf que madame trouve que Gouda pue de la gueule, en plus de faire des pets insupportables.

— Gouda semble avoir un sérieux problème de digestion !

— Exact. Et monsieur a un sérieux problème de contrôle ! Il faut vraiment que j’y aille. On se reparle bientôt. Je t’aime gros, ma pitoune !

— Moi aussi. Bonne journée !

* * *

Je réussis à travailler un peu entre l’appel de Méhane et celui, complètement hystérique, de Jade. Mon rendez-vous de l’après-midi avec une femme désirant fêter le quarantième anniversaire de son mari, ici même, a été suffisamment divertissant pour éloigner l’image d’Alex qui occupe mon cerveau depuis ce matin.

— Salut, ma puce !

— Salut, maman !

Ma mère vient d'entrer dans mon bureau. C'est une belle femme qui, à cinquante-deux ans, fait encore tourner les têtes. Elle a les cheveux châtain et les yeux gris-bleu comme les miens, elle est élancée et a une démarche et un maintien démontrant une assurance inébranlable. Comme elle est la propriétaire d'Élégance – une boutique de vêtements et d'accessoires dans la rue Principale à Saint-Sauveur –, elle se fait un devoir de toujours soigner son apparence.

— Wow ! Beau collier ! clamé-je en examinant le bijou argent composé de pierres rouges et roses de différentes dimensions qui s'harmonisent parfaitement.

— Merci. Il provient de la nouvelle collection de Rouge Bijoux. Il faut vraiment que tu passes la voir.

— As-tu reçu d'autres nouveautés ?

— Pas vraiment, non, répond-elle. Mais tranquillement, la marchandise d'automne va entrer. Cependant, je ne suis pas venue te voir aujourd'hui pour discuter de mode. J'ai appris la grande nouvelle, lance-t-elle, l'air coquin. Le beau Alex est de retour !

— C'est papa qui te l'a annoncé ?

— Oui. Il m'a appelée après la conférence de presse. Quelle histoire : ton homme qui réapparaît enfin, et à titre de propriétaire d'Alpinor, en plus !

Après les mots *ton homme*, une onde de choc m'a parcourue. Je ne sais pas si cette secousse doit être attribuée au retour d'Alex, au fait de savoir qu'il est en vie ou à l'expression possessive elle-même.

— Oui, c'est toute une nouvelle ! reconnus-je en soupirant.

Ma mère s'assoit devant moi.

— Laurie, est-ce vraiment une bonne chose pour toi ?

— Oui, maman. Je suis heureuse de savoir qu'il est vivant.

— Et j'ai su qu'il t'avait rendu visite..., déclare-t-elle comme s'il s'agissait d'un potin juteux.

— Max s'est ouvert la trappe ? lancé-je avec une certaine animosité, car contrairement à ma mère je n'aime pas le potinage.

— Oui. Lorsque je suis arrivée tantôt, ta porte de bureau était fermée, donc je suis allée jaser avec les personnes disponibles.

— Hum !

— Comment cela s'est-il passé ? reprend-elle, l'air toujours aussi inquisiteur.

— Très bien, maman.

— Et... ? Est-ce qu'il est toujours aussi beau ? Max m'a dit qu'il se révélait être un « vrai mec ».

Je roule les yeux à l'évocation de l'expression utilisée par mon frère.

— Oui, maman, il est très beau.

— J'imagine que j'aurai la chance de le revoir bientôt, déclare-t-elle en m'adressant un clin d'œil.

Elle se dirige vers la porte. Puis elle revient sur ses pas et m'étreint.

— Je suis si heureuse pour toi. Je sais que ton cœur a été brisé lorsqu'Alex a disparu. Mais en raison de sa force de caractère, j'ai toujours cru qu'il réapparaîtrait.

Lorsqu'elle recule, je vois que ses yeux sont remplis de larmes.

— Merci, maman.

Lorsqu'elle me quitte, ma mère semble aussi bouleversée que moi.

Je réussis à travailler encore deux heures. Durant ce temps, mes deux frères sont passés vérifier comment je réagissais aux récents événements.

« Hum !... Ça va aller, sœurlette ? » « As-tu besoin de quelque chose ? » « Veux-tu qu'on fasse une activité ensemble ce soir ? » Après de courtes conversations, ils avaient fini par me laisser tranquille tous les deux.

Je salue mon père d'un geste de la main, car il parle au téléphone, puis je quitte le bureau. Pendant le trajet à pied à travers le boisé, je songe à ma journée, selon mon habitude. Cet avant-midi, j'étais arrivée au travail sur le pilote automatique. Malgré les interruptions fréquentes découlant de « l'apparition du jour », je suis quand même assez satisfaite du boulot accompli. Et surtout, je me sens mentalement beaucoup mieux. Je me demande alors ce que fait Alex présentement. Où demeure-t-il ? Et quand le reverrai-je ?

Je décide d'aller à l'Émeraude afin de revoir le décor conçu par Alex. Il n'y a plus rien. Je regrette de ne pas avoir photographié les lieux. Tout était si magnifique. J'avance près de notre arbre. Je passe mon doigt sur l'entaille gravée des années auparavant. Comme moi, cet arbre porte une marque indélébile. Je sens que mon bonheur est moins pur et innocent qu'il y a sept ans.

En arrivant chez moi, je vois qu'une enveloppe a été déposée devant la porte. Sur elle figurent les mots *Ma douce féline*. Je reconnais immédiatement l'écriture d'Alex.

J'entre dans la maison. Je me verse une coupe de vin, puis m'installe sur la véranda, dans ma balançoire de type futon. J'ouvre l'enveloppe.

Salut ma douce,

Je sais que mon retour constitue un imprévu dans ta vie, bien que j'espère de tout mon cœur qu'il était désiré. J'étais prêt à te revoir, et malgré cela, ce fut tout un choc pour moi – alors je peux imaginer ton bouleversement. Je t'ai trouvée tellement belle, tellement naturelle, tellement femme. J'aurais voulu te prendre dans mes bras pour amortir ton choc, pour te montrer que la secousse me frappait de plein fouet, moi aussi. Mais j'ai senti la carapace que tu t'étais forgée avec les années, et j'ai respecté tes défenses. Je suis conscient que cette armure t'a probablement aidée à survivre.

Comme je te l'ai mentionné ce matin, je te fournirai une vérité chaque semaine. Je veux ainsi te laisser le temps d'assimiler chacune de mes révélations.

Même si je ressens le désir fulgurant de te voir, de passer tout mon temps avec toi, je serai patient. De toute façon, où que je sois, tu es en moi. Et la seule façon de t'enlever de mon corps serait de me tailler le cœur.

Quand tu seras prête, appelle-moi.

Alex xxx

Je la parcours deux fois. Et je relis encore la fin du dernier paragraphe : *De toute façon, où que je sois, tu es en moi. Et la seule façon de t'enlever de mon corps serait de me tailler le cœur...* Ce sont les mots qui terminaient la lettre qu'il m'a écrite il y a sept ans. Je pense à lui. Je le revois tel qu'il m'est apparu ce matin : fort, puissant, l'air conquérant. Mais il agissait tout en douceur quand il m'approchait, quand il me parlait. Je ressens soudain un fort désir pour lui. Je veux l'appeler immédiatement. Mais je songe à Alpinor. Cette acquisition ternit l'image du retour parfait. Si seulement Alex n'était pas maintenant le propriétaire de notre plus grand compétiteur... Je décide d'aller voir mamie. Elle l'a rencontré ce matin, alors elle pourra m'aider.

À mon arrivée, je cogne doucement puis j'ouvre la porte moustiquaire.

— Mamie ?

— Allô, mignonne !

— J'ai le goût d'un Popsicle sur la balançoire, dis-je.

— Bien sûr ! accepte-t-elle.

Après avoir ouvert son congélateur, elle me crie : « Rose ou orange ? »

— Rose.

Depuis toujours, j'aime discuter avec mamie dans sa grosse balançoire en bois. Nous nous assoyons l'une en face de l'autre, seule la petite table au centre nous sépare. J'ai mangé des centaines de Popsicle confortablement installée sur ce banc.

Nous nous rendons en silence à la balançoire. Nous avons déjà léché une partie de nos Popsicle lorsque ma grand-mère me demande :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

C'est ce que j'aime avec mamie. Elle me comprend sans que j'aie besoin de parler. En plus de ne jamais juger mes décisions, elle me prodigue des conseils d'une sagesse qui ne s'acquiert qu'avec l'âge.

— Je ne sais pas. Je m'attendais à être inondée de bonheur s'il réapparaissait un jour. Mais la blessure de son absence est encore très vive, et je ne survivrais pas à une autre... rupture avec lui.

— Tu as peur qu'il reparte ?

Devant mon mutisme, elle reprend :

— Tu as peur que votre amour ne soit plus aussi vivant qu'avant, affirme-t-elle.

— J'ai peur de l'avoir idéalisé. De nous avoir idéalisés.

— Et maintenant tu crains que le rêve ne soit qu'une bulle de savon et qu'elle éclate.

— Exact.

Nous mangeons nos sucettes glacées en admirant la nature tout autour.

— As-tu vu Alex sortir des objets du boisé, ce matin, après mon départ ? m'informé-je avec curiosité.

— Pas lui, non. Mais un homme, plus âgé, est arrivé environ une heure après que vous êtes tous partis. Il a fait plusieurs allers-retours entre la forêt et son camion, chargeant dans le véhicule des objets plutôt intrigants.

Je souris.

— Intrigants, comme deux panneaux en forme de demi-cœur et des épées ?

— Précisément ! lance-t-elle, l'air amusé. Cela m'a permis d'imaginer le montage qu'Alex t'avait préparé. Toute une organisation ! Et j'imagine que cela avait été fait à l'Émeraude ?

— Oui. Tu as toujours aimé Alex, hein, mamie ?

— C'est un homme courageux et droit. Il t'a offert son cœur. Et il te connaît si bien qu'aujourd'hui il savait où aller le déposer.

Je hoche la tête. Elle a parfaitement raison.

— En le revoyant, j'ai réalisé que, durant toutes ces années, nous avons façonné notre vécu chacun de notre côté. Nous possédons maintenant des marques, des souvenirs et des expériences qui font de nous des personnes différentes d'il y a sept ans.

— C'est le cas, dans un certain sens. À cette époque, tu étais encore naïve et la vie ne t'avait jamais blessée.

— Ma naïveté m'a presque coûté la vie.

Je fais référence à la période ayant suivi la disparition d'Alex, durant laquelle ma santé mentale avait été affectée. J'avais

failli tomber dans le gouffre de la dépression.

— Mais tu as su t'armer depuis. Tu sais maintenant te défendre.

Je réfléchis.

— Il m'a demandé la permission de le laisser me reconquérir. Lentement. Car il veut m'offrir toutes les réponses aux questions que je me pose.

— C'est très sage de sa part. Il a acquis beaucoup de maturité. Mais sauras-tu te montrer patiente ?

— Je n'ai pas vraiment le choix. Il me donnera hebdomadairement une nouvelle information, et ce, pendant sept semaines.

— Sept. Pour les sept années...

— En effet.

Je lui explique la mise en scène conçue par Alex et lui parle du message.

— Est-ce que la haine qui semble l'habiter si fortement te fait peur ?

— Un peu. Lorsqu'il a abordé ce sujet, il s'est transformé. Il aurait pu tuer quelqu'un avec son seul regard.

— Il est aussi authentique que tu l'es. Il s'est mis à nu devant toi, dès le départ, en affichant clairement les deux sentiments puissants qui l'animent : son amour pour toi et sa haine pour quelqu'un ou quelque chose.

— C'est vrai qu'il a mis son cœur à nu.

Mamie et moi échangeons une œillade complice, car nous partageons la même pensée.

— Et je te souhaite de voir bientôt le reste de son corps... nu ! déclare ma grand-mère en riant.

Vendredi 27 juin

Assise à mon bureau, je vérifie les derniers préparatifs, en compagnie d'Amélie, en vue de la réception de mariage qui aura lieu le lendemain.

— J'avoue que ça fera une belle palette de couleurs, commente mon assistante en touchant au tulle or, fuchsia et mauve. Mais ça fait un peu fille, par contre. Le pauvre gars se fait probablement mener par le bout du nez.

Sans lever les yeux du plan de la salle que j'examine, je déclare :

— Ou alors il est très intelligent et a vite compris que les disputes avec sa fiancée au sujet des couleurs lui feraient perdre des points en cours de route. Et qu'en plus, au final, il perdrait la partie.

— Peut-être aussi qu'elle lui a communiqué son choix de couleurs pendant que le cerveau pénial de son homme prenait les décisions.

— Pénial ?

— Oui. Tu sais, ce cerveau-là chez les hommes..., me dit-elle en pointant son doigt vers son entrecuisse.

— C'est bon. J'avais compris que le terme « pénial » découlait du mot *pénis*. Mais je trouve cela douteux comme adjectif.

— Quand même, tu as immédiatement compris ce que je voulais exprimer. Le gars est prêt à accepter n'importe quelle niaiserie, juste parce que le cerveau pénial est activé. Son vrai cerveau ne fonctionne plus. Toute sa concentration est dédiée à son seigneur en érection.

Quelqu'un pouffe de rire. Maxime se tient debout dans le cadre de la porte.

— Est-ce que tu t'es souvent servie de pauvres gars dans cet état vulnérable pour leur faire accepter des absurdités ? demande-t-il en s'avançant vers nous.

— Un sac à main Prada et des souliers Browns à talons hauts de dix centimètres, ce n'est pas ce que j'appelle des absurdités.

Avec son sourire charmeur, il déclare :

— Effectivement, ça paraît très correct. Surtout si, après les avoir achetés, la fille me fait une parade de mode. En ne portant que cela, évidemment...

— Bon, m'impatienté-je, si vous n'avez rien d'autre à faire que de parler de sexe, je vous demanderais d'aller discuter ailleurs car j'ai du travail !

— Tu ne l'as toujours pas appelé ? me questionne mon frère.

— Pas rapport ! lancé-je, frustrée.

— Pourtant, moi, je vois un lien ! plaisante-t-il.

Je roule les yeux.

— J'avais oublié que j'étais venu te transmettre une information, ajoute mon frère, planté sur le seuil. La journaliste et le photographe du magazine *Quoi de neuf ?* seront ici à onze heures demain matin. Ils veulent faire des photos de la salle et des alentours avant la cérémonie. Je les accompagnerai, bien entendu, mais j'ai pensé qu'ils voudraient parler à la directrice événementielle. Bye ! conclut-il d'un ton amusé.

Comme le marié est un chanteur québécois assez connu, il est normal qu'une journaliste ait voulu couvrir l'événement. Ce n'est pas la première fois qu'un article dans un magazine à potins, ayant comme décor la beauté du paysage de Black Snow, sera écrit. Mais je rechigne à échanger avec les journalistes. Je crains toujours que mes propos soient déformés. En prenant un air de chaton mignon, je me tourne vers Amélie. Avec sa franchise indéniable, elle sait les amadouer et elle se fiche des conséquences.

— Tu vas t’occuper d’eux ? formulé-je presque en ronronnant.

— Tu veux vraiment que je fasse ça ? s’enquiert-elle avec un air de défi dans le regard.

— Oui. Je n’ai pas le temps de jouer à l’hôtesse de maison. Je dois être avec la mariée dès son arrivée à huit heures. Et je compte sur toi pour faire preuve de diplomatie.

— OK, j’accepte, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Que tu appelles Alex.

— Tu sais que je pourrais te virer pour insubordination ?

— Oui, mais tu ne le feras pas. Parce que je suis ton arme secrète la plus efficace, la plus organisée et...

— La plus redoutable. Je sais.

Je prends une profonde respiration.

— Je vais l’appeler. Après le mariage.

— Refusé ! À ce moment-là, j’aurai déjà rempli ma part du contrat, donc je n’aurai plus aucun moyen de pression si tu décides de ne pas communiquer avec lui. Depuis deux jours, je suis sûre qu’il souhaite désespérément entendre ta voix au bout du fil. Tu as l’intention de le torturer encore longtemps ?

Non, je ne veux pas le torturer. Mais je refuse d’être blessée. Depuis mercredi, j’ai pris le téléphone au moins cent cinquante fois. J’ai composé les premiers chiffres, puis ai tout arrêté. Tant que je ne le verrai pas ou ne l’entendrai pas, je me maintiendrai dans un état mental à peu près correct – à part la nuit, où il apparaît toujours dans mes rêves. Le matin, lorsque je choisis mes vêtements, je me demande toujours ce qu’il penserait s’il me voyait habillée ainsi. Et pendant les repas, je me demande s’il aime ce que je suis en train d’avalier.

— OK, je vais l’appeler, annoncé-je finalement. Mais ce n’est pas parce que tu me mets au défi de le faire. C’est parce que je l’ai décidé.

— Peu importe la raison. Quand ?

— Tout de suite, si tu me laisses seule, répons-je en soupirant.

Amélie se lève sur-le-champ. Elle ramasse rapidement tout ce qui lui appartient. Juste avant de sortir, elle se tourne vers moi.

— À ton mariage avec Alex, j’espère que tu n’oublieras pas de me remercier !

Je secoue la tête de découragement devant son attitude. Je soupire en fixant mon téléphone. Je n’ai plus le choix. Je compose le numéro. La sonnerie résonne dans mon oreille. Je sens les battements de mon cœur dans ma gorge.

— Alexandre Monnard, dit-il d’un ton sec.

— Alex ?

— Laurie..., prononce-t-il d’une voix nettement plus douce.

— Oui, c’est moi.

Je voudrais ajouter autre chose, mais mon cerveau est complètement gelé.

— Je suis tellement content que tu m’appelles. Comment ça va ?

— Bien. Demain, il y a un gros mariage à l’horaire, donc je suis pas mal occupée aujourd’hui. Je suis directrice événementielle... Le savais-tu ?

— Oui. *Une excellence en matière d'événements corporatifs et personnels. La directrice elle-même dégage une simplicité et une élégance typiques de la montagne où elle exerce.*

Il vient de citer, mot pour mot, un extrait d'un article paru il y a deux ans dans la section Affaires du journal *La Une*.

— Tu l'avais lu ?

— Oui. Mais... je suis désolé. Ça te rappelle que je pouvais avoir de tes nouvelles, alors que toi, tu ne savais rien à mon propos.

Refoulant la même frustration qui m'avait envahie l'autre jour lorsque j'avais réalisé ce fait, je déclare :

— C'est correct. Je dois m'habituer au fait que Big Brother me surveillait ! plaisanté-je pour le déculpabiliser.

Il rit.

— Loin de moi l'idée d'être ton Big Brother. Tu as déjà deux grands frères qui endossent très bien ce rôle. La place que je veux tenir auprès de toi serait de l'inceste de la part d'un frère.

Cette phrase m'inspire des images mentales qui provoquent instantanément des bouffées de chaleur dans tout mon corps.

— Laurie, es-tu prête à me revoir ?

— Je crois bien.

— Super ! Je prends cela pour un oui. Est-ce qu'il y a quelque chose en particulier que tu aimerais qu'on fasse ensemble ?

— Euh... non. Je t'avoue que je n'y ai pas pensé.

— Pas de problème. Je vais trouver une activité. Comme tu as une grosse journée demain, j'imagine que tu travailleras tard ce soir ?

— Peut-être pas, mais je me coucherai tôt.

— Es-tu libre dimanche ?

— Oui.

— Parfait ! Je t'enverrai un texto d'ici là pour t'indiquer l'heure à laquelle je passerai te prendre.

Je lui donne mon numéro de cellulaire.

— Bon, eh bien, bonne journée ! lancé-je ensuite.

— Bonne journée à toi aussi. Et merci d'avoir fait la mienne.

Je souris.

— À dimanche, Alex !

— À dimanche, Laurie !

Je raccroche. J'ai senti une hésitation avant qu'il prononce mon prénom. Il a sans doute pensé au surnom qu'il me donnait jadis – « douce féline » –, comme il l'a écrit dans la lettre. Et mon analyse me porte à croire qu'Alex a probablement jugé qu'il était trop tôt pour l'utiliser de vive voix.

Samedi 28 juin

La journée du mariage a passé rapidement. L'orage, qui avait menacé d'éclater tout l'après-midi, avait été une inquiétude constante, surtout que la mariée n'avait aucunement l'intention de se marier à l'intérieur.

— Je me fous que les invités soient trempés jusqu'aux os, avait-elle rugi. J'ai toujours rêvé d'une célébration dans la nature, et c'est ce que j'aurai. Et si l'orage frappe à ce moment-là, ça nous fera une anecdote à raconter pour le reste de notre vie.

Je savais toutefois que les convives ne seraient pas aussi enchantés qu'elle à l'idée de subir un déluge – surtout qu'ils avaient investi des sommes considérables en tenues habillées et coiffures soignées. Même la mariée serait moins enthousiaste face à Dame Nature lorsque son maquillage dégoulinerait et qu'elle serait tout ébouriffée.

En fin d'avant-midi, j'avais donc fait préparer la salle de conférences au cas où la célébration devrait se dérouler à l'intérieur. Cela s'était avéré payant car, lorsque la vedette du jour s'était approchée de son futur époux, le ciel avait grondé si violemment que plusieurs invités avaient sursauté. Puis les gouttelettes avaient commencé à tomber. La future mariée avait levé un regard rageur au ciel. D'un pas décidé, elle avait rejoint son fiancé. Ce dernier, avec qui j'avais discuté de l'éventualité d'un mariage célébré à l'abri, avait pris la main de sa chérie.

— Mélissa, tu es d'une beauté époustouflante, l'avait-il complimentée. Tout ce que je veux, c'est t'épouser. Je suis né pour t'aimer, te choyer et te protéger. Peu importe l'endroit car l'important, pour moi, est de te dire oui pour l'éternité. Et là, ce que je vois, avait-il ajouté en désignant le ciel et les éclairs qui le transperçaient, c'est une attaque possible à ce que j'aime le plus au monde : toi. J'ai donc décidé de commencer à te protéger immédiatement.

Toujours en lui tenant la main, il s'était tourné vers le chalet, pour signifier à sa fiancée son intention d'entrer dans ce bâtiment avec elle. Il avait attendu patiemment son accord. Les gouttes s'étaient mises à tomber plus vigoureusement. Les invités, qui n'avaient même pas réagi par des exclamations typiques de ravissement face au discours romantico-quétaine du futur marié, levaient fréquemment des regards inquiets vers le ciel. Finalement, Mélissa avait souri et s'était rapidement dirigée avec son amoureux vers le chalet. Les autres n'avaient pas eu besoin d'un signal pour leur emboîter le pas. Après quelques retouches esthétiques, la célébration avait finalement eu lieu à l'intérieur. Faisant face au mur vitré surplombant la forêt, la mariée avait eu son mariage de rêve dans la nature, ou presque !

En parcourant du regard l'assemblée pendant la célébration, j'avais remarqué la présence de Dave, mon ex. Je m'étais alors rappelé qu'il m'avait appris, quelques semaines auparavant, qu'il assisterait prochainement à un mariage ici. Il m'avait saluée discrètement alors que je lui souriais.

Puis un irritant s'était produit pendant le cocktail.

— Madame Laurie Morano ?

Après m'être retournée, j'avais trouvé la journaliste du magazine plantée devant moi. La femme – longs cheveux roux frisés, yeux bruns, trop maquillée et vêtue d'une robe à la limite de la décence pour un mariage – était accompagnée de son photographe.

— Oui ?

— C'est un très beau mariage. Votre site est magnifique. Et votre idée de la célébration à l'intérieur était géniale.

— Merci, avais-je sèchement répondu.

— Croyez-vous que M. Monnard voudra lui aussi tenir des événements mondains pour vous faire concurrence ? Il raconte qu'il souhaite effectuer de grands changements afin d'offrir une panoplie de services complets sur un seul site.

La surprise d'entendre le nom d'Alex dans le contexte actuel m'avait ébranlée, mais j'avais réussi à me contrôler.

— Vous devriez discuter des plans de M. Monnard avec lui.

Alors que je venais de tourner les talons, la journaliste avait déclaré :

— C'est juste que, étant donné votre histoire d'amour passée avec lui, j'aurais cru que vous étiez dans le secret des dieux.

Je l'avais fusillée du regard.

— Mais c'est probablement de l'histoire ancienne, vous et lui, avait-elle émis. Ça fait tellement longtemps ! avait-elle roucoulé, l'air satisfait.

Me rapprochant lentement d'elle, je l'avais questionnée :

— Qu'est-ce que vous voulez savoir au juste ?

— Êtes-vous en couple avec M. Monnard ? avait-elle lancé. Je crois qu'une grande proportion des célibataires féminines du Québec aimeraient savoir si cet homme – d'une beauté animale, je dois l'avouer – est disponible, avait-elle formulé en passant sa langue sur sa lèvre inférieure.

Je l'avais détaillée de la tête aux pieds.

— Encore une fois, je vous conseille de parler directement avec M. Monnard pour obtenir les réponses aux questions qui vous démangent. Mais je suis certaine que même s'il était célibataire depuis des mois, il ne s'abaisserait pas à coucher avec une fille comme vous !

Pendant que je m'éloignais, elle avait répliqué :

— C'est un homme. Je vous garantis que je n'aurais aucun problème à le mettre dans mon lit, ma chère !

Même si j'avais éprouvé une grande frustration après cette discussion, toute l'effervescence autour de l'entrée des mariés dans la salle de réception, du souper et de la supervision de l'animation m'avait vite calmée. Et je dois avouer que le texto d'Alex m'avait aidée à rétablir mon humeur.

Je passerai te chercher à treize heures. Tenue décontractée. Passe une bonne nuit ! De mon côté, je ne suis pas certain de bien dormir...

L'imaginer dans son lit, en boxer ou nu, m'avait déconcentrée quelques instants. J'avais souri intérieurement puis j'avais repris le travail avec mon aplomb professionnel.

* * *

Il est vingt-deux heures. Je suis à mon poste d'observation habituel, sur la mezzanine. Dave s'approche de moi. Il porte un pantalon habillé noir, une ceinture mince à boucle argentée, une chemise corail ajustée dont le col est légèrement ouvert et un veston noir. Ses yeux bleu ciel et ses cheveux châtain, légèrement entremêlés à cause de la pluie, lui donne un *look sexy*.

— Salut !

— Salut ! dis-je en lui accordant quelques secondes d'attention avant de reporter mon regard sur la foule.

— Madame la directrice fait un dernier tour d'horizon avant de quitter les lieux ?

— Oui, monsieur le directeur. On n'a pas tous la chance d'être en vacances lorsque l'été s'installe !

Il sourit. Dave est le directeur d'une école secondaire à Saint-Jérôme.

— C'était un beau mariage. Bonne idée, la célébration dans la salle de conférences.

— Merci. C'était l'option qui se rapprochait le plus du mariage dans la nature souhaité par la mariée.

Il hoche la tête.

— C'est fou comme elle est polyvalente, cette salle de conférences, commente-t-il. On n'a pas idée des activités qui peuvent s'y tenir..., ajoute-t-il en glissant ses mains sur mes hanches pour me tourner vers lui.

Je souris en le repoussant gentiment. Je sais qu'il pense à la fois où nous avons fait l'amour sur la table. Fantasme typique.

— Je travaille, Dave.

— Je sais, mais ta journée achève.

Je lui jette un bref coup d'œil.

— Est-ce qu'on se verra tantôt ? s'informe-t-il avec une mimique qui exprime clairement ses intentions.

Je poursuis ma surveillance des invités. En fait, c'est pour me donner le temps de réfléchir. Je n'avais pas songé à l'éventualité d'une telle situation. Est-ce que je veux continuer de coucher avec Dave maintenant qu'Alex est revenu ? Je ne suis techniquement pas en couple avec Alex. Donc je pourrais continuer de voir Dave. Mais cette pétasse de journaliste aurait le droit de coucher avec Alex. Merde ! Pas ça !

— Non, Dave..., dis-je d'un ton doux.

Il se détourne et s'appuie contre la rampe. Il observe les convives qui se déchaînent sur le plancher de danse en dessous de nous.

— Tu l'as vu ? s'enquiert-il.

— Oui.

— Et puis ?

— Je ne sais pas trop quoi te dire.

— Je pense que je mérite la vérité, lance-t-il d'un ton amer. Ne serait-ce que pour avoir vécu dans son ombre pendant deux ans.

— Je t'aimais vraiment, Dave.

— Je te crois, mais il était toujours là, dans ta tête. Je n'ai pas réussi à te le faire oublier.

J'ai blessé Dave lorsque j'ai refusé sa demande en mariage. Et je réalise, en ce moment même, que je l'ai probablement blessé tout le long de notre relation.

— Tant qu'il était un fantôme, je pouvais espérer gagner contre lui, reprend-il, l'air abattu. Mais maintenant qu'il est revenu, je dois rendre les armes.

— Dave...

J'effleure son bras afin qu'il me regarde. Cela m'est insupportable de lire la défaite dans ses yeux. Je me sens cruelle.

— Je suis désolée de te faire souffrir. J'ai été égoïste de continuer à te voir après notre séparation. Cela a entretenu tes espoirs et ce n'était pas correct de ma part.

— L'aimes-tu encore autant que tu le pensais ?

Sa question me surprend. Surtout que je n'ai aucune idée de la réponse.

— Je ne sais pas, réponds-je sincèrement.

Il hoche la tête.

— Prends soin de toi, Laurie, déclare-t-il. Et ne le laisse pas te blesser de nouveau, ajoute-t-il, le regard dur. Il t'a abandonnée une fois ; ce serait une très mauvaise idée pour lui de récidiver.

Puis il me prend dans ses bras. Il embrasse le dessus de ma tête et chuchote :

— Je me déteste de te dire cela, mais sache que je serai toujours là pour toi. Je t'aime, Laurie.

Puis il se précipite dans l'escalier, qu'il descend rapidement.

Dimanche 29 juin

Il est midi cinquante. Je suis allée courir ce matin pour me calmer et me rappeler que je suis une femme indépendante et forte. Échec total ! Je suis très nerveuse. J'ai l'impression que je m'assèche. Ça fait trois fois que je remets du gloss. Je me suis changée quatre fois. Il fait beau et humide, j'ai donc opté pour un short corail court mais décent, une camisole blanche ajustée et des sandales confortables aux talons légèrement surélevés. Ces chaussures font paraître mes jambes plus longues. Pour tout bijou, je ne porte que de petits anneaux argentés. Mon maquillage est discret ; il se résume à du mascara, pour accentuer mon regard gris-bleu. Mes cheveux tombent simplement jusqu'à mes omoplates. Alors que la plupart des filles détestent l'humidité, je l'adore. Elle me procure de belles boucles naturelles et je n'ai pas besoin de me sécher les cheveux lors des journées humides d'été. Je vérifie mon apparence, encore une fois, dans le miroir. Je veux quand même qu'Alex ait une meilleure impression de moi que la dernière fois, alors que j'étais en sueur. Mais ça ne pourrait vraiment pas être pire !

En l'attendant, je me répète en boucle que je suis une femme indépendante. D'ailleurs, ce trait de mon caractère avait impressionné Alex à l'époque. Car bien que l'attirance mutuelle ait été évidente lors de notre première rencontre, il avait dû travailler fort pour que je tombe dans ses bras. Je le trouvais trop beau pour avoir de bonnes intentions et pour croire à sa fidélité. J'avais toujours craint les beaux gars sportifs, confiants, intelligents, c'est-à-dire dévastateurs pour le cœur d'une fille. Ces qualités les rendaient égoïstes et prétentieux, selon moi. Alex s'était montré patient et fiable. Son authenticité m'avait fait fondre. Connaissant mes peurs, il avait promis de ne jamais me blesser.

Mais il avait brisé sa promesse, broyant mon cœur du même coup.

J'entends le bruit d'une auto qui approche. Par l'immense fenêtre de mon salon, je vois une BMW noire coupé sport se stationner dans la cour. Alex sort de la voiture et s'avance vers la maison. Sa démarche confiante me serre l'estomac.

Il s'apprête à frapper lorsqu'il m'aperçoit à travers la porte moustiquaire.

— Entre, l'invité-je.

Il enlève ses lunettes de soleil en franchissant le seuil.

— Tu es vraiment belle..., souffle-t-il en m'observant intensément.

— Merci. C'est sûr que le *look* après course que tu as vu l'autre jour ne m'avantageait pas vraiment.

— Même là, tu étais craquante, je t'assure.

Voyant mon malaise, il reprend :

— Ne t'inquiète pas. Je ne suis pas devenu un romantique fini qui t'apportera des fleurs chaque jour et te récitera des poèmes.

— Ah non ? répliqué-je en haussant les sourcils.

— Non, lance-t-il. Ce n'est toujours pas mon style. Mais serait-ce devenu le tien ? me demande-t-il avec un soupçon de crainte dans la voix.

— Absolument pas ! Pour moi, recevoir des fleurs doit être un événement à la fois inattendu et occasionnel. Et idéalement, le message qui les accompagne doit être écrit sur autre chose que la petite carte ordinaire du fleuriste. Et surtout, il ne faut jamais m'envoyer de fleurs le jour de la Saint-Valentin ; c'est pathétique ! terminé-je en roulant les yeux.

— Tu n'as pas changé... du moins sur ce plan ! indique-t-il avec un sourire franc.

Je l'observe. Il porte un bermuda blanc, un tee-shirt noir et des souliers de sport noirs à lacets blancs. Comme s'il lisait dans mes pensées, il déclare :

— J'avais oublié de te préciser qu'il faudrait que tu apportes des souliers de sport.

— OK.

Je m'avance vers Alex afin de pouvoir accéder à la garde-robe située à côté de la porte d'entrée. Comme il ne se déplace

pas pour me laisser passer, je m'immobilise devant lui et lève la tête. Il me regarde, les sourcils froncés.

— Mes souliers sont là, expliqué-je en montrant la garde-robe.

— Excuse-moi, dit-il en se poussant. Je pensais...

Il ne finit pas sa phrase. J'attends la suite.

— Rien, reprend-il en secouant la tête. Tu es prête ?

— Oui.

On se dirige vers son auto. Il me devance afin d'ouvrir la portière du côté passager.

— Aimes-tu toujours autant les émotions fortes ? me demande-t-il avant que je m'assoie dans le véhicule.

— Ça dépend...

— Rien qui n'implique une grande souffrance, murmure-t-il, les yeux tristes. On parle ici d'adrénaline pure. Et rassure-toi, je serai encore là à la fin de la journée.

— Alors oui, ça me va.

On prend l'autoroute 15, en direction sud. Cela m'étonne un peu. J'aurais cru qu'il voudrait m'emmener dans son patelin, à Mont-Tremblant. Il me jette des coups d'œil fréquents.

— Tu es surprise ? lance-t-il, l'air satisfait.

— Oui, quand même un peu.

Je suis surtout déçue de voir qu'il peut lire si facilement en moi. Jusqu'à ce que je me sente en sécurité sur le plan affectif avec lui, il me faudra faire attention afin de ne pas laisser transparaître mes émotions.

— Tu pensais que nous irions à Tremblant ?

— Effectivement.

Nous échangeons peu de paroles durant le trajet – du moins aucune qui soit significative. Il y a tellement de sujets dont nous pourrions parler, tellement de trous à remplir concernant les sept dernières années. Mais ce n'est pas l'endroit idéal. Le silence n'est pourtant pas inconfortable. Je me sens bien, même si je suis un peu intimidée par la présence d'Alex.

— On arrive.

Je regarde autour de moi. Nous avons roulé près d'une heure et il y a longtemps que nous avons quitté la 15. Nous sommes entourés de champs. Je vois une affiche. Mon cœur s'arrête. Nous allons sauter en parachute.

— Contente ? me demande Alex.

— Tellement ! Je n'ai pas sauté depuis...

Il hoche la tête, comprenant mon allusion. Nous étions venus nous initier ensemble au saut en parachute, par un saut en tandem avec un instructeur, deux semaines avant qu'il disparaisse.

— C'est vraiment une bonne idée, Alex. Merci !

Dans le stationnement, il arrête le moteur de l'auto. Puis il me fixe intensément de ses yeux bleus perçants.

— Ton plaisir est le mien.

Il me disait souvent cette phrase-là... avant. À nos débuts, après que je lui avais expliqué ma théorie sur les beaux gars, il m'avait avoué être capable de faire preuve d'un certain égoïsme avec moi. Mais sa définition de l'égoïsme était à mon avantage ; en effet, il disait que le plus grand plaisir qu'il ressentait pour lui-même était de me rendre heureuse. Il honorait

d'ailleurs son précepte dans toutes les sphères de notre vie de couple – surtout dans notre vie sexuelle, car mon plaisir était sa priorité.

Je pourrais l'embrasser, là, tout de suite. Mon regard passe de ses yeux à sa bouche. Mais avant que j'aie le temps de me décider, Alex sort de la BMW puis vient me rejoindre de mon côté.

Nous nous dirigeons vers l'accueil. En marchant à ses côtés, je prends sa main, impulsivement, dans la mienne. Il semble étonné, mais ne dit rien. Il exerce une pression sur ma main.

— Salut, Christian ! crie Alex à un gars qui vient vers nous.

— Salut, Alex !

Je suis surprise de voir que les deux hommes se connaissent. Alex se tourne vers moi.

— Laurie, je te présente Christian. Nous étions ensemble à l'école secondaire. Hier, quand je suis venu explorer la place, on s'est revus.

— Salut, dis-je poliment.

— Prête pour le grand saut ? me demande l'instructeur avec enthousiasme.

— Oh oui ! réponds-je, excitée à l'idée de revivre cette adrénaline pure.

Christian demande à Alex si nous avons besoin de ses services. Ce dernier s'adresse à moi :

— Comme tu n'as pas fait de parachute depuis longtemps, il faut que tu sautes en tandem aujourd'hui. Ça peut être avec Christian. Ou avec moi.

Devant mon air abasourdi, il m'informe qu'il a acquis ses cartes pour devenir instructeur de parachutisme. Je ne sais pas ce que je préfère : être collée contre un inconnu, ou contre Alex ? En fait, je connais la réponse, mais serait-ce la bonne décision ?

— Tu sais exactement quoi faire ? demandé-je à Alex.

— Il a plus de sauts que moi à son actif, me rassure Christian. Mais je n'ai aucun problème à sauter avec toi, si c'est ce que tu veux.

Il y a une lueur de chasseur dans les yeux de l'instructeur. Alex, qui le dépasse d'au moins cinq centimètres, le fusille du regard, mais avec un petit sourire, comme s'il savait qu'il ne s'agissait pas d'une réelle menace. Christian lève les mains devant son torse, pour plaider l'innocence.

— Je vais sauter avec Alex, annoncé-je.

— Parfait ! dit l'instructeur. L'avion décollera dès que vous serez prêts. J'irai vous rejoindre après le saut.

Moins de vingt minutes plus tard, je suis assise dans l'avion qui commence son ascension. Dans l'habitacle, il n'y a qu'Alex et moi, ainsi qu'un moniteur qui s'occupera de la porte. Alex m'a appris qu'il avait loué l'avion pour nous. Je suis à la fois nerveuse et excitée. Il a vérifié mon harnais au sol, et actuellement il le réinspecte. Je suis assise entre ses jambes, à cheval sur un banc. Ensuite, il me demande de reculer un peu pour qu'il puisse s'attacher solidement à moi. Je m'exécute.

— Il faut que ton bassin soit vraiment collé contre moi, ma douce.

Je recule encore. « Si nous étions nus, Alex ne serait pas collé contre moi ; il serait carrément en moi », pensé-je.

Nous avançons vers la porte ouverte de l'avion. Je suis à genoux sur le bord de l'appareil.

— Pose tes bras sur ton harnais, m'indique Alex. Prête ?

Je hoche la tête en souriant. Il nous balance dans le vide.

J'ai l'impression de flotter sur un gros coussin gonflable. Je ne perçois pas la vitesse. Alex prend mes mains dans les siennes et ouvre nos bras. Après quelques secondes qui m'ont paru trop courtes, il tire sur la corde déclenchant l'ouverture du parachute. C'est le calme plat. Je me sens bien, collée contre son corps. La vue est époustouflante. Je voudrais rester ici pendant des heures. Nous parlons peu, commentant seulement quelques éléments du paysage ici et là.

L'atterrissage se passe en douceur. Un camion au loin se dirige vers nous ; c'est lui qui nous ramènera. J'aurais aimé m'attarder ici, dans ce doux cocon avec Alex.

— Ça t'a plu ? me demande-t-il avant de commencer à ramasser le parachute.

— Oui, énormément.

Il manipule le tissu avec une grande dextérité.

— Pourquoi es-tu devenu instructeur ? lui demandé-je.

— Pour me sentir vivant. L'adrénaline, au début, était le seul moyen qui me permettait de ressentir quelque chose.

Il lève les yeux vers moi.

— Et aussi parce que le parachute me faisait penser à toi.

* * *

Assis sur une terrasse du Vieux-Montréal, située sur le toit d'un édifice, nous venons de terminer notre repas. Nous nous prélassons avec nos coupes de vin. Alex m'a questionnée beaucoup sur ma vie durant son absence. Nous avons ri abondamment pendant que je lui racontais les potins et l'informais des couples formés depuis son départ.

— Et toi ? À part suivre des cours d'instructeur de parachute, qu'as-tu fait ?

— J'ai travaillé dans le monde du ski, déclare-t-il, l'air assombri. Beaucoup. Et j'ai fait de bons investissements dans l'immobilier.

— Vail ?

— Entre autres, oui.

— Qu'est-ce que tu faisais à Vail ?

— VP aux opérations, volet ski.

J'écarquille les yeux.

— Comment as-tu réussi à décrocher ce poste ?

— Je possédais une bonne expérience en gestion dans le domaine du ski.

— En gestion ?

— Oui, que j'avais acquise ailleurs. En expérience et en théorie, car j'ai fait un MBA.

Je sais très bien que s'il a choisi de dire « ailleurs », c'est qu'il n'est pas prêt à m'en révéler davantage. Je meurs d'envie de l'interroger. J'ai répondu à toutes ses questions sur mon passé ; il connaît tout ce qu'il y avait à savoir. Mais c'est clair qu'en ce qui le concerne je recevrai les informations au compte-gouttes – ce qui est un peu frustrant.

— C'est sûrement difficile pour toi d'ignorer ce qui m'est arrivé pendant ces sept années. Je t'ai promis que tu finirais par tout apprendre, mais à petites doses.

— Tu m'as déjà promis aussi que tu serais toujours là pour moi...

Merde ! Ma rancune et mon impulsivité ne font pas bon ménage. Le regard d'Alex me torture ; la douleur et la tristesse y sont démesurées.

— Je suis désolée. J'aurais dû me contrôler. Mais c'est frustrant pour moi d'être tenue dans l'ignorance.

— Je sais. Toutefois, je ne veux pas prendre le risque de tout te dire, trop vite.

— Quel risque ?

— J'ai peur de te perdre. Je ne survivrais pas si cela arrivait une seconde fois.

Je réalise alors toute la douleur qu'il a ressentie lui aussi. À l'époque où j'imaginai tous les scénarios possibles, lui savait le mal que son absence m'infligeait. Alors que je pensais être la seule à souffrir de sa disparition, il souffrait autant – et peut-être même plus – que moi.

Sur la route du retour, le silence domine. Alex me sourit de temps à autre, et réciproquement. Nous nous stationnons dans ma cour. Il descend de la voiture ; je ne m'attendais pas à ça. Je marche, un peu gênée, tandis que lui semble tout à fait à l'aise. Parvenue à la porte d'entrée, je remarque qu'il se tient un peu à l'écart derrière moi.

— Merci beaucoup pour la superbe journée, lancé-je.

— Ton plaisir est le mien.

Je le trouve tellement attirant. Il s'est appuyé contre une des colonnes en pierre qui trônent devant la porte d'entrée. Je ressens, au moins pour la dixième fois aujourd'hui, une sensation de chatouillement dans le bas du ventre. Je me rapproche de lui. Il me fixe, sans bouger. Lorsque mes lèvres sont presque collées sur les siennes, je murmure :

— Mon plaisir, c'est de te revoir.

Tendrement, je frôle ses lèvres. Une fois, deux fois. Il ne réagit pas, alors je recule juste assez pour voir ses yeux. Il les rouvre tranquillement. Je suis un peu inquiète de son immobilité. Soudain, l'œil du prédateur apparaît. Alex entoure mon visage de ses mains, puis il m'embrasse à plusieurs reprises. Ensuite, sa langue chaude se faufile dans ma bouche. Enivrée par sa prise de contrôle, par son corps collé contre le mien, je lui retourne son baiser avec passion. Je pose une main sur sa hanche, tandis que l'autre erre jusqu'à son dos, puis descend lentement sur ses fesses. Ses mains se promènent doucement dans mes cheveux. Puis ses lèvres délaissent les miennes, lentement, à regret. Il se dégage doucement de l'étreinte. Il fait glisser son doigt le long de ma mâchoire, en me fixant intensément.

— Il vaudrait mieux que je te souhaite bonne nuit et que je parte, déclare-t-il d'une voix basse et rauque.

— Tu ne veux pas rester ? m'étonné-je. Pourtant, je pense que la nuit serait meilleure si tu la passais avec moi.

— C'est sûr qu'elle serait merveilleuse avec toi à mes côtés. Mais je préfère que nous en restions là pour le moment.

— Mais... pourquoi ? réussis-je à articuler, encore bouleversée par ce baiser torride.

— Je ne veux pas aller plus loin. Pas tout de suite.

Je ne comprends pas son attitude.

— Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai envie de toi, poursuit-il. Je rêve, depuis des mois, de promener mes mains et ma bouche sur ton corps.

— Qu'est-ce que tu attends ? Je ne demande pas mieux !

— Je veux que tu désires faire l'amour avec celui que je suis aujourd'hui. (Il semble torturé par des sentiments puissants.) Je veux que tu te donnes à moi seulement lorsque tu connaîtras les raisons de mon absence. À ce moment, tu pourras choisir en toute conscience d'être avec moi.

— Mais...

Il dépose un long baiser sur mes lèvres.

— Bonne nuit, ma douce féline...

Il monte dans son auto. Lorsqu'il démarre, il me fait un signe de la main. Son sourire est triste. Je ne suis pas la seule à avoir le cœur lourd.

Mardi 1er juillet

Je suis assise sur mon patio, entourée de mes trois meilleures amies. J'adore l'ensemble de meubles extérieurs, brun avec des coussins rouges, que j'ai acheté l'été dernier. Il cadre parfaitement bien avec le décor de ma cour arrière. Nous sirotons un mojito, en maillot de bain. Érika et Jade sont écrasées sur une partie du long sectionnel, alors que je suis allongée sur un grand lit rond se transformant en causeuse. Méhanne est assise dans les marches de la piscine creusée. Il fait encore trente degrés, même si le soleil est en train de se coucher derrière les arbres.

— La deuxième vérité te sera dévoilée demain, déclare Jade. C'est vraiment triplant tout ça. On se croirait dans un film mettant en vedette Columbo.

— Columbo ? s'étonne Érika. Pourquoi pas Sherlock Holmes ou Hercule Poirot, tant qu'à y être ! Tu devrais actualiser tes références en matière de détective !

— Tout le monde connaît l'inspecteur Columbo !

— J'avoue que je ne vois pas qui d'autre constituerait une meilleure référence, dit Méhanne en observant ses pieds qu'elle bouge lentement sous l'eau.

— Le seul autre qui me vient en tête est Pet Detective ! plaisante Jade.

Nous rions toutes les quatre.

— Avec le baiser passionné que vous avez échangé dimanche, tu dois avoir hâte de revoir Alex ? lance Érika.

— Oui..., indiquée-je, absorbée dans mes pensées.

— Mais... ?

— J'ai l'impression qu'il va me tenir à l'écart. Et c'est probablement mieux ainsi. Je ne suis pas certaine des sentiments que j'éprouve pour lui.

Ce commentaire provoque instantanément une réaction de surprise chez mes trois copines.

— J'avoue que j'aimerais coucher avec lui. Ses lèvres sont tellement *sexy* ! Et ce serait si bon de sentir son corps sur le mien. Juste à y penser, j'ai l'impression de devenir folle. Mais même si je déteste l'admettre, je pense qu'Alex a raison. Je veux peut-être seulement revivre le temps de nos fréquentations. Et je pourrais être déçue. Il faut que je retombe amoureuse du gars qu'il est aujourd'hui. Mon indépendance devrait m'aider à me retenir un peu.

— D'après ce que tu nous as raconté, ta fameuse indépendance brillait par son absence, dimanche soir !

— Je sais, reconnus-je, un peu déçue de mon comportement.

— Son attitude est bizarre. Un peu comme s'il craignait ta réaction lorsque tu découvriras où il était et ce qu'il faisait.

— Wow ! s'écrie Jade. Érika, tu commences vraiment à te poser des questions comme Columbo !

— Sauf que je ne porte pas un imper beige affreux et que mes yeux ne se foutent pas l'un de l'autre.

— Ce n'est pas gentil. Tu ne devrais pas rire de l'apparence des gens !

— Je ne me moque pas ; il s'agit d'une description des faits.

— C'est vrai, souligné-je. (Érika lève sa main dans ma direction, croyant que je lui donne mon appui.) Je ne parle pas de Columbo ! ajoutée-je en roulant les yeux. Mon intervention concerne Alex. Sa façon de réagir m'amène à émettre diverses suppositions. Peut-être qu'il a honte de ce qu'il a fait pendant ces sept années ?...

— Peut-être qu'il a été impliqué dans des activités illégales et qu'il a dû se faire oublier ? suggère Méhanne.

— Peut-être qu'il a assisté à un meurtre et qu'il a été pris en charge dans un programme de protection pour les témoins ?

avance Jade.

Érika réfute aussitôt mon hypothèse.

— Peut-être qu'il avait des dettes et qu'il s'est expatrié pour aller vendre son corps ailleurs, où il n'était pas connu ? C'est pour ça qu'il serait revenu avec autant de fric. Et il veut que tu saches la vérité avant de baiser... euh... avant de faire l'amour avec toi.

Cette dernière possibilité me dégoûte.

— Je me doute bien qu'il n'a pas pratiqué l'abstinence pendant sept ans. Mais j'espère quand même qu'il n'a pas couché avec l'équivalent de la moitié de la ville de Saint-Sauveur.

— Ne te mêle pas avec Max ! commente Jade en souriant.

— Arrête donc, Jade ! lui ordonne Méhanne. Tu es frustrée parce que Max a déjà refusé tes avances.

— J'avais presque oublié cet épisode, déclaré-je. Mais tu étais soûle ; mon frère n'aurait pas abusé de toi dans cet état. C'est une de ses règles, et il n'y déroge jamais.

— Ouin..., murmure Jade, l'air renfrogné.

Le silence plane quelques instants. Mes amies et moi sommes absorbées dans nos pensées. Comme c'est le cas chaque fois qu'une situation semblable se produit, la première qui parlera devra dire ce à quoi elle pensait. Contrairement aux gars qui peuvent vivre un silence comme celui-ci en ne songeant strictement à rien, les filles, elles, ont toujours au moins un sujet qui leur trotte dans la tête. Et l'expérience nous a appris que celle qui essaie de mentir est rapidement démasquée.

Jade brise le silence.

— Si je n'avais pas été soûle, je me demande si Max aurait accepté. Dans ce cas, quelles auraient été les conséquences de notre partie de jambes en l'air ? (Après une courte pause, elle reprend.) Au fond, je pense que c'est mieux qu'il ne se soit rien passé entre lui et moi.

Méhanne prend la parole :

— J'essayais seulement d'imaginer comment tu te sentirais, Laurie, si tu apprenais qu'Alex a effectivement vendu son corps. Est-ce que tu serais prête à coucher avec lui, sachant qu'il aurait... eh bien, qu'il aurait baisé avec autant de femmes ?

— Moi, je me demandais combien il pouvait exiger pour une heure ou une nuit passée avec lui, confie Érika, parfaitement à l'aise. Et aussi combien de condoms il a pu utiliser, s'il a effectivement mené une vie de débauche. Imaginez, avec le *look* qu'il a et l'expérience acquise, il pourrait certainement être porte-parole pour Trojan !

Levant les yeux vers le ciel qui s'obscurcit rapidement, elle ajoute :

— Cela m'amène à penser : prenait-il des réguliers ou des magnums ?

— Ce qui est important, c'est d'avoir des ultra-nervurés, formule Jade, désinvolte.

Érika et Méhanne hochent la tête.

— J'aime mieux ne pas penser au nombre de femmes avec lesquelles il a été. Ni à la possibilité qu'il a peut-être vendu son corps.

— Et donc... ? m'encourage Jade, car je suis la seule n'ayant pas encore exprimé ses réflexions ayant émergé pendant le silence collectif.

— Alex a une fragilité qu'il n'avait pas avant. C'est subtil, mais cela se sent. Vous le connaissiez ; autrefois, rien ne lui faisait peur. Il était fonceur, confiant, et à la limite il paraissait arrogant. Et même si tous ces traits de caractère sont encore présents chez lui, il possède maintenant une certaine vulnérabilité. Ça me fait un peu craindre la vérité.

— Je suis certaine que, avec les propositions débiles que nous avons émises aujourd'hui, la vraie raison de son absence te

paraîtra banale.

— Peut-être..., dis-je, aucunement convaincue.

Mercredi 2 juillet

Le lendemain matin, dès mon réveil, un sentiment d'excitation m'envahit. Je verrai Alex ce soir ; il me confiera un deuxième morceau du casse-tête. Je tends la main vers mon téléphone pour relire, encore une fois, le courriel qu'il m'a envoyé la veille.

Salut, douce féline,

J'ai encore la sensation de tes lèvres sur les miennes. Je ressens encore la douleur de ne pas être entré chez toi, de ne pas être entré en toi...

Je t'attends pour souper chez moi, demain soir à dix-neuf heures. Pour te rendre ici, traverse le stationnement d'Alpinor, puis prends la première rue à gauche qui monte dans la montagne. Continue jusqu'à la pancarte affichant les mots Chemin privé. J'ouvrirai la barrière pour toi.

Je tenterai de survivre jusqu'à notre rendez-vous.

Alex

xow

Dès mon arrivée au bureau, je prends mes messages téléphoniques. Comme mon père m'a demandé d'aller le voir, je vais ensuite le rejoindre.

Sa porte est entrouverte. En m'approchant, je réalise qu'il est au téléphone. Je m'apprête à frapper, mais je fige en entendant ses paroles.

— Je veux savoir ce qu'il souhaite faire d'Alpinor. Mais ce qui m'intéresse davantage, ce sont les projets qu'il nourrit à l'égard de ma fille !

Cela ne peut concerner qu'une seule personne : Alex. Et même si mon père vient de raccrocher rageusement, il m'est impossible de m'annoncer tout de suite car il devinerait que j'ai tout entendu. Je tourne les talons en m'efforçant de faire le moins de bruit possible sur le plancher de bois avec mes sandales hautes.

— Hé, *sis* !

Maxime, qui vient de sortir de son bureau, m'a aperçue. Comme j'étais presque rendue à destination, je me dis que, même si mon père a perçu l'exclamation de Maxime, il ne se doutera pas que j'étais devant sa porte quelques secondes auparavant.

— Salut, Max ! lancé-je en me forçant à sourire en entrant dans mon bureau.

— Je n'ai pas eu la chance de te croiser depuis le week-end. Mais j'ai entendu dire que tu t'étais pas mal éclatée, voire envoyée dans les airs. Et j'en déduis que tu t'es probablement aussi envoyée en l'air ?

Je n'ai pas le temps de répondre, car mon père vient de surgir devant nous.

— Je t'ai laissé un message ce matin, Laurie, m'indique mon père. Je voulais te parler du dossier Lafond.

— Pas de problème, on va s'y mettre tout de suite. De toute façon, Max n'avait rien d'intelligent à me dire, ajouté-je insolemment en regardant mon frère, qui n'a d'autre choix que de quitter la pièce.

Assise à ma table de travail, je discute avec mon père des demandes de M. Lafond – un ami de longue date. Il désire célébrer ici le seizième anniversaire de son fils. Après que nous avons fait le tour des exigences du client, mon père se lève.

— Laurie, as-tu revu Alexandre Monnard ?

J'hésite avant de répondre par l'affirmative.

— Tu sais qu'il est maintenant notre plus grand compétiteur. Et rappelle-toi qu'il est parti subitement et qu'ensuite il ne t'a donné aucune nouvelle pendant sept ans. Il n'était pas là pour te reconforter quand tu faisais des cauchemars la nuit, quand tu vomissais à force de pleurer, quand tu souhaitais mourir pour mettre fin à ta peine. Il n'a pas pris en considération la douleur

intense qu'il t'infligerait en t'abandonnant. Il ne peut pas revenir et s'imaginer que tu l'attendais. D'ailleurs, je croyais que tu lui en voulais de t'avoir fait autant souffrir ?

Je réfléchis aux moments pénibles que mon père vient d'évoquer. Je suis capable de ressentir la souffrance insupportable que je vivais à cette époque.

— Je n'ai rien oublié, papa. Mais j'ignore encore pourquoi il est parti. Et j'ai besoin de savoir, de comprendre.

— Il ne t'a rien raconté ?

— Non, pas encore.

— Il a été absent pendant sept ans. Le gars avec une belle gueule et débordant de confiance que tu connaissais est devenu un homme. Il a changé. Mais personne ne peut dire si c'est pour le mieux. Penses-tu qu'il t'aime encore ?

— Aucune idée.

Il hoche la tête.

— Mais s'il t'aime encore, peux-tu m'expliquer pourquoi il a acheté le plus grand compétiteur professionnel de la femme qu'il voudrait reprendre ?

Cette question me tracasse depuis le début. Peut-être Alex voulait-il être plus près de moi physiquement, tout simplement ? Peut-être était-ce la seule montagne à vendre dans les Laurentides ?

— Je refuse qu'il t'utilise pour mieux se positionner contre nous sur le plan des affaires, ajoute-t-il en me touchant la main. Et qu'il t'anéantisse à nouveau. On ne sait pas ce qu'il a vécu, et jusqu'à quel point cela l'a changé. Il peut inventer n'importe quoi sur son passé.

— Je sais, papa. Mais rassure-toi : j'ai appris et je ne laisserai plus personne me détruire.

— Oui, c'est difficile de t'amadouer sur le plan sentimental. Dave en est la preuve. Je te conseille de laisser assez de place dans ton cœur pour qu'un bon gars puisse y entrer, mais sans qu'elle soit trop grande pour qu'un mauvais puisse s'y infiltrer.

— Je pourrais laisser une petite fente ! plaisanté-je.

L'image d'Alex apparaît dans mon esprit. Je la chasse aussitôt.

Je suis maintenant moins enjouée face à ma rencontre de ce soir. C'est vrai qu'il pourrait me raconter n'importe quoi. En plus d'avoir à jouer aux sept secrets, gracieuseté d'Alexandre Monnard, je devrai déterminer sa sincérité. Je pense alors que le magazine dont parlait Méhanne, sur l'analyse du langage non verbal, me serait bien utile !

* * *

À dix-neuf heures, je prends l'embranchement de la sortie 69 pour entrer à Saint-Sauveur. Ce trajet est si ancré dans mon cerveau que j'ai l'impression de passer tout droit quand je dois me rendre plus au nord. Plus jeune, bien avant que j'aie mon permis de conduire, j'appréciais déjà cette promenade. Nous venions assez souvent en ville en famille, pour manger au restaurant ou pour magasiner. Le genre de virées qu'une jeune fille apprécie grandement ! Et même si je serais incapable de vivre dans la folie touristique de Saint-Sauveur, les nombreux restaurants réputés et les boutiques originales m'attirent régulièrement dans cette localité. Comme ça me prend exactement onze minutes pour parcourir la distance entre ma maison et la ville, c'est le meilleur des deux mondes.

Sur le viaduc qui surplombe les entrepôts de magasins, je constate que Saint-Sauveur fourmille de touristes. Même si les magasins situés à ma droite sont fermés à cette heure-ci, je sais qu'en ville certaines boutiques sont encore ouvertes. Pour ces entreprises, il est avantageux d'être établies dans une zone touristique : en effet, la loi sur les heures d'ouverture ne les touche pas. Je songe à ma mère, qui a certainement laissé travailler au moins une employée à la boutique, surtout qu'en cette belle soirée chaude les clients afflueront dans la rue Principale. Heureusement que je n'ai pas à rouler sur cette artère. Il me faudrait au moins une demi-heure pour traverser la ville à cause du flot de circulation que je vois dans la rue Jean-Adam.

Après avoir réussi à passer au troisième feu vert, je tourne à gauche pour contourner le mont qui fait face à Alpinor. Deux

arrêts plus loin, après que j'ai pris à droite, Alpinor commence à s'étendre sur ma gauche. Ce n'est qu'un peu plus loin, alors que je m'engage dans le stationnement de cette montagne de ski réputée, qu'elle paraît à son meilleur. Il y a quelques voitures dans le stationnement, et des gens marchent à flanc de montagne. Le chalet principal subit des travaux. Je réfléchis. Quel genre de dirigeant est Alex ? Du type agressif dans ses décisions ou plus tempéré ? De ce que je sais de lui – ou plutôt de ce que je savais –, le qualificatif *tempéré* ne peut en aucun cas être associé à son caractère. Lorsqu'il voulait quelque chose, il le prenait. Peu importe les efforts nécessaires, il se montrait toujours très discipliné. Ayant joint à quatorze ans l'Équipe nationale de ski, il avait appris tôt à visualiser ses objectifs. Alex m'a déjà confié qu'il appliquait cette technique dans tous les domaines de sa vie.

J'ignorais qu'il y avait des maisons aussi haut perchées dans la montagne. Je passe devant une pancarte indiquant qu'il s'agit d'un chemin privé. Quelques centaines de mètres plus loin, j'arrive à une entrée digne d'un château. Une clôture en fer forgé noir ayant en son centre deux portes est encadrée par deux larges colonnes de pierres beiges. À partir d'elles, la clôture se prolonge, probablement pour entourer le terrain. Je m'apprête à baisser ma fenêtre pour parler dans l'interphone fiché dans la colonne à ma gauche lorsque les portes s'ouvrent devant moi. Alex m'a probablement vue arriver. Devrais-je me sentir impressionnée ou terrorisée par la sensation d'être observée ?

La maison, invisible du chemin, se dresse maintenant devant moi. Elle est entourée d'arbres matures et de sapins. Je m'engage dans l'entrée circulaire au centre de laquelle un arbre est en fleurs. Je me gare devant la maison. Après avoir arrêté le moteur de mon Audi blanche, je prends une grande respiration, attrape mon sac à main et sors. Alex est debout devant la porte d'entrée. Il me sourit. Il porte un jeans qui tombe parfaitement bien sur ses hanches et un tee-shirt, noir comme ses cheveux.

— Salut ! me dit-il en descendant les trois marches pour venir me rejoindre. Tu es encore super belle.

— Merci.

Je porte une robe blanche ajustée jusqu'à la taille et qui s'amplifie ensuite. Pour apporter une légère touche de couleur à ma tenue, j'ai mis une ceinture stylisée rose, ainsi qu'une chaîne blanche, rose et argent. Je porte de petits anneaux en or blanc à mes oreilles – un cadeau de mamie. Mes cheveux, légèrement frisés, tombent naturellement dans mon dos.

Alex dépose un léger baiser sur mes lèvres. Je suis surprise. En raison de son refus d'aller plus loin l'autre soir, je ne savais pas trop à quoi m'attendre. Ayant perçu ma réaction, il prend ma main doucement.

— Pour l'instant, je ne m'autorise pas à faire l'amour avec toi, chuchote-t-il. Mais je suis incapable de résister à la tentation de te toucher, au moins un peu, ajoute-t-il en m'effleurant le visage de ses doigts.

J'avance d'un pas et observe la résidence et les alentours.

— Bel endroit ! commenté-je.

Être trop près de lui nuit à mon désir d'indépendance, qui pourrait facilement se volatiliser, si je me fie aux sensations physiques que la simple caresse d'Alex me procure.

— Merci, répond-il en respectant la distance entre nous. Je l'ai achetée sans l'avoir visitée, car il m'était impossible de faire autrement. Mais les photos me plaisaient, surtout la huitième. Lorsque je l'ai vue, j'ai pris la décision d'acheter la maison.

Je fronce les sourcils, curieuse de savoir ce qui figurait sur ce cliché.

— Tu veux voir ce qu'il y avait sur la photo ? me demande-t-il, l'air espiègle.

Comme il connaît ma grande curiosité, il sait très bien que j'en meurs d'envie.

— Non, ce n'est pas nécessaire, répliqué-je malicieusement.

— Dans ce cas, nous irons d'abord...

Je lui donne un coup de poing sur l'épaule. Il éclate de rire.

— Tu es toujours aussi curieuse, à ce que je vois !

Il me tend la main.

Après un bref moment d'hésitation, je la prends. Alex se met en route. Il ne se dirige pas vers la porte d'entrée, mais plutôt vers le côté de la maison. Nous longeons sa demeure sur un chemin pavé. L'air excité, il me jette souvent des coups d'œil. À peine sommes-nous arrivés dans sa cour que je vois au loin la raison de son achat. Je suis abasourdie.

— Je te présente Blade et Bella, me souffle-t-il à l'oreille.

Je regarde les deux chevaux. Après un moment, je me tourne vers Alex. Son sourire disparaît graduellement. Je me consume de désir pour lui. Je voudrais l'embrasser fougueusement et le déshabiller sur-le-champ. En ce moment même, je n'ai rien à foutre des raisons de son absence prolongée ni de celles qui l'ont poussé à acheter Alpinor. Je veux faire l'amour avec lui, ici, dans ce décor créé sur mesure pour nous.

— Viens les voir de plus près, m'offre-t-il.

Je le suis, encore ébahie à la vue de Blade et Bella, et étourdie par la pulsion que je viens de ressentir.

Alex et moi, nous nous accoudons sur la barrière de bois rustique.

— Blade, c'est l'étalon noir là-bas, m'apprend-il. Bella, qui est juste ici, est une superbe jument, n'est-ce pas ? dit-il en lui flattant le museau.

— Des Clydesdale..., commenté-je, impressionnée, en tendant la main vers Bella.

— Oui. Comme ils sont faciles à dresser et qu'ils sont très puissants, j'ai pensé qu'ils seraient idéaux pour la promenade aux alentours, que ce soit dans la boue ou la neige.

La jument se tourne vers moi. Je la gratte doucement.

— Je pense qu'elle te préfère à moi, formule Alex. As-tu le goût d'aller te promener à cheval ?

J'écarquille les yeux, surexcitée à cette proposition. Puis je réalise que je ne porte vraiment pas une tenue appropriée pour cette activité.

— J'ai des vêtements pour toi dans l'écurie. J'ai pensé que tu voudrais peut-être monter Bella. Ça te tente ?

— Évidemment ! m'exclamé-je.

Nous nous dirigeons vers l'écurie tout en observant les deux chevaux qui se déplacent tranquillement dans l'enclos. Je me revois, adolescente, alors que je suivais des cours d'équitation. Pendant quatre ans, chaque semaine, de la mi-printemps à la mi-automne, je me suis rendue en vélo au ranch de M. Richard. Le trajet me prenait dix minutes. Je m'attardais toujours après les cours, pour aider le propriétaire et pour cajoler un peu la dizaine de chevaux qu'il possédait. Je montais toujours le même pur-sang, une femelle : Carya. Elle était presque toute blanche, avec quelques taches brunes près des oreilles. Même si elle était trop haute pour moi lorsque j'avais commencé mes leçons, j'avais fini par convaincre M. Richard de me laisser la monter. Certes, cela avait été difficile au début, parce que Carya n'était pas une jument pour débutant avec son caractère parfois imprévisible, mais j'avais réussi à l'amadouer. J'ai eu beaucoup de plaisir avec elle jusqu'à ce qu'une bactérie d'origine inconnue la foudroie subitement. J'étais allée la voir chaque jour de sa courte maladie. Son regard, habituellement vif, était devenu amorphe. Je me couchais à côté d'elle et lui flattais le museau en lui répétant de se battre, en lui parlant des endroits où nous retournerions galoper après sa guérison.

Six jours après le début de sa maladie, j'étais arrivée à vélo, directement de l'école, et j'avais couru à son box. Comme il était vide, j'étais sortie à toute vitesse de l'écurie, certaine qu'elle était remise sur pied et qu'elle gambadait au grand air. Alors que je la cherchais du regard dans tous les enclos extérieurs, M. Richard s'était approché de moi, sans que je l'entende. Il m'avait touché l'épaule. Lorsque je l'avais regardé, j'avais tout de suite compris. Je m'étais affaissée. Au sol, les genoux pliés, j'avais pleuré durant plusieurs minutes. C'était la première fois que je perdais quelqu'un. Pour moi, Carya était aussi importante qu'un être humain. Ensuite, j'avais cessé d'aller au ranch. Je pensais être capable d'y retourner lorsque ma peine se serait atténuée, mais le cœur n'y était plus.

Je n'ai remonté à cheval que deux fois depuis la mort de Carya. La première, lors d'une expédition mémorable avec mes

trois meilleures amies durant laquelle Érika était tombée de cheval alors que sa monture traversait une mare de boue et que Jade prenait en photo les érections des étalons ! La seconde, avec Alex. Comme il s'agissait de sa première fois, le cheval qui lui avait été assigné était doux – ce qui ne correspondait pas du tout au caractère du cavalier.

— Tiens ! émet Alex en me tendant un sac de vêtements. J'espère que ça te conviendra. Il y a des toilettes au fond. Tu peux te changer dans cette pièce.

— Merci, lancé-je en prenant le sac.

Je l'entends siffler les chevaux alors que je me dirige vers les toilettes. Je me dépêche de me changer pour pouvoir aller l'aider. Les vêtements sont à la fois pratiques et à la mode : un pantalon d'équitation noir, un polo blanc avec des motifs mauves et des bottillons noirs.

En sortant, j'observe Alex en train d'atteler Blade. Bella est déjà prête ; elle se trouve près de la porte de l'écurie. Ces deux magnifiques chevaux sont à la fois gigantesques et élégants.

— Tu es rapide !

— Ils venaient d'être brossés, m'apprend Alex. Et Pascal, mon homme d'écurie, avait tout préparé, ajoute-t-il avant de serrer les sangles de chaque côté de Blade. Les vêtements te font encore mieux que ce que j'imaginai, murmure-t-il en promenant ses yeux sur tout mon corps.

Je déteste habituellement ce scan visuel que certaines personnes effectuent, avec ou sans discrétion. Mais dans la situation actuelle, cela ne me dérange pas puisque je considère qu'Alex a le droit de vérifier si ses achats font l'affaire.

— Tu te rappelais ma peinture ? formulé-je en levant une botte.

— Oui. Mais j'ai quand même vérifié lorsque nous sommes allés faire du parachute.

— Rusé ! clamé-je. (Puis je change de sujet.) L'écurie est très grande pour y garder seulement deux chevaux.

— Oui. L'ancien propriétaire l'a fait construire il y a cinq ans. Il souhaitait initier ses quatre enfants à l'équitation. C'est pourquoi il y a dix box.

— À son départ, il est parti avec tous ses chevaux ?

— Oui. Je voulais les acheter, mais quand j'ai compris que les enfants étaient attachés aux bêtes, j'ai laissé tomber. Ensuite, j'ai fait des recherches pour trouver des chevaux ailleurs.

— Puis un soir, en regardant la télévision, tu as vu une annonce sentimentale de Budweiser mettant en vedette des Clydesdale. Et je parie que c'est ça qui t'a donné le goût d'acquérir des chevaux de cette race !

— Pas tout à fait, non ! répond-il en riant. J'ai fait des recherches, selon les critères que je désirais. L'effet d'entonnoir m'a mené à ce choix. Prête ?

— Oh que oui ! m'écrié-je en mettant mon pied gauche dans l'étrier.

Alex s'approche derrière moi pour m'aider, mais je suis déjà en selle.

Sur un ton faussement offusqué, je lance :

— Tu pensais vraiment que j'aurais besoin de ton aide ?

Il secoue la tête en signe de capitulation. Puis il monte Blade, avec une facilité étonnante.

Je dirige Bella au pas de marche. Venant se positionner à mes côtés, Alex adopte le même rythme. Nous ne pourrons pas nous aventurer trop loin parce que le soleil est sur le point de se coucher.

— As-tu souvent monté Blade depuis que tu vis ici ?

— Oui, presque chaque jour.

— Wow ! Tu es un vrai cavalier !

— Je ne crois pas que quelqu'un puisse devenir un cavalier en deux semaines, réplique-t-il. Tu es prête à me suivre ?

Je plisse les yeux, ne comprenant pas la signification de sa première phrase. Blade commence à trotter. Je m'empresse d'imposer la même allure à Bella. Au moment où je rejoins Alex, celui-ci donne un coup de talon à Blade. L'étalon part au galop. Alex se penche sur son cheval pour épouser parfaitement sa forme. Il est impossible qu'il ait appris ce maintien et la gestion d'une telle vitesse, sur un cheval de cette taille, en seulement deux semaines. Je pars au galop derrière lui. Avec le coucher du soleil qui filtre entre les arbres, la vue est magnifique. J'adore cette sensation enivrante de filer à toute allure sur un cheval puissant. Nous nous promenons une dizaine de minutes en silence, durant lesquelles nous alternons entre le trot et le galop, selon l'escarpement du terrain.

Alex tire sur les rênes pour que Blade s'immobilise. Je l'imites. Un peu essoufflée, je le regarde. Alex sait fort bien qu'une question me brûle les lèvres.

— Combien de temps vas-tu tenir ? me taquine-t-il.

— Quoi ? m'enquiers-je innocemment.

Visiblement, il s'attend à ce que je le questionne sur ses talents de cavalier.

— On doit retourner à la maison avant que ce soit trop sombre, formule-t-il en m'adressant un sourire enjôleur.

Les rayons réussissant à percer la forêt se font de plus en plus rares.

— Je te suis, dis-je d'un ton léger.

Alex impose à Blade de rebrousser chemin, et je fais la même chose avec Bella. Étant donné que nous reprenons le même rythme qu'à l'aller, et que la discussion est impossible, mon cerveau s'active. Est-ce que les chevaux font partie de la deuxième vérité qu'il me livrera ce soir ? Il est évident qu'Alex a monté à cheval plusieurs fois. En fait, il est aussi bon – et peut-être même meilleur – que je l'étais lorsque je montais fréquemment.

L'écurie est visible au loin. Alex ralentit.

— J'ai commencé à pratiquer l'équitation dans les mois qui ont suivi mon départ, m'explique-t-il. J'ai toujours voulu m'y mettre. Je t'ai déjà dit que j'admirais le cheval pour sa prestance et sa puissance, tu t'en souviens ?

— Oui. C'était quand nous étions allés en faire ensemble. Je pense même que tu avais ajouté, avec très peu de modestie, que cette bête te ressemblait.

Alex s'esclaffe.

— Exact ! Mais quand j'ai dû tout quitter, j'ai eu de la difficulté à retrouver ces qualités en moi. L'équitation m'a aidé à reprendre confiance.

— Intéressant..., énoncé-je. Je pensais que les chevaux, c'était aussi pour te rapprocher de moi, comme le parachute, ajouté-je, mi-sérieuse, mi-amusée.

— Tout ce que j'ai fait pendant mon absence n'avait qu'un seul but : te récupérer.

Un frisson me parcourt la colonne. De passion ou de peur devant cet élan de possessivité ? Ce n'est pas clair.

* * *

Une heure plus tard, je suis en train de déguster un délicieux mojito qu'Alex a concocté lui-même. Décidément, il a développé plusieurs talents pendant son absence. Je me promène dans sa cuisine pendant qu'il se sert un verre. J'observe les lieux. C'est un concept à aire ouverte, comme chez moi, mais avec des plafonds encore plus hauts. Et contrairement à ma maison, où le contemporain s'harmonise avec des éléments plus rustiques, la modernité est privilégiée ici. La cuisine est d'un blanc immaculé, et les électroménagers sont en inox. Quatre convives peuvent s'installer autour du comptoir, sur des tabourets en cuir blanc similaires à ceux entourant la table haute et rectangulaire de type bar, dans la salle à manger. Heureusement, le

plancher de lattes de bois foncé, les nombreuses fenêtres, l'éclairage généreux et les touches de verdure réchauffent le décor. Le salon est invitant avec ses deux causeuses et son long sofa sectionnel blanc, agrémenté de coussins rouges.

Un foyer au bois multiface trône au centre de l'espace occupé par le salon, la salle à manger et la cuisine. Cette dernière est immense ; elle longe la salle à manger et le salon. Contrairement à l'habituelle disposition des pièces, la salle à manger se situe sur le devant de la maison, alors que le salon donne sur la cour arrière – accessible par des portes de jardin doubles, surplombées par des fenêtres rectangulaires atteignant presque le plafond. La vue sur la piscine creusée et l'enclos des chevaux est splendide.

Je n'ai pas encore visité le reste de la maison, mais je peux imaginer qu'il y règne la même ambiance chic et décontractée, à l'image de son propriétaire. Pendant que j'admire la cour arrière, Alex s'approche derrière moi. Je me retourne.

— J'ai pensé te laisser le choix pour le dévoilement de la deuxième vérité. Préfères-tu l'apprendre avant ou après le souper ?

Tout en réfléchissant, je mets un ongle dans ma bouche. Alex prend mon doigt doucement et fait jouer ses doigts dans ma paume. Je ressens un chatouillement intérieur. Ce contact me rappelle le code que nous avons établi lorsque nous sortions ensemble. Peu importe l'endroit où nous nous trouvions, si le goût de faire l'amour avec l'autre nous torturait, nous prenions sa main, comme tant d'amoureux le font, mais nous frottions le bout de notre majeur dans sa paume. D'un point de vue extérieur, rien ne paraissait puisque nous avions simplement l'air d'un couple se tenant par la main. Mais ce signal, toujours accompagné d'un regard passionné et complice, signifiait que nous devions nous éclipser rapidement pour assouvir notre désir.

Alex retire doucement sa main de la mienne. Un voile de déception passe sur son visage. Sa virilité, mêlée à la fragilité que je perçois présentement face à son désir de ne pas transgresser la règle qu'il s'est lui-même imposée, me fait flancher. Je dépose mon verre sur le comptoir. Je me poste devant lui et laisse flâner un de mes doigts sur sa mâchoire. Il se crispe et ferme les yeux. Je descends mon doigt sur sa gorge, puis sur sa poitrine, jusqu'à son nombril. Il ouvre lentement les yeux. M'agrippant à son jeans, je rapproche Alex de moi et pose mes lèvres sur les siennes. Il répond à mon baiser sans me toucher. Mon autre main se pose sur ses fesses. Nos lèvres se frôlent. Puis j'avance ma langue dans sa bouche. Je sens la retenue d'Alex. Ma main passe de son jeans à son ventre, sous son chandail. Je me sens totalement enflammée. Je voudrais qu'il me porte sur le sofa et qu'il me déshabille au plus vite. Ses mains encadrent mon visage. Ensuite, elles glissent doucement sur ma poitrine. Mes seins sont durs. Il m'embrasse encore plus passionnément en titillant mes mamelons avec ses doigts. Mon souffle coupé m'oblige à respirer entre nos baisers. Durant ces moments, il promène ses lèvres dans mon cou. La tête légèrement renversée vers l'arrière, je m'accroche à lui. De petits cris incontrôlables s'échappent de ma bouche entrouverte. Il descend lentement la fermeture éclair de ma robe, qu'il rabat sur ma taille, dévoilant mes seins. Je sens l'air frais frôler mes mamelons en feu. Je regarde Alex, sachant que, même si c'est moi qui ai commencé ce petit jeu, je ne le domine plus. Le désir brille dans ses yeux bleu acier.

— Je ne me permets pas de te faire l'amour, mais je veux quand même t'offrir le plaisir que tu mérites, dit-il d'une voix rauque.

Il pose ses mains sur mes hanches, puis il me pousse doucement jusqu'à ce que je me retrouve adossée contre la porte-fenêtre. Il couvre mon visage de baisers. Une grande chaleur envahit mon corps et se concentre sur mon sexe qui bat aussi fort que mon cœur. Je me tortille de plaisir. Je déplace la tête d'Alex sur mon sein droit. Comprenant immédiatement mon désir, il emprisonne mon mamelon dans sa bouche et se met à le sucer pendant que ses doigts agacent mon autre mamelon. Je jubile. Quelques instants plus tard, Alex pose sa bouche sur mon autre sein. Je sais qu'elle enrobera mon mamelon d'une seconde à l'autre. J'ai le souffle court. Après quelques coups de langue, il l'emprisonne et le suce tout aussi vigoureusement que l'autre. Je flotte. Il m'embrasse partout sur la poitrine, puis sur le ventre. Ensuite, sa bouche revient sur la mienne. Nos langues s'entremêlent. Je sens son érection contre mon ventre. Je m'apprête à détacher le bouton de son jeans lorsqu'Alex emprisonne mes poignets dans ses mains.

— Non, prononce-t-il d'une voix douce mais ferme.

— Mais...

— Tourne-toi, m'ordonne-t-il.

Je m'exécute. Je me retrouve face à la cour arrière qui est maintenant éclairée par quelques lampions électriques. Le soleil étant couché, le ciel est bleu foncé, sans être encore complètement noir. Les lumières tamisées à l'intérieur créent un effet miroir sombre dans la porte-fenêtre. Je me vois donc debout, les seins dénudés, avec Alex derrière moi.

— De cette façon, tu ne seras pas tentée de me déshabiller.

Il m'embrasse la nuque en caressant mes seins. Je penche mon cou selon le côté où il opère. Ses mains effleurent mon dos, puis l'une d'elles descend le reste de la fermeture éclair de ma robe, qui tombe par terre. Mon reflet dans la vitre montre que je ne porte plus qu'un *G-string* blanc. Alex recommence à caresser mes seins. Son regard rejoint le mien dans la porte-fenêtre.

— Tu es tellement belle...

Il m'embrasse en haut du dos, puis passe sa langue le long de ma colonne. Ses mains suivent le même trajet que sa bouche, mais sur le devant de mon corps. Sa bouche remonte le long de mon dos. Ses doigts s'engagent plus bas et frôlent ma culotte. Un frisson me traverse. Ensuite, il appuie sur ma perle enflammée. Ma respiration devient saccadée. Il glisse ses deux mains sur l'intérieur de mes cuisses. Ses pouces frottent mon point le plus sensible au passage.

— Alex..., murmuré-je.

— Je suis là, juste pour toi, ma douce féline, me chuchote-t-il à l'oreille.

Il déplace légèrement le seul tissu qu'il me reste sur le corps. J'ai de la difficulté à garder les yeux ouverts. Mon désir est si intense qu'il occupe la totalité de mes pensées. J'ai les jambes molles. Percevant ma faiblesse, Alex entoure ma taille et m'appuie contre lui. Cela ne fait qu'augmenter mon désir, car je sens son érection dans le bas de mon dos.

Son doigt s'insinue facilement en moi. Il exerce un mouvement de va-et-vient. Je soupire de soulagement et de plaisir. Alex retire son doigt et le glisse doucement vers mon clitoris, sur lequel il dessine des petits cercles. Alors que je pense que mon corps ne se résume qu'à mon sexe, Alex se met à m'embrasser dans le cou, puis sur les oreilles. Je lève mes bras derrière moi et lui entoure la nuque. Son doigt retourne dans ma chaleur moite pour y faire encore des allers-retours. J'ai l'impression de léviter.

Son doigt humide revient sur ma perle. Il lui donne de petits coups. Une chaleur irradie dans tout mon corps. Alex continue de jouer avec moi tout en me retenant de tomber avec son autre bras. Des spasmes me secouent. Je plane pendant les quelques secondes que dure la vague brûlante. Puis je me mets à respirer. Je croise le regard d'Alex dans la porte-fenêtre. Ses yeux sont plissés et ses lèvres sont légèrement retroussées en un petit sourire. Il a l'air sûr de lui, satisfait. Mon *look* paraît moins assuré. J'ai vraiment l'air d'une fille qui vient d'avoir un orgasme avec mes cheveux emmêlés, mes joues rougies et mes yeux embués.

Je me tourne pour faire face à Alex

— C'était... euh... merci..., bégayé-je, gênée.

— Ton plaisir est le mien.

Après avoir pris une grande respiration – pour s'éclaircir les idées, sans doute –, il se penche vers ma robe au sol. Accroupi devant moi, il manipule le vêtement pour lui donner la forme d'un cercle. Il lève la tête vers moi, m'invitant ainsi à m'avancer au milieu du cercle de tissu blanc. J'y passe un pied, puis l'autre. Mon corps n'est qu'à quelques centimètres d'Alex. Comme il est encore accroupi, sa tête se trouve à la hauteur de mes hanches. Il fixe le petit triangle blanc de ma culotte. Je retiens ma respiration. Il avance sa bouche et souffle délicieusement sur mon *G-string*, faisant vibrer tous mes nerfs encore à vif de mon récent orgasme. Puis il remonte doucement la robe. Avec ses lèvres, il effleure au passage mes cuisses, mes hanches, ma taille. Il place la partie ajustée de mon vêtement juste sous mes seins. Il me sourit avant d'embrasser mes deux mamelons, faisant tourner sa langue autour de chacun d'eux. Je halète. Son regard change. C'est clair pour moi que son esprit rationnel vient de reprendre le dessus. Il recouvre mes seins avec ma robe.

— Tourne-toi, m'ordonne-t-il encore gentiment.

Déstabilisée par ses derniers coups de langue et déçue qu'il ne veuille pas poursuivre notre petit jeu, j'obéis. Le désir qu'il me prenne, qu'il soit en moi, est si fort que j'ai de la difficulté à penser. Il remonte la fermeture éclair. Ensuite, il me fait pivoter face à lui.

— Je n’aurais pas été capable de me retenir une deuxième fois, me confie-t-il pour expliquer son geste.

Je sens qu’il se livre une grande bataille intérieure.

— Ça va aller, lancé-je d’un ton désinvolte.

J’esquisse un mouvement visant à me libérer de lui, puis je tends la main vers ma coupe de vin. Mais avant que j’aie pu l’atteindre, Alex m’attire à lui.

— Hé !

Il m’embrasse. Cela est si doux, si vrai, que je cède. Ce rapprochement n’a rien à voir avec les baisers enflammés que nous venons d’échanger.

— Ça va aller, répété-je, avec un sourire réconfortant cette fois-ci.

Semblant satisfait, il me relance :

— J’attends toujours ta réponse.

Je fronce les sourcils, ignorant de quoi il parle.

— La deuxième vérité, tu veux l’apprendre avant ou après le souper ? s’enquiert-il, l’air amusé que j’aie oublié le sujet dont il était question avant notre interlude.

— Puisque j’ai un peu faim, je préfère attendre après le souper.

— Parfait ! dit-il avant de se rendre au réfrigérateur, d’où il sort plusieurs aliments.

* * *

Près de deux heures plus tard, nous sommes assis sur le sofa de la terrasse extérieure. Repus par l’excellent repas qu’Alex a fait griller sur le barbecue, nous sirotons une coupe de vin. Il a déposé une boîte de chocolats de la Chocolaterie du Village entre nous deux. Nos corps sont tournés l’un vers l’autre.

J’ouvre la boîte.

— Lequel tu veux ? demandé-je à Alex.

— Je te laisse choisir la première, répond-il, l’air narquois devant ma flagrante gourmandise.

— Ça ne m’aide pas, car je les veux tous ! rétorqué-je en faisant la moue.

— J’ai une idée, lance-t-il en tentant de m’enlever la boîte des mains.

Mon réflexe est de la serrer plus fort pour la garder. Il rit. Comme je suis un peu gênée d’avoir réagi comme une enfant, je rends les armes.

— Ne t’inquiète pas, je ne veux pas te voler les chocolats. Même que tu peux garder la boîte sur toi, si tu veux.

— OK, dis-je en la déposant avec un peu trop d’empressement sur mes cuisses.

Il s’esclaffe avant de me demander de fermer les yeux.

Percevant ma méfiance, il m’explique son idée :

— Les yeux fermés, tu croques la moitié d’un chocolat. Si tu devines la saveur, tu auras droit à l’autre moitié.

— Et si je me trompe ?

— Je la mangerai ! m’annonce-t-il avec le regard d’un négociateur féroce.

— Marché conclu !

Je ferme les yeux. Les mains d'Alex se posent sur les miennes, un peu plus longtemps que nécessaire pour prendre la boîte. Même si je ne vois rien, je sens son regard me transpercer. Un chocolat est déposé sur le bord de mes lèvres. Je le croque et laisse ensuite le bonheur envahir mes papilles.

— Il y a de la vanille, mais je suis incapable d'identifier l'autre élément.

— Donc tu donnes ta langue au chat ? formule-t-il avec un sourire dans la voix.

— Oui, reconnu-je, résignée, en ouvrant les yeux.

— C'était vanille et miel, précise-t-il avant d'engloutir le reste du chocolat.

Devant mon regard outragé, il plaisante :

— Un marché est un marché, ma douce !

— Je ne voudrais pas négocier avec toi en affaires, répliqué-je sur un ton légèrement condescendant.

— En affaires avec moi, c'est correct, précise-t-il. Contre moi, c'est une très mauvaise idée, ajoute-t-il avec un regard froid mais qui le quitte presque aussitôt. Tu es prête à reprendre notre jeu ?

— Certainement, dis-je en fermant les yeux.

Après quatre chocolats – je n'ai deviné qu'une seule saveur, soit caramel et fleur de sel, ma préférée –, les rôles sont inversés.

J'observe Alex, qui a les yeux fermés et qui est assis confortablement dans ce décor magnifique. J'éprouve encore un sentiment d'irréalité ; j'ai peur de le voir disparaître à nouveau ou de me réveiller.

— Es-tu en train de manger tous les chocolats ? me demande-t-il, car je mets beaucoup de temps à démarrer le jeu.

Sa voix me ramène au moment présent. Je regarde les quatre chocolats restants pour pouvoir faire mon choix.

— Ou es-tu en train de m'observer pendant que j'ai les yeux fermés... comme je l'ai fait tantôt avec toi ? lance-t-il d'une voix confiante.

J'avais eu raison de croire, plus tôt, qu'il m'épiait.

— Tiens-toi prêt, gourmand, on commence !

Je dépose un chocolat sur le bord de sa bouche. Mais avant qu'il le croque, je fais glisser doucement la friandise sur ses lèvres, d'un côté à l'autre. Après deux va-et-vient, Alex sort le bout de sa langue pour lécher le chocolat. Je craque en le voyant si sensuel, si vulnérable avec ses yeux fermés.

— Hum ! Je dirais que ça goûte le... chocolat, dit-il.

— Garde les yeux fermés, commandé-je.

Je mets le chocolat dans ma bouche, puis je m'installe à cheval sur lui.

— Est-ce que je viens de gagner le grand prix du concours ? La femme de mes rêves coulée dans du chocolat au lait, avec du chocolat blanc pour souligner ses seins et son entre-cuisse exquis ?

La douceur entre mes dents m'empêche de répondre. Alex a toujours les yeux fermés. Je m'arrange pour que le chocolat s'appuie contre ses lèvres. Il en croque environ la moitié, anéantissant du coup l'espace que la sucrerie maintenait entre nos bouches. Je déguste l'autre moitié pendant qu'il avale la sienne. Il ouvre les yeux.

— Excellente idée, féline ! reconnaît-il en me renversant sur le sofa pour que je me retrouve sous lui.

Il m'embrasse en promenant ses mains dans mes cheveux. Je caresse son dos, fort et musclé, en longeant le V naturel formé par ce corps puissamment athlétique. Je le sens durcir.

Il se lève subitement, comme si son érection constituait en quelque sorte un système d'alarme.

— Bientôt..., souffle-t-il.

— Mais je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas faire l'amour, après ce qui s'est passé tantôt ? protesté-je en me redressant sur le sofa.

Il s'accroupit devant moi et plonge son regard dans le mien.

— Être en toi, te pénétrer, te posséder, c'est différent. C'est... irréversible. Je veux que tu t'ouvres à moi, que tu me laisses entrer en toi par amour, par désir et par choix.

Je ressens l'intensité contenue dans chacun des mots. Alex voit l'acte sexuel entre nous comme une étape cruciale dans notre relation. Mais malheureusement, cela ne se produira pas ce soir.

— Et j'imagine que tu refuses que je m'ouvre à toi avant le délai des sept semaines ?

— Ce soir aura lieu le dévoilement de la deuxième vérité. Il ne restera que cinq semaines ensuite.

— C'est long ! m'écrié-je, découragée.

— Après, je te ferai l'amour le reste de notre vie, si c'est ce que tu veux.

— OK, me résigné-je, sachant très bien qu'il ne changera pas d'idée. Maintenant, confie-moi ce deuxième secret.

Il me sourit avant de déposer un doux baiser sur mon ventre.

Alex m'entraîne au deuxième étage, où il entame une visite guidée. La première porte à gauche s'ouvre sur une pièce faisant office de bureau. Du même côté du corridor, il y a deux chambres d'invités partageant une salle de bain. Une porte double se trouve face à nous, au bout du couloir. Mais au lieu de nous diriger dans cette direction, Alex ouvre la porte face au bureau. C'est une salle de billard. La pièce suivante est la chambre principale. Sa chambre... Je m'attarde un peu dans ce lieu. J'imagine Alex couché dans le lit à la couverture blanche parfaitement lissée. Les portes doubles de jardin donnent accès à un grand balcon. Sa salle de bain est située à gauche. L'immense *walk-in* possède une fenêtre. Et il y a un foyer en coin, sur le mur mitoyen de la salle de billard.

— C'est grand pour un homme seul, commenté-je.

— La chambre ou la maison ?

— Les deux.

— Je n'ai pas l'intention d'être seul très longtemps, réplique-t-il. Ni dans la chambre, ni dans la maison. Quelque chose comme cinq semaines, peut-être..., ajoute-t-il avec un sourire charmeur.

Je le fixe en silence, trop surprise par cette invitation à peine voilée. Il me tend la main pour m'inciter à poursuivre la visite. Nous nous arrêtons devant la porte fermée au bout du couloir.

— Prête pour la deuxième vérité ? me questionne-t-il d'une voix douce.

Je me sens à la fois excitée et curieuse. Mais en même temps l'air sérieux d'Alex me fait craindre le pire. Je me sens comme une participante à *Fort Boyard* devant la porte d'un donjon.

— Oui, réponds-je après avoir pris une grande respiration.

Il ouvre la porte et s'efface ensuite, de façon à me laisser voir l'intérieur.

Les murs de la grande pièce sont couverts de miroirs, comme dans un studio de danse. Seul le plafond est peint, d'un blanc immaculé. Il supporte six luminaires sur rail de couleur nickel. La pièce est vide, à l'exception d'une table ronde placée en plein centre. Son diamètre n'est pas très grand, un peu comme celui des tables qu'on trouve dans les bars. Je m'avance vers elle tout en regardant autour de moi. C'est fascinant de voir son propre reflet projeté sur tous ces miroirs. La surface de la table est également en miroir. Trois objets et une feuille de papier pliée sont déposés dessus. Soudain, je réalise que, lorsque

je suivais ma progression dans la pièce à même les miroirs, je ne voyais pas Alex. Je me tourne d'un coup vers la porte, craignant d'être seule. Alex est planté sur le seuil. Son index joue nerveusement avec sa lèvre inférieure.

— Je suis là, souffle-t-il pour me rassurer.

Sur la table se trouvent un sac Ziploc rempli de poudre blanche, une lame de rasoir et une paille courte. Même si je n'ai jamais touché à la drogue dure, je sais très bien qu'il y a ici tous les éléments nécessaires pour faire un gros *trip* de coke. Mais qu'est-ce que ça signifie ? Plusieurs scénarios se succèdent dans ma tête. Alex serait-il accro à la drogue ? Avait-il dû disparaître à cause de dettes de drogue ? Est-il un revendeur ? Cela expliquerait l'argent qu'il possède aujourd'hui. Et sa vaste propriété.

Mais peu importe la raison, il est évident que tout cela implique qu'Alex a des liens avec la drogue. J'ai toujours détesté la drogue, et Alex le sait. Et il sait aussi que je ne pourrai pas l'accepter, lui, si cette merde fait partie de sa vie. Cela expliquerait sa réticence à faire l'amour avec moi ; il craint un rejet de ma part. Je ne suis pas certaine que le sac contienne réellement de la cocaïne, mais je n'aime pas le voisinage de ce poison. Après avoir reculé d'un pas, j'entre en collision avec quelque chose... ou plutôt quelqu'un. Alex. Je me retourne brusquement en faisant attention de ne pas le toucher.

— Tu devrais lire le message avant de t'imaginer des histoires, me conseille-t-il.

À la vue de tout ça, j'avais oublié la feuille.

Lentement, je tends la main vers le papier, comme s'il pouvait exploser d'un instant à l'autre. Son contenu pourrait m'anéantir. Alex me fait un signe de tête, m'encourageant à poursuivre. Je déplie le message. C'est son écriture.

Dans la nuit du 22 juin, je me suis fait arrêter en possession de dix kilos de coke.

Faussement accusé.

Jeudi 3 juillet

— Faussement ? s'écrie Méhanne.

— Oui, c'est ce que le message indiquait, dis-je calmement.

— Et j'imagine que tu l'as questionné ? s'informe Jade sur un ton plus affirmatif qu'interrogatif.

— Pas vraiment.

Mes amies et moi sommes chez Érika. Il y a quelques mois, elle a acheté une superbe maison, au bord du lac des Deux Montagnes, à Laval-sur-le-Lac. L'ancien propriétaire, un client de la firme où elle travaille, voulait s'en défaire avant de divorcer pour ne pas devoir partager l'argent avec sa femme qui le trompait depuis des années. Il avait donc vendu sa résidence à Érika à un prix significativement moindre que sa valeur.

Nous sommes assises face au lac, sur des chaises Adirondack semblables à celles que l'on voit souvent au bord de l'eau, sauf que les nôtres sont de couleurs vives. Lors de notre première visite ici, Érika nous avait dit d'écrire sur un bout de papier la couleur que nous préférions afin de déterminer notre chaise attitrée. Pendant que nous procédions, mon amie nous avait expliqué qu'elle avait noté d'avance nos choix sur une feuille. Pour le prouver, elle l'avait brandie devant nous. Lorsque nous avons dévoilé nos choix, nous avons eu l'agréable surprise de constater que chacune avait choisi une couleur différente, et qu'en plus Érika avait visé juste pour nous trois. Je suis donc assise sur la chaise rose, Jade sur la mauve, Méhanne sur la jaune et Érika sur la rouge. Nous sirotons un verre de rosé en discutant de ma soirée avec Alex. Il avait été décrété, lors de notre dernière rencontre, qu'une réunion hebdomadaire – qui suivrait le dévoilement d'une nouvelle vérité – était essentielle pour m'aider à décrypter les informations fournies par Alex. Je soupçonne que mes copines voulaient ainsi s'assurer de ma bonne santé mentale face au tourbillon émotif que l'ouragan Alex peut provoquer.

— Tu ne l'as pas vraiment questionné ? répète Érika en arquant les sourcils.

Jade et Méhanne sont étonnées, elles aussi.

— N'oubliez pas que, même si je me doutais bien que ce n'était pas de la vraie drogue, je n'en étais pas encore certaine. Et les scénarios que je m'imaginai étaient... déstabilisants. Je n'étais donc pas très bavarde. Au début, l'arrestation a monopolisé mon attention. Alex avait été arrêté avec dix kilos de coke ! C'est majeur. En plus, vous savez ce que je pense de la drogue.

À l'âge de seize ans, j'avais essayé de fumer un joint. Cette expérience avait eu lieu lors d'un *party* organisé chez une fille de mon école, où plusieurs personnes que je ne connaissais pas étaient présentes. Parmi elles se trouvaient son cousin et sa *gang* d'amis. Comme les gars des autres écoles paraissent toujours plus intéressants, du moins au premier abord, mes amies et moi, nous nous étions rapprochées d'eux. Nous avons compris rapidement qu'ils étaient des « poteux ». Mais Jade avait un intérêt marqué pour l'un d'entre eux. Et Érika, en moins de cinq minutes, en embrassait déjà un autre, à grands coups de langue. Méhanne, trop timide, et moi, trop indépendante, nous tenions à une distance plus respectable des autres gars. Nous avons toutes bu quelques bières. Puis les gars avaient roulé des joints ; d'après l'odeur de leurs vêtements, ce n'était pas leurs premiers de la soirée. Après avoir pris une *puff*, celui à côté de moi m'avait tendu le joint. J'avais tout d'abord refusé. Puis Jade m'avait dit, entre les bras de son intérêt masculin de la soirée, d'essayer. Elle avait déjà fumé à quelques reprises et nous avait décrit ses expériences, qui semblaient quand même amusantes. La boisson neutralisant certainement ma retenue habituelle, j'avais pris le joint et inspiré. Puis, comme une débutante, je m'étais étouffée.

Le gars à mes côtés, Justin, m'avait gentiment tendu sa bière pour que j'en prenne une gorgée. Il m'avait ensuite enseigné patiemment la façon adéquate de respirer sans s'étouffer. Mettant en pratique ses recommandations, je m'étais retrouvée à fumer le joint au complet toute seule. Les premières minutes avaient été agréables, alors que j'avais l'impression d'être sur un bateau tanguant tout doucement. Justin avait commencé à manifester de l'intérêt envers ma personne, ce qui était flatteur. Le reste de la soirée avait cependant été catastrophique. Un de ses amis l'avait interpellé et je l'avais vu « sniffer » une ligne de coke. Cela m'avait fait paniquer. Un joint, même si je n'appréciais pas cela, me semblait inoffensif comparativement à la poudre blanche. J'avais songé à la police, aux arrestations. La sensation agréable de flottement que je ressentais avait brusquement augmenté d'intensité, probablement à cause des six bières – que j'avais bues trop rapidement – et de la marijuana. La nausée était arrivée brutalement. Comme nous étions dehors, je m'étais dirigée vers le boisé. C'est là où j'avais été malade la première fois. Les filles, aussi intoxiquées que moi, venaient me voir de temps en temps. C'est surtout Justin qui

m'aidait. À un moment donné, couchée par terre, épuisée et à moitié endormie, j'avais senti une main se glisser sous mon chandail et une autre s'insinuer dans ma petite culotte. J'avais ouvert les yeux. Justin, l'auteur des attouchements, me fixait avec un air de prédateur et un sourire froid. J'avais dû me débattre pour me défaire de lui. Il disait que je l'avais agacé toute la soirée, qu'il méritait une petite récompense. En me retenant d'un bras, il essayait de baisser son short. J'avais alors réussi à l'égratigner au visage. La douleur lui avait fait relâcher sa prise juste assez longtemps pour que je me libère, pendant qu'il me traitait de salope. J'avais quitté le *party* en courant. Depuis ce jour, je me méfie de la drogue. Et pour moi, un gars prenant de la drogue me rappelle invariablement Justin : son changement d'attitude, son regard, son sourire sadique et sa violence.

— Alex aurait été arrêté avec de la drogue, dans la nuit du 22 juin, déclare Érika. Vous étiez allés ensemble à l'Émeraude – moment mémorable dont Jade, Méhanne et moi connaissons tous les détails –, puis il était parti. Il se serait fait arrêter ensuite et a disparu pendant sept ans. Est-ce bien cela ?

— Oui, maître Dupuis, dis-je d'un ton sarcastique.

— J'essaie seulement de reconstituer les événements, répond-elle sérieusement.

— Veux-tu revêtir ta toge, tant qu'à y être ? lui lance Jade. On est jeudi soir, alors décroche, l'avocate !

— J'avoue que son expertise pourrait nous aider, intervient Méhanne.

Jade et moi sommes contraintes de reconnaître qu'elle a raison.

— Laurie, peux-tu nous rapporter exactement ce qui s'est passé par la suite, hier soir ? me demande Érika, confortée dans son rôle grâce aux propos de Méhanne.

Je prends une longue respiration pour m'aider à me souvenir de tout.

— J'ai relu le message au moins cinq fois, avant qu'Alex m'enlève la feuille des mains et la dépose doucement sur la table. Il attendait sûrement que je le questionne, tandis que je souhaitais qu'il me fournisse spontanément des explications. Son silence me frustrait. Comme c'est lui qui me faisait vivre toutes ces émotions, je désirais qu'il me décrive les événements de cette nuit-là, pas qu'il s'enferme dans son mutisme. Il me semblait injuste d'avoir à quêter des réponses. Je suis alors sortie de la pièce. J'avais besoin de m'éloigner de tout cela.

— Tu es partie ? questionne Érika.

— Non. Je suis sortie de la maison. Je me suis assise sur une des marches devant l'entrée. J'aurais voulu quitter les lieux, mais j'en étais incapable. Alex est venu s'asseoir à mes côtés. Après plus de deux minutes de silence, je me suis mise à parler.

Je rapporte alors à mes amies l'intégral de ma conversation avec Alex.

* * *

— « Est-ce que c'est de la vraie cocaïne ? lui avais-je demandé en faisant référence au sac de poudre blanche.

— Non, m'avait-il répondu, semblant troublé que j'aie pu croire le contraire. Et tu sais que je n'avais pas pris de drogue depuis que je sortais avec toi. Et je n'en ai pas pris durant mon absence non plus. J'ai toujours respecté ton désir.

— C'est ce que tu me disais, lui avais-je signifié d'un ton tranchant.

— Et c'était la vérité, avait-il répliqué d'un ton ferme, mais avec un regard blessé.

Alex avait déjà essayé la drogue, mais très peu, étant donné son entraînement intensif en ski. Il avait fumé à quelques reprises avant que nous nous rencontrions. Et il avait même consommé des champignons magiques, à deux reprises, et de l'acide, une fois.

— Comment as-tu pu te retrouver avec dix kilos de coke ?

— Lorsque nous sommes revenus au *party* chez tes parents ce soir-là, après être allés à l'Émeraude ensemble, j'ai reçu un appel de mon ami Julien qui venait de finir son quart de travail au resto. Son auto ne démarrait pas, et le temps d'attente pour la remorqueuse était ridiculement long. Il m'a donc demandé d'aller le cueillir pour ne pas manquer la fête. Je t'ai cherchée

partout pour t'avertir, mais je ne t'ai pas trouvée. Ta mère m'a dit qu'elle t'avait vue partir vers le boisé avec les filles. Elle voulait me montrer dans quelle direction, mais je me suis dit que je serais sûrement revenu avant que tu remarques mon absence. Je ne pensais pas qu'elle durerait... sept ans. J'ai dit à ton frère Max de t'avertir que je reviendrais dans une demi-heure tout au plus. En route, juste avant d'atteindre la sortie pour Saint-So, je me suis fait arrêter par la police parce que je roulais à 130 kilomètres à l'heure.

— Juste 130 ! Tu avais une crevaison pour rouler si lentement ? lui avais-je répliqué avec sarcasme. (Une allusion au fait qu'Alex aimait toujours dépasser largement la limite permise.)

Il avait continué, ignorant ma pointe.

— Lorsque le policier s'est approché, avec sa lampe de poche, il a éclairé l'habitacle. Il m'a demandé de lui remettre mon sac de sport qui était sur le siège arrière et de sortir de l'auto. Il a déposé mon sac sur le capot de l'auto. À l'intérieur, il a trouvé dix kilos de coke.

— Dans ton sac ?

— Oui.

Sa réponse fermée m'avait indiqué qu'il ne me donnerait pas d'autres informations. Pas ce soir-là. Et comme il me l'avait déjà mentionné dans son message, je n'avais pas besoin de le questionner pour savoir si la drogue lui appartenait. Il avait écrit avoir été *accusé faussement*.

Je m'étais plantée devant lui, encore assis.

— Et maintenant, je dois te faire confiance et croire que tu dis la vérité ? avais-je formulé.

— Le but ultime de ces sept vérités, c'est que tu me fasses confiance. »

* * *

— Ouf ! laisse échapper Jade. Je « trippe » sur ton histoire ! C'est comme un suspense qui s'étire pendant des semaines. Il y a du sexe, des rebondissements, une intrigue. Et avec un super beau gars comme acteur principal, en plus !

— Jade ! lance Érika, l'air courroucé. Ne vois-tu pas que l'actrice principale, ici présente, vit des émotions difficiles pendant que tu salives devant ton film d'action ?

— Je ne minimise pas ton bouleversement, Laurie, se défend Jade. Si je trouve tout cela captivant, c'est justement parce que je comprends la complexité de tes émotions.

Je lui souris.

— J'avoue que toute la mise en scène peut paraître intéressante et qu'elle est parfois palpitante à vivre, admetts-je. Mais je suis quand même partie de chez lui complètement chamboulée.

— Il te demande donc de lui faire confiance, résume Méhane.

— Ouin...

— Tu n'y arrives pas ? demande Érika en fronçant les sourcils.

— Je ne sais pas trop. C'est vrai que, d'une certaine façon, je ne le connais plus. Il s'en passe, des choses en sept ans. On évolue. Je ne sais pas ce qu'il a vécu durant cette période. Et j'ai l'impression qu'il veut que je le croie sur parole, qu'il ne me fournira pas de preuves tangibles de ses actions. Il espère que la confiance que je lui portais est encore présente.

— Mais penses-tu que la drogue lui appartenait ? s'enquiert Jade.

— Non. Mais peut-être est-ce ma haine des substances illicites qui m'empêche de considérer cette éventualité ?

— Je n'y crois pas non plus, énonce Érika sur un ton convaincu. Alex ne se droguait pas, il t'adorait et n'aurait rien fait pour te blesser ou risquer de te perdre. Cela aurait été assurément le cas si tu avais appris qu'il consommait de la drogue, ou pire

qu'il en vendait.

— J'y ai repensé depuis hier soir. Je lui avais interdit d'en prendre mais pas d'en vendre. (Devant les yeux interrogateurs de mes amies, je précise.) Je n'aurais évidemment pas accepté qu'il en vende, mais je n'avais jamais senti le besoin d'évoquer que la vente me paraissait aussi immorale que la consommation. Pour moi, c'était une évidence. Mais il aurait pu jouer sur les mots.

— Il n'est pas con, Alex, réplique Jade. Je suis sûre qu'il avait très bien compris de quoi il retournait. C'est comme si tu disais à ton *chum* qu'il n'a pas le droit de te tromper, mais que tu acceptes qu'il tienne une maison de débauche. *Come on !*

Érika hoche la tête pour approuver les propos de Jade.

— J'avoue que ta comparaison n'est pas pire du tout, chère amie...

— Merci ! lance Jade, l'air fier.

— ... pour une fois ! complète Érika avec condescendance.

Jade roule les yeux avant de sourire.

— Je ne pense pas qu'Alex vendait de la drogue, et ce, pour les mêmes raisons qu'Érika, déclare Méhanne.

— Et de trois ! s'exclame Jade en levant sa main pour montrer qu'elle partage l'opinion des autres.

— Nous sommes donc persuadées toutes les quatre qu'Alex n'était pas le propriétaire de ces dix kilos de drogue, et qu'il est, pour l'instant, encore digne de confiance, récapitule Érika.

Se tournant ensuite vers moi, elle poursuit :

— Est-ce qu'Alex a déjà fait quoi que ce soit pendant vos fréquentations qui aurait pu te faire douter de lui en ce qui concerne la drogue ?

Je réfléchis. Avec satisfaction, je réalise qu'il n'y a effectivement aucun indice me prouvant qu'il aurait pu être lié au monde interlope de quelque façon que ce soit.

— Non, réponds-je sur un ton convaincu.

— Donc, jusqu'à preuve du contraire, nous considérons qu'Alex a été faussement accusé, il y a plus de sept ans, de possession de drogue.

Se prenant pour un juge, elle mime un coup de maillet.

— La cour est levée... et moi aussi ! dit-elle en se mettant debout, car ma coupe est vide. On reste au rosé ou on passe à autre chose ?

Je me lève à mon tour pour m'étirer.

— Étant donné que Laurie, Jade et moi devons conduire pour rentrer, je propose qu'on attende la livraison de notre souper pour se verser une autre petite coupe, déclare Méhanne. Du thaï ?

— Excellente suggestion ! répond Érika. Je vais chercher le menu à l'intérieur, ajoute-t-elle avant de s'éloigner.

— Dépêche-toi ! lui crié-je. C'est au tour de Jade de nous raconter sa vie palpitante !

Comme Jade n'a pas recroisé son bel Antoine, situation qu'elle entend bien rectifier dès le lendemain, elle n'a rien de neuf à raconter sur sa vie amoureuse. Méhanne, quant à elle, nous informe du *statu quo* régnant dans sa vie de couple. Pour sa part, Érika nous annonce que la veille elle a rencontré un homme d'affaires intéressant dans un cinq à sept, mais qu'aucun suivi n'est prévu. Cela est plutôt rare dans son cas.

En roulant vers chez moi, je constate à quel point cette soirée m'a fait du bien. Mes amies m'ont aidée à y voir plus clair. Et même si je n'ai aucune preuve me permettant d'innocenter Alex, j'ai réalisé que j'en ai encore moins pour l'incriminer.

L'histoire de la drogue m'a fortement ébranlée. Et malgré le fait que je n'aie aucune idée de ce qui m'attend, je suis au moins prête à le revoir mercredi prochain pour entendre une autre vérité. Cela constitue en quelque sorte une forme de confiance.

J'arrive chez moi un peu avant vingt-trois heures.

Ce matin, Alex m'a envoyé un courriel. Je le relis.

Salut ma douce,

J'espère que tu as passé une bonne nuit, malgré les émotions d'hier soir. Je sais que ce que je te demande est difficile. Je veux que tu me fasses confiance, même si je te donne un minimum d'informations. Sache que tout ce que je te dis est complètement et totalement véridique. Aussi vrai que l'amour que j'ai pour toi. Si tu le veux toujours, ça me fera plaisir de te revoir mercredi prochain, au plus tard. Si tu veux que l'on se voie avant, tu n'as qu'à me faire signe.

Je pense à toi. Je suis à toi.

Alex

xo w

Je m'étais tout de suite aperçue que le *w* était éloigné des deux autres lettres. Ce n'était pas une erreur. Dans notre langage codé, le *w* représente le sexe. Cela signifiait donc que celui-ci était toujours présent, mais en attente.

J'avais répondu par un bref message.

Alex,

Merci de t'informer de ma nuit de sommeil, qui a été assez misérable.

Je suis en réflexion.

Laurie

Ce soir, mon message me rend mal à l'aise. J'ose à peine imaginer la douche froide qu'Alex a reçue en le lisant. Son silence indique-t-il qu'il souffre ou tout simplement qu'il respecte le fait que j'aie besoin de réfléchir ? « Probablement un peu des deux », pensé-je.

Je lui envoie un texto.

Je suis prête à te voir mercredi.

Quelques secondes seulement s'écoulaient avant que j'entende le bip caractéristique de l'arrivée d'un texto.

Pas avant ?

Je réfléchis. Oui, j'aurai quelques moments libres d'ici là. Et même si l'idée de les passer avec Alex est alléchante, je ne me sens pas prête. J'ai assez confiance en lui pour poursuivre nos rencontres hebdomadaires, mais je suis consciente qu'une légère méfiance s'est insinuée en moi. Toutefois, j'ignore si elle est dirigée contre lui ou si c'est le dévoilement de la prochaine étape de notre suspense qui m'inquiète.

J'ai encore besoin de réfléchir et d'accuser le coup.

« Pour réussir à te faire confiance », aurais-je pu ajouter.

OK. Je te reviens avec le lieu et l'heure. Bella te salue.

Bella... Il me manipule ou quoi ? Il a sans doute deviné que je me retiens à deux mains pour ne pas lui demander des nouvelles de la jument. Plusieurs minutes passent. Je regarde mon cellulaire, bien décidée à ne pas flancher. Je l'imagine en train de faire la même chose, un sourire aux lèvres. Il est peut-être étendu dans son lit. Non, il ne faut pas que je pense à son lit. J'essaie de chasser cette image de ma tête, mais c'est difficile. Je devrais peut-être entourer mes doigts de papier collant. Dans cette situation, je ne pourrais plus texter. Je dérive sur cette idée absurde. Soudain, je réalise qu'une fois une main

emmaillotée dans le papier collant il me serait difficile de faire subir le même sort à l'autre. J'essaie de visualiser la technique que j'utiliserais. N'importe quoi pour me garder l'esprit occupé. Pour ne pas répondre.

Ding !

Oui, elle va bien. Elle court chaque jour. Tu peux la monter quand tu veux. Je peux m'absenter, si tu préfères.

Il a attendu quelques minutes que je m'informe au sujet de Bella. Voyant que cela ne venait pas, il m'a envoyé cette réponse. Grrr ! fais-je intérieurement, en souriant tout de même.

Oui, j'aimerais la monter. Seule.

À part la course, l'équitation est la seule activité qui me permette de faire le vide. Et comme je m'en suis privée pendant des années, le fait d'avoir monté hier m'a redonné le goût de vivre cette sensation de plénitude unique.

Quand es-tu disponible ?

Demain matin, tôt.

Je sais que c'est vite, mais c'est ma seule disponibilité avant lundi. J'avais prévu courir, mais chevaucher avec Bella est beaucoup mieux.

Sept heures ? Huit heures ?

Sept heures... car je dois être au bureau à dix heures.

Je me sens un peu mal de venir si tôt, puisqu'il devra quitter les lieux. À moins qu'il reste dans la maison et que j'aille directement à l'écurie ? Je pourrais lui faire cette proposition ; je sais qu'il respectera ma demande de ne pas le voir. Est-ce de la confiance ? Sûrement. Toutefois, c'est évident que c'est plus facile d'accorder sa confiance dans une situation comme celle-ci que pour une histoire de possession de drogue.

Parfait. Et ne t'inquiète pas, on ne se croquera pas. Bonne nuit. xo

Bonne nuit.

J'ai hésité. Est-ce que j'aurais dû conclure par le *x* et le *o* ? Est-ce que je me sentirai bien avec Alex la prochaine fois, suffisamment pour l'embrasser ? Si je n'ai pas terminé mon message par notre code habituel, ne serait-ce pas plutôt parce que je suis frustrée de ne pouvoir y joindre le *w* ? Trop d'analyse ici, mignonne !

Je me couche, un peu moins tiraillée que la nuit précédente, bien que mon esprit soit encore loin d'être apaisé.

Vendredi 4 juillet

À six heures trente, après avoir déjeuné, je vérifie le contenu de ma garde-robe à la recherche de vêtements convenables pour une promenade à cheval. En choisissant un pantalon serré et un chandail, je songe qu'il faut que je m'achète très bientôt des vêtements d'équitation adéquats. J'espère que les bottes que m'avait prêtées Alex seront encore à l'écurie. Je suis en train de me laver le visage lorsque je crois entendre le hennissement d'un cheval. « Je rêve », pensé-je. J'ai vraiment besoin de monter Bella au plus vite. Je mets mes souliers de course, au cas où je ne trouverais pas les bottes.

Après avoir ouvert la porte pleine donnant sur le devant de la maison, je fige. Un homme se tient debout près d'un gros camion *pick-up*. Visiblement, il m'attend. Avec ses cheveux grisonnants, son physique imposant et son chapeau de cowboy sur la tête, il ne lui manque qu'un brin d'herbe dans la bouche pour qu'il puisse poser pour la publicité d'un ranch dans le Dakota.

Une remorque à cheval est accrochée à son camion.

— Bonjour, madame Morano. Je m'appelle Pascal. Je m'occupe des chevaux de M. Monnard. Il m'a demandé de vous préparer Bella ce matin et de vous l'amener à l'endroit de votre choix, pour que vous puissiez lui faire faire une promenade.

— Ah oui ? clamé-je, stupéfaite par la tournure des événements.

— Si vous ne connaissez pas d'endroits, je peux vous en proposer quelques-uns, m'offre-t-il aimablement.

— Oui, ce serait gentil. Lequel est à la fois le plus près et le moins achalandé ?

Il réfléchit avant de répondre.

— Je connais un beau petit coin à Morin Heights qui serait parfait, à cette heure-ci.

— OK, je vous fais confiance, dis-je avant de m'installer dans le camion.

Une vingtaine de minutes plus tard, j'enfile mes bottes – heureusement, Alex a pensé à me les envoyer – pendant que Pascal prépare Bella. Celle-ci m'observe. Je l'aime déjà tellement... Un tel contact me manquait vraiment.

— Bella est prête, m'annonce Pascal. Vous pouvez prendre le sentier là-bas, m'explique-t-il en montrant le boisé. Je vous attends ici.

— Vous allez m'attendre ?

— Je ne crois pas que vous vouliez retourner chez vous à dos de cheval ? commente-t-il avec un petit sourire.

— Non, mais le temps vous paraîtra long.

— C'est le luxe de la retraite, madame : je ne suis jamais pressé. Amusez-vous bien.

— D'accord. À tantôt !

Il hoche la tête en guise de salut. En me dirigeant vers le boisé, je pense à cet homme. Même si, pendant le trajet, nous n'avons échangé que peu de mots, je me sens totalement à l'aise avec lui. Il dégage une sérénité qui est réconfortante. Je comprends pourquoi Alex l'a embauché : Pascal est efficace, discret et fiable. Et il est sûrement digne de confiance ; sinon Alex ne m'aurait pas laissée seule avec lui !

Ding. Un texto vient d'entrer. Je crois savoir qui m'écrit si tôt le matin. Comme je suis encore au trot avec Bella, je vérifie.

Tes lèvres douces sur les miennes hier soir me font fantasmer sur ce qu'elles pourront faire sur le reste de mon corps...

Mon cœur s'arrête quelques secondes, car je n'étais pas avec Alex la veille. Non ! Puis mon état de panique se dissipe sur-le-champ lorsque je m'aperçois que le texto vient de... Érika ? Je ne comprends pas. Hier soir, nous étions ensemble, toutes les quatre. Mais Jade, Méhane et moi avons quitté sa maison vers vingt-deux heures. Cela signifie donc qu'elle a vu un gars par la suite. Probablement celui du cinq à sept, à propos duquel elle était restée évasive. Je regarde devant moi. Derrière le boisé, que je dois traverser plus lentement, il y a sûrement une étendue où je pourrai galoper, pousser Bella au maximum de ses capacités, la faire courir librement. Je me dépêche de texter à mon amie. Elle sera abasourdie en apprenant que son

message n'a pas été envoyé au bon destinataire...

Je ne me souviens pas de t'avoir embrassée hier... Est-ce que ton rosé était si fort que ça ?

La réponse ne se fait pas attendre.

Merde !

Tu me dois des explications... Mais tu as le temps de les préparer, car à l'instant je pars au galop...

Au galop ? Tu es chez Alex ? Ou plutôt sur lui ? !

Nounoune !!! À plus !

Non, dis-moi ce qui se passe !

En souriant, je range mon cellulaire après avoir pris soin de le régler en mode vibration. J'écrirai à mon amie plus tard, durant la journée. J'arrive à un endroit où je pourrai galoper librement. Ayant certainement perçu le potentiel du champ d'herbe qui s'étend devant nous, Bella augmente la cadence, en attente d'un ordre lui indiquant qu'elle pourra pousser à fond. Je m'empresse de le lui donner. Couchée sur elle, je sens la force de ses enjambées. L'air me fouette agréablement le visage. J'adore cette sensation d'être puissante et libre en même temps.

Je rejoins le camion de Pascal à huit heures trente. La dernière heure a passé trop vite. Je n'ai pensé ni au travail, ni à mes amies, ni même à Alex. Euh... peut-être un peu à Alex... C'est quand même grâce à lui que j'ai pu galoper. C'est comme une dose d'oxygène envoyée directement au cerveau. « Cela ressemble probablement à la sensation ressentie lors d'un traitement en chambre hyperbare », pensé-je tout à coup.

Pascal me dépose devant chez moi. J'ai le temps de prendre une douche et de me pointer au bureau quinze minutes avant mon rendez-vous. Je suis si heureuse après ma randonnée que j'ai l'impression de flotter.

* * *

— Tu sais que tu souris à des feuilles de papier présentement ?

Je lève les yeux sur mon frère Maxime qui vient de faire irruption dans mon bureau. Philippe surgit derrière lui.

— Dis-moi que tu souris bêtement comme ça parce que... parce que... tu es en train de lire le texte du prochain spectacle de Martin Matte, me lance Maxime. Hein ? C'est ça ? Il t'a demandé ton opinion sur ses nouvelles blagues ?

— Martin Matte ? Vraiment ? me moqué-je.

— Bah ! Ça pourrait aussi être Martin Petit ou Maxim Martin.

— Qu'est-ce qui se passe avec toi, le frère ? lui demande Philippe, l'air circonspect. Dois-tu nommer le plus grand nombre d'artistes portant le nom de Martin afin de gagner un tee-shirt dans un concours à la radio ?

— Mais non, idiot ! Le sourire de Laurie était intrigant...

— Et... ? veut en savoir plus Philippe en arquant les sourcils en signe d'incompréhension.

— LE sourire, Phil.

Comme Philippe ne saisit pas l'allusion, Maxime s'impatiente.

— Évidemment, ça ne t'arrive plus souvent, mais moi je sais reconnaître ce sourire. Je le vois souvent sur le visage des filles à qui je viens de donner...

— Ne parle pas de ton pénis ! m'écrié-je en roulant les yeux.

— Ben non ! proteste-t-il. Malgré que..., reprend-il, l'air taquin. Non, je m'apprêtais à dire *un orgasme*.

Philippe s'exclame :

— Beurk !

— C'est ça ! s'exclame Maxime, fier que son frère comprenne enfin toute l'affaire.

— Cela s'est passé avec qui ? s'informe Philippe, dont les yeux bruns me fixent intensément.

— Avec Bella !

Mes deux frères sont interloqués.

— Bella est une jument.

— Tout d'abord, déclare Maxime, j'ai pensé que tu avais baisé avec un gars juste avant d'arriver ici – ce qui, finalement, se serait peut-être avéré le moins pire des scénarios. Ensuite, puisque tu as mentionné le prénom d'une fille, le même que l'héroïne de *Twilight*, j'ai cru que tu étais maintenant bisexuelle ou lesbienne, ou que tu avais baisé avec une célébrité qui sourit aussi souvent qu'une vache. Mais là, tu viens de m'achever en me parlant d'une jument. Peux-tu, s'il te plaît, me confirmer qu'il n'y a aucun lien entre ton orgasme et la jument ?

Philippe le regarde, l'air encore plus dégoûté qu'avant.

— Je suis allée faire du cheval ce matin. C'est tout. Il n'y a pas d'orgasme dans l'histoire. Il n'est question que du plaisir pur que j'ai éprouvé à galoper avec Bella.

— Tu es remontée à cheval ? s'étonne Philippe.

— Oui. Plus tôt cette semaine, j'avais monté et j'avais adoré l'expérience – autant qu'avant. D'où mon air radieux de ce matin puisque j'arrive de là, et non pas du lit d'un homme... ou d'une femme !

— À quel ranch es-tu allée ? me demande Philippe.

La question me surprend. Je ne sais trop pourquoi, mais je n'ai pas le goût de révéler que ma balade a un lien avec Alex.

— À Morin Heights, fournis-je pour toute réponse.

Comme Philippe n'est pas le plus doué sur le plan de l'intuition, je sais qu'il n'a probablement pas remarqué que je mentais. Cependant, Maxime l'a sûrement détecté, lui. Un regard dans sa direction confirme mes craintes. Il m'observe avec un sourire en coin. Toutefois, je sais qu'il ne me questionnera pas devant Philippe, car il est assez intelligent pour savoir que je ne répondrais évidemment pas.

— Bon, réunion dans cinq minutes, annonce Maxime avant d'inviter Philippe à sortir de la pièce.

— Oui, c'est vrai, dit ce dernier en se tournant vers la porte. Bien content que tu te remettes à l'équitation, *sister*, me lance-t-il avec sincérité.

Ce commentaire honnête me brise un peu le cœur à cause du mensonge que je viens de lui servir.

Sur le seuil, Maxime hésite. Il est de dos. Je sais qu'il attend que Philippe soit entré dans son bureau avant de se retourner.

— Bon, c'est qui, le cowboy ? lance-t-il avec un regard perçant.

J'hésite. Je sais que mon frère aime bien Alex – qu'il l'aimait bien, à tout le moins. Et sa réaction le matin du retour de son ami semblait sincère. Si je ne dis rien, il ne saura pas qu'Alex est maintenant un cavalier expérimenté et qu'il possède des chevaux.

— La réunion est sur le point de commencer, indiqué-je devant son regard aiguisé.

J'ai décidé de me donner du temps, car j'ai un peu peur de la réaction de Maxime.

Mon frère sourit, admettant sa reddition. Mais je sais qu'il reviendra à la charge très bientôt.

Mardi 8 juillet

Je suis assise à une table sur la terrasse couverte du Shake Down avec ma mère et ma grand-mère. Nous buvons du vin. Le soleil brille et il fait encore chaud.

— Cela ressemble à un jeudi ou un vendredi, lance ma mère en regardant la foule qui déambule sur le trottoir.

— C'est le temps des vacances et l'été est extraordinaire jusqu'à présent, explique ma grand-mère. C'est sûrement bon pour les affaires, non ?

— Oh que oui ! lui répond ma mère. J'essaie même de devancer mes commandes, car le magasin se vide rapidement. Je n'ai même pas eu besoin de mettre ma collection de vêtements d'été en vente. Ça me fait une belle marge de profit.

— Déjà qu'on sait que le profit sur les vêtements est encore très bon, même à 50 % de rabais ! lancé-je.

— Effectivement, ma belle ! renchérit ma mère en levant son verre. Aux touristes et au beau temps !

Ma grand-mère et moi levons notre verre à ce toast qui me paraît un peu trop mercantile. Bien que je sache que ma mère aime son travail et qu'elle ne fait que suivre le marché, je la soupçonne de se montrer de plus en plus audacieuse en affaires.

— Et pour toi, Laurie, comment se dessine l'été au bureau ? s'informe mamie. Y a-t-il beaucoup de réceptions au programme ?

— Oui, les samedis sont tous réservés et nous servons un brunch un dimanche, en plus des activités, surtout sportives, qui auront lieu ici et là, durant la semaine.

— Est-ce surtout des mariages, les samedis ? demande mamie.

— Oui, principalement, indiqué-je. Mais il y a aussi des anniversaires – dont celui du fils de M. Lafond, ajouté-je en regardant ma mère, qui connaît cette famille.

— Ton père et moi assisterons à l'événement. Il m'a dit que Bernard voulait préparer une fête mémorable pour les seize ans de son fils. J'imagine que tu travailles là-dessus depuis un bout de temps ?

— Oui. M. Lafond est exigeant, en plus d'avoir des demandes assez spéciales. Mais je le comprends, car il veut que la soirée soit inoubliable – ce que papa n'hésite pas à me rappeler de temps en temps, d'ailleurs.

— C'est parce que c'est un ami de longue date, souligne ma mère. Et, en plus, c'est un avocat très influent. Mais j'espère que ton père ne te met pas trop de pression ?

— Bien sûr que non ! Mais il suit le dossier de près. D'ailleurs, je le rencontre cet après-midi à ce sujet.

— Trouves-tu toujours que c'est une bonne idée que ton père ait accepté de faire des mariages à Black Snow ? demande mamie.

— Oui. Malgré ses réticences initiales, il a réalisé que Black Snow est un endroit idyllique pour les mariages et que cela n'a pas fait perdre à la montagne son caractère sportif. C'est le troisième été que cette activité est offerte, et ses craintes de voir Black Snow se transformer en royaume québécois des mariages ne se sont pas concrétisées. D'ailleurs, la plupart des mariés sont des sportifs ou des amateurs de nature, donc les mariages sont beaux – et même souvent très originaux.

— À mon époque, le mariage était tellement classique, commente ma mère. Tu te mariaais à l'église et la réception se tenait soit chez les parents d'un des mariés, soit dans une salle décorée sobrement. On servait un punch à l'arrivée des invités et, en soirée, il y avait la danse des mariés pendant laquelle les gens accrochaient de l'argent sur la robe de la mariée. Quelle tradition pathétique ! C'est sûr qu'elle a été instaurée par des monocles cochons ou des parents de mariés fauchés qui voulaient renflouer la caisse. Et les fameux monocles en profitaient évidemment pour fixer l'argent sur un des seins de la pauvre mariée. Celle-ci souriait pendant qu'ils prenaient tout leur temps pour attacher l'épingle et lui expliquaient, avec leur haleine de charogne, qu'ils ne voulaient pas abîmer sa belle robe ! conclut-elle sur un ton frustré.

Mamie et moi la regardons, stupéfaites de son intensité.

— Mais tu t’es mariée à l’hôtel de ville, non ? questionné-je, doutant tout à coup de cette information.

— Oui, oui ! répond-elle, plus calme. Je pensais à une de mes cousines, qui s’est mariée un an avant moi. Donc, quand ton père m’a demandée en mariage, mon acceptation est venue avec des conditions – dont celle de nous marier en toute intimité. La passe des monocles vicieux me répugnait !

— Je serais curieuse de connaître les autres conditions, dis-je.

— Ça, ma puce, c’est entre ton père et moi. En fait, c’est un contrat passé entre deux amoureux. Tu comprendras la signification d’un tel engagement si tu acceptes un jour de te marier. En tout cas, tu as manqué ta chance...

— Maman ! m’écrié-je sur un ton indiquant qu’elle a dépassé les bornes.

Mes parents aimaient beaucoup Dave. Notre rupture les a énormément peines, mais je ne voudrais pas qu’ils me culpabilisent à ce sujet. D’ailleurs, habituellement, ce n’est pas le style de ma mère de ressasser ce souvenir, mais plutôt celui de mon père, qui voyait en Dave un gendre parfait.

— Quoi ? reprend-elle. C’est sûr que si tu avais dit à Dave que tu acceptais de le marier à la condition qu’il disparaisse si Alex revenait, je ne suis pas certaine qu’il t’aurait épousée. Mais à bien y réfléchir, je crois qu’il aurait peut-être accepté ta proposition...

— Je n’aurais jamais demandé une telle chose à Dave !

— On le sait, mignonne, déclare mamie en posant sa main sur la mienne. Tu as bien fait de rompre. Tu respectais suffisamment Dave pour le laisser libre lorsque tu as compris pourquoi tu n’étais pas prête à t’engager.

Mais je ne l’ai pas suffisamment respecté pour ne plus le voir du tout. Pour ne plus coucher avec lui de temps en temps. Mamie, qui est au courant, me fait un signe discret de la tête pour que j’arrête de m’inquiéter.

Je sens mon téléphone vibrer. Un texto vient d’arriver.

— Excusez-moi, dis-je en désignant mon appareil.

Pendant que le serveur dépose les additions sur la table, ma mère critique le dérangement qu’occasionnent les cellulaires.

Demain soir chez moi à dix-huit heures, ça te va ?

C’est Alex. Je lui avais envoyé un courriel vendredi, après ma randonnée avec Bella, pour le remercier. J’avais ajouté que j’attendais ses instructions concernant notre prochaine rencontre. Il m’avait simplement répondu : *Parfait, ma féline*. C’était un peu bref comme réponse, mais en même temps il fallait que je m’y attende puisque je lui avais demandé du temps pour réfléchir. Il m’en donnait. Depuis, il ne s’était pas manifesté. Et je devais avouer, à mon grand désespoir, que je commençais à avoir hâte d’avoir de ses nouvelles.

Oui, ça va.

Je dépose ma carte de crédit sur mon addition. Ma mère et ma grand-mère ont fait de même.

Ta camisole bleue te va à ravir. Tes yeux doivent être resplendissants.

Merde ! Il me voit.

— Alors, si la demande en mariage venait d’Alex, est-ce que la réponse serait différente ? s’informe ma mère.

— Quoi ? Quoi ? clamé-je.

J’ai lancé mon premier « quoi » parce que ses paroles venaient de me tirer de ma bulle. Et le deuxième « quoi » était ma réaction consciente face à l’absurdité de ses propos.

— Hélène ! intervient mamie sur un ton sec. Si Laurie reçoit une demande en mariage d’un homme, quel qu’il soit, elle pourra la considérer en temps et lieu. N’est-ce pas ? ajoute-t-elle en me regardant.

— Tout à fait, dis-je, heureuse que mamie mette fin à ce qui aurait été le début d'un interrogatoire de ma mère.

Maman, qui n'est pas facile à faire taire, a toujours respecté sa belle-mère. Même si parfois elles ont toutes deux des discussions animées, il est évident que ma mère estime énormément mamie. Et les liens familiaux n'ont rien à voir là-dedans ; il s'agit simplement d'une question de personnalité. Mamie est un roc. Elle possède des valeurs humaines indéfectibles, qu'elle défend toujours avec authenticité et sagesse. Ma mère vénère cette attitude confiante.

Je texte.

Où es-tu ?

Le serveur vient percevoir les paiements à la table. Ensuite, nous nous levons toutes les trois.

— On se voit au souper de fête que j'organise pour Pierre dimanche ? nous demande ma mère.

— Oui, j'y serai, réponds-je.

— Moi aussi, déclare mamie. Je ne manquerais pas l'anniversaire de mon fils ! Je voulais justement lui trouver un petit cadeau. Aurais-tu des idées ? s'informe-t-elle auprès de ma mère.

— J'ai vu quelque chose de beau chez Roméo, mais mon cadeau est déjà acheté. Veux-tu que j'aille te le montrer ?

— Je ne voudrais pas retarder Laurie, indique-t-elle. (Mamie est venue avec moi en auto.) Je reviendrai.

— Monte avec moi ; j'irai te reconduire après, dit ma mère. Je ne pensais pas retourner travailler cet après-midi, de toute façon.

— C'est d'accord, accepte mamie en me regardant pour s'assurer que cette décision me convient.

Nous nous embrassons, puis les deux femmes partent de leur côté, et moi du mien. Je sors mon cellulaire pour lire le texto d'Alex, en marchant sur le trottoir en direction de mon auto, qui est stationnée dans une rue adjacente.

Pourquoi veux-tu savoir où je suis ? Je croyais que tu voulais attendre à demain avant que l'on se revoie.

C'est vrai, mais le fait d'avoir appris qu'il est tout près m'a donné le goût de le voir. Je m'arrête au coin des rues Principale et Filion. Je regarde autour de moi. Il y a beaucoup de monde partout. Les bancs sont occupés, des gens sont assis ou couchés sur la pelouse en face de l'église, certains promènent leur chien. Je tourne à gauche et avance lentement, toujours à la recherche d'Alex. Puis je l'aperçois. Il est assis sur la dernière marche du palier gauche de l'église. Ses coudes sont posés sur ses genoux et il porte des lunettes de soleil, mais son immobilité me laisse croire qu'il m'a vue.

Je m'arrête. Sur le trottoir, les personnes – heureusement moins nombreuses que dans la rue Principale – me contournent. « Pense vite », m'ordonné-je. Dès que la voie est libre, je traverse la rue. Alex se dirige vers les portes de l'église. Il en ouvre une et disparaît à l'intérieur du lieu de culte. Que devrais-je faire ? Pourquoi n'est-il pas resté sur le parvis ? Pourquoi n'a-t-il pas attendu que j'aille le rejoindre ? A-t-il décidé que nous nous reverrions seulement le lendemain, et pas avant ?

Mon cellulaire vibre.

Entre.

Je coupe par la pelouse, enviant ceux et celles qui y flânent. Je n'ai pas leur insouciance. Heureusement, les talons de mes sandales hautes ne s'enfoncent pas dans la terre. Je monte les marches, des papillons au ventre à la simple pensée qu'Alex se tient de l'autre côté des portes. J'ai encore le réflexe de croire que cela est impossible, qu'il n'est pas vraiment là. Je l'imagine à vingt-trois ans, la dernière fois que je l'avais vu. Et ensuite je songe à l'homme de trente ans qu'il est devenu. Ces images m'allument totalement. Puis, comme si mon cerveau voulait me ramener à la réalité, je revois la pièce remplie de miroirs et le sac de poudre au centre de la table. Qui me hante. Il suggère trop de scénarios désastreux. Je pose la main sur la porte rouge et respire fortement avant de l'ouvrir. À l'intérieur, après que mes yeux se furent habitués au contraste de luminosité, je le vois immédiatement. L'air sérieux, Alex est posté près du dernier banc de l'église. Il me fixe.

Une dizaine de pas me séparent de lui. Je marche tranquillement pour me laisser le temps de m'imprégner de son humeur. Lorsque j'arrive devant lui, j'ignore toujours à quoi m'attendre. Il ne bouge pas, ne sourit pas.

— Je croyais que tu ne voulais pas me voir avant demain ? émet-il, l'air impassible.

— Je ne voulais surtout rien provoquer. Notre rencontre d'aujourd'hui est le fruit du hasard.

Une pensée désagréable surgit dans mon esprit.

— À moins que tu me suives ? lancé-je en plissant les yeux.

Il lâche un petit rire.

— Non, absolument pas !

— Bonne nouvelle. Mais pourquoi es-tu entré ici ?

— Pour ça.

Il glisse ses deux mains dans les miennes et dépose un baiser sur mes lèvres tout doucement. Je suis conquise par la légèreté de sa bouche. Je ferme les yeux pour déguster l'instant présent. Il joue un peu avec ma langue, puis il s'éloigne de moi. Son regard déborde de passion.

— On se voit demain, dit-il en se dirigeant vers la sortie.

— Euh... oui..., murmuré-je, un peu surprise que cet intermède ne dure pas plus longtemps.

Juste avant qu'il pousse la porte, je l'arrête.

— Pourquoi es-tu entré ici, déjà ? demandé-je sur un ton taquin.

Alex sourit. Je lève mon visage vers lui. Il m'embrasse avec plus de passion que précédemment. Il prend possession de ma bouche et de tous mes sens. Après quelques instants, il diminue le rythme et n'utilise que ses lèvres. Puis il passe sa langue sur mes lèvres. Lorsque mes yeux accrochent les siens, je vois son questionnement. Il veut recevoir mon approbation pour continuer. Il m'offre la possibilité de reculer. Je l'embrasse. C'est maintenant moi qui mène le bal. Sous son veston, je pose mes mains sur ses fesses et l'oblige à se rapprocher encore de moi. Je sens son érection contre mon ventre. Je halète.

Trop rapidement pour moi, même si nous nous livrons à ce jeu sensuel depuis un bon moment, Alex prend mes mains. Je sens qu'il commence à établir une distance entre nous. Je m'arrache à ses lèvres.

— Tu ne voulais pas m'embrasser dehors, dis-je alors que je viens de comprendre son stratagème.

— Exact.

— Pourquoi ?

— Pour toi. (Il se passe les mains dans les cheveux.) On se voit demain soir chez moi ? questionne-t-il en changeant de sujet de façon évidente.

— Oui, lancé-je en hochant la tête. Je peux apporter le souper, si tu veux.

— Non, ça ira, dit-il. Bonne fin de journée ! ajoute-t-il avant d'ouvrir la porte et de me faire signe de passer devant lui.

J'hésite. Je lui prends la main afin qu'il sorte avec moi. Il la lâche sèchement.

— Non, jette-t-il sur un ton autoritaire.

Frustrée de sa réaction et de son entêtement, je lui tourne le dos et descends les marches. Je ne me retourne pas une seule fois. Mais comme je n'ai pas entendu la lourde porte de l'église se refermer, je suis certaine qu'il me fixe. Même une fois assise dans mon auto, je ne lève pas les yeux vers l'église.

* * *

De retour du boulot, je vois que ma grand-mère s'active dans son jardin.

— Salut, mamie ! dis-je en m’approchant d’elle.

— Tu as passé un bel après-midi ? me questionne-t-elle en essuyant ses mains pleines de terre sur son tablier de jardinière.

— Correct, et toi ? rétorqué-je un peu trop rapidement afin d’essayer de camoufler ma frustration à l’égard d’Alex.

— Absolument ! répond-elle. L’été est superbe, mais comme la pluie n’est pas au rendez-vous, j’ai un peu plus de travail que d’habitude car je dois hydrater toutes ces douceurs, ajoute-t-elle en désignant son jardin.

— Et puis, as-tu trouvé un cadeau pour papa ?

— Oui, et ta mère est certaine qu’il aimera mon présent. C’est une paire de lunettes Boss. Il semble que celles qu’il porte actuellement soient égratignées.

— Ah oui ? Eh bien, ce sera pratique.

— C’est ce que je crois aussi, commente-t-elle en me jetant un coup d’œil interrogateur. Est-ce que la question de ta mère sur Alex t’a agacée ?

— Non. Comme d’habitude, c’est son approche un peu trop vigoureuse qui m’a dérangée. Et pour l’instant, je ne veux pas lui parler de quoi que ce soit concernant Alex. Même si elle semble sincèrement heureuse de son retour, il est maintenant notre compétiteur et on ne connaît pas ses ambitions professionnelles.

— Et toi, connais-tu ses ambitions personnelles ? s’enquiert-elle avec un petit sourire.

Je réfléchis un moment avant de répondre.

— Peut-être bien...

— Tu n’as pas l’air certaine.

Mamie a un grand sens de l’écoute, alors elle comprend toujours le plus important : ce qu’on ne dit pas.

— C’est un peu compliqué. Nous devons réapprendre à nous connaître, tous les deux.

— Et à vous faire confiance ?

— Exactement, reconnus-je dans un soupir. Bon, je vais aller souper. Bonne soirée, mamie.

— Bonne soirée, mignonne. Ne réfléchis pas trop fort !

Je souris.

Un peu plus tard, assise sur ma balançoire en train de manger un sauté de tofu à la général Tao, je songe au problème que mamie a identifié. Oui, Alex et moi devons nous faire confiance. C’est ce qu’il me demande, et cela, sans m’offrir de points d’ancrage. Je n’ai que sa parole. Après sept ans d’absence, il veut que je croie en lui assez fort pour accepter qu’il me donne des informations au compte-gouttes sur sa disparition qui m’a fait horriblement souffrir pendant des années et qui a détruit mon innocence.

Il veut le meilleur pour moi, ce qui implique de ne pas m’embrasser en public. Pire encore, il ne veut pas que nous soyons vus ensemble. « Et si c’était dans son propre intérêt ? pensé-je soudainement. Si c’était lui qu’il voulait protéger ? Qu’en est-il de sa vie personnelle ? » C’est évident qu’un homme comme lui a rencontré des femmes durant les sept dernières années. Et s’il était marié ? Et s’il avait des enfants ? Même si je ne veux pas y croire, ces possibilités ne peuvent être exclues. Je repense à l’épisode de cet après-midi dans l’église. Ce gars-là ne peut pas avoir quelqu’un d’autre dans sa vie.

« Et maintenant, pensé-je en me levant, je dois essayer de dormir, même si de multiples scénarios tournent en boucle dans ma tête. Il le faut, car demain je dois être en forme pour recevoir le troisième secret. »

Mercredi 9 juillet

En me dirigeant vers la maison d'Alex, je suis bien décidée à prendre un peu de contrôle sur notre relation. Le choc de sa réapparition étant passé, je peux maintenant affirmer mon indépendance. Du moins, je veux le croire.

Dès que j'arrive à l'entrée clôturée, les portes s'ouvrent devant moi. En me stationnant, je vois Alex sortir de la maison. Les cheveux un peu ébouriffés et légèrement mouillés, il me sourit en s'approchant. Je dois lutter de toutes mes forces pour garder ma résolution intacte.

— Salut ! me lance-t-il.

Il tend les bras vers moi. Mais lorsqu'il voit mon visage impassible, Alex semble étonné.

— Ça ne va pas ? me demande-t-il, soucieux de comprendre ce qui se passe.

Je sens que son mode défensif s'est animé.

— Ça va. C'est seulement que je préfère qu'on ne s'embrasse pas ce soir.

Il semble décontenancé. Mais je perçois quand même que sa barricade défensive s'abaisse.

— OK, consent-il avec prudence.

— Et je ne souperai pas ici. Je voudrais juste savoir la prochaine vérité, s'il te plaît.

Il me fixe intensément, cherchant à lire en moi. Je maintiens son regard pénétrant.

— Je ne voulais pas te blesser hier à l'église en agissant ainsi, murmure-t-il en prenant mes mains dans les siennes.

— Non, je sais ; tu as fait cela pour moi, prononcé-je sur un ton sarcastique tout en me dégageant. Mais si c'était pour toi que tu avais agi ainsi ?

— Quoi ? s'écrie-t-il, surpris. Si c'était seulement de moi, poursuit-il, l'air fâché, je t'aurais fait l'amour sur le parterre devant l'église, pour montrer à tout le monde la chance et le bonheur que j'ai d'être avec toi.

— Pour cela, il faudrait que tu veuilles me faire l'amour tout court !

Merde ! J'ai parlé trop vite. Le visage défait d'Alex accentue mon malaise. Je voulais bien apporter mon indépendance ce soir au rendez-vous, mais mon impulsivité aurait pu rester à la maison ! Alex a les lèvres serrées ; il semble réfléchir. Je l'admire de garder son calme. J'aurais le goût de l'embrasser pour m'excuser, pour le reconforter, et aussi parce que j'ai envie d'avoir ses lèvres sur les miennes. Mais je ne peux pas. Je ne dois pas.

— C'est parfait, accepte-t-il. Nous ferons selon tes désirs. Tu peux me suivre, m'invite-t-il avant de se diriger vers la maison.

Il contient très bien sa colère ou sa déception – ce n'est pas clair dans mon esprit. Devant la porte, il se tourne vers moi. Je n'ai pas encore bougé. Il attend une réaction de ma part. Je suis indécise. Devrais-je m'en aller ? J'ai le goût d'obtenir l'information suivante, mais j'ai l'impression d'être une profiteuse. Si je pars, quelles seront les conséquences ? Les larmes me montent aux yeux.

J'ouvre ma portière et démarre l'auto. Les portes clôturées s'activent devant moi. Je pense tout d'abord que c'est Alex qui les a enclenchées, mais je me rappelle qu'elles s'ouvrent automatiquement lorsqu'on sort. Je roule vers l'autoroute. Puis, au lieu d'emprunter la 15 en direction sud pour retourner chez moi, je fais demi-tour. Je prends le viaduc menant à la 15 Nord. Rouler en écoutant de la musique me fera le plus grand bien.

J'ai toujours aimé conduire. Encore plus en écoutant de la musique à tue-tête. Ma liste de lecture commence par *All of me*. Est-ce qu'Alex m'aime autant que ce que chante John Legend ? Peut-être... Si je suis partie tout à l'heure, c'est parce que je voulais me protéger. De lui. Car les émotions qu'il me fait vivre sont trop intenses, trop vives. Si on donnait un cadeau à un enfant, mais qu'on l'obligeait à déballer seulement un côté par jour, il piquerait une crise. « Un peu comme moi tout à l'heure », songé-je.

En passant devant la pancarte annonçant la sortie pour Sainte-Agathe-des-Monts, je décide de la prendre. Je me dirige vers la plage Tessier, car elle ne sera pas achalandée à cette heure-ci. Je m'assois sur le bord de l'eau. La soirée est belle. La brise est juste assez forte pour faire avancer les voiliers que je vois au loin. Ils viennent probablement de la plage Major. À l'heure actuelle, je devrais me trouver avec Alex. Je pense à lui. Est-il en train de manger le souper qu'il avait prévu pour nous deux ? Ou lui ai-je coupé la faim – tout comme la mienne ? Je regarde mon téléphone. Aucun message. Je devrais peut-être appeler une de mes amies. Je chasse aussitôt cette idée. Je n'ai pas le goût de parler de ce qui vient de se passer. Au fond, je dois décider si je continue de « jouer » selon les règles qu'Alex m'a imposées. En esprit, je les énumère :

- 1- Apprendre une vérité par semaine, à l'endroit de son choix.
- 2- N'obtenir que des réponses limitées à la suite de ces divulgations.
- 3- Ne pas pouvoir faire l'amour avec lui avant d'avoir reçu toutes les informations.
- 4- Ne pas être vus ensemble en public (règle validée aujourd'hui).
- 5- Lui faire confiance.

La dernière règle est la plus délicate. Et elle est liée aux autres. Mais pour savoir si je peux lui faire confiance, je dois entendre tout ce qu'il a à me dire. Et, en ce sens, je n'ai pas bien agi ce soir. Je tape la liste dans mon cellulaire. Je me lève, bien décidée à retourner voir Alex. Oui, je vais essayer de jouer selon ses règles, pour le temps qu'il reste. Je veux nous donner une chance. Je ne peux pas laisser ces règlements, temporaires en plus, nous mener à l'échec. Je n'ai pas attendu son retour si longtemps pour tout gâcher avec mes frustrations.

À mon arrivée devant la clôture, j'attends quelques secondes afin de voir si les portes s'ouvriront. Comme rien ne se passe, je le texte.

Je suis devant chez toi. Peux-tu m'ouvrir, s'il te plaît ?

J'attends quelques minutes. Toujours rien. Je sors de l'auto et vais vérifier de plus près. Mais on ne peut rien voir. Je marche un peu aux alentours, cherchant une issue possible. Je pourrais essayer de grimper. Mais étant donné que la clôture en fer forgé se termine par des pointes, cette possibilité ne s'avère pas très alléchante. Je me résigne à l'idée qu'il m'est impossible de franchir le passage. Je m'assois dans l'auto et réfléchis. Je pourrais retourner chez moi et attendre qu'Alex me fasse signe. Mais je veux le voir le plus vite possible. « C'est vraiment ironique, ma belle ! songé-je. Tu étais ici il y a un peu moins de deux heures et tu es partie ! »

Après avoir incliné mon siège, j'écoute de la musique.

* * *

Quelqu'un me soulève. J'ouvre les yeux ; je me sens complètement perdue. Il fait noir autour de moi. On me dépose sur un siège.

— Alex ? m'enquiers-je d'une voix endormie.

— Oui, ma douce, c'est moi, chuchote-t-il à mon oreille. Ne bouge pas, je vais fermer la porte.

J'entends une portière claquer.

Ensuite, Alex vient s'asseoir sur le siège du conducteur. Il franchit les grilles. Celles-ci, que j'ai regardées si longtemps ce soir, m'ont hypnotisée au point que je me suis endormie. L'auto entre dans le garage. Alex coupe le moteur et sors rapidement du véhicule. Au moment où je pose la main sur la poignée, la portière s'ouvre. Accroupi près de moi, Alex me demande :

— Veux-tu que je te porte ?

— Non, merci, ça va aller, dis-je avant de m'extirper de l'auto.

Une fois debout, nous nous regardons quelques secondes en silence. Puis Alex prend la parole.

— La batterie de ton auto est à plat. Tu écoutais de la musique, j'imagine ?

— Oui... Quelle heure est-il ?

— Minuit moins le quart.

— Oh ! m'écrié-je, surprise qu'il soit si tard. Je suis revenue ici vers vingt heures.

— Je sais. J'avais laissé mon téléphone dans l'auto. Quand j'ai vu ton texto, il était près de vingt-trois heures. J'ai regagné directement la maison, même si je ne croyais pas que tu serais encore là. Je suis content que tu sois revenue.

Je souris timidement.

— Ton comportement à l'église m'a blessée. En fait, ce n'est pas ce qui s'est passé dans l'église, mais plutôt à la sortie.

— Je sais.

— Et bien que je ne comprenne pas où tu veux en venir avec tes interdictions – dont certaines me frustrent plus particulièrement –, je veux nous donner une chance d'aller au bout de cette histoire.

— OK..., répond-il avec un brin d'interrogation dans la voix.

— J'ai dressé la liste des règles qui semblent de mise dans notre relation. Veux-tu qu'on en discute ?

— Certainement, accepte-t-il avant de m'inviter à entrer dans la maison par la porte communicante.

Je me dirige vers le sofa confortable du salon pendant qu'Alex allume les lampes et met de la musique en sourdine.

Je m'installe en tailleur avant de consulter la liste des règles que j'ai écrites plus tôt sur la plage.

— Veux-tu un verre de vin ? me demande-t-il de la cuisine.

— Oui, s'il te plaît, réponds-je, les yeux rivés sur mon cellulaire.

— J'imagine que tu n'as pas soupé ?

— Euh... non, réalisé-je tout à coup. Et toi ? le questionné-je en me tournant vers lui.

— Moi non plus, déclare-t-il. As-tu le goût de quelque chose en particulier ? s'informe-t-il en ouvrant la porte du réfrigérateur.

— Pas particulièrement. Fais-moi une surprise !

Il referme la porte et me sourit. À son air espiègle, je devine qu'il a une idée.

Alex m'apporte un verre de vin, puis il regagne la cuisine.

— As-tu besoin d'aide ? m'enquiers-je.

— Non, ça va aller. Même si ce repas sera des plus élaborés, je devrais être capable d'en gérer la préparation. Tu voulais une surprise, alors ne regarde pas !

Moins de cinq minutes plus tard, Alex revient avec une planche de bois sur laquelle repose un pain croûté – dont la moitié a été tranchée –, deux couteaux et un pot de Nutella. Je suis ravie. Il s'installe à côté de moi sur le canapé.

— Belle surprise ! m'exclamé-je.

— Tu aimes toujours autant le Nutella ?

— Bien sûr ! Merci ! dis-je avant de croquer à pleines dents dans la tranche de pain généreusement tartinée que je viens de me préparer.

Pendant qu'il se sert à son tour, Alex m'explique :

— J'avais prévu du pain, des fromages et des pâtés pour le souper. Mais j'ai pensé que ce serait un peu lourd à cette heure-

ci.

— Du pain frais, du Nutella et du vin, c'est encore mieux ! Un vrai festin !

Mon cellulaire est sur le sofa, du côté opposé à Alex. Il se penche légèrement par-dessus moi pour le voir.

— Donc tu as écrit des règles ?

— Oui, confirmé-je après avoir avalé une bouchée de pain.

Je saisis mon téléphone et le tourne légèrement vers Alex pour qu'il puisse lire en même temps que moi. Son visage est tout près du mien. Très près, même, puisqu'il se colle pour bien voir le texte. Je lui jette un coup d'œil furtif. Il lit les règles, puis il effleure mon écran pour faire apparaître la cinquième. Ensuite, il me regarde.

— La dernière règle pourrait être la seule, en fait, formule-t-il.

Je fixe mon écran : *5- Lui faire confiance.*

— Les autres découlent toutes de celle-là, ajoute-t-il en s'emparant de mon cellulaire.

Il tape quelque chose. Ensuite, il me remet l'appareil.

6- Toujours me souvenir qu'il m'aime réellement, totalement, inconditionnellement.

Je le dévisage intensément. Puis, après avoir regardé mon téléphone, j'annonce en souriant :

— Il est minuit sept.

— Ah oui ? Merci de me tenir informé de l'heure exacte, répond-il, l'air amusé.

— Nous sommes donc demain... je veux dire que mercredi soir est passé. Par conséquent, quand j'ai dit que je ne voulais pas qu'on s'embrasse ce soir...

— Cela signifie que le temps limite est écoulé...

Je prends une gorgée de vin, puis je dépose ma coupe par terre. Ensuite, je m'installe à califourchon sur Alex.

— La règle numéro 3 mérite qu'on la clarifie un peu, formulé-je. Ai-je accès, oui ou non, à ceci ? demandé-je en posant ma main sur son pénis par-dessus son jeans.

— Non, émet-il d'une voix à la fois rauque et peu convaincante.

Je glisse ma main à l'intérieur de son pantalon. Je touche la pointe de sa queue qui s'éveille. Ce frôlement, rendu difficile par le tissu rêche du pantalon, m'excite totalement. Je le touche enfin !

— Non, ma douce..., murmure-t-il en retirant ma main. Il ne faut pas aller plus loin, car je n'aurai pas la force de résister.

Je suis déçue ; j'étais si près du but. Mais je veux respecter les règles. Je saisis le pot de Nutella pour y tremper mon doigt et j'étale du chocolat sur la lèvre inférieure de cet homme *sexy*. Puis je me mets à lécher sa bouche. Je savoure le Nutella mêlé au goût unique d'Alex. Je colle mes lèvres doucement sur les siennes. Il place ses mains sous mes fesses, qu'il prend en coupe. Il les flatte sensuellement. Ses lèvres se font plus pressantes sur les miennes. Nos langues s'entremêlent. Je promène mes mains sur sa poitrine et les descends sur son abdomen. Je fantasme sur ce corps que je ne peux pas encore posséder. Nos respirations s'activent. Ses mains glissent de mes fesses pour venir chatouiller le bas de mon dos sous mon chandail. Je recule légèrement pour qu'il puisse me retirer mon vêtement. Ce qu'il s'empresse de faire. Je porte un soutien-gorge corail dont les bonnets, rattachés par des lacets, sont légèrement transparents. Je vois le désir dans le regard en feu d'Alex, en plus de le sentir très bien entre mes jambes. Je me mets à bouger d'une façon suggestive sur lui, en me positionnant comme s'il me pénétrait.

— Non, non..., émet-il dans un souffle à peine audible tout en basculant sa tête vers l'arrière.

Je sais qu'en agissant ainsi je le torture et je transgresse les règles. Donc, même si cela m'est extrêmement pénible, je

décide de cesser de remuer.

— Merci..., chuchote-t-il.

Je l’embrasse tout en trempant mon doigt dans le Nutella. Puis je l’insère dans sa bouche. Il le lèche puis le suce. À son tour, il enduit son doigt de chocolat. Ensuite, il l’amène à mes lèvres. Je lui donne un coup de langue, en regardant Alex droit dans les yeux. Je lèche le tour de son doigt. Je ramène ma langue sur le bout. Soudain, je plonge ma bouche jusqu’à la base de son doigt. J’exerce des mouvements de va-et-vient. Les yeux fermés, Alex manifeste doucement sa satisfaction. Je glisse son doigt dans le pot de Nutella. Alex m’observe avec curiosité. Après avoir écarté le bonnet de mon soutien-gorge, j’enduis mon mamelon de Nutella. Une décharge électrique me parcourt le corps. Avec le doigt d’Alex, je trace de petits cercles sur mon mamelon. Je respire de façon saccadée. En me voyant perdre le contrôle, Alex retire ma main de la sienne pour continuer par lui-même. Il joue avec mon mamelon durci d’une main et, de l’autre, il m’enlève mon soutien-gorge. Il trempe son doigt généreusement dans le Nutella et étend de la tartinaie sur le sein qui était encore intact, puis il en ajoute sur l’autre. De ses deux mains, il dessine maintenant des cercles autour de mes mamelons. La texture du Nutella multiplie les sensations. Toujours assise sur Alex, je le regarde me donner du plaisir alors qu’il est concentré sur mes seins, comme s’il créait une œuvre d’art. Il approche ses deux doigts de ma bouche pour que je les lèche, ce que je fais avec bonheur. Quelques instants plus tard, il pose ses mains sur mes fesses et me soulève pour me rapprocher de lui. Mes seins se trouvent à la hauteur de son visage.

— Je n’ai jamais autant apprécié le Nutella ! s’exclame-t-il.

Il prend un de mes seins dans sa bouche. Il le lèche, le suce. Je gémiss. Je me tortille. Il plaque une main dans mon dos pour me retenir. Puis sa bouche s’empare de mon autre sein. Il le lèche avec autant d’enthousiasme. Un feu me parcourt, de mes seins jusqu’à mon entre-cuisse. Alex revient au premier sein. Il lui donne des coups de langue ; chacun me procure une sensation inouïe. Il lève la tête vers moi pour que je l’embrasse. Il me fait basculer et m’allonge délicatement sur le dos. Il déboutonne mon capri et baisse la fermeture éclair puis tire doucement vers le bas pour le faire passer sur mes hanches. Avec ses pouces, il accroche ma culotte pour qu’elle suive le mouvement, elle aussi. Il m’enlève tout. Je suis complètement nue. Lui, il est encore tout habillé. Ses genoux sont placés de chaque côté de mon corps.

— Enlève au moins ton chandail, dis-je d’une voix éraillée.

Il me sourit avant de m’obéir. Je vois un petit tatouage sur son pectoral gauche. C’est un arbre, avec une entaille au centre de laquelle il y a un cœur. J’ai l’impression de voir l’image que j’ai eue en tête toutes ces années à cause de la lettre qu’il m’avait laissée. *Et que l’entaille est la douleur que je ressens lorsque tu n’es pas là. Où que je sois, tu es en moi. Et la seule façon de t’enlever de mon corps serait de me tailler le cœur.*

Du bout des doigts, je caresse doucement le tatouage. Alex pince les lèvres. Il y a de la douleur dans son regard. Je promène mes doigts sur son torse ferme, fascinée par ce corps que j’ai si bien connu et que je désire encore tellement. Ses yeux sont fermés. Il semble apprécier chacun de mes touchers. J’effleure ses mamelons durcis. Sa respiration se fait plus haletante. Il ouvre les yeux.

— Tu me brûles.

Il dépose des baisers entre mes seins, puis il tète l’un d’eux. Je me cambre sous lui. Je sens alors très bien son érection entre mes jambes. Juste au bon endroit. S’il était nu, il pourrait me prendre tout de suite. Il serre les genoux pour m’empêcher de bouger.

— Aïe ! crié-je, à moitié coincée.

Je sens son sourire sur mon sein, qu’il prend entre ses dents. Je me cambre encore, mais cette fois-ci je ne peux pas aller aussi haut, donc je ne sens plus la dureté d’Alex. C’est ce qu’il voulait.

Il suce mon autre sein. Il embrasse mon ventre, passe sa langue dans mon nombril puis descend sur mon triangle enflammé. Il donne des baisers à la tête de celui-ci puis passe sa langue sur mes lèvres gonflées de plaisir. Il l’insère entre les deux, alors qu’elles sont collées solidement parce que mes jambes sont fermées, coincées par ses genoux. Je frissonne de plaisir. Il touche à peine à ma perle. Je veux qu’il la prenne dans sa bouche. Je n’en peux plus. Je veux qu’il me fasse jouir. Je tourne ma tête d’un côté et de l’autre.

— Alex..., haleté-je.

— Oui ? dit-il en levant la tête, l'air amusé.

— Je te veux.

— Pas ce soir, féline. Mais...

Il prend une de mes jambes et la pose sur son épaule. Ensuite, il se met enfin à lécher ma perle ardente. Je sens monter le plaisir ; je voudrais que ça ne s'arrête jamais. Sa bouche parcourt ma féminité. Puis c'est l'extase. Une vague de chaleur m'envahit. Je crie. Je me tortille en tirant Alex par les cheveux. Il embrasse le bas de mon ventre puis dépose sa tête à la hauteur de mon nombril. Mes jambes entourent son dos pendant qu'il caresse l'intérieur de ma cuisse.

Au bout de quelques instants, un grand frisson me secoue.

— Tu as froid ? me demande-t-il avec un sourire.

— Oui, un peu.

Il s'étend sur moi.

— Une douche, ça te dirait ?

L'idée me tente vraiment, mais j'hésite. Pour moi, prendre sa douche chez l'autre représente une étape significative dans un couple. Je pourrais aller me doucher à la maison. Je me souviens alors que la batterie de mon auto a besoin d'être rechargée et que je n'ai pas encore appris la troisième vérité. De plus, à cause du Nutella, je me sens collante.

— C'est vrai que c'est une décision difficile à prendre ! me taquine Alex.

— OK, j'accepte ta proposition.

* * *

Dans la salle de bain du haut, il m'explique comment régler l'eau dans la douche. Les deux murs de l'installation sont en céramique beige, en forme de brique, et les deux autres côtés sont vitrés. La force des jets est ajustable sur les deux murs. En plus, il y a un gros pommeau à effet de pluie au-dessus.

— Ça va aller, car cette douche ressemble à la mienne.

— Dans ce cas, je te laisse, dit-il en se dirigeant vers la porte. Si tu as besoin de quoi que ce soit, crie et j'arriverai en courant pour te secourir !

Je hausse les sourcils.

— Je ne peux pas te sauver dans toutes les situations, par contre, explique-t-il. Te faire un shampoing, te frotter le dos, tuer une araignée, c'est mon domaine. Mais te faire l'amour sous la douche ne fait pas encore partie de mes pouvoirs.

— Ah non ? Est-ce que tu acquerras bientôt tes cartes de compétences ?

— Ça s'en vient. Il ne reste plus que quatre semaines. Et comme j'y mets toute mon énergie, j'espère bien les obtenir, ces fameuses cartes !

Je souris. Alex ferme la porte. Je lui suis reconnaissante de me laisser un peu d'intimité. Car même s'il m'a vue nue, j'aurais été gênée de me déshabiller devant lui, à froid.

Après la douche, en m'essuyant, je regarde mes vêtements par terre. Je n'ai pas le goût de les remettre. Soudain, j'entends cogner à la porte.

— Est-ce que je peux entrer ? me demande Alex.

— Oui !

Je me suis enroulée dans une grande serviette blanche. Alex entre dans la pièce. Il fige en me voyant, mais il se reprend

rapidement.

— Veux-tu que je m’occupe de ton auto ce soir... ou demain ? s’informe-t-il sur un ton prudent.

— Demain ? m’étonné-je.

— Oui. Tu pourrais dormir ici. Il est plus d’une heure du matin. Et je ne t’ai pas encore dévoilé la troisième vérité. Je pourrais coucher dans la chambre d’amis.

— Non, réponds-je rapidement. (Il hoche la tête, comme s’il s’attendait à cette réponse.) Non, reprends-je plus doucement, je ne veux pas que tu couches dans la chambre d’amis. Je veux dormir avec toi.

Tout d’abord, il a l’air réellement surpris, puis le ravissement se lit sur son visage.

— Parfait. Mais si tu dors avec moi, peux-tu porter le vêtement le plus laid qui est dans ma garde-robe, s’il te plaît ? lance-t-il, l’air piteux.

Je m’esclaffe.

— Je vais essayer de trouver quelque chose qui ne me rendra pas affriolante. Tu prends ta douche ? lancé-je lorsqu’il dépose une serviette sur le crochet.

— Oui.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, crie et je viendrai te secourir ! formulé-je sur un ton moqueur. Et j’ai déjà mes cartes de compétences, moi ! ajouté-je avant de quitter la salle de bain.

— Très drôle ! crie-t-il.

De la chambre, j’entends l’eau de la douche commencer à couler. J’imagine Alex en train de se laver les cheveux, les muscles de ses bras et de son dos au travail. Ou peut-être est-il appuyé, les deux bras sur le mur, et qu’il laisse l’eau couler sur son dos musclé ? Ou mieux encore, peut-être que nos jeux sur le sofa l’ont excité et qu’il masse vigoureusement sa queue tendue ? Vite, je dois chasser ces idées de ma tête car le désir d’aller le rejoindre devient insoutenable. J’entre dans le *walk-in* et me mets à la recherche d’un vieux chandail. Mais je ne trouve rien. Et il me faut un vêtement assez long, car je ne porterai pas de sous-vêtements. J’opte donc pour une chemise bleue ; je roule les manches et détache les trois premiers boutons du vêtement.

Du balcon de la chambre, je contemple la cour arrière. Alex vient me rejoindre.

— C’est vraiment ce que tu as trouvé de plus laid ? lance-t-il sur un ton découragé.

Je lui fais face en m’accoudant à la balustrade derrière moi. Ses cheveux mouillés paraissent plus noirs que d’habitude, et ses yeux bleus perçants me fixent, interrogateurs. Alex porte un bas de pyjama qui lui tombe sur les hanches. Son boxer dépasse un peu de la taille de son pantalon. Il est toujours beau, mais en ce moment il est vraiment *sexy*. Je ne me priverai certainement pas de l’admirer, bien que je doive me restreindre à regarder sans toucher.

— J’ai pensé mettre la chemise blanche, mais elle est transparente, expliqué-je pour prouver ma bonne volonté. Et ce genre de vêtement couvre davantage mes cuisses que ne l’aurait fait un chandail. Car évidemment, je ne porte pas de sous-vêtements ! ajouté-je pour l’achever.

Il roule les yeux en prenant une grande respiration.

— Veux-tu venir avec moi pour connaître la vérité suivante ? me demande-t-il pour, je présume, passer rapidement à autre chose.

— Certainement ! réponds-je en passant devant lui.

Il me pince une fesse.

— Aïe ! protesté-je en feignant l’incrédulité.

Lorsque je franchis le seuil de la chambre, je regarde vers la pièce au fond du couloir, où l'information de la semaine passée m'a été révélée.

— Non, ce n'est pas là, cette fois-ci. La porte à gauche, me souffle-t-il à l'oreille en touchant ma taille pour me faire tourner dans la bonne direction.

Ce simple geste me remplit de chaleur. Et il me donne le courage de marcher vers ce que je crains découvrir : une autre vérité générant un flot d'émotions négatives.

Cette porte est celle de la salle de billard. Comme elle est fermée, j'ignore si la pièce a conservé la même fonction depuis ma visite de la semaine dernière. Je m'immobilise devant elle. Alex me sourit. Je tourne lentement la poignée. Une fois la porte ouverte, j'observe l'endroit. À première vue, tout semble pareil. La table de billard moderne au centre de la pièce, montée sur des pattes massives et courbées en acier inoxydable, est recouverte d'un tissu noir. Une lampe de couleur argent, dont la lumière est tamisée, la surplombe. Le mur donnant sur la cour arrière est entièrement vitré, du sol au plafond. Un panneau affichant *EXIT*, en rouge, comme on en voit dans les lieux publics, surmonte au centre ce mur vitré. Un bar longe le mur de gauche, mitoyen de la chambre d'Alex. Une porte, de la même couleur que le mur, donc difficile à percevoir, donne directement accès à sa chambre. Deux sofas noirs jouxtent le mur de droite, autour desquels se trouvent deux tables hautes et des tabourets. Une énorme fenêtre perce le centre de ce mur. Je ne vois rien dans cette pièce qui me fournit le moindre indice quant au dévoilement du prochain secret d'Alex.

Il pose sa main dans le bas de mon dos. Un frisson me parcourt. Est-il causé par le désir ou l'inquiétude ?

— Va devant la porte-fenêtre, m'ordonne-t-il.

J'avance lentement. La porte-fenêtre est englobée dans le mur vitré, juste sous l'enseigne lumineuse indiquant la sortie. Une fois devant elle, j'entends un bruit sourd, comme un loquet s'abaissant. Je me retourne d'un coup. Alex vient de fermer une porte noire à barreaux, identique à celle que l'on trouve dans une prison, sur la porte de la pièce.

Je plisse les yeux devant cet objet inhabituel. Alex contourne la table et vient me rejoindre.

— Cette nuit-là, lorsque j'ai été pris en possession de dix kilos de cocaïne, j'ai dû faire un choix, indique-t-il. La prison, ajoute-t-il en pointant son doigt vers la porte à barreaux, ou...

Il ouvre la porte-fenêtre. Je fais un mouvement vers l'avant, mais Alex me retient immédiatement le bras d'une main et plaque son autre main sur mon ventre, pour me retenir davantage. Je penche la tête vers l'avant : il n'y a pas de patio. Si j'avançais, je tomberais dans le vide. Du deuxième étage.

— Ou quoi... ? reprends-je. Le suicide ?

— Non, dit-il en reculant d'un pas, ce qui m'entraîne dans son mouvement. L'exil, précise-t-il en montrant le panneau *EXIT*.

— L'exil ? répété-je, interloquée.

— Oui, déclare-t-il avant de refermer la porte-fenêtre et de la verrouiller.

Ensuite, il se tourne vers moi et continue :

— Comme il s'agissait de mon premier délit, on m'a informé de mes deux choix : la prison à long terme ou l'exil. Dans ce dernier cas, mon avocat pouvait plaider la clémence, pendant mon absence, en prouvant mon désir de couper les ponts avec les influences négatives qui m'avaient supposément entraîné dans le vice de la drogue.

— Mais la drogue ne t'appartenait pas ! Tu aurais pu te battre en cour et le prouver.

— À qui d'autre aurait-elle pu appartenir ?

— Quoi ? ! m'exclamé-je en écarquillant les yeux. La cocaïne était à toi ?

— Non, non ! dit-il en m'encadrant de ses deux bras. Mais le contexte ne jouait pas en ma faveur. La drogue avait été trouvée dans mon auto. Au sens de la loi, j'étais coupable.

— Mais tu étais innocent, jusqu'à preuve du contraire.

— Je n'étais pas considéré comme innocent. Les faits étaient très clairs : un policier avait trouvé dix kilos de coke dans mon sac, dans mon auto. Et c'est moi qui conduisais.

— Mais...

— Aller en prison n'était pas une option pour moi. Je t'aurais perdue à jamais. Même si, au début, tu serais peut-être venue me visiter, tu te serais fatiguée de vivre dans l'attente.

— J'ai vécu les sept dernières années dans l'attente d'un gars, de qui je ne recevais aucune nouvelle. Au moins, si tu étais allé en prison, j'aurais su que tu étais vivant !

— Oui, mais je n'étais pas coupable, donc je refusais de faire de la prison. Et je voyais l'exil comme une chance de m'en sortir mieux, autant physiquement que psychologiquement.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas informée ?

— Je ne pouvais pas. On m'a accordé quinze minutes de réflexion, puis j'ai été conduit à l'aéroport. Il m'était formellement interdit d'entrer en contact avec qui que ce soit.

— Je n'ai jamais entendu une histoire semblable ! m'écrié-je, abasourdie. Mais bon, je n'ai jamais évolué dans le milieu de la drogue.

— Ce n'est pas une situation habituelle. Ni dans le domaine de la drogue, ni dans la justice en général. Mais je ne le savais pas. Parce que moi non plus, je n'évoluais pas dans le monde interlope.

La porte de prison paraît froide et lourde. Je me détache des bras d'Alex et marche vers l'enseigne *EXIT*. Je regarde à travers la porte-fenêtre. Je pense au saut dans le vide qu'Alex a dû faire sept ans plus tôt. À sa place, aurais-je choisi la même option ? Si la bataille était perdue d'avance, j'aurais probablement sauté, moi aussi. Mais j'aurais tenté de toutes les façons de lui donner des nouvelles. Nous venions de célébrer, de façon très romantique, notre première année ensemble, et il avait dû me quitter, sans pouvoir me dire adieu. Il savait que je me réveillerais seule le lendemain matin. D'ailleurs, était-il déjà dans l'avion à mon réveil ?

Cette histoire est si étrange... Alex se tient près de la table de billard. Comme un tigre, il guette mes mouvements, mes réactions.

— Je suis fatiguée, déclaré-je. On va se coucher ?

Je jette un coup d'œil vers la porte de prison. Je n'ai pas le goût de passer par là.

— Oui, dit-il en m'indiquant la porte camouflée dans le mur adjacent à sa chambre pour m'éviter celle représentant la criminalité.

Dans sa chambre, il me prend la main.

— Je veux seulement te montrer quelque chose avant qu'on dorme.

— C'est bon ou mauvais ? demandé-je alors que nous nous dirigeons vers la pièce au fond du couloir.

— Bon.

Alex ouvre la porte et me laisse entrer la première. Il allume les lumières. La pièce est encore tapissée de miroirs, mais elle est maintenant remplie d'appareils d'exercice : un tapis roulant, un appareil elliptique, un vélo stationnaire, des poids libres, un tapis d'exercice. Un écran géant orne un mur et des haut-parleurs ont été installés à plusieurs endroits.

— Wow ! Beau gym ! m'exclamé-je, impressionnée autant par l'équipement que par la vitesse à laquelle la transformation s'est produite.

Je me promène parmi les appareils.

— Je tenais à ce que tu vois la salle d'un autre œil. Je ne veux pas que tu te sentes mal à l'aise dans la maison.

— Hum ! J'aime mieux les idées de cette décoratrice. Tu devrais renvoyer la précédente.

Il rit.

— Moi aussi, je préfère ce décor. Tu viens te coucher, féline ?

— Oui, dis-je en passant devant lui pendant qu'il éteint les lumières. Est-ce que ça signifie que la porte de prison disparaîtra cette semaine ? demandé-je lorsque nous empruntons le couloir.

— C'est ce qui est prévu. Pourquoi ?

— Juste pour savoir, réponds-je innocemment.

— Allez, donne-moi la vraie raison.

— Bah ! C'est juste que cette porte me donne des idées, déclaré-je avant de me glisser dans le lit.

— Quel genre d'idées ? s'enquiert-il, le regard intéressé, avant de se coucher à son tour.

— Du genre de celles que nous ne pouvons pas encore faire.

— Mais que nous pourrions peut-être faire dans quelques semaines...

— Peut-être... ?

— Oui. Mais tu sais que la décision finale te reviendra.

— Je peux la prendre tout de suite, cette fameuse décision, murmuré-je en me collant contre lui, mes jambes nues enlaçant les siennes.

Cette position a fait remonter légèrement la chemise sur mes jambes ; mon entrejambe nu se retrouve maintenant contre sa cuisse. Je pose la tête sur sa poitrine.

— Tu décideras lorsque tu auras toutes les informations en main. Et si tu acceptes d'être avec moi, ça me fera plaisir de te prendre, comme tu le souhaites, contre cette porte de prison. Attachée ou non, par-devant ou par-derrrière, je réaliserai tous tes fantasmes pour mon plus grand plaisir.

Les images qui me viennent en tête me procurent une sensation brûlante qui traverse mon corps en entier. Alex ressent probablement la même chose. Pour m'en assurer, je descends rapidement ma main sur sa queue pour en vérifier la dureté. Son érection me prouve que j'ai vu juste.

— Hé ! proteste-t-il en tirant sur ma main.

Les lumières sont éteintes, alors je ne peux pas voir ses yeux. Mais sa voix semblait amusée.

Je m'installe sur le dos.

— Finalement, ce n'est peut-être pas une bonne idée que tu gardes cette porte. Elle pourrait nous rappeler de mauvais souvenirs.

— C'est possible. Mais je t'avoue que les images que j'ai présentement en tête ne sont vraiment pas désagréables.

J'émet un petit rire.

— Nous déciderons plus tard, conclut-il.

Après une courte pause, il ajoute :

— Vous êtes aussi indépendante que dans le temps lorsque vient le moment de dormir, mademoiselle Morano, dit-il, faisant allusion à ma position sur le dos.

— Oui.

J'aime bien avoir de l'espace lorsque je dors. Je déteste même dormir en cuillère. Jusqu'à ce que je m'endorme, il n'y a qu'une chose que j'aime. Et Alex le sait.

— Je peux ? demande-t-il en plaçant sa main sur mon sein gauche, sa tête reposant près de la mienne.

— Oui..., murmuré-je dans un sourire.

Jeudi 10 juillet

— Il veut aussi des cracheurs de feu, m’informe mon père.

— Super ! répond Amélie sur un ton sarcastique. En plus des jongleurs, du caricaturiste et des jeux de foire. Je n’aurai qu’à me maquiller en mime et nous pourrons partir à la conquête du Vieux-Montréal !

— C’est vrai ! lancé-je en riant.

Amélie et moi étions en réunion pour préparer l’événement de samedi prochain, un trentième anniversaire de mariage, lorsque mon père était venu nous interrompre. Il revenait d’un dîner avec M. Lafond, qui lui avait évidemment parlé de la soirée pour l’anniversaire de son fils.

— Peu importe ce qu’il veut, tant que c’est faisable, déclare mon père. Et que cela ne nuit pas à la montagne.

— C’est sûr que c’est facile de trouver un cracheur de feu à trois semaines d’avis, commente Amélie. Tout le monde en a un dans sa famille. Ce sera quoi, la semaine prochaine ? Un phoque avec un ballon sur le nez ?

— Tu es mieux de ne pas le lui proposer, dit mon père à Amélie sur un ton amical. (Puis il se lève.) Bernard pourrait aimer ton idée, ajoute-t-il en se levant.

Puis il s’adresse à moi :

— Tu te rappelles que je veux être tenu au courant du service du repas ainsi que de celui du vin pour cette soirée ?

— Oui, papa. Et ne t’inquiète pas : la famille de M. Lafond aura droit à une journée mémorable, ainsi que maman et toi.

— Je le sais, car c’est la meilleure organisatrice au pays qui s’occupe de tout ! me lance-t-il avec un clin d’œil. Bon après-midi, les filles !

— Bon après-midi ! lui répondons-nous en chœur.

— Non mais, un cracheur de feu ! s’exclame Amélie, découragée. Combien y aura-t-il d’invités à cet anniversaire-là ?

— Au total, 172 personnes : 58 adolescents, 32 enfants et 82 adultes.

— Cinquante-huit ados blasés, que rien ne peut impressionner...

— Ça va bien se passer. Ils pourront faire de la tyrolienne, et les spectacles devraient les intéresser. C’est seulement qu’ils ne le montreront peut-être pas. Et tu sais, c’est une généralisation, cette idée que les ados sont tous blasés.

Mon assistante semble perdue dans ses pensées.

— Peut-être qu’on pourrait faire venir Miley pour un peu de *twerking* ? s’écrie-t-elle soudain. Ça les réveillerait, ça !

En guise de réponse, je hausse les sourcils.

— Elle demande sûrement trop cher, ajoute Amélie.

— C’est exactement à cause de son prix trop élevé que je ne retiens pas ta brillante idée ! déclaré-je ironiquement.

En ramassant les nombreuses feuilles éparpillées sur mon bureau, je reprends :

— Je pense que nous avons fait le tour pour aujourd’hui.

Amélie me fixe avec un petit sourire.

— Est-ce que ton père sait que tu « twerks » avec Alex ?

— Quoi ?

— Tu resplendis comme lorsque tu as... un homme dans ton lit.

Devant mon silence, mais surtout devant mon expression faciale qui signifie que je suis découragée de ses propos, elle reprend :

— Ton attitude générale prouve que tu as un homme dans la peau. Et comme Alex est de retour, impossible qu'il s'agisse d'un autre que lui. Ce serait humainement, mathématiquement, logiquement impossible.

— Au risque de te décevoir, sache que je ne couche pas avec Alex.

C'est vrai qu'Alex et moi n'avons pas de relations sexuelles.

Elle plisse les yeux.

— Hum ! Est-ce que tu le vois encore ?

— Parfois, réponds-je en soutenant son regard.

J'essaie de rester impassible.

— Et ces rencontres se passent bien ?

— Oui.

— C'est sûr que, depuis le temps où tu l'espérais, le simple fait de le savoir tout près peut s'avérer aussi extatique que les orgasmes à répétition typiques du début d'une relation, formule-t-elle, très sérieuse. Ta famille ne le sait pas, j'imagine ?

Je secoue la tête.

— Je comprends. Alex est-il aussi chaud qu'avant ?

Je souris. La première image de lui qui me vient en tête est celle où il portait son pantalon de pyjama. Oui, il est vraiment *hot* ! Je hoche la tête, sans rien laisser voir de l'excitation qui m'habite.

* * *

Le soir même, je rejoins mes trois meilleures amies chez Jade. Elle demeure dans un condo dans la rue Saint-Denis, à Saint-Sauveur. Comme il n'y a que deux propriétaires, Jade et un homme à la retraite qui adore le ski, l'immeuble a été construit de façon à offrir de l'intimité à chacun d'eux. À l'avant, les deux portes d'entrée sont positionnées dans des angles opposés, tandis qu'à l'arrière la piscine creusée sépare leur terrasse respective, qui sont toutes deux protégées par un muret. Puisqu'il fait beau, je devine que les filles sont assises dans la cour. Je contourne la bâtisse.

— Bonjour, les pitounes ! clamé-je en entrant dans la cour.

Les trois me saluent.

— *Oh my God* ! As-tu couché avec lui ? me lance Jade.

— Quoi ?

— Ton visage, ton attitude... Tu rayannes !

— Non, je n'ai pas couché avec Alex, réponds-je, un peu irritée. Et quelqu'un peut m'expliquer comment on peut lire dans le visage d'une personne qu'elle a baisé ? Surtout que, dans le cas présent, c'est faux !

— Tu as sûrement eu un orgasme, alors ? suppose Érika.

Mes trois amies boivent un mojito. J'ai vraiment besoin d'un verre.

— Est-ce que je peux avoir un mojito, s'il te plaît ? demandé-je à Jade.

— Bien sûr ! dit-elle en se levant. Mais tu ne t'en tireras pas si facilement !

Reprenant mon calme, je regarde mes copines. Elles me dévisagent avec un petit sourire niais. Je décide d'ignorer cette

provocation.

— Et pour vous, ça se passe bien ? questionné-je Méhanne et Érika.

Depuis mon message de la semaine dernière, pour lui signaler son erreur de destinataire lors de l'envoi d'un texto, je n'ai eu aucune nouvelle d'Érika. Manifestement, elle avait décidé d'attendre à ce soir pour nous parler de sa nouvelle flamme.

— Mes vacances se passent super bien, m'apprend Méhanne.

— Qu'est-ce que tu fais de bon ? m'enquiers-je en me laissant tomber à côté d'elle sur le sofa coussiné.

— Je fais de plus en plus de vélo. D'ailleurs, Marc et moi aimerions découvrir une nouvelle piste chaque fin de semaine durant l'été. Samedi dernier, nous sommes allés dans le coin de Rigaud. C'était vraiment beau.

— C'est *cool* ! dis-je, sincère. Surtout que vous aimez le cyclisme tous les deux.

— Oui. C'est sûr que Marc est beaucoup plus rapide que moi. Mais quand nous en faisons ensemble, il pédale plus lentement. Ou parfois il va à son rythme et m'attend plus loin.

Jade revient avec mon mojito. J'en profite pour jeter un coup d'œil à Érika pour vérifier si elle a ressenti la même inquiétude que moi face aux propos de Méhanne. Son expression me confirme que oui. Le copain de Méhanne a tendance à être égoïste. Sérieusement égoïste.

— Quand il va plus vite, comment tu fais pour savoir où il t'attend, surtout si vous êtes sur une piste inconnue ? m'informé-je.

— Nous préparons notre itinéraire avant de partir. Marc détermine alors des arrêts. Donc, quand je vois qu'il accélère, je sais que je le reverrai au prochain point qu'il a identifié.

— Est-ce qu'il t'avertit lorsqu'il accélère ? demande Érika d'un ton sec.

— Non, dit Méhanne en balayant cette idée du revers de la main. Il n'a pas besoin de le faire, car je le vois bien qu'il me distancie. Et puis il a son iPod sur les oreilles. De toute façon, ce n'est pas idéal de se parler à la vitesse qu'on roule.

— Pourquoi ne fait-il pas du vélo tout seul, tant qu'à y être ! exprime Jade sur un ton méprisant.

— Une journée sur deux, il y va seul. Par exemple, si le samedi on se promène ensemble, le dimanche je ne l'accompagne pas. Comme ça, une journée durant le week-end, on passe du temps de qualité en couple...

— ... durant lequel il se tient loin de toi les trois quarts du temps, commente Jade, l'air découragé.

— Ben non, ce n'est pas si pire que ça ! se défend Méhanne.

— Ah non ? s'écrie Jade dont la haine envers Marc est connue. Tu dirais que la proportion du temps qu'il pédale avec toi – près de toi, je veux dire – équivaut à quoi ?

Méhanne réfléchit. Jade, Érika et moi savons que l'estimation qu'elle nous donnera sera bonifiée, puisqu'elle a tendance à prendre le parti de Marc lorsque nous remettons en question l'amour de son copain pour elle.

— Je dirais la moitié du temps, répond-elle en baissant les yeux.

— Et il a réussi à te faire croire que c'est des moments de qualité ? formule Jade.

— Mais... oui ! indique-t-elle sur un ton incertain. (Reprenant son aplomb, elle explique.) Marc et moi pratiquons un sport que nous aimons tous les deux, en pleine nature. On s'arrête de temps à autre pour jaser du paysage et manger ensemble. Il m'attend toujours.

— Ouh ! Quel romantique ! lance Jade d'une voix sarcastique. Bientôt, il te fera croire qu'aller au Costco un samedi après-midi, alors que les gens sont prêts à s'arracher un œil ou à se mordre l'oreille jusqu'au sang pour avoir une place de stationnement, c'est du temps de qualité ! *Come on*, pitoune, réveille !

Le silence s'installe. Quelques instants plus tard, je le romps :

— Je ne veux pas qu'il te brise le cœur.

— *Idem* pour moi, dit Érika.

— Il ne te mérite pas, grogne Jade. En fait, je crois qu'il est incapable d'aimer quelqu'un d'autre que sa petite personne !

Nous fixons toutes les trois Méhanne.

— Peut-être que c'est parce que vous n'êtes pas en couple que c'est difficile pour vous de voir les compromis qu'il faut faire dans une telle situation, dit-elle finalement. Marc m'aime, je le sais ; d'ailleurs, il me le répète souvent, termine-t-elle sur un ton doux.

Jade roule les yeux. Et avant que j'aie pu l'inciter par un geste discret à se calmer, elle lance :

— Oui, et il y a des gens qui disent « je t'aime » à leurs plantes. Tu vauds tellement mieux que ce narcissique, Mé. Tu mérites qu'il te prouve qu'il t'aime, pas qu'il te le dise sans agir en conséquence. Regarde-moi bien, ajoute-t-elle en se levant.

Inquiètes, Érika et moi fronçons les sourcils. Jade s'immobilise près d'un arbuste.

— Je t'aime, mon cher arbuste, qui attire tous les maudits moustiques pour qu'ils ne m'achalent pas ! déclare-t-elle. (Elle se tourne ensuite vers la maison.) Je t'aime toi aussi, ma chère maison, qui sais me garder au chaud l'hiver quand je n'ai pas d'homme dans mon lit pour le faire. Donc à peu près tout le temps !

L'air rieur, Méhanne écoute le discours débile de Jade, qui crie, en direction du côté de la maison :

— Je t'aime, mon auto, toi qui m'emmènes partout, qui endure l'odeur de mes fonds de café et les miettes de muffin qui maculent ton tapis à des endroits que je ne peux même pas rejoindre.

En se tournant vers la piscine, elle hurle :

— Je vous aime, monsieur Richard.

Et avant qu'elle se remette à délirer, son voisin réplique :

— Je t'aime également, Jade. Et dans mon auto aussi, il y a des miettes de muffin qui aimeraient bien revoir la lumière du jour. Si tu m'aimes tant que ça, pourrais-tu laver mon char ?

Nous pouffons de rire. Méhanne aussi, ce qui me soulage.

— Non, répond Jade. Je vous aime, monsieur Richard, mais pas assez pour ça !

Un rire lointain nous parvient.

— Tu comprends ce que je voulais exprimer, Méhanne, énonce Jade après avoir repris son sérieux. Dire « je t'aime », pour certaines personnes, ça représente un engagement important, quasi irrévocable, tandis que pour d'autres ce sont des mots insignifiants.

— Comme lorsqu'on les dit à sa plante ? réplique Méhanne du tac au tac.

— Oui, un peu, admet Jade, embarrassée. Mais je ne voulais pas dire que tu es une plante. En fait, je refuse que tu deviennes une plante pour un homme.

— Nous aimerions te voir avec un gars qui te rend heureuse, formulé-je. Un gars qui réalise la chance qu'il a de te côtoyer chaque jour. Peux-tu essayer, durant les prochains jours, d'analyser objectivement les actions de Marc envers toi ?

L'air songeur, elle hoche lentement la tête.

Jade lui fait un câlin.

— Je t'aime, lui murmure-t-elle. Et je te garantis que c'est le « je t'aime » le plus sincère que j'ai dit aujourd'hui !

— J’espère bien ! rétorque Méhanne en souriant. Et toi, as-tu eu la chance de revoir ton cher Antoine ?

— Oui, madame !

— Hum ! exprime Érika. D’après ton expression, il est facile de conclure que tu ne l’as pas seulement croisé dans le corridor.

— Non, déclare Jade avec un sourire satisfait. Je l’ai croisé dans son bureau...

— Dans son bureau ? ! s’exclame Érika.

— Lundi après-midi, une des recherchistes avec qui je jaisais m’a déclaré, à la fin de notre rencontre, qu’elle devait aller porter des documents à Antoine avant de courir à la garderie chercher son fils. Je lui ai donc proposé, par pure gentillesse, de faire cette commission pour elle.

— Tu es tellement serviable ! me moqué-je.

— Que veux-tu ? Je suis comme ça, lance-t-elle avec une fausse modestie. Donc je suis allée porter les papiers dans le bureau d’Antoine. Mais il n’était pas seul..., ajoute-t-elle avec un regard plein de sous-entendus.

— Non ! clame Érika en s’avançant sur sa chaise. Pas un *trip* à trois ?

Ignorant l’intervention d’Érika, Jade poursuit son histoire :

— Un de ses collègues était avec lui. Tous deux étaient engagés dans une discussion professionnelle. Je me suis donc excusée de les déranger et ai remis les documents à Antoine, avec un grand sourire. Ensuite, j’ai tourné les talons, prête à sortir, déçue d’avoir traversé tout l’immeuble pour rien. Mais il m’a interpellée en m’indiquant qu’il avait presque fini et qu’il aimerait que je reste pour discuter avec moi. Il me fixait, attendant ma réponse, alors que j’étais plantée dans le cadre de porte. Vous auriez dû voir son regard : ravageur et charmeur à la fois. Mais je ne voulais pas rester là à les écouter, son confrère et lui. J’ai donc inventé un prétexte pour m’esquiver, avant de lui préciser que je serais de retour dans une dizaine de minutes. Il m’a répondu : « Je t’attendrai. »

— Qu’est-ce que tu as fait ?

— Je suis retournée à mon bureau. La marche m’a aidée à me calmer. Et j’avais l’intention de le faire languir un peu. Quand je suis réapparue dans son bureau, ça faisait à peu près vingt minutes que je l’avais quitté.

— Excellente tactique ! la félicite Érika.

— Merci ! La première chose qu’il m’a dite, c’est que mon absence lui avait paru longue. Puis il s’est rué sur moi, pour m’embrasser. Et pour répéter les mêmes actions sensuelles que la semaine précédente.

— Pas identiques à 100 %, j’espère ? m’enquiers-je.

— Non, non ! Il y a eu des variantes très intéressantes...

— Comme... ? questionné-je.

Jade cherche la bonne réponse à donner. Érika, s’impatiantant, s’adresse à elle :

— Comme tu sembles t’autocensurer, ou avoir découvert la définition du mot *prude* dans le dictionnaire dernièrement, nous allons jouer à ton jeu préféré : Jade veut tout savoir ! Donc, est-ce qu’il y a eu des préliminaires ?

— Oui, répond Jade, l’air amusé.

— Doigt ou cunnilingus ?

— Les deux.

— Intéressant. Fellation ?

— Oui.

— Position de la pénétration ?

— Moi assise sur lui.

— Sur sa chaise, sans doute ?

— Oui.

— OK, tes réponses me satisfont, déclare Érika. Des questions dans l'auditoire ? ajoute-t-elle en se tournant vers Méhanne et moi.

Méhanne hoche la tête négativement en souriant.

— As-tu éprouvé des émotions, Jade ?

L'interpellée hésite un peu.

— Oui... mais pas cette fois-là.

Nous inondons Jade de questions : « Quoi ? » « Quand ? » « Combien de fois, en tout ? »

Elle nous regarde sévèrement pour obtenir le silence.

— Ce matin, Antoine et moi nous sommes croisés. Je sortais d'un plateau de tournage au sous-sol. J'ai traversé l'entrepôt des décors pour prendre un raccourci. En tournant un coin, je suis presque entrée en collision avec lui. Le genre de hasard auquel on rêve. Il s'est exclamé : « Belle surprise ! » Puis il m'a attirée entre deux rangées de babioles. Ensuite, il m'a embrassée.

Nous envions l'intensité du moment que notre amie a vécu.

— Au bout de quelques minutes, Antoine s'est éloigné lentement de moi et il m'a lancé : « Bonne journée, Jade ! » Puis il est parti. J'étais secouée. Fin de l'histoire.

— Ouin... J'avoue que l'intello a marqué des points avec ce *french* spontané, dit Érika.

— Oui ! confirme Jade. Et j'ai très hâte de connaître la suite.

Nous lui sourions. Elle vit enfin son rêve de baiser avec une célébrité.

— Et toi, Érika..., lancé-je, l'air malicieux. Qui est donc cet homme mystérieux à qui tu envoies des sextos ?

Étonnées, Jade et Méhanne fixent Érika. Notre amie plonge :

— Je vous ai dit la semaine dernière que j'avais croisé un gars dans un cinq à sept. Eh bien, il a réussi à obtenir mon numéro par un des associés. Il m'a téléphoné juste avant que vous arriviez chez moi, jeudi passé.

— Et si je me fie au sexto que tu m'as envoyé par erreur vendredi matin, tu ne lui as pas seulement parlé au téléphone. Quand l'as-tu revu ?

— Vous êtes parties de chez moi aux environs de dix heures, la semaine passée, non ? Il m'avait demandé de lui écrire si ma soirée de filles ne finissait pas trop tard.

— Définis l'expression « pas trop tard », déclare Jade.

— J'avais formulé le même commentaire que toi. Il m'avait répondu : « Minuit. »

— C'est quand même assez tard, surtout pour un jeudi soir, commenté-je.

— Ça sent le mâle en rut ! s'écrie Jade, sûre d'elle.

— Mais attendez d'entendre la suite ! Je l'ai donc texté. Nous avons jaser près d'une demi-heure avant qu'il m'annonce qu'il avait le goût de me voir. J'ai réfléchi à sa demande, car je savais exactement ce que cela signifiait si j'acceptais de le faire venir chez moi à cette heure-là.

— Oui, ça signifiait effectivement que tu l'aurais fait venir... dans tous les sens du mot ! plaisante Jade.

— Quel bon jeu de mots ! réplique Érika en roulant les yeux. Donc il est arrivé chez moi vers onze heures trente. Comme j'avais continué de siroter du vin, j'étais un peu *feeling*. Je pensais qu'entre lui et moi, ça se réchaufferait rapidement. Mais non ! Nous nous sommes assis sur le bord de l'eau et avons parlé pendant presque deux heures.

— Quelle chaise a-t-il pris ? s'informe Jade avec un soupçon d'inquiétude dans la voix.

Étonnées, nous nous tournons toutes les trois vers elle.

— Il a utilisé une de nos chaises, j'imagine, reprend-elle. Laquelle ?

— La mauve, Jade.

— Merde ! C'est la mienne !

— Oui, c'est la tienne, soupire Érika, l'air exaspéré. Est-ce que tu veux que je la loue la prochaine fois ? Ou que je t'appelle pour avoir ta permission de la prêter à quelqu'un ?

— Ben non ! Mais la prochaine fois, je vais la désinfecter, au cas où il y aurait du sperme dessus.

— Il n'y a pas de sperme sur ta chaise ! s'insurge Érika. Il n'y a de sperme nulle part sur le bord de l'eau !

— Ah non ? s'étonne Jade.

— À la fin, nous étions couchés dans l'herbe, explique Érika. J'étais dans ses bras, à moitié endormie à cause de la fatigue et de l'alcool. Il s'est levé et m'a dit qu'il préférerait aller dormir chez lui. J'étais sous le choc, mais en même temps la fatigue m'écrasait tellement que je me suis dit que nous pourrions nous reprendre. Il m'a accompagnée jusqu'à la maison. Puis, devant la porte, il m'a embrassée très doucement et m'a murmuré : « Bonne nuit, beauté ! » Ce soir-là, je me suis donc couchée seule.

— Wow ! C'est rare, ça ! clamé-je, impressionnée. Même que je crois que c'est une première dans ton cas.

— Je n'ai pas couché avec tous les gars que j'ai embrassés le premier soir, quand même !

— Vraiment ? Depuis tes vingt ans, n'as-tu pas couché avec tous les gars que tu as embrassés pour la première fois après minuit ? questionné-je.

Elle réfléchit intensément – tout comme Méhanne et Jade, désireuses d'aider notre amie.

— OK, bon, peut-être que oui, reconnaît-elle finalement. Mais là, ça ne s'est pas produit. Et nous nous sommes parlé deux fois depuis ce soir-là. Toutefois, puisqu'il a passé plusieurs jours à Toronto, on ne s'est pas encore revus.

— Est-ce qu'il t'intéresse assez pour que tu ne voies pas d'autres gars avant de l'avoir testé ? demande Méhanne.

— Au lit, tu veux dire ? Je ne sais pas trop. Si l'occasion se présente, j'aurai ma réponse.

Un court silence s'installe. Mes trois copines me dévisagent. Jade confie :

— Je ne sais pas pour vous, Méhanne et Érika, mais je n'en peux plus d'attendre de connaître le prochain indice du grand jeu des sept vérités.

Je me lance donc dans la description de ma soirée de la veille, en incluant ma rencontre fortuite à l'église. À la fin de mon récit, les filles me regardent avec ravissement.

— J'adore le bout de l'histoire qui s'est passé à l'église, commente Jade. Tu devais être attirée comme un aimant lorsque tu l'as vu entrer à l'intérieur. On se croirait dans *Da Vinci Code*, mais avec plus de sexe !

— J'avoue que, même si je ne suis pas fervente des églises, l'ambiance était incroyablement sensuelle lorsque j'ai aperçu Alex qui m'attendait près d'un banc.

— Si je comprends bien, tu es partie de chez lui pour ensuite y revenir, résume Érika. Alors que la fois précédente tu avais quitté sa maison dès le dévoilement de la vérité du jour. Pauvre gars ! Chaque fois que tu iras chez lui, Alex aura peur que tu te sauves. À sa place, je mettrais des barreaux sur toutes les sorties possibles !

Cette idée me fait sourire. Mais cela est relié au fantasme que j'ai évoqué avec Alex. Et que je n'ai pas partagé avec mes amies.

— Quand est-ce que tu le revois ? demande Méhane.

— Mercredi prochain.

— Pas avant ? s'étonne Jade.

— C'est sûr que j'aurais le goût de le voir avant. Mais tout est si intense lors de nos rencontres que c'est correct qu'il y ait des pauses entre elles.

— Mais aurais-tu envie de dormir avec lui chaque nuit ? m'interroge Méhane.

— Tellement, tu ne peux pas t'imaginer ! Il me l'a offert, mais du bout des lèvres, sachant que cela venait avec une condition. Quand je me suis réveillée ce matin à côté de lui, je jubilais. Mais la barrière du sexe pose un problème, donc je préfère attendre de pouvoir profiter de lui complètement avant de le voir plus souvent.

— Je trouve bizarre le fait qu'il te rappelle constamment que ce sera ta décision dans quelques semaines de faire l'amour avec lui, glisse Érika. Manifestement, il craint que ce que tu apprendras soit dévastateur, au point que tu refuses de coucher avec lui. Mais il est intelligent ; il t'attise au maximum, laissant monter la tension sexuelle entre vous. Je ne sais pas si cela prouve qu'il a peur que tu le rejettes, ou bien s'il...

Sa phrase reste en suspens. C'est comme si elle venait de réaliser qu'elle n'est pas en train de traiter un dossier professionnel, mais plutôt de discuter de la situation d'une amie.

— Quoi ? lancé-je d'un ton sec.

— Je ne sais pas... Je « brainstorme », c'est tout.

— Quoi ? répété-je.

Après m'avoir regardée longuement, elle souffle :

— A-t-il peur de te perdre ou bien... te manipule-t-il ?

Le couteau est planté. Le doute s'installe. Je sais que toute cette histoire paraît louche. Les informations distillées, le fait qu'Alex refuse que nous soyons vus ensemble en public, le choix que j'aurai à faire...

— C'est une déformation professionnelle, chez moi, de chercher les intentions cachées, reprend Érika. Certaines suppositions sont fondées, d'autres non. On va continuer de t'aider à y voir clair, Lau. Mais s'il essaie de te blesser une autre fois, il se retrouvera devant trois louves enragées.

— Prenez votre place dans le rang, dis-je, accablée. Mes frères et mon père sont déjà en ligne.

Vendredi 11 juillet

Le bip caractéristique d'un texto qui entre me réveille. Je regarde mon réveille-matin en clignant des yeux pour bien voir l'heure. Il est six heures huit. Je tends la main vers mon téléphone pour lire le message.

Photo compromettante. Lis le texte. Mais ne juge pas avant d'avoir d'autres infos ; il ne s'agit sûrement que de potinage. Désolée de te réveiller avec ça.

Le message vient de Jade. Elle devait être en train de faire le tour des nouvelles de dernière heure du Web lorsqu'elle était tombée sur quelque chose qui pourrait m'intéresser. Ça arrive souvent qu'elle nous envoie des liens pertinents ou de simples potins. Elle prend son rôle de webmestre au sérieux, tant dans sa vie professionnelle que personnelle. Je me redresse dans mon lit avant d'ouvrir le lien. Une photo apparaît, sur laquelle figure Alex en compagnie d'une grande blonde qui lui tient le bras et lui souffle à l'oreille. Je déroule la page. Une autre photo a été prise dans un restaurant alors qu'ils se parlent, très près l'un de l'autre. J'essaie de déterminer de quel resto il s'agit, mais n'y arrive pas. L'endroit paraît chic. Le texte, tiré d'un site rapportant les nouvelles culturelles au Québec, relate ainsi les faits : *Le nouveau PDG d'Alpinor a été vu en agréable compagnie hier soir dans un resto branché du quartier Griffintown à Montréal. Bien que la femme nous soit inconnue, nous reconnaissons volontiers que M. Monnard a du goût. La proximité du couple porte à croire que le rendez-vous galant s'est déroulé à merveille.* Le texte est signé par Sandra Taillefer, la journaliste qui m'a questionnée au mariage célébré à Black Snow il y a deux semaines. La garce ! Elle est sûrement fière de son *scoop*.

Je regarde encore une fois les photos. Alex ne sourit pas. Sur la première, il porte une grande attention à ce que sa compagne lui dit. Ils se tiennent très près l'un de l'autre. Le cliché semble avoir été pris dans l'entrée du restaurant. Et sur la seconde, il est de profil, alors c'est difficile de déchiffrer son expression.

Je dépose mon cellulaire sur l'oreiller. Je vais à la salle de bain. Je prends le temps de me démêler les cheveux et de me laver le visage avec de l'eau très froide. En brossant mes dents avec beaucoup trop d'agressivité, je décide d'aller courir ; si je veux être fonctionnelle aujourd'hui, c'est le seul moyen. Je ne sais pas vers qui ma colère est la plus grande. La blonde avec qui Alex est allé souper, qui est peut-être amoureuse de lui ? La journaliste qui, probablement, a eu un plaisir fou à écrire ce potin ? Alex, pour l'ensemble de son œuvre ? Je retourne à ma chambre pour me changer. Quelques instants plus tard, j'entends des coups discrets frappés à ma porte d'entrée. Merde ! Comme je n'ai encore que ma nuisette sur le dos, je décroche rapidement ma robe de chambre – que je pourrai mettre, au besoin. En arrivant devant la porte d'entrée, je vois l'auto de Dave. J'enfile rapidement ma robe de chambre, que je n'attache pas.

— Dave ? lancé-je en ouvrant la porte.

— Salut, Laurie ! (Il s'avance un peu, l'air gêné, et s'assoit sur le demi-mur dans l'entrée.) Je m'excuse d'être venu ici si tôt ce matin, mais j'ai vu quelque chose sur Internet. Je voulais te prévenir le plus rapidement possible.

Il tourne son téléphone vers moi, à la hauteur de mes yeux. J'y vois une des photos que j'ai fixées il y a quelques minutes.

— Tu es venu chez moi à... six heures vingt-six le matin, dis-je en vérifiant l'heure sur son cellulaire, pour me montrer ça ? Dave, toi et moi, nous ne sommes plus ensemble, ajouté-je sur un ton exaspéré.

— Je le sais parfaitement, réplique-t-il froidement. Mais je n'ai pas le goût que monsieur le fantôme, qui t'a abandonnée pendant sept ans, fasse ce qu'il veut de toi. Tu n'es pas sa marionnette.

— Je suis assez grande pour savoir ce que je fais.

— Tu es prête à le partager ? À te faire humilier en public ?

Je prends une longue respiration pour m'obliger à rester calme.

— On ne peut partager ce qui ne nous appartient pas.

— Donc tu ne sors pas avec lui ?

C'est un piège. Est-ce que je sors avec Alex ? Je ne crois pas.

— Non.

Il serre les lèvres, se demandant sans doute s'il peut me croire. Mais l'espoir luit dans ses yeux.

J'entends alors le ronronnement d'un moteur d'auto qui approche. Une BMW noire se stationne devant la résidence.

Non mais c'est quoi, le problème avec tout le monde ce matin ? Je ne suis pas Mme Cora qui offre des petits-déjeuners à six heures !

À travers la porte moustiquaire, je vois Alex s'avancer d'un pas décidé vers la maison. Il jette un bref coup d'œil à l'auto de Dave en passant à côté du véhicule.

Je me tiens à environ trois pas derrière la porte. Arrivé à destination, Alex enlève ses lunettes de soleil et me regarde. Il tend la main vers la poignée et me demande s'il peut entrer. Je hoche la tête pour lui signifier mon accord. Il fixe Dave qui, les bras croisés, est encore assis sur le demi-mur.

— Salut, Laurie, déclare-t-il. Je suis désolé de te déranger si tôt. Mais j'ignorais que tu avais de la compagnie, ajoute-t-il d'un ton sec.

Je me tourne vers Dave, qui affiche un sourire triomphal.

— Pas de problème. De toute façon, Dave s'en allait, dis-je pour signifier à mon ex que je veux qu'il parte.

— Ah oui, je m'en allais, moi ? lance-t-il en haussant les sourcils.

— Oui, formulé-je en soutenant son regard.

— OK, consent-il. C'est vrai que maintenant que j'ai la confirmation que tu es toujours célibataire, je peux m'en aller. Bonne journée, ma belle ! lance-t-il avant de me donner un baiser sur la joue.

Je ne réagis pas. Dave passe tout près d'Alex, qui est encore planté devant la porte d'entrée. Les deux hommes, qui ont pratiquement le même gabarit, se dévisagent.

Le silence s'installe pendant que Dave monte dans son auto et démarre. Ce n'est que lorsque la voiture a tourné le coin de la rue pour descendre la côte qu'Alex prend la parole.

— Tu portes toujours cela pour dormir ?

Je ne m'attendais vraiment pas à une réflexion concernant ma tenue vestimentaire. Ayant laissé ma robe de chambre – en tissu blanc léger – ouverte, il voit fort bien ma nuisette. Le vêtement, en satin corail, très simple au niveau de la poitrine, a une fente sur un des côtés qui se termine par une petite boucle.

— Es-tu vraiment venu ici si tôt pour vérifier ce que je porte pour dormir ?

— Non, dit-il, se ressaisissant devant mon ton sec. Il y a des photos de moi qui circulent. Je voulais que tu saches qu'elles sont insignifiantes, malgré les apparences.

— Donc tu n'as pas couché avec la belle blonde ?

Il paraît étonné que je sois déjà au courant.

— Non, pas du tout. C'était un souper d'affaires.

— Moi aussi, mes partenaires d'affaires me susurrent à l'oreille et se tiennent à cinq centimètres de mon visage pendant le repas, lâché-je sur un ton sarcastique.

— Je n'éprouve aucun intérêt personnel envers cette femme. Je voulais seulement que tu saches que la seule qui m'intéresse est présentement vêtue d'un déshabillé qui m'empêche de penser adéquatement. (Après une pause, il reprend.) Quand nous sortions ensemble, tu portais plutôt des pyjamas de type boxer avec camisole.

— Oui, c'est vrai. Et sept ans plus tard, je préfère enfiler des nuisettes.

Il hoche la tête.

— Tout le temps ?

Je ne comprends pas son acharnement à me questionner sur ma tenue.

— Oui ! clamé-je, exaspérée.

— Je suis vraiment désolé de t'avoir dérangée aussi tôt, déclare-t-il en faisant un pas vers l'arrière, prêt à partir.

— Ça va. J'étais déjà réveillée.

— Bonne journée, Laurie, me salue-t-il avant d'ouvrir la porte moustiquaire.

Je le regarde marcher vers son auto. Mon cerveau bouillonne. Il a prononcé mon prénom comme si j'étais une quelconque connaissance. Ma colère monte en flèche.

— Hé ! crié-je en déboulant sur mon perron. Il y a des photos suggestives de toi avec une belle blonde qui circulent sur Internet. Tu t'attends à quoi de moi ? Que je te fasse confiance les yeux fermés seulement parce que tu as débarqué ici ce matin pour me confier que ces clichés ne signifient rien ?

Alex lève la tête vers le ciel, puis il se tourne vers moi. Il fait deux pas dans ma direction. Si j'allongais mon bras, je pourrais l'effleurer.

— Est-ce que tu considères qu'on sort ensemble, Laurie ? me demande-t-il froidement.

— Cesse de prononcer mon prénom sur ce ton.

Ses lèvres se retroussent légèrement, en un début de sourire.

— Estimes-tu qu'on sort ensemble, ma douce ?

Je réfléchis. C'est la deuxième fois en quelques minutes qu'on me pose cette question, et il n'est pas encore sept heures du matin ! Même si je fixe la pelouse, je sens le regard d'Alex peser sur moi.

— Non..., réponds-je en le contemplant.

La tristesse passe dans ses yeux. Il hoche la tête puis repart vers son auto. J'aurais le goût de le retenir, de parler, mais je n'en ai pas la force. En fait, je dois rassembler mes idées pour y voir plus clair. Lorsque son auto tourne au coin de la rue, je prends conscience que ce qui me ferait le plus grand bien, ce serait de monter Bella. Mais comme ce n'est pas possible, je me contenterai d'aller courir.

* * *

La course m'a fait du bien, mais mon esprit a été tourmenté toute la journée par ce réveil des plus dérangeants. Même si je devais montrer une grande efficacité pour préparer la cérémonie du lendemain, l'incident de ce matin me revenait constamment en tête. Érika, à qui j'avais téléphoné en arrivant au bureau, m'avait fait réaliser que, si j'étais célibataire, cela signifiait qu'Alex l'était aussi. Mais je refuse qu'Alex fréquente quelqu'un d'autre. La seule idée de ses mains sur une fille me broie les tripes. Par contre, je ne veux pas le monopoliser car je ne sais pas, comme il me le rappelle fréquemment, si nous formerons un couple dans quelques semaines. Et d'après son comportement de ce matin, je suis certaine que lui non plus ne peut supporter l'idée que je sois avec un autre homme. Mais je n'ai rien fait pour le rassurer quant à la présence de Dave chez moi, de si bonne heure.

C'est le début de la soirée. Je suis en train de boire une coupe de vin à l'extérieur lorsqu'un bruit attire mon attention. Mamie se promène dans sa cour. J'ai vraiment besoin de lui parler.

— Mamie ! crié-je.

— Allô, mignonne !

— Es-tu occupée ? J'aimerais te raconter ma journée.

Une quinzaine de minutes plus tard, mamie est assise avec moi sur ma balançoire. Je viens de finir mon récit.

— J'ai deux questions pour toi, déclare-t-elle. Avec la possibilité d'ajouter des sous-questions, évidemment ! ajoute-t-elle avec un petit sourire.

— C'est d'accord.

— Qu'est-ce qui te fait peur dans l'idée de considérer Alex comme ton *chum* ?

— Le mystère qui plane autour de lui. Le fait qu'il me cache encore des choses. Le besoin que j'ai de rester indépendante pour ne pas souffrir plus tard.

J'ai livré ma réponse spontanément. C'est probablement en raison du travail acharné de mon subconscient aujourd'hui.

— Et qu'est-ce qui te fait peur dans l'idée qu'il ne soit pas ton *chum* ?

Alors là, j'hésite. Des réponses du genre « J'ai peur qu'il aille avec une autre » ou « J'ai peur de passer à côté de quelque chose d'important » me viennent en tête. Mais je sais que la raison véritable se situe ailleurs.

— J'ai peur de réaliser que ça ne valait pas la peine d'avoir perdu sept ans de ma vie à l'attendre.

Elle me prend la main.

— Jusqu'à présent, t'a-t-il donné un motif de croire une telle chose ?

Je réfléchis au comportement d'Alex depuis son retour.

— Non.

* * *

Une fois installée dans mon lit, je pense constamment à Alex. Bien que les photos puissent prêter à interprétation, mon intuition me souffle qu'il m'a révélé la vérité ce matin. Et je suis consciente qu'il a été blessé doublement aujourd'hui lorsqu'il est venu ici. Tout d'abord en voyant Dave chez moi si tôt. Puis lorsque je lui ai dit que, lui et moi, nous ne formions pas un couple. Je suis déchirée entre l'envie de lui envoyer un texto et celle de garder le silence. Ma rancune me dicte de le laisser poireauter. Mais la façon dont je l'ai renvoyé ce matin m'incite à poser une action de rapprochement.

Passé une bonne journée ?

C'est une question banale, mais avec la matinée que nous avons eue, ça me permettra de jauger son humeur. Quelques secondes s'écoulent seulement avant qu'il réponde.

Médiocre.

Pas de *smiley*. Pas de « Et toi ? » L'amertume monte en moi. J'ai fait le premier pas, et il n'a déployé aucun effort pour prendre la suite.

Mon téléphone se met à sonner. Je sursaute. C'est le numéro d'Alex qui apparaît sur l'afficheur. Je ne m'attendais pas à ce qu'il m'appelle. S'écrire, c'est plus impersonnel ; j'étais prête pour ce genre de communication. Lui parler ? Je ne sais pas trop. Je dois me décider vite, car la troisième sonnerie vient de retentir. Je réponds.

— Tu n'étais pas certaine de vouloir me parler ? formule-t-il d'une voix basse.

— Je n'étais... pas prête.

— Préfères-tu que je raccroche et que je te texte ? Ou je peux te laisser le temps de te préparer, si tu veux ?

Je souris.

— Oui, ce serait bien si j'avais le temps de me préparer. Je pourrais me coiffer et me maquiller avant de te parler... au téléphone.

— Dans ce cas, c'est une demande FaceTime que je vais t'envoyer ! blague-t-il.

— Non, merci ! Même Scarlett Johansson a sûrement l'air de se regarder dans une cuillère avec FaceTime.

— Es-tu au lit ?

— Oui.

— Si tu portes le même genre de tenue que ce matin, je te garantis que ce n'est pas juste ton visage que je regarderais !

— À propos de ce matin, c'était...

— Laurie, tu avais raison, déclare-t-il plus sérieusement. Tu es libre de faire ce que tu veux. Je ne peux pas te demander l'exclusivité, pas encore, même si ça me démolit de penser que...

— Je n'ai pas couché avec Dave.

Un silence s'installe. Je poursuis :

— Il est arrivé cinq minutes avant toi.

— Il venait seulement d'arriver ?

— Oui. Il était venu pour la même raison que toi.

— Certainement pas ! La cause était peut-être la même, mais pas la raison.

Je réfléchis. Alex dit vrai. Il voulait m'apprendre que les photos ne signifiaient rien, tandis que Dave était là pour... me protéger ? Ou débusquer une faille chez Alex et essayer de me reprendre ?

— Comment s'est passée ta journée ? me demande-t-il d'un ton plus léger.

— Ça a été correct...

— J'imagine que tu as un événement à gérer demain ?

— Oui.

— Tu seras donc pas mal occupée jusqu'à mercredi ?

— Oui. Il y a un souper de fête pour mon père, dimanche. Et lundi, une sortie de grandes filles avec Camilia, ma nièce.

— Dans ce cas, je vais te laisser dormir. Merci de m'avoir permis d'entendre ta voix. Mon sommeil sera meilleur.

— Tout le plaisir était pour moi. Bonne nuit, Alex !

— Bonne nuit, féline ! Euh... Je peux te poser une question personnelle ?

— Oui, dis-je, un peu sur mes gardes.

— Ce soir, ta nuisette est de quelle couleur ?

— Elle est noire.

Il soupire.

— Un jour, j'espère pouvoir me délecter de toi chaque nuit dans ces bouts de tissu décadents.

— Ah oui ? m'exclamé-je, me sentant soudainement coquine. Et qu'est-ce que tu ferais ?

— Tu veux vraiment le savoir, ma douce ?

— Hum ! Hum !

— Avec mon doigt, commence-t-il d'une voix langoureuse, je partirais de ta bretelle puis je descendrais doucement sur le

tissu soyeux en montant la butte d'un de tes seins. Arrivé au sommet, je m'attarderais sur ton mamelon, autour duquel je tournerais quelques fois avant de le pincer. Puis je continuerais ma descente, lentement, toujours avec un doigt. Je passerais sur ton ventre, effleurerais ton nombril et poursuivrais en ligne droite pour frôler ton doux triangle humide avec le satin. Je tournerais un peu, par-dessus le tissu, sur ton point le plus sensible pendant que mes lèvres embrasseraient ta poitrine. Puis, alors que tu commencerais à te tortiller de plaisir, mon doigt glisserait dans un frôlement sur ta cuisse dénudée pour aller jusqu'à ton genou.

— Alex...

Il parle lentement, en faisant une pause entre chaque étape.

— Je passerais ensuite à ton autre genou, puis je remonterais l'intérieur de ta cuisse jusqu'à l'aîne, que je toucherais peau à peau. Et je reviendrais sur le tissu de ta belle nuisette pour l'utiliser encore une fois sur ta petite perle où je m'attarderais un peu plus longtemps que la première fois. Je t'écouterais respirer plus fort. Je t'embrasserais dans le cou. Lorsque ta respiration se ferait de plus en plus courte, j'empoignerais à pleines mains tes seins pour te soulager un peu de la tension que tu ressentirais à ce moment-là.

Il fait une pause.

— Alex..., soufflé-je. Continue. Dis-moi comment tu me ferais jouir.

— Je glisserais un doigt dans ta fente mouillée. J'exercerais un mouvement de va-et-vient et je positionnerais mon pouce sur ta perle enflée jusqu'à ce que tu cries de plaisir.

Une grande chaleur m'habite. Mon sexe bat au même rythme que mon cœur.

— Qu'est-ce que tu feras avec ton érection ?

— Selon le jour où ce fantasme se produirait, je pourrais peut-être m'allonger sur toi et te pénétrer.

— Je parlais de ton érection actuelle.

Il rit.

— Bonne nuit, ma douce.

— Moi, je sais ce que je ferais avec ta queue.

— Laurie...

— Nous ne sommes pas ensemble actuellement. Il n'y a aucune chance que tu déroges à ta règle d'abstinence sexuelle, peu importe ce que je te dirai, n'est-ce pas ?

— Tu as raison, reconnaît-il après une courte pause.

— Je porterais encore ma nuisette noire. Après l'orgasme que tu viendrais de m'offrir, je tendrais ma main vers ta queue, dure et fière de m'avoir entendue jouir. Je te demanderais de t'étendre sur le dos et je descendrais ma main, lentement mais fermement, sur la peau douce de ton pénis jusqu'à sa base puis je remonterais tout aussi lentement. Après avoir exécuté ce mouvement quelques fois, j'accélélerais le rythme. Puis, en restant à genoux à côté de toi pour voir la satisfaction sur ton visage, je déposerais des baisers un peu partout sur ta poitrine et je te donnerais de doux coups de langue, en gardant ma main sur ton membre durci. J'irais jusqu'à ta bouche, que j'embrasserais avidement. Laissant ta belle queue, je me mettrais à genoux sur toi. J'embrasserais encore tes lèvres chaudes. Puis ma bouche prendrait tranquillement le chemin de ton cou. Et je continuerais de te bécoter partout sur la poitrine jusqu'à la ligne verticale ombragée de poils sur ton nombril. Arrivée à cette hauteur, je me laisserais glisser le long de tes jambes en collant la chaleur de mon triangle sur tes cuisses. Je me froterais les hanches sur tes jambes pour que tu sentes les frissons qui me parcourent lorsque ma perle féminine est en contact avec toi.

Après une pause, je reprends sensuellement :

— Alex...

— Oui, murmure-t-il. Je suis encore là.

— Ensuite, je donnerais un coup de langue sur le bout de ta queue, si délicatement que tu le sentirais à peine. Puis un autre un peu plus prononcé. J'emprisonnerais ton gland entre mes lèvres. Et là, je descendrais d'un coup jusqu'à la base. Et je remonterais au sommet pour m'enfoncer à nouveau ta queue dans la bouche. Ma langue s'amuserait à tourner. Je lècherais le dessus de ton gland en passant ma langue dans l'orifice d'où sort ta semence, puis je me positionnerais au-dessus de toi. Je regarderais tes beaux yeux bleus avant de déposer un baiser tendre sur ta bouche. En même temps, je placerais mon bassin pour que tu puisses entrer en moi. Je te sentirais enfin au plus profond de moi. Je resterais là deux secondes pour profiter de cette sensation. Mes mains tendues vers l'arrière, je commencerais ensuite à mouvoir mes hanches. Je les bougerais dans un mouvement sensuel. Plusieurs fois. Puis j'accélérais le rythme en me penchant au-dessus de toi, en laissant mes seins se balancer devant tes yeux. Je te sentirais entrer en moi à chaque coup, jusqu'à ce que tu te déverses en moi.

— Laurie, grogne-t-il d'une voix rauque, je te désire tellement...

— Moi aussi, Alex. Et je rêve du jour où je pourrai t'avoir en moi.

— Moi aussi, ma douce.

— Fais de beaux rêves, bel homme.

— Dors bien, douce féline.

J'éteins mon téléphone. Je me demande si Alex a joué en m'écoutant. C'est probable, car moi-même je n'aurais eu qu'à me toucher légèrement lorsqu'il me parlait pour jouir très rapidement. C'est la première fois que je fais une telle chose au téléphone. J'avais toujours pensé que cela me rendrait mal à l'aise. Pourtant, les mots coulaient naturellement. Quand j'y repense, je ne crois pas que j'aurais pu prendre les devants. Mais la description faite par Alex m'avait tellement allumée que j'avais voulu lui faire goûter le même feu.

En quelques minutes, je suis passée du doute concernant ma vie affective à un sentiment de plénitude propre au sexe. Qu'est-ce que tu me fais, Alexandre Monnard ?

Dimanche 13 juillet

— Salut, ma puce ! dit ma mère en venant m'accueillir. Mets ton téléphone dans le panier, ajoute-t-elle sur un ton de caporal d'armée.

L'air découragé, j'obéis sans rouspéter, sachant que cette bataille est perdue d'avance. Il y a environ un an, ma mère a décrété que les cellulaires devaient être laissés dans un panier à l'entrée. Cette décision faisait suite à un *party* familial durant lequel elle nous avait surpris, mes deux frères et moi, en train de parler à nos cellulaires respectifs. C'était une pure coïncidence que nous soyons tous les trois, au même moment, captivés par nos interlocuteurs au bout du fil. Mais j'avoue que c'était fréquent qu'un d'entre nous, incluant mon père, reçoive un appel. Donc, même si je déteste être séparée de mon « contact avec le monde », je respecte – du moins, en apparence – le règlement de ma mère. Surtout que mes frères et moi, tels de jeunes enfants privés d'une friandise, avons établi un plan : discrètement, nous allons vérifier à tour de rôle les cellulaires de chacun dans le panier pour voir s'il y a des textos ou des appels manqués. Déjouer la vigilance de notre mère est un défi qui nous anime. Car, en plus de devoir agir avec la plus grande prudence lors de la vérification des messages, nous devons nous montrer vigilants lorsque nous y répondons. Si elle venait à s'apercevoir de notre tactique, elle déposerait sûrement le panier dans le coffre-fort.

— Tu as éteint ton cellulaire ? me demande-t-elle en se dirigeant vers la cuisine.

— Oui, maman, réponds-je d'une voix enfantine.

Elle me sourit.

— Tu es très belle, la complimenté-je. Cette robe te va à ravir.

— Merci ! déclare-t-elle. C'est rare que j'ose porter du bleu électrique. Mais cette couleur est très à la mode et je crois qu'elle va bien avec mes cheveux pâles. Et tu sais, ce n'est pas parce que j'ai cinquante-deux ans que je dois cacher mes atouts, précise-t-elle en indiquant son décolleté.

— Maman !

Elle rit.

— Apporte ces deux assiettes dehors, s'il te plaît. Je vais bientôt aller rejoindre les invités.

Comme la maison est très calme, j'avais deviné, dès mon entrée, que tout le monde était dehors. En arrivant dans la cour, je vois Philippe, une bière à la main, qui pousse Camilia sur la balançoire tout en discutant avec Serge, l'associé de mon père dans les restaurants. Ma belle-sœur s'entretient avec mamie et la femme de Serge. Mon père parle avec Paul, son ami qui est directeur financier dans une banque de Saint-Sauveur, et l'épouse de celui-ci.

— Allô, ma puce ! me salue mon père.

Papa possède la fabuleuse capacité de séparer le travail et la vie personnelle. Ici, à la maison, je suis sa fille, tout simplement, tandis qu'au travail il me considère comme une gestionnaire compétente, qu'il ne surnommerait jamais « ma puce ».

— Bonne fête, papa ! dis-je en l'embrassant sur les joues.

— Merci, ma grande. Je continue de vieillir.

— Oui, mais tu es de plus en plus bel homme en vieillissant, émet ma mère avant de lui donner un baiser.

— Que c'est beau, l'amour ! lance Serge. Ça fait combien de temps, les tourtereaux ?

Les yeux remplis d'amour, mon père regarde ma mère.

— Le 15 octobre prochain, ça fera trente-trois ans que j'ai le bonheur de partager ma vie avec cette merveilleuse et élégante femme.

Mes parents s'embrassent une seconde fois. Ma nièce glousse devant cette marque d'affection. Au même moment, mon frère

Maxime franchit les portes de jardin.

— Salut, tout le monde ! lance-t-il d'une voix assurée.

Bien qu'il soit mon frère, je comprends pourquoi les filles sont rapidement envoûtées par lui. En plus d'être beau, Max dégage une énergie chaleureuse, dont chacun veut bénéficier.

— Salut, *sis* ! dit-il avant de se planter à côté de moi.

— Léger retard ? commente mon frère Philippe qui vient de se joindre à nous.

— Oui, répond Max avec un sourire enjôleur.

— Quoi ? rétorque Philippe. Celle de cet après-midi était longue à venir ?

L'air arrogant, Maxime le fixe.

— S'il s'était agi d'un seul orgasme, je serais arrivé ici bien avant toi. Mais comme je me spécialise dans les orgasmes multiples, je dois maintenir ma réputation.

— Quelle réputation ? demande Natalia, ma belle-sœur.

— Celle de la... galanterie auprès des femmes.

— Ah oui ? Je suis certaine que tu excelles dans l'art de les charmer, commente Natalia, qui n'a pas compris le sous-entendu de mon frère.

— Effectivement, je ne néglige aucun effort pour réussir.

Philippe, très conscient du double sens que Maxime a donné à ses propos, roule les yeux en s'arrangeant pour que sa femme ne se rende compte de rien. Quelques instants plus tard, Natalia l'entraîne vers leur fille. Soulagée, je me tourne vers Maxime. Ma belle-sœur, qui est très conservatrice, n'aurait pas apprécié le fait de savoir que nous bavardions de sexe dans une fête familiale.

— Je ne pouvais quand même pas lui parler d'un concept dont elle ignore l'existence, reprend Maxime en regardant Natalia.

— Notre grand frère est tellement différent lorsque sa femme est là, dis-je, un peu triste.

— Ouin... Du genre plus constipé.

— Je n'aurais peut-être pas choisi ce mot, mais...

— Avoue que le terme convient à merveille.

Je soupire. Comme je m'apprête à tourner les talons, il saisit mon poignet.

— En déposant mon cellulaire dans le panier, j'ai vu que tu avais reçu un texto, m'annonce-t-il, l'air coquin.

— Quoi ? répliqué-je en fronçant les sourcils devant sa réaction.

— La question serait plutôt : « Qui ? »

— OK, le fendant ! Qui et quoi ?

— Voici le message en question : *Qu'as-tu prévu pour ta journée de grandes filles, demain ?* Et l'auteur est... Alex ! annonce-t-il avec un sourire vainqueur.

Je reste silencieuse. C'est la meilleure stratégie ; cela me laissera le temps de voir comment mon frère réagira. Mais il se cantonne dans le silence, lui aussi. Ma mère demande à tout le monde de se rassembler pour un jeu. Cette diversion arrive à point nommé.

Maxime me glisse à l'oreille :

— Bonne chose que ce soit moi qui l'ai lu. Je ne sais pas comment Phil aurait réagi à ma place. Petit conseil : change le nom de ton Roméo afin que le nom d'Alex n'apparaisse plus sur ton afficheur.

Je lui suis reconnaissante de son attitude désinvolte. Il m'adresse un sourire amical et me donne une petite tape sur l'épaule. Je ne pense qu'à une chose pendant que ma mère distribue des foulards de couleur pour séparer les équipes : je dois accéder à mon cellulaire le plus rapidement possible.

Il se passe près de deux heures avant que je puisse m'approcher du panier. Entre les jeux, les discussions avec les gens et Camilia qui a sollicité souvent mon attention, je n'ai pas eu le temps d'accomplir ma mission. Le repas vient d'être servi à l'extérieur, alors je peux m'éclipser vers la maison. Si on m'interroge, je répondrai que je dois aller aux toilettes. Après un dernier regard autour de moi, je plonge littéralement à l'intérieur de la résidence. Mais mon téléphone n'est plus dans le panier. Il y a les appareils de Philippe et Maxime, celui de mon père et deux autres appartenant probablement aux couples d'amis de mes parents. Mais où est passé le mien ? J'entends des pas dans la cuisine. Je m'éloigne rapidement. Je ne comprends pas. Qui s'est emparé de mon cellulaire ?

Je croise la femme de Serge qui était entrée dans la maison. Elle me sourit.

— La salle de bain est libre ? me demande-t-elle.

— Oui, j'ai terminé.

Lorsque je sors à l'extérieur, je dévisage Maxime. Comme il est sans doute responsable de la disparition mystérieuse de mon téléphone, je lui destine un regard noir. Il ne semble pas du tout comprendre ma réaction. Alors, si ce n'est pas lui le coupable, qui est-ce ?

Moins d'une demi-heure après que nous avons mangé le gâteau, Philippe – qui a une petite Camilia à moitié endormie dans les bras – salue les gens car il s'apprête à partir. Je suis mon frère et sa famille jusqu'à l'entrée de la demeure.

— Tante Laulau, on joue ensemble demain ? me demande Camilia d'une voix somnolente.

— Oui, ma cocotte, réponds-je en passant une main dans ses cheveux. Je viendrai te chercher à midi, juste à temps pour le dîner. Et nous passerons l'après-midi, et même la nuit ensemble, si tu veux.

— La nuit ? lance-t-elle d'une voix un peu plus enjouée.

L'idée de la garder pour la nuit m'est venue spontanément. Je me tourne vers Philippe et Natalia pour quêter leur accord. Un sourire se dessine sur les lèvres de mon frère ; vraisemblablement, il a des plans pour cette nuit sans enfant. Ma belle-sœur le regarde, l'air sérieux, puis elle s'adresse à moi :

— C'est d'accord. Tu nous la ramèneras mardi matin ?

— Oui, assez tôt. Juste avant d'aller travailler.

J'embrasse Camilia.

— Bye, la *gang* ! crié-je à la petite famille pendant qu'elle rejoint son auto.

Ma mère, qui se tient dans le cadre de la porte d'entrée, salue à son tour Philippe et sa femme. J'en profite pour jeter un bref coup d'œil vers le panier. Mon cellulaire est là. Mais je ne peux malheureusement pas le prendre à cause de la présence de ma mère. Je vais retrouver les invités, intriguée par cet incident. En arrivant dans la cour, je vois mon père qui discute avec Serge et Paul. Je me joins à l'autre groupe constitué des deux épouses, de mamie et Maxime. De là où je suis, j'entends la conversation des trois hommes et je peux les apercevoir subtilement.

— ... de gros plans d'agrandissement.

C'est la voix de Paul. L'air sérieux, mon père l'écoute attentivement.

— Qui t'a donné cette information ? demande Serge.

— En tant que directeur financier, je suis bien placé pour connaître les investissements futurs dans le coin.

— Il est allé te voir pour du financement ? s'enquiert mon père.

— Pas lui, non. Mais un courtier m'a approché pour obtenir des informations qui ne peuvent être reliées qu'à Alpinor.

Maxime capte alors mon regard. Il tourne le dos au groupe d'hommes. Tout comme moi, il prête une grande attention à la conversation du trio.

— Tu lui prêterais ?

— Je ne sais pas trop...

Même si la question provenait de Serge, Paul fixe mon père. Comme celui-ci reste silencieux, Paul reprend :

— Je m'interroge à savoir si cela créerait un conflit d'intérêts. Principalement d'un point de vue personnel.

Il est évident qu'il veut avoir l'opinion de mon père.

— Nous sommes des hommes d'affaires, déclare ce dernier. Nous prenons des risques et devons vivre avec leurs conséquences.

Ma mère offre à boire à tout le monde. Ensuite, les trois hommes mettent fin à leur conversation.

Vers vingt-deux heures, je quitte la réception. C'est avec soulagement que je récupère mon cellulaire. Mamie marche avec moi. Nous demeurons à trois rues de là. En effet, mes parents habitent aussi dans la montagne.

— Tu n'as pas manqué trop d'appels importants ? me lance mamie en me voyant jeter un coup d'œil à mon cellulaire.

— Non, dis-je avant de ranger l'appareil dans mon sac.

— Tu sais qu'en ma présence tu peux lire tes messages. Cela ne m'insulterait pas.

C'est vrai, mais je n'en ferai rien. Je veux profiter pleinement de ce moment passé avec elle. J'adapte mon allure à la sienne.

— As-tu aimé ta soirée ? lui demandé-je.

— C'était bien. Les jeux étaient divertissants. Ta mère avait, comme d'habitude, tout organisé de main de maître.

— Tu as bien raison ! reconnus-je en riant. Avec maman, il n'y a jamais place à l'improvisation !

— Elle voulait que tout soit parfait pour ton père, explique-t-elle avec sagesse.

Nous marchons ensuite en silence jusqu'à nos portes d'entrée respectives. Après avoir souhaité bonne nuit à mamie, je m'empresse de lire mes messages. Cela est vite fait, car je n'ai reçu que le texto d'Alex, dont mon frère m'avait parfaitement rapporté le contenu.

Je l'informe de mes plans avec Camilia. Puis j'énumère les activités que je ferai avec ma nièce : mini-golf, pédicure maison, magasinage pour cabane en bois, cinéma maison en soirée et dodo chez moi.

Après avoir fait ma routine du soir à la salle de bain, j'enfile une nuisette et m'installe dans mon lit.

Alex m'a répondu.

Planification intéressante. Une virée avec Bella l'intéresserait-elle ?

L'idée est bonne. Je crois que Camilia adorerait monter avec moi. Et j'aimerais vraiment l'initier à l'équitation. Avant que j'aie eu le temps de répondre, il me récrit.

Sans moi, évidemment.

Il a cru que j'hésitais à cause de sa possible présence. Pourtant, je n'y avais même pas songé.

Excellente idée pour Bella. Sans toi... moins bonne idée, mais je comprends.

Où veux-tu que je te fasse conduire la jument ?

J'irai chez toi. En après-midi.

Pascal vous attendra. Pour passer le portail de l'entrée avec ton auto, tu auras besoin de la carte qui est dans ta boîte aux lettres.

J'écarquille les yeux. Il savait que j'accepterais. Avant même de m'avoir fait la proposition. Je viens de me lever lorsque la sonnerie annonçant l'arrivée d'un texto se fait entendre.

Mets ton peignoir, s'il te plaît...

Je panique un peu. Me voit-il ? A-t-il fait installer des caméras ?

Tu me vois ? !

Non, j'ai deviné.

J'enfile mon peignoir avant de me rendre à ma boîte aux lettres, qui se situe à une dizaine de pas de ma porte.

Il y a une enveloppe à l'intérieur, scellée par de la cire séchée. Je souris, car ce procédé est si original et romantique !

La carte magnétique est là, ainsi qu'un message.

Garde-la aussi longtemps que tu le désires.

Alex

xo w

Après avoir réintégré mon lit, je lui texte.

Merci ! Très belle façon de sceller l'enveloppe. Et merci aussi de ne pas avoir écrit quelque chose de quêtaine comme « Voici la clé de mon cœur. »

Comme c'est une carte, j'avais plutôt pensé écrire : « Tu as carte blanche sur mon cœur, et bientôt carte blanche sur mon corps. »

La deuxième partie de ta pensée rachète un peu la quêtainerie de la première !

Bonne journée de filles, demain !

Merci ! Et merci pour Bella.

xoxoxoxo

www ! ☺

Lundi 14 juillet

Je passe chercher Camilia à midi. J'écoute patiemment pendant dix minutes les recommandations de ma belle-sœur. Pour sa part, mon frère nous dit tout simplement de nous amuser, à sa fille et moi, avant que nous partions. Camilia et moi sommes très excitées par tout ce temps à passer ensemble. À seize heures, nous avons déjà eu le temps de faire une panoplie d'activités. Nous avons dîné au McDonald's, magasiné une table et des chaises d'enfant pour meubler la cabane dans l'arbre que mon frère a presque terminé. Nous avons joué une partie... et demie de mini-golf, parce qu'avant de laisser aller la balle dans le dix-huitième trou nous avons refait les trous préférés de ma nièce. Nous avons appliqué du vernis sur nos orteils, et nous venons de manger une crème glacée molle.

Après s'être assise sur le siège arrière de l'auto, la petite me demande :

— Maintenant, on fait quoi, tante Laulau ?

Lorsque je passe du temps avec ma nièce, je comprends mieux pourquoi les enfants se couchent tôt. Soit ils sont brûlés de leur journée bien remplie, soit les parents sont épuisés de les divertir et ont besoin d'une pause.

— J'ai prévu une activité spéciale pour toi, annoncé-je en démarrant l'auto.

Ses beaux yeux noisette s'agrandissent.

— Ah oui ? C'est quoi ? J'espère qu'on ne mangera pas encore, car je n'ai vraiment plus faim.

Je ris.

— Non, je te le promets.

— C'est quoi, alors ?

— Tu verras. Nous ne sommes pas loin, donc tu n'auras pas à patienter bien longtemps.

— S'il te plaît, tante Laulau, donne-moi un indice. Seulement un.

— OK. Cela implique un animal.

— Le zoo ? Une ferme ? Ah je sais ! On va m'acheter un chien ! déballe-t-elle avec l'enthousiasme typique des enfants qui, à cet âge, veulent tous avoir un chien ou un chat.

— Penses-tu vraiment que ta maman voudrait que je t'achète un chien ? lancé-je pour la ramener à la réalité.

Camilia grimace.

— Non...

L'air pensif, elle regarde par la fenêtre. À ce moment, je traverse le stationnement d'Alpinor. La BMW noire d'Alex est garée près de l'entrée. Les travaux de rénovation sont toujours en cours sur le chalet principal. Un étage supérieur a été construit sur le bâtiment.

Devant le portail, je m'apprête à sortir la carte lorsque les portes s'ouvrent. Une puce émettrice d'ondes cellulaires permet sûrement de la reconnaître.

— *Cool !* s'exclame Camilia, abasourdie en voyant les portes en fer forgé s'ouvrir. Je me sens comme une princesse qui arrive à son château !

— Ah oui ? Et les princesses, elles se déplacent comment, d'habitude ?

— En carrosse, me répond-elle comme si c'était l'évidence même.

Je souris. Une fois sorties de l'auto, nous contournons la maison. Je demande à Camilia :

— Et qui tire le carrosse des princesses ?

— Le conducteur... Non, non ! Ce sont les...

À ce moment, elle voit Bella et Blade au fond de la cour.

— ... chevaux ! complète-t-elle. On va en carrosse ?

— Non. Encore mieux : on se promènera directement sur le cheval.

Une vingtaine de minutes plus tard, Camilia est assise sur la selle devant moi. Elle tient fermement le pommeau et mon bras l'entoure. Comme je n'irai pas au galop avec elle, je n'aurai besoin que d'une main pour diriger Bella.

— Bonne promenade ! nous souhaite Pascal.

— Merci ! lui répond Camilia avec un grand sourire.

Je jette un coup d'œil à la petite tête devant moi. À la demande d'Alex, Pascal a acheté à ma nièce un casque d'équitation rose et blanc. L'homme d'écurie a expliqué à la fillette qu'une princesse portait ce genre de casque lorsqu'elle montait à cheval afin d'empêcher ses cheveux de s'emmêler. Camilia avait acquiescé avec un sérieux qui m'avait arraché un sourire.

Pendant une quinzaine de minutes, je tiens Bella au pas de marche pour habituer ma nièce, puis je la fais trotter. Le rire enfantin de Camilia est un pur bonheur. Ses petits cris et ses expressions me ravissent. Après environ une heure de promenade, nous revenons vers l'écurie. Avant de parvenir à destination, je tourne la tête vers la maison. Debout sur le bord de la piscine, les mains sur les hanches, Alex nous regarde. Je souris, même si je ne suis pas sûre qu'il me voie à cette distance. Mais un sourire apparaît sur son visage.

Après que Camilia, extatique, eut raconté sa promenade à Pascal, nous laissons Bella aux bons soins de l'employé. En revenant près de la maison, Camilia est attirée par des bruits d'eau. Alex fait des longueurs dans la piscine. Nous pouvons passer sur le côté sans devoir lui parler. Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée de lui présenter ma nièce. Pas tout de suite, en tout cas. Mais c'est impoli de ne pas au moins lui dire bonjour. Par contre, je sais que si Alex avait voulu nous voir toutes les deux, il aurait attendu notre départ pour se baigner. J'en déduis qu'il me laisse décider.

— C'est qui, le monsieur qui se baigne ? demande Camilia en s'immobilisant devant la piscine.

— C'est... le monsieur qui habite ici.

— Bella est à lui ?

— Oui.

— Donc c'est lui qui nous a laissées la monter ?

— C'est exact.

— Je veux le remercier, lance-t-elle sur un ton résolu.

— Je pourrai lui transmettre ton message plus tard. Je préfère qu'on ne le dérange pas, pour le moment.

— On peut attendre qu'il sorte de la piscine. Ce serait impoli de partir sans dire merci, hein ?

— Euh... oui..., réponds-je, me sentant prise au piège.

— On va s'asseoir en attendant.

Elle me tire par la main jusqu'aux chaises de patio, puis elle s'installe.

Nous observons Alex faire des longueurs. Je soupçonne qu'il nous a vues passer, car il termine ses exercices quelques minutes plus tard. Il se secoue la tête pour enlever l'excès d'eau dans ses cheveux, puis il me fixe, manifestement étonné de me trouver là. Je lève les épaules en signe d'impuissance. Camilia se dirige vers lui d'un pas décidé. L'air amusé, Alex la regarde approcher.

— Monsieur ?

— Oui, Camilia ? dit-il avant de sortir de l'eau.

Une fois qu'il se tient debout, j'observe son corps en entier. Comme j'ai envie de lui ! Lorsque je remonte à son visage, je suis heureuse de constater qu'il ne s'est rendu compte de rien, car mes pensées étaient sans doute faciles à deviner. Pendant qu'Alex s'éponge avec une serviette, son attention est concentrée sur la petite.

— Tu connais mon prénom ?

— Oui, car ta tante me l'a dit.

— Ah bon ! émet Camilia, sans plus se soucier de cela. Tu es le propriétaire de Bella et de Blade ?

— C'est exact.

— Merci de m'avoir laissée trotter sur Bella.

Alex sourit, attendri par le terme utilisé par Camilia. La fillette n'a pas remarqué son erreur de vocabulaire.

— Cela m'a fait très plaisir. Peut-être qu'un de ces jours tu pourras revenir « trotter » sur Bella ? Le casque était-il confortable ?

— Il est parfait. Et j'adore la couleur !

— Je suis content qu'il te plaise. Et j'ai une petite surprise pour toi, en souvenir de ta journée. Tu me laisses deux minutes pour aller la chercher ?

— Oh oui ! s'exclame Camilia, les yeux brillants.

Alex se dirige vers la porte-fenêtre, qui se trouve près de moi.

— Veux-tu que j'y aille vu que tu es trempé ? lui demandé-je sur un ton complice.

— Oui, s'il te plaît. La surprise est sur le siège de ta nièce, dans ton auto.

Je reviens moins d'une minute plus tard avec un petit sac cadeau, que je remets à Alex, en grande conversation avec Camilia.

— Tiens, ma grande ! lance-t-il en lui tendant le sac. C'est pour que tu te rappelles ta première promenade à cheval.

Camilia retire délicatement le papier de soie. Ses yeux s'agrandissent lorsqu'elle voit son cadeau.

— C'est Bella ! s'écrie-t-elle en voyant le toutou en forme de cheval.

La peluche porte effectivement les mêmes teintes que Bella.

— Merci beaucoup, monsieur.

— Tu peux m'app... (Alex me lance un regard paniqué.) De rien, Camilia ! reprend-il poliment.

— Tu es prête à aller souper ? demandé-je à ma nièce pour faire diversion.

— Oui, car maintenant j'ai faim, dit-elle sérieusement en me prenant la main pour m'entraîner vers le devant de la maison. Merci encore ! lance-t-elle à Alex.

— Tout le plaisir était pour moi, lui répond-il en me jetant un coup d'œil complice.

J'articule silencieusement le mot *merci* à son intention. Comme l'enfant est de dos, il me répond en mimant un baiser.

— Attends ! s'écrie Camilia en s'immobilisant.

Après s'être tournée vers Alex, elle crie :

— As-tu soupé ?

— Euh... non, pas encore.

— Tu pourrais venir avec nous, si ça te tente ? Ça doit être ennuyant de toujours manger seul.

Le regard d'Alex passe du visage de Camilia au mien. Je suis aussi surprise que lui par la proposition de ma nièce.

— Merci, c'est gentil de m'inviter. Mais c'est votre journée de filles, donc je vais vous laisser en tête à tête.

« Quel excellent argument de la part d'Alex ! » me réjouis-je intérieurement. Camilia fixe sur moi un regard implorant. Je me penche pour être à sa hauteur et murmure :

— Tu n'aimerais pas mieux qu'on soupe juste toutes les deux ?

— Non. On a déjà dîné ensemble, toi et moi. Et le monsieur n'a pas d'enfants ni de femme. Je le lui ai demandé tantôt. Ça signifie qu'il mange tout le temps seul. Ce serait *cool* pour lui s'il venait manger avec nous.

La gentillesse de ma nièce me fait fondre. J'apprends la bonne nouvelle à Alex :

— On serait vraiment contentes si tu te joignais à nous pour le souper.

Il semble surpris.

— Qu'est-ce que tu aimerais manger, Camilia ? s'enquiert-il.

— Du St-Hubert, répond-elle promptement.

— Est-ce que ça t'irait si on faisait livrer ici et qu'on soupait autour de la piscine ? Comme ça, je n'aurais pas besoin de me changer.

Lui et moi, nous savons qu'il a évoqué ce prétexte parce qu'il ne veut pas être vu en public avec moi. Cela me frustre, mais il fallait bien qu'il explique sa décision à Camilia.

— Est-ce que je peux me baigner en attendant ? s'informe la petite.

— Certainement ! accepte Alex avec un grand sourire.

Pendant qu'Alex met la table, je surveille ma nièce qui nage. Puis, plus tard, à la fin du repas – durant lequel Camilia nous a parlé de ses journées à la garderie et de son entrée prochaine à l'école –, elle informe Alex que nous avons prévu regarder un film à la maison ce soir. Ensuite, elle le dévisage sans trop de subtilité. Visiblement, elle se demande s'il participera à notre séance cinématographique.

Alex se tourne vers sa résidence, dont il semble étudier l'architecture.

— J'ai une idée, Camilia, annonce-t-il au bout de quelques instants. Que penserais-tu d'un ciné-parc maison ?

La petite me regarde en fronçant les sourcils, car elle ne comprend pas. Avant que j'aie le temps de l'instruire à ce sujet, Alex lui explique le principe :

— Ici, nous ne serions évidemment pas assis dans une auto, mais je pourrais projeter le film de ton choix sur ce mur-là, dit-il en indiquant l'arrière de la maison.

— Bonne idée ! s'écrie-t-elle, les yeux brillants. As-tu du *pop-corn* ?

Alex rit de bon cœur. Depuis son retour, je ne l'avais pas entendu rire ainsi.

— C'est sûr. Regarder un film sans *pop-corn*, c'est impensable !

* * *

Une demi-heure plus tard, Alex nous informe que la séance va commencer.

Camilia, qui a enfilé son pyjama après une baignade rapide, s'installe sur une causeuse extérieure avec moi. Alex s'assoit

sur l'autre causeuse. Nous écoutons attentivement *La reine des neiges*. Le visionnement est fréquemment ponctué des commentaires de ma nièce, qui a déjà vu ce film au moins dix fois.

À la fin du film, Camilia dort, collée contre moi.

J'installe confortablement la petite dans mes bras. Puis Alex me fait signe de me rendre à l'auto directement. Alors que je quitte la cour arrière, il ramasse le petit maillot de bain, maintenant sec, et le range dans le sac à dos de ma nièce. J'attache la gamine, qui dort encore, dans son banc d'appoint sur le siège arrière de ma voiture. Ensuite, je recule légèrement pour sortir de cet espace restreint. Des mains se posent sur mes fesses, ce qui ralentit mon mouvement.

Alex me chuchote à l'oreille :

— Je ne voulais pas que tu m'écrases les pieds en reculant.

Je lui fais face. Ses yeux brillent de malice et il sourit.

— Et tes mains ne pouvaient pas se placer plus haut pour me retenir ? répliqué-je sur un ton moqueur.

— La prise était parfaite à cet endroit !

Il me prend par les hanches et me pousse délicatement sur le côté de la voiture. Il dépose le sac à dos à côté de Camilia. Je l'entends lui murmurer :

— Merci pour la belle soirée, princesse.

Sans ouvrir les yeux, Camilia répond d'une voix ensommeillée :

— Je savais que tu aimerais souper avec nous, Alex.

Ma nièce a découvert son nom, très tôt en soirée, lorsqu'elle m'a entendu le prononcer.

Alex sourit, puis il ferme doucement la portière du véhicule.

— Elle ne sait pas à quel point j'ai aimé manger avec vous deux.

Je prends place derrière le volant.

— On se revoit ici, mercredi ? formulé-je en faisant référence à notre rendez-vous hebdomadaire.

Alex pose ses avant-bras sur le bord de la fenêtre pour être à ma hauteur.

— Viens me rejoindre à vingt et une heures. Enfile un bikini et apporte des souliers de randonnée.

Cela pique ma curiosité. Alex jette un bref coup d'œil à l'arrière de l'auto, où Camilia semble dormir.

— À mercredi ! chuchote-t-il en effleurant ma lèvre inférieure avec son pouce.

Il a probablement jugé qu'un baiser était trop risqué. Mais ses regards pendant la soirée et ce dernier toucher étaient aussi sensuels qu'un baiser de fin de soirée.

Mardi 15 juillet

— Tu as emmené ma fille chez Alex ? s'insurge mon frère qui fait de grands efforts pour se contrôler. Tu aurais pu m'en parler avant ! Les gars avec qui tu couches, ça ne me regarde pas. Mais que tu entraînes ma fille chez cet homme, qui est sûrement le plus grand manipulateur du monde, ça ne passe pas !

J'étais arrivée au bureau une heure auparavant, après avoir laissé Camilia avec sa mère, à qui j'avais raconté toute notre journée. Je préférais me montrer franche avec elle. Son air fermé m'avait vite fait comprendre qu'elle n'avait pas apprécié mon choix d'activités. Mais connaissant Natalia, ça pouvait être autant le fait que j'aie laissé sa fille engouffrer une tonne de gras trans au McDonald's que manger une crème glacée molle pour collation qui avait pu l'irriter. Elle s'était empressée de mettre mon frère au courant, sachant très bien qu'il me sermonnerait.

— Et ça, c'est sans compter toutes les friandises que tu lui as fait manger, ajoute-t-il sur un ton moins vindicatif.

— Ça m'a fait plaisir, Phil, de t'avoir laissé une soirée et une nuit d'amoureux avec ta femme ! me moqué-je. Mais à ce que je vois, il te reste beaucoup de tension à évacuer. Il n'y a aucune loi qui empêche de faire l'amour plus d'une fois en vingt-quatre heures, tu sais !

— Ça va, la sœur ; je n'ai vraiment pas besoin de tes conseils en matière de sexe ! Et n'essaie pas de changer de sujet. Je suis effectivement très reconnaissant que tu passes du temps avec Camilia, mais que tu l'aies emmenée chez Alex, c'est totalement déplacé ! J'aurais voulu que tu me préviennes.

— Premièrement, je n'avais pas planifié voir Alex en compagnie de ta fille. Et deuxièmement, si je t'en avais parlé avant, tu aurais refusé.

Il ne peut nier ce dernier fait.

— Et sache que Camilia a adoré sa soirée, ajouté-je.

— Oui, c'est vrai. Mais ça ne change rien au fait que tu ne devrais pas voir Alex... euh... que ma fille ne devrait pas voir Alex.

— Beau lapsus, Phil ! s'exclame Maxime en entrant dans mon bureau. Qu'est-ce qui se passe ? Camilia est tombée sous le charme de Mister Perfect ?

Philippe lui lance un regard meurtrier.

— J'avoue que, si j'étais aux hommes, il serait certainement mon premier choix, poursuit Maxime. Il est pas mal *sexy* avec ses cheveux foncés, ses yeux bleus hypnotiques, son corps ferme et musclé... et un engin à faire frémir n'importe qui, même une femme frigide.

Interloquée, je fixe Maxime, tandis que Phil lui lance un regard dégoûté.

— Reste aux femmes, Max. Sinon on se retrouvera avec une manifestation devant le chalet. Pancartes à la main et seins nus, la gent féminine protestera contre ton changement d'orientation sexuelle.

— Hum... Seins nus ? Ça pourrait être un argument de taille pour me ramener à l'hétérosexualité. Sauf si Alex marchait lui aussi dans la troupe, à moitié nu !

Philippe et moi éclatons de rire.

— Tu es vraiment con, le frère ! s'écrie Philippe en se dirigeant vers la porte.

Puis il se tourne vers moi.

— Je sais que Camilia a passé une belle journée avec toi et je t'en remercie. Mais il faut que tu comprennes que j'essaie seulement de la protéger. Et toi aussi. Si au moins j'avais une quelconque influence en ce sens...

— Je vais bien, Phil. Ne t'inquiète pas pour moi.

Il hoche la tête, l'air pas du tout convaincu, avant de regagner son bureau.

— Maintenant que je t'ai sauvé la mise, tu vas tout me raconter sur ta vie avec Alex, déclare Maxime.

— Il n'y a rien à raconter, pour l'instant.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Ne me fais pas croire que tu ne l'as pas encore embrassé ?

Comme je garde le silence, il poursuit :

— Considérant votre histoire, c'est sûr que tu dois déjà avoir eu le goût de tester... ce qui est encore vivant entre vous deux.

— Wow ! Tu es un vrai spécialiste de l'amour, toi ! m'esclaffé-je. OK, j'avoue que notre relation n'est pas complètement platonique. Mais pour le moment, comme je n'en sais pas vraiment plus moi-même, je ne peux pas t'éclairer davantage.

— Hum ! Hum ! émet-il, sceptique. Tu sais, contrairement à certaines personnes ici, je ne vois pas Alex comme un ennemi. C'est un *buddy* que j'aimais beaucoup. Cependant, même si l'idée de l'avoir comme beau-frère me plaît, je ne sais pas si j'aime le fait qu'il soit le PDG d'Alpinor.

— Merci pour ta franchise, rétorqué-je froidement. Tu m'aides beaucoup.

— Bah ! Dans le feu de l'action avec ton bel Adonis, je suis sûr que ce n'est pas mon opinion qui te retiendra de faire quoi que ce soit.

— Effectivement !

Il me souhaite une belle journée avant de quitter la pièce.

Vers dix-sept heures, mon père passe me voir. Après avoir discuté de certains dossiers, il s'informe de ma journée de filles avec Camilia. Je lui raconte nos activités, mais sans mentionner Alex. Il m'observe étrangement lorsqu'il me lance :

— Et Alex va bien ?

Une fois la surprise passée, je ressens une frustration extrême envers Philippe – la taupe présumée. Je ne peux donc pas raconter des salades à mon père.

— Oui, il va bien.

— Et toi aussi ?

— Oui, papa, dis-je en appuyant sur chaque syllabe.

— OK. Bonne soirée !

Même si je n'ai pas menti à mon père, j'éprouve quand même un malaise. En fréquentant Alex, le propriétaire d'Alpinor, est-ce que je trahis ma famille ?

Mercredi 16 juillet

À vingt et une heures dix, je franchis le portail de chez Alex. Je trouve plaisant de pouvoir pénétrer sur les lieux par moi-même. Lorsque je me gare, j'aperçois un papier collé sur la porte d'entrée.

Viens me rejoindre dans la cour.

Je fais le tour de la maison. Avant même de voir Alex, je l'entends nager dans la piscine. Je dépose mon sac sur une chaise de patio et enlève mes sandales. Je porte une petite robe sport aqua par-dessus mon bikini, bleu avec des bordures blanches. Je m'assois sur le bord de la piscine, qui est éclairée par des réflecteurs installés sous l'eau, puis je mets mes pieds dans le bassin. Je regarde Alex nager ; les muscles de ses épaules et de son dos paraissent parfaitement découpés lorsqu'il bouge. Je souris en repensant à la description physique que Maxime a faite de lui un peu plus tôt dans la journée.

Alex s'approche du bord de la piscine et me fixe.

— Salut, ma douce ! Qu'est-ce qui te fait sourire ? formule-t-il en posant ses mains sur mes cuisses.

— Rien.

Puis je lui résume les propos de Maxime. Alex s'inquiète.

— Vous avez parlé de moi ?

— Oui. Camilia était enchantée de t'avoir rencontré ; elle a parlé de toi à sa mère. Ma belle-sœur n'a donc pas tardé à appeler mon frère Philippe, qui est rapidement venu me donner son opinion quant à ma décision d'avoir emmené sa fille ici.

— Et... ?

— Maxime a plaisanté, en disant que Camilia avait toutes les raisons du monde de t'apprécier. Que, s'il était gai, il tomberait sous ton charme.

Alex semble amusé par ce commentaire. Il déclare :

— Mais il a oublié un détail : je ne répondrais pas à ses avances, puisque je suis déjà épris d'un autre membre de sa famille.

— Ah oui ? Je pensais que c'était parce que tu n'étais pas attiré par les hommes.

— Pour ça aussi, mais encore plus pour la première raison, dit-il en se hissant sur ses bras pour pouvoir me donner un baiser.

— Tu es en train de mouiller ma robe ! protesté-je.

Après s'être laissé retomber dans l'eau, il lance :

— Tu ferais mieux de l'enlever, si tu ne veux pas qu'elle devienne encore plus mouillée !

Je me lève et obéis aussitôt. Ensuite, je lance mon vêtement sur la chaise.

— J'ai sorti des bouteilles d'eau ainsi que du champagne et du jus de canneberge, déclare Alex, qui vient d'émerger de la piscine. Qu'est-ce que tu préfères ?

— Champagne et jus de canneberge, ce serait parfait.

— Bon choix !

Je reprends ma position assise sur le bord de la piscine et le regarde préparer nos boissons.

— Tu as passé une belle journée ? me demande-t-il en se tournant brièvement vers moi.

— Oui, dis-je en repensant à ma journée.

Alex vient s'asseoir près de moi et se met les pieds à l'eau, lui aussi.

— Et toi, ta journée ?

— C'était bien. Les travaux avancent plus rapidement que je l'espérais.

J'aimerais lui demander des précisions. Mais j'ignore si cela sera perçu comme une stratégie déloyale.

Il penche la tête et me fait un sourire démoniaque.

— Tu ne veux pas savoir ? Ou tu n'oses pas t'enquérir de la raison de ces travaux ?

Je lui tire la langue.

— Hum ! dit-il en approchant son visage du mien. J'aimerais bien revoir ta langue de plus près.

Je secoue la tête et pince les lèvres pour les garder scellées. Voyant mon comportement comme un affrontement, Alex m'embrasse. Il essaie d'ouvrir mes lèvres avec sa langue. Sa main se pose sur le bas de mon dos. Je tiens bon, malgré l'envie de rire qui me titille. Il pose son autre main sur mon ventre ; elle remonte tranquillement. Je souris, ce qui donne la chance à sa langue d'envahir ma bouche.

— OK, tu as gagné ! dis-je après avoir reculé mon visage.

— Ce n'est pas une vraie victoire ! proteste-t-il. Et je mérite un baiser beaucoup plus passionné. Initié par la perdante, précise-t-il, l'œil pétillant.

Je lui lance un regard furieux, puis je me rapproche. Alex ne fait aucun mouvement vers moi ; il ne me facilite pas les choses. Je me lève. Il semble surpris. Peut-être craint-il de m'avoir froissée et que je parte sur-le-champ ? Postée derrière lui, je pose mes mains sur ses épaules, puis je les descends doucement sur sa poitrine tout en me penchant pour lui donner un baiser sur l'oreille. Ma bouche effleure son cou, que j'embrasse au passage. Il tourne légèrement sa tête vers moi. Mes lèvres rencontrent les siennes. Je lui donne trois baisers voluptueux avant d'entrer doucement ma langue dans sa bouche. Il agrippe l'arrière de ma jambe. Notre baiser est enflammé. Je veux placer mes mains sur sa tête pour garder mon équilibre. Mais avant que j'aie eu le temps de le faire, il me saisit les hanches et me fait basculer sur lui. Puis il saute dans la piscine avec moi dans ses bras.

Je sors ma tête de l'eau et j'arrose Alex en grognant. Il affiche un sourire vainqueur.

— Décolle, gros méchant ! crié-je en nageant le plus vite possible.

Alex, qui me rattrape rapidement, m'entoure de ses bras. Il colle mon dos contre sa poitrine puis il chuchote à mon oreille :

— Je m'excuse, mais c'était trop tentant !

Il donne un baiser sur mon oreille, puis il se détache de moi pour aller chercher nos verres. L'air enjôleur, il me tend le mien. Après une hésitation, je le prends finalement.

— J'ai décidé d'aménager les bureaux administratifs au-dessus du chalet principal, m'explique-t-il. Cet emplacement est plus stratégique. Le bâtiment dans lequel se trouvent les bureaux présentement est trop retiré. Je veux centraliser les services. Ainsi, le service à la clientèle, l'administration et l'école de ski seront regroupés, ce qui me semble plus logique. C'est la raison des travaux au deuxième étage du chalet.

— Que deviendra le bâtiment réservé actuellement à l'administration ?

— Il sera transformé en salle de réception, qui se subdivisera en salles de réunion. La fenestration sera augmentée, pour maximiser la vue sur la montagne. Et le resto-bar, qui est présentement dans le chalet principal, y sera déménagé.

— Bonne idée !

— Merci. Je ne crois pas que ces changements nuiront à la compétition.

J'avale la dernière gorgée de ma coupe.

— On devrait survivre, dis-je, confiante.

Il prend mon verre et va le déposer, avec le sien, sur le bord de la piscine. Il se retourne et avance dans l'eau en me fixant avec des yeux langoureux. Mon cœur bat déjà plus vite face à ce regard rempli de promesses. Il pose ses mains sur mes hanches et m'embrasse. Rapidement, sa bouche se fait plus insistante, plus pressante. Il me fait reculer doucement tout en m'embrassant jusqu'à ce que mon dos repose contre le bord de la piscine. Il prend mes seins en coupe. Il les masse doucement, puis il s'occupe de mes mamelons déjà durcis par le plaisir. Il joue avec eux avec ses doigts ; il les roule, les pince. Mon souffle est plus court.

— Tu es si belle...

Il s'abaisse dans l'eau, écarte le tissu de mon haut de bikini et rive sa bouche à mon mamelon. Sa langue se promène autour, puis il le suce, ce qui m'arrache un cri de plaisir. Je sens la chaleur qui se répand de l'endroit où sa bouche joue avec moi jusqu'à mon intimité féminine. Alex passe à mon autre sein. Il lui offre le même traitement. Je penche ma tête vers l'arrière en arquant légèrement le dos afin de lui faciliter les choses. J'agrippe ses cheveux trempés. Une de ses mains se pose sur l'avant de ma culotte. Il frotte, d'une bonne pression, ma perle déjà très excitée. La friction exercée par sa main, combinée à sa bouche chaude suçant mon sein, me procure de superbes vagues de bonheur. J'essaie d'entrer mes mains à l'intérieur de son maillot. Comme il est trop ajusté, le passage est bloqué. Je frôle le pénis érigé de mon amant. Je m'empresse de défaire la boucle du maillot. Alex cesse de frotter mon entrecuisse et sa bouche se décolle de mon sein. Le regard qu'il m'envoie me prévient de ne pas aller plus loin.

— Je veux seulement toucher tes fesses..., murmuré-je, le souffle court.

Il réfléchit. J'espère qu'il ne rattachera pas son maillot. Je veux palper ses fesses, sur le côté. Cet endroit incurvé m'allume totalement chez un homme nu.

Contre toute attente, il m'embrasse. J'entre mes mains à l'intérieur de son maillot. Je touche à ses fesses dures, puis à ces petits creux qui me fascinent. Je ne peux pas les voir, mais je les imagine très bien. Je sens la dureté d'Alex contre mon ventre. Je bouge les hanches de façon suggestive. Il me regarde, l'air réticent, car il comprend très bien mon petit manège.

Posant ses mains sur mes fesses, il m'empoigne et me retourne vivement. Il garde ses hanches suffisamment éloignées pour que je ne sente plus son plaisir évident. Il saisit mes seins et m'embrasse dans le cou. Il sait comment me changer les idées, le cou étant une de mes zones les plus érogènes. Il le couvre de baisers. Une de ses mains entre dans ma petite culotte. Rapidement, son doigt se fraye un chemin en moi. Cette invasion me donne le soulagement que mon corps réclamait. La chaleur de ses baisers dans mon cou me fait tourner la tête. La jouissance m'envahira sous peu. Son doigt sort, mais je n'ai qu'une seconde de déception puisqu'Alex me déplace légèrement vers la gauche. Avec son bassin, il appuie sur mes fesses pour me pousser vers l'avant. Le jet de la piscine parvient directement sur mon clitoris émoustillé. Je lâche un petit cri de surprise. Je sais ce qui s'en vient. Alex aussi. Mon souffle est de plus en plus court. Je laisse la vague de plaisir monter en moi. Alex profite de ce moment pour se coller contre moi en continuant de m'embrasser dans le cou. Son pénis raidi pèse contre mes fesses. C'est ce qui me fait éclater. Je crie. Des spasmes de plaisir me secouent. Alex me tient fermement, jusqu'à ce que je me relâche totalement dans ses bras. Il me déplace légèrement pour que le jet ne me fouette plus l'entrecuisse. Je flotte sur la mer du plaisir post-orgasmique. Alex me masse le haut du dos doucement. J'apprécie son toucher, qui me permet de reprendre graduellement mes sens. Je me penche vers l'avant pour qu'il puisse frotter tout mon dos, ce qu'il fait pendant un bout de temps.

Soudain, il me souffle à l'oreille :

— Veux-tu un autre verre ?

— Oui, mais je prendrais aussi une bouteille d'eau.

Quelques minutes plus tard, durant lesquelles j'en ai profité pour nager, il dépose coupes de champagne, bouteilles d'eau et serviettes sur le bord de la piscine, avant de sauter dans l'eau.

Je vide une bouteille d'eau à la moitié. L'air amusé, il m'observe.

— Quoi ? demandé-je.

— Je me disais que tu avais très soif, c'est tout.

— Oui. C'est sûrement à cause des longueurs que je viens de faire.

— Sûrement !

Nous parlons ensuite de vacances : le style que nous aimons, les endroits que nous rêvons de visiter. Puis je lui demande pourquoi j'ai dû apporter des souliers de randonnée. Il m'explique qu'il avait tout d'abord pensé fixer notre point de rencontre à Alpinor. Mais au souvenir de Camilia et moi dans la piscine, il avait changé ses plans car il désirait passer du temps seul avec moi dans l'eau. J'enfilerai les souliers de randonnée lorsque nous nous rendrons au bas de la montagne.

— Donc, la passe dans la piscine tantôt, c'était prévu ? demandé-je.

— C'était espéré, plutôt, rectifie-t-il. Mais je n'avais pas prévu comment cela se passerait. D'ailleurs, je trouve que tu as joué avec le feu en détachant mon maillot, ma chère féline, dit-il en se rapprochant de moi dans l'eau.

— J'ai respecté ma parole, déclaré-je. Je n'ai pas touché à ton engin, même si la tentation était forte, ajouté-je en essayant de demeurer impassible devant son approche.

Il se tient à moins de dix centimètres de mon visage.

— Et le petit mouvement de bassin contre mon érection, c'était quoi ?

Il m'entoure de ses bras. À la seconde où je sens qu'il plonge sous l'eau, mon réflexe est de m'accrocher à lui. Me postant sur le bord, il me lâche pour que je me tienne debout, face à lui. Il passe ses pouces à l'intérieur de mon bas de bikini, à la hauteur des hanches, puis il s'immerge complètement en le baissant. Ensuite, il demeure sous l'eau et le fait passer par mes pieds. Ma culotte flotte. Alex m'effleure l'intérieur des cuisses. Il revient à la surface et m'embrasse avec ses lèvres mouillées. Il me prend par la taille et m'assoit sur le doux pavé du bord de la piscine. Il se place entre mes jambes, qui le ceignent. Il me soulève et me rapproche du bord. Mes fesses frôlent le vide. Je pourrais facilement basculer dans l'eau. Mais Alex me tient solidement.

— N'aie pas peur, je ne te laisserai pas tomber. Place tes mains vers l'arrière.

J'obéis, légèrement intimidée par cette position qui lui dévoile totalement mes parties intimes. Une fois que mes mains sont placées à quarante-cinq degrés de chaque côté de mon corps, Alex relâche sa prise. Il recule un peu pour m'observer.

— Tu es belle de partout, ma douce féline, dit-il avec un regard de braise.

Je me sens rougir. Heureusement, il fait noir, et les lumières encastrées de la piscine ne sont pas assez fortes pour qu'il s'en aperçoive. Il m'embrasse l'intérieur de la cuisse. Il la couvre de baisers chauds ; le contraste avec la fraîcheur de l'air sur ma peau mouillée est sensuel. Puis il passe à l'autre cuisse sur laquelle il lèche l'eau. Ensuite, il plonge sa tête entre mes jambes. Mon clitoris s'enflamme rapidement devant les habiles léchées d'Alex. Il le suce, appuyant ses mains sur l'intérieur de mes cuisses. Sa langue s'insinue dans ma fente. Il la parcourt plusieurs fois puis revient à mon point le plus sensible. Pendant qu'il le suce avidement, un de ses doigts se fraye un chemin à l'intérieur de moi. Il exerce un mouvement de va-et-vient qui me procure de fortes sensations. Ces dernières, qui me donnent une fausse envie d'uriner, sont euphorisantes. Mes mains ne sont plus assez fortes pour me soutenir. Je pose mes avant-bras sur le pavé. Je soulève les hanches pour m'offrir encore plus à sa bouche. Ma timidité a disparu. Je ne veux que lui. J'entrouvre mes yeux pour le voir. J'aperçois ses cheveux noirs entre mes jambes. Son doigt et sa langue me font ressentir un bien-être extrême, quoique différent. Je ne sais pas d'où je vais exploser. Les frissons s'intensifient. Alex continue sa tâche avec patience, me maintenant dans un état d'extase incomparable. Le cri aigu qui sort de moi me surprend. Il est rapidement suivi par des halètements de plaisir qui accompagnent les spasmes délicieux qui me submergent pendant quelques instants. Alex diminue graduellement sa pression. Il me faut un certain temps pour reprendre mes esprits. Ses bras se positionnent derrière mon dos. Comme mes propres bras ne sont plus très fiables, je lui suis reconnaissante de me retenir un peu.

— Quand tu seras prête, ma douce, tu pourras te relever. Je te tiens.

Ce que je fais lentement. Mes yeux paraissent certainement encore fiévreux.

— Tes yeux sont encore plus beaux quand tu viens de jouir. On dirait qu'ils sont argentés.

Je souris faiblement, mes forces n'étant pas encore revenues entièrement.

— Ne bouge pas, déclare-t-il avant de partir à l'assaut de mon bas de bikini qui flotte plus loin.

Il me faut toutes mes forces seulement pour refermer mes jambes. Lorsqu'il revient, Alex tient ma culotte dans l'eau pour que j'y glisse facilement les pieds. Il la remonte jusqu'au-dessus de mes genoux, mais il ne peut pas aller plus loin à cause de ma position assise.

— Accroche-toi à mon cou, me conseille-t-il en se rapprochant.

Il me fait glisser dans l'eau avant de replacer correctement mon bas de bikini.

Il dépose ses lèvres sur les miennes.

— Merci, soufflé-je. C'était vraiment... bon.

— Ton plaisir est le mien. Et cela n'a jamais été plus vrai que dans notre relation actuelle.

Je grimace en plissant le nez. Je sais qu'il manque l'ultime étape pour que le plaisir d'Alex soit complet.

— Hé, féline, c'est moi qui m'impose cette obligation. Et je sais que tu en souffres déjà, donc ne te sens pas responsable, OK ?

Pour changer de sujet, je lui propose d'aller marcher.

— Tu as hâte d'apprendre la prochaine vérité ?

Je hoche la tête avec empressement.

— Mais devrais-je avoir hâte ? m'inquiété-je, me rappelant soudainement les émotions négatives que j'ai ressenties lors des dévoilements précédents.

— Ça devrait bien se passer, ce soir, me rassure-t-il en m'entraînant à l'extérieur de la piscine.

* * *

Près d'une heure plus tard, nous arrivons au bas de la montagne. Nous nous dirigeons vers les chaises de remontée qui devraient être invisibles dans l'obscurité, mais que je suis capable de percevoir grâce à une lumière, dont je cherche la source. Elle provient de deux torches électriques posées de chaque côté de la chaise de remontée. Quelqu'un est assis sur le siège. Intriguée, je regarde Alex. Nous ne sommes qu'à quelques mètres derrière l'individu. Je me demande depuis combien de temps il nous attend. Alex l'a sûrement contacté pendant que je me changeais. Je m'arrête. Alex me prend par la main.

— Viens, je vais te présenter.

En m'approchant, je trouve que quelque chose cloche avec cette personne. Je ne suis pas sûre d'apprécier notre rencontre. Je ralentis le pas. Alex, qui sent mon hésitation, me fait face.

— Tu dois me faire confiance. C'est beaucoup, je sais, mais il le faut.

Je prends une grande respiration avant de me remettre à marcher. Nous y sommes presque. L'immobilité de l'inconnu paraît anormale. Alex et moi, nous stoppons derrière la chaise. Il lâche ma main et va se placer devant la personne.

— Laurie, je te présente mon père, me dit-il en souriant.

Il lève le bras du pantin grandeur nature. Je vais le voir de plus près. Le visage est un masque, qui représente un visage humain, très semblable à celui d'Alex, mais en plus âgé.

— Ton père ? Tu ne le connaissais pas lorsque nous sortions ensemble. Tu l'as rencontré ?

— Oui. J'ai même travaillé avec lui pendant six ans.

— Donc, quand tu as choisi l'exil, tu es allé le rejoindre ?

— En fait, ce n'était pas prévu. Mais lorsqu'il a su ce qui se passait, il a établi le contact avec moi.

— Qu'as-tu ressenti lors de votre première rencontre ?

— Je lui ai fait la vie dure, ce que je regrette. Comme tu le sais, je le haïssais d'avoir quitté ma mère alors que j'avais seulement un an. Sa réapparition dans ma vie ne m'impressionnait donc pas. Mais j'ai fini par comprendre qu'il avait les ressources pour m'aider, et surtout qu'il m'aimait vraiment, indépendamment de sa relation passée avec ma mère.

— Où l'as-tu vu ?

— En Suisse, au pied d'une montagne de ski.

— Comment a-t-il su que tu étais là-bas ?

— En arrivant en Europe, j'ai travaillé avec un homme qui le connaissait. Vu notre ressemblance, il m'a photographié, à mon insu, et a envoyé la photo à mon père.

Après une courte pause, Alex explique :

— Il a vécu la même chose. Plus de vingt ans avant moi, il a été obligé de s'expatrier, lui aussi. Voici la quatrième vérité, ajoute-t-il en me tendant un papier qu'il a pêché dans la poche de la chemise du pantin.

Une vingtaine d'années avant moi, mon père a été expulsé du pays. Par la même personne qui a organisé mon exil.

Jeudi 17 juillet

— Je capote ! dit Jade, l'air incrédule. Qu'est-ce que son père vient faire dans le portrait ?

Nous sommes assises sur des tabourets au Rouge sur Blanc. Quatre assiettes de tapas reposent au centre de la table haute. Nous sirotions chacune une coupe de vin, rouge ou blanc, selon notre préférence.

— Ce n'est pas encore clair pour moi. Il m'a parlé de leurs retrouvailles. Les premiers mois là-bas n'ont pas été faciles parce que, depuis toujours, il avait son père en aversion. Mais celui-ci a été très patient avec Alex ; il lui a laissé le temps de le connaître et de l'appivoiser.

— Pourquoi son père les avait-il quittés, sa mère et lui ? demande Méhanne.

— Alex ne m'a rien confié à ce sujet. Mais il est convaincu que son père aurait préféré rester avec eux. C'est clair qu'il a été forcé de s'expatrier.

— Il aurait pu revenir n'importe quand auprès de sa femme et de son fils, commente Jade. Un vol Suisse-Montréal, c'est simple. Même un enfant de cinq ans pourrait réserver un billet sur Internet, et ce, en moins de deux minutes.

Je lève les épaules en signe d'incompréhension.

— Si le père d'Alex voulait vraiment revenir mais qu'il ne l'a pas fait, il n'y a qu'une raison, intervient Érika. Il ne pouvait pas.

— Wow ! Quelle perspicacité ! s'écrie Jade, exaspérée. Les élèves de deuxième année de Méhanne seraient facilement arrivés à la même conclusion !

Après avoir fait une grimace à notre amie, Érika reprend :

— La raison est que son retour aurait causé encore plus de mal que sa disparition.

— Là, tu commences à parler ! l'approuve Jade, songeuse.

— Pourquoi n'y ai-je pas pensé ? clamé-je, découragée. J'ai l'impression de n'avoir aucun flair.

— Tu ne peux pas voir l'arbre en entier parce que tu es collée dessus, m'explique Érika.

Méhanne et Jade la regardent.

— Quoi ? Vous ne comprenez pas ma métaphore ?

— Oui, je l'ai comprise, dit Méhanne.

— Moi aussi, mais je me demande si l'arbre représente Alex ou sa disparition, déclare Jade. Car si Alex est l'arbre, la forêt autour de lui pourrait constituer l'ensemble des éléments qui l'ont forcé à s'exiler.

Nous réfléchissons à ces paroles.

— J'essaie de décider si je te trouve brillante ou complètement timbrée, avoue Érika, pensive.

— Nous devrions nous voir à l'Émeraude la semaine prochaine, proposé-je soudainement d'une voix excitée. À ce moment, nous connaissons cinq vérités. Peut-être que le fait de nous retrouver dans la forêt favoriserait notre réflexion.

Mes amies acquiescent à ma suggestion. Ensuite, je change de sujet.

— Alors, comment se passent vos vies ?

— Minute, Lau ! Je sais bien que ça a été très chaud dans la piscine avant le dévoilement de la quatrième vérité, mais après, qu'est-ce qui s'est passé ?

Je souris.

— Je ne vous en ai pas encore assez dit ?

Les trois filles secouent la tête.

— J'ai dormi chez lui hier..., confié-je.

— Et de trois... ou quatre ! s'exclame Jade en donnant un coup de poing sur la table.

— Pas trois ou quatre orgasmes le même soir ? questionne Méhanne, les yeux écarquillés.

Celle-ci me fixe, alors elle ne s'aperçoit pas que Jade la dévisage. Je fais signe à Jade de rester silencieuse. Il est évident qu'elle meurt d'envie de déblatérer contre Marc et ses piètres talents d'amant.

— C'est possible, reconnais-je d'un ton mielleux.

— Laisse-en pour les autres ! supplie Érika avec un brin d'amertume dans la voix.

— Quoi ? s'étonne Jade. Tu n'as pas revu ton bel homme d'affaires ?

— Oui, hier. Finalement. Mais nous n'avons rien fait ; rien d'intéressant, du moins.

— Vous avez joué au bingo en cuisinant des carrés aux dattes ? se moque Jade.

— Au moins, si tel avait été le cas, aujourd'hui je pourrais me régaler pour compenser mon manque.

— Donc tu mangerais des carrés aux dattes à défaut d'avoir mangé... autre chose ? évoque Jade, l'œil lubrique.

— Ouin...

— Est-ce qu'il t'intéresse ? demande Méhanne.

— Oui, et c'est ça le pire. Il m'allume au max.

— As-tu fait des tentatives de rapprochement ?

— J'ai tout essayé, Méhanne : j'ai renversé un peu du contenu de mon verre dans mon décolleté pour qu'il voie le liquide glisser entre mes seins, je me suis penchée pour ramasser un papier que j'avais échappé volontairement de façon à ce qu'il puisse admirer mes fesses. Je lui ai même offert un Popsicle, ce qu'il a refusé. Mais j'en ai sucé un devant lui de façon tellement provocante que j'aurais pu être embauchée sur-le-champ dans un film porno.

Visiblement, il y a anguille sous roche, car ces démonstrations s'avèrent habituellement gagnantes.

— As-tu essayé la technique des seins frotti-frottant ? demandé-je.

— Oui, quand je l'ai invité à visiter la maison. Lorsque nous sommes arrivés devant ma chambre, je me suis appuyée contre le cadre de porte, de côté, et je lui ai fait signe d'entrer. Lorsqu'il est passé devant moi, j'ai fait semblant de perdre l'équilibre ; je me suis retrouvée les seins plaqués contre son torse.

— Quelle a été sa réaction ?

— Il m'a empêchée de tomber. Puis il m'a éloignée doucement de lui en me demandant si j'étais correcte.

— Il est gai, affirme Jade avec conviction.

— Non, car tout de suite après j'ai vu qu'il était devenu dur.

— Il est peut-être marié ? suggéré-je.

— J'ai vérifié. Il n'existe aucun acte ou contrat de mariage à son nom.

— Il n'est pas gai, ni marié, et il résiste à tes tactiques habituellement infaillibles ? commente Jade. C'est un robot !

Nous nous esclaffons.

— Il m’a dit, lors de notre première soirée, qu’il y avait moins d’un an qu’il était revenu à Montréal pour travailler. Auparavant, il avait vécu cinq ans à Vancouver. Demain, je vais essayer de soutirer des informations à deux de mes collègues au bureau qui le connaissent professionnellement. Je vous tiendrai au courant. Et toi, Méhanne, as-tu du nouveau ?

— C’est le *statu quo*.

Jade, Érika et moi la fixons, dans l’espoir d’obtenir plus de détails. Elle poursuit :

— Mais j’ai réfléchi à ce que vous m’avez dit la semaine dernière. Depuis, j’ai mis Marc sous surveillance.

— Sous surveillance ? répété-je, surprise.

— Pas par un détective, quand même ! s’écrie-t-elle. Mais je l’ai à l’œil. Et j’analyse ses « je t’aime » et ses comportements amoureux envers moi. Je me donne quelque temps pour établir s’il m’aime vraiment ou si ma présence pourrait facilement être remplacée par... une plante, ajoute-t-elle en adressant un sourire à Jade.

— Je suis tellement fière de toi ! clame cette dernière. Si tu as besoin d’aide pour interpréter son attitude, ça me fera plaisir d’être là.

— Mais serais-tu capable d’être objective ? Nous savons toutes que tu prends toujours un malin plaisir à démolir Marc.

Jade réfléchit.

— Tu as raison. J’ai beaucoup d’imagination en ce qui concerne les tortures que j’aimerais lui faire subir. Comme l’attacher assis et nu sur son vélo, pas de selle, sa queue et ses couilles s’écorchant à chaque coup de pédale à cause du tuyau étroit.

Méhanne, Érika et moi grimaçons en chœur devant l’image que génère ce supplice dans notre esprit.

— Rappelle-moi de ne jamais devenir ton ennemie, dit Érika.

— Pas de danger que nous cessions d’être amies un jour ! dit Jade. Alors, c’est maintenant à moi de vous raconter ma vie « sexémotive ». Antoine et moi, nous nous sommes encore vus dans son bureau.

— Dans le sens de vus tout nus ? demande Érika, même si elle connaît déjà la réponse.

— Ouep !

— Tu n’as pas le goût de changer de décor, parfois ?

— Justement, cela commençait à devenir lassant. Mais avant que je quitte son bureau, Antoine m’a demandé si j’avais des plans pour la fin de semaine. Figurez-vous que, samedi, je vais faire du bateau avec lui !

— Wow ! lancé-je avec enthousiasme. Vous sortirez enfin de votre milieu de travail. Cela signifie que votre relation passe à une autre étape.

— Quelle sorte de bateau ? s’informe Érika, sceptique.

— Je ne sais pas, moi. Et puis je m’en fous un peu, je t’avoue.

— Pas s’il t’emmène sur un ponton pour une balade en groupe, formule Érika. Alors ici, ma *gang* de touristes, ajoute-t-elle en imitant la voix grave d’un capitaine de bateau, vous pouvez voir des arbres qui ont déjà caché Jacques Cartier dans sa conquête de la région. À votre droite, vous pouvez discerner le coin de l’ancienne maison de l’oncle de la fesse gauche de l’ex-premier ministre du Québec. Et là-bas, il y a une plage de nudistes où Madonna aurait déjà été aperçue.

Nous rions devant cette description à peine exagérée.

— Non, non ! s’écrie Jade. J’ai cru comprendre qu’il possède un bateau.

— Dans ce cas, c’est beaucoup mieux, dit Érika. (Puis elle reprend une voix de capitaine.) Alors ici, ma belle Jade, tu peux admirer mes bras musclés, dit-elle en se mettant debout pour les mettre en évidence. Plus bas, tu peux voir un petit trou communément appelé *nombril*, qui surplombe le paysage le plus spectaculaire de tous : mon pénis ! termine-t-elle en faisant

semblant de baisser son pantalon.

— Je préfère la deuxième destination, dit Jade.

— Je te souhaite qu'Antoine soit du même avis.

Un texto d'Alex vient d'entrer.

Monter Bella pour aller voir le lever du soleil demain matin, ça te tente ?

Je lis le message à voix haute à mes amies. Toutes les trois, elles soupirent d'envie.

— Tu devrais lui écrire : Seulement si je peux te monter, toi ! suggère Érika, avec un air de défi.

Les filles sont évidemment au courant de la restriction sexuelle qu'Alex nous impose. Je lui réponds sur-le-champ.

— Qu'est-ce que tu lui as écrit ? demande Méhanne, les yeux remplis d'excitation.

Je ressens un peu de tristesse pour elle en songeant qu'elle devrait ressentir de telles vibrations dans sa vie amoureuse, elle aussi.

J'informe les filles de mon message.

Pour monter seulement Bella ?

Nous fixons mon téléphone que j'ai déposé sur la table.

Tu peux monter Blade aussi, si tu t'assois devant moi. Et si tu peux supporter mon érection dans ton dos tout le long de la promenade...

Les filles sourient en émettant des exclamations de joie. Mais avant que j'aie eu le temps de répondre, un autre texto entre.

En ce qui concerne l'idée de me monter... Je te rappelle que ça me fera plaisir et que je souhaite que tu le fasses le plus souvent possible dans moins de trois semaines, ma douce...

— Je te conseille de garder la forme d'ici là, Lau, me lance Érika avec un grand sourire. Ton étalon te tiendra très occupée...

Je lui jette un coup d'œil tout en textant.

C'est d'accord pour la promenade. À quelle heure ?

Il faudrait partir vers cinq heures trente. Veux-tu venir dormir ici ?

Je réfléchis. J'avais décidé de ne pas dormir chez lui plus d'une fois par semaine.

— Vas-y, Lau ! m'encourage Jade. Ça se voit que tu en as vraiment envie.

— Oui, mais...

— Mais quoi ? lance Méhanne. Le pire qu'il puisse t'arriver, c'est que tu auras trois ou quatre orgasmes de plus cette semaine, ajoute-t-elle avec un sourire forcé.

— C'est quand la dernière fois que tu as eu un orgasme, Mé ? s'informe Érika, intriguée par cette remarque inhabituelle chez notre amie.

— Ça ne fait pas longtemps, répond-elle du tac au tac.

— Quand ? insiste Jade.

— Deux semaines, peut-être... Je ne note pas ces affaires-là sur le calendrier.

Nous sommes déçus pour elle, car nous devinons que « l'événement » remonte certainement à plus de deux semaines.

— Marc n'est pas très attiré par le sexe, explique-t-elle. Et je devine, à vos expressions, qu'il vient encore de perdre des points.

J'envoie un autre message à Alex.

Tu as toujours mes vêtements d'équitation ?

Oui, et j'ai aussi une nuisette pour toi.

OK.

Amuse-toi bien avec les filles et salue-les de ma part.

Mes amies s'animent en prenant connaissance de cette dernière phrase.

— On n'a pas encore vu Alex depuis son retour, à part sur des photos douteuses de paparazzis, indique Érika. Demande-lui de nous envoyer un *selfie*.

Je réfléchis à sa demande. Cela me fait réaliser que je ne possède aucune photo d'Alex.

Jade, Méhanne et Érika veulent voir quel mâle tu es devenu. Peux-tu nous envoyer un selfie ?

Quelques secondes plus tard, les filles, qui fixent mon cellulaire, voient apparaître une photo de... gorille !

— Arrggg ! s'exclame Jade.

Un autre message entre.

Ça me fera plaisir de les croiser, en vrai, un de ces jours. Pour l'instant, je garde le mystère pour toi, ma douce féline. À tantôt ! xoxo

Je souris. J'avoue que l'idée de le garder juste pour moi encore un peu me plaît énormément.

Vendredi 18 juillet

Je galope sur Bella. Je me retourne et souris à Alex. Il a l'air content. C'est un moment de pur bonheur. Il est six heures trente. Nous revenons vers la maison. Le lever du soleil était éblouissant. Nous avons très peu parlé durant la promenade. Le paysage – ou était-ce le fait qu'il était très tôt ? – nous confinait dans une bulle, dans laquelle les paroles paraissaient superflues. Je songe au moment où la sonnerie du téléphone d'Alex avait retenti. Il faisait encore noir. Cela avait rendu le réveil brutal, surtout que j'apprécie de me réveiller l'été avec la lueur du soleil perçant à travers les rideaux. Alex avait passé un bras autour de ma taille, puis il m'avait collée contre lui, en cuillère. Il avait joué dans mes cheveux, me murmurant à voix basse qu'il fallait nous lever. La chaleur de sa bouche près de mon oreille avait été un délice. J'avais senti ses lèvres vibrer sur ma peau.

À la fin de notre promenade, après l'avoir embrassé longuement, je vais chez moi pour me changer avant d'aller travailler. Ayant remarqué que la porte de devant de chez mamie était ouverte – la porte moustiquaire servant de barrière entre l'intérieur chaleureux de sa maison et l'extérieur –, je décide d'aller prendre un café chez elle.

Quelques minutes plus tard, mamie dépose un latté devant moi.

— Tu as passé une belle nuit ? me demande-t-elle avec une expression malicieuse.

— Oui, réponds-je en souriant. Et une matinée encore plus merveilleuse.

— Une matinée ? s'étonne-t-elle. Mais il est seulement... huit heures vingt, ajoute-t-elle en regardant l'horloge du four. Alex serait-il un coq chaud ?

— Mamie ! lancé-je d'un ton faussement offusqué. Si nous étions debout si tôt ce matin, c'est parce que nous sommes allés admirer le lever du soleil à dos de cheval.

Je lui explique que, derrière la maison d'Alex, il y a une écurie. Elle est impressionnée.

— Est-ce que c'est pour toi qu'il a acheté des chevaux ?

— Je ne crois pas que ce soit juste pour moi. Il a commencé à faire de l'équitation parce qu'il savait que j'aimais cette activité. Mais quand il monte Blade, c'est très clair qu'il adore ça, lui aussi.

L'air grave, elle me fixe.

— Quoi ? rétorqué-je.

— Réalises-tu que tu es amoureuse ?

— Amoureuse ? Non, non ! formulé-je en secouant la tête. Du moins, je ne pense pas, reprends-je sur un ton incertain. Oui, je suis heureuse avec Alex, mais suis-je amoureuse de lui ?

Je fais une pause pour réfléchir.

— Tu crois que oui, mamie ?

Elle me sourit en hochant la tête.

— Quand as-tu su que papi était le bon ?

— Je me sentais incomplète quand il n'était pas avec moi.

— Et comment as-tu su qu'il t'aimait, lui aussi ?

— Tu te rappelles l'histoire de cet étalon, paniqué par l'orage, que ton grand-père a arrêté ?

Je hoche la tête. Mamie m'a raconté cette histoire à plusieurs reprises, à ma demande, lorsque j'étais adolescente. À dix-sept ans, mon grand-père courtisait ma grand-mère depuis plusieurs mois déjà. Une journée d'été, tous deux se promenaient dans le boisé derrière la ferme de mes grands-parents paternels. Durant la balade, ils avaient échangé leur troisième baiser –

et mon grand-père avait eu les mains baladeuses, selon mamie. Le temps s'était couvert rapidement, ce qui annonçait un orage imminent. Ils avaient décidé de prendre deux chemins différents pour voir qui regagnerait la maison le premier. Ralentie par sa tenue, mamie avait obtenu le droit de partir quinze secondes avant mon grand-père. Retenant le bas de sa robe dans ses mains, elle s'était élancée en courant sous le regard admiratif de mon grand-père – que la vue des jambes nues de sa dulcinée avait probablement excité. Le tonnerre avait grondé une première fois alors qu'elle était encore dans le boisé. La pluie avait commencé à tomber très fort. Les feuilles des arbres la protégeaient encore un peu du déluge. Ses cheveux longs lui collaient au visage. Elle savait que ce serait encore pire lorsqu'elle atteindrait le grand champ, à découvert. De là, elle apercevrait la maison, située à un peu moins d'un kilomètre. Elle était sortie du boisé après le deuxième coup de tonnerre. Elle s'était retournée, à la recherche de mon grand-père, mais elle ne voyait pas assez bien dans le déluge pour espérer l'apercevoir. Un troisième coup de tonnerre avait frappé. La pluie ralentissait mamie. Elle savait que son prétendant gagnerait, car sa robe, imbibée d'eau, s'était alourdie. Au moment même où elle imaginait le sourire fier qu'il lui adresserait pour souligner sa victoire, elle avait entendu un cri. Elle avait cherché à en repérer la source. À travers le rideau de pluie, elle avait vu son homme qui s'en venait dans sa direction. Mais il ne la regardait pas ; son regard était fixé au-delà d'elle. Et avant qu'elle ait pu réaliser ce qui se passait, il avait foncé sur le cheval qui se dirigeait directement sur elle. Sans ralentir sa course, il avait attrapé la bride qui se balançait, ce qui avait eu pour effet de faire dévier légèrement la trajectoire du cheval affolé. Mon grand-père avait été projeté violemment au sol. Malgré sa chute, il avait maintenu la courroie fermement quelques instants. L'animal puissant l'avait entraîné jusqu'à l'entrée du boisé, avant que mon grand-père réussisse à se libérer. Quand mamie s'était agenouillée près de lui, il était inconscient.

— Je ne t'ai jamais raconté la suite.

— Oui, mamie. Tu m'as dit qu'il était demeuré inconscient jusqu'à l'arrivée de ses parents.

— C'était la version officielle. Veux-tu connaître la vérité ?

— Certainement !

— Lorsque je suis arrivée près de lui, il était secoué mais conscient. J'ai pris la bride du cheval – la bête paniquée tournait autour de nous – et je l'ai attachée à un arbre, le plus solidement possible. La pluie tombait encore, mais le tonnerre ne grondait plus. Je me suis agenouillée près de ton grand-père pour vérifier sa respiration. Ensuite, je lui ai lancé, furieuse : « Tu aurais pu te faire tuer ! » Il a reconnu que tel était le cas, en ajoutant : « Mais c'était mieux que de te voir mourir... Je pourrais peut-être survivre sans toi, mais je ne saurais plus comment vivre. »

Après une courte pause, ma grand-mère reprend :

— J'ai alors compris l'importance que j'avais pour lui. Je l'ai embrassé. Et tu peux sans doute deviner la suite !...

— Vous avez fait l'amour ? m'écrié-je en écarquillant les yeux.

Pour toute réponse, elle me sourit.

— Sous la pluie ?

— Oui, sous une pluie chaude d'été. Qui a diminué alors que nos corps s'embrasaient.

— Wow ! C'est tellement beau.

— Oui..., murmure-t-elle, plongée dans ses souvenirs. J'ai su, ce jour-là, que ton papi m'aimait sincèrement. Et quand je l'ai laissé devant la maison de ses parents, cet après-midi-là, je me sentais incomplète. Je l'avais eu en moi et j'avais besoin de le ravoir. C'était viscéral.

— Alex refuse encore qu'on fasse l'amour, avoué-je.

Devant le regard interrogateur de mamie, j'explique :

— Il veut attendre que j'aie toutes les informations en main.

— C'est courageux de sa part.

— Je t'avoue que j'ai de la difficulté à qualifier ainsi sa décision.

— Il prend un gros risque car, d'après la frustration que je perçois chez toi, il pourrait facilement profiter de ton corps. Mais cela pourrait te broyer le cœur encore plus.

— En fait, il profite déjà pas mal de mon corps. Mais moi, je ne peux pas profiter du sien...

— Hum ! Hum ! Donc pas de relations sexuelles complètes ?

— Non, malheureusement !

— Alors son seul plaisir, c'est le tien.

Cela me fait tout drôle d'entendre mamie dire une phrase qu'Alex s'amuse à me répéter.

— C'est pas mal ça.

Ma grand-mère réfléchit quelques instants avant de déclarer :

— Ça te paraîtra sans doute vieux jeu, mais je trouve son attitude très honorable. Il ne veut pas te posséder tant que tu ne sauras pas l'entière vérité à son sujet.

— Oui, mais c'est évident qu'il sait que quelque chose me fera reculer. Parfois, j'ai hâte de tout apprendre, tandis que certains jours je préférerais ne rien savoir et apprécier au maximum le bonheur que je vis avec lui présentement. Serai-je assez forte pour affronter ce qui m'attend ?

Jamais je n'avouerais mes craintes à quelqu'un d'autre que mamie. Je sais que je suis forte mentalement. Mais Alex a le don de m'ébranler. Mes défenses naturelles perdent de leur vigueur avec lui.

Mamie paraît sceptique face à mon manque de confiance.

— En réalité, ce que tu crains, c'est la décision que tu devras prendre à la suite du dévoilement de tous les secrets d'Alex.

Je vais déposer ma tasse dans l'évier.

— Tu as raison. C'est facile d'en parler avec toi. Ce l'est moins dans la famille.

— Tes parents et tes frères sont méfiants ?

— Mon père et Philippe, oui. Max, lui, aime pas mal tout le monde et il était très attaché à Alex. Je crois qu'il a juste peur, comme les autres, qu'il me fasse encore souffrir. Pour ce qui est de ma mère, ce n'est pas clair. Je pense qu'elle apprécie qu'il soit le sujet numéro un du potinage dans le coin en plus d'être très beau. C'est sûr que le fait qu'il soit notre compétiteur n'est pas idéal. Mais lorsque je suis avec Alex, je ne pense jamais à lui comme au PDG d'Alpinor.

— Et c'est sûrement ce qu'il veut.

— Oui, j'imagine. Merci, mamie.

— De rien, ma mignonne.

Juste avant d'ouvrir la porte moustiquaire, je me tourne vers ma grand-mère adorée.

— Je me sens incomplète et nous n'avons même pas encore fait l'amour...

Lundi 21 juillet

— Est-ce qu'il y a autre chose qui ferait votre bonheur ?

Depuis plus de deux heures, je suis assise en face de Bernard Lafond dans la salle de conférences. Amélie est à ma gauche. Et comme le client tient à ce que la fête de son fils, qui aura lieu dans moins de deux semaines, soit couverte par les médias, Maxime prend place à ma droite. Mon père est assis devant nous, à côté de son ami.

— Avec toutes les activités dignes d'un grand festival qui seront offertes, répond M. Lafond, je ne vois pas ce qu'on pourrait ajouter.

Nous affichons tous des expressions signifiant que nous n'avons plus d'idées.

— Ce sera une journée très spéciale pour Jonathan et pour nous tous. *Sweet sixteen*, c'est un grand événement.

— Oui, et ce sera mémorable, déclaré-je en souriant. Maintenant, récapitulons. Vos invités seront ici à treize heures trente. Votre ex-femme, votre fille, Jonathan et vous, vous vous pointerez une demi-heure plus tard. Votre fille m'enverra un texto lorsque vous emprunterez la sortie de l'autoroute. À votre arrivée, vous laisserez votre auto dans le stationnement situé en bas de la montagne. Votre famille et vous, vous grimpez dans les télésièges, devant le Refuge, afin d'accéder à l'Ébène. Une fois en haut de la montagne, vous passerez devant l'hôtel et marcherez jusqu'à l'entrée du chalet. À ce moment-là, Maxime – caché avec les invités dans le boisé – criera « Jonathan ! » Votre fils verra alors un de ses amis, tenant une grosse pancarte avec la lettre *J*, sortir du bois à gauche. Un deuxième suivra avec la lettre *O*, et ainsi de suite jusqu'à ce que son prénom et les mots *sweet sixteen* soient formés. Les invités qui ne tiennent pas de pancartes sortiront, eux aussi, graduellement, de derrière les préposés aux pancartes. Tout cela se produira au son de la chanson préférée de votre fils, *I Gotta Feeling*, puisque le DJ, qui sera installé à l'extrémité du chalet, donc invisible pour vous de votre point d'arrivée, la fera jouer immédiatement après que Max aura crié. Une fois que tous les gens seront sortis du bois, les cracheurs de feu se mêleront à eux. Le spectacle de trampoline suivra. Ensuite, les convives qui s'intéressent à la tyrolienne seront invités à descendre la montagne par les chaises pour se rendre au site des Lianes dans les arbres. Des jeux de foire seront organisés ici. Vers dix-huit heures, le spectacle des BMX débutera. Des boissons alcoolisées et sans alcool seront servies durant tout l'après-midi, en plus des bouchées qui seront offertes aux invités de quinze à dix-sept heures. À dix-huit heures trente, le souper sera servi à l'intérieur : filet mignon et crevettes pour les adultes, pizza et poutine pour les jeunes.

— Et pour moi aussi ! précise Maxime avec un grand sourire.

— Oui, évidemment, dis-je en regardant mon frère et en me retenant d'émettre un commentaire déplacé devant M. Lafond. Vers vingt et une heures, deux feux de camp seront allumés. Des guimauves et des saucisses seront d'ailleurs offertes en soirée. Le DJ fera jouer de la musique à l'extérieur jusqu'à minuit, tandis que celui à l'intérieur travaillera jusqu'à deux heures du matin et fera de l'animation tout le long de la soirée. À minuit, un buffet froid sera servi dans la salle. Étant donné que vous avez loué nos soixante-dix suites, j'imagine que tous les invités coucheront ici ?

— Oui. Tout le monde s'est arrangé pour rester sur place.

— Parfait ! Nous n'avons donc pas à nous préoccuper des accompagnements. J'ai fait le tour, je crois. Avez-vous des questions ?

— Serez-vous présente durant toute la soirée ?

— Habituellement, je pars après que le souper est servi et que l'animation est lancée, expliqué-je. Amélie, ajouté-je en la désignant, demeure sur place jusqu'à la fin de l'événement.

— Est-ce que je vous verrai avant votre départ ? J'aimerais pouvoir vous faire mes commentaires.

— Bien sûr, réponds-je avec un brin d'inquiétude, car cet homme est des plus exigeants. J'irai vous saluer avant de quitter la salle.

— Ça me va, dit-il en se levant. J'ai très hâte. Je veux que cette fête soit inoubliable.

— Vous pouvez nous faire confiance : la fête de votre fils sera mémorable, déclaré-je en lui tendant la main.

Nous sommes maintenant tous debout près de la porte de la salle de conférences. Bernard Lafond garde ma main dans la sienne un peu plus longtemps que nécessaire.

— Je sais que vous êtes extrêmement professionnelle et que vous êtes capable d'affronter n'importe quel imprévu, formule-t-il en me fixant intensément.

— Que le réputé Me Lafond te fasse totalement confiance, c'est tout un honneur, Laurie, commente mon père.

M. Lafond détache alors son regard du mien et sourit à mon père. Puis il serre la main à Maxime et à Amélie en les saluant brièvement par leurs prénoms.

— Es-tu libre pour le dîner ? lui demande mon père.

— Non. Je dois retourner au bureau rapidement.

— Laisse-moi te raccompagner, dans ce cas, lui propose mon père en ouvrant la porte de la salle de conférences.

Après le départ des deux hommes, nous poussons tous un soupir de soulagement.

— Pourquoi t'observait-il tant, à la fin ? me lance Amélie.

— Je ne sais pas trop..., répons-je, mal à l'aise en repensant à ce regard pénétrant.

— J'espère ne jamais être contre-interrogé par lui, dit Maxime. Tout à l'heure, il ne m'a posé aucune question, et pourtant j'avais le goût de lui avouer qu'à l'âge de cinq ans j'ai volé une gomme à Phil dans son tiroir de bobettes. Et qu'à sept ans j'ai déchiré ta robe rose avec des fleurs en l'essayant.

— C'est toi qui l'avais déchirée ? m'indigné-je.

— Tu t'insurges devant le fait qu'il avait déchiré ta robe, mais pas qu'il l'avait portée ? me lance Amélie.

— Aussi ! m'écrié-je, abasourdie, en me tournant vers mon frère.

— C'était juste pour savoir quelle sensation un tel vêtement procurait. Mais rassure-toi, Laurie : je préfère enlever les robes plutôt que les porter.

— Ah oui ? taquine Amélie. Mais raconte-nous donc comment tu t'es senti avec une robe sur toi ?

— J'ai trouvé qu'elle procurait des sensations fraîches et sensuelles à l'intérieur des cuisses. Comme celles que vous devez ressentir lorsque vous en portez. Surtout sans sous-vêtements !

Amélie et moi ne pouvons qu'acquiescer devant cette remarque.

— Bon, maintenant, je vais aller travailler, annoncé-je. J'ai un peu de pression à cause de ce *party* de fête, ajouté-je en faisant référence à la réunion qui vient de se terminer.

— Tu me fais signe si tu as besoin que je m'occupe de quoi que ce soit d'autre pour ce cirque, m'indique Amélie.

— Moi aussi, offre Maxime.

— Toi, dis-je en levant un doigt vers lui, assure-toi que Sandra Taillefer, la super journaliste, ne me fera pas suer cette journée-là. Et toi, ajouté-je à l'intention d'Amélie, tiens-toi prête à tout. Même à te déguiser en clown et à faire de l'unicycle.

Lorsque je sors dans le couloir, je vois mon père qui revient du hall d'entrée.

— Comment ça va ? s'informe-t-il en posant sa main sur mon avant-bras.

— Ça va. Et ça ira bien.

— Je sais que Bernard peut être intimidant.

— Oui, mais il ne m'intimide pas. C'est un homme qui sait ce qu'il veut. J'apprécie ce trait de caractère, de même que son

efficacité et son perfectionnisme.

— Oui, parce que ça te rejoint. Mais n'oublie pas que c'est un homme très puissant. Beaucoup plus puissant que tu peux l'imaginer.

— Qu'est-ce qui pourrait m'arriver de pire ? Que la fête soit un fiasco ? Que Sandra Taillefer s'en réjouisse et mette cette nouvelle à la une de son magazine ? Que je perde mon job ? Si c'est ça le pire, je suis prête à courir le risque. Tant que je serai vivante, je pourrai toujours me reconstruire.

Mamie m'a souvent répété cette phrase après la disparition d'Alex.

Mon père me sourit tendrement. Il me fait signe d'entrer dans mon bureau avant de m'y suivre.

— Je sais que tu vois Alex, attaque-t-il directement dès que nous sommes dans la pièce. Tu es une adulte, donc je ne peux pas t'empêcher de le fréquenter. Mais tu comprends que les personnes qui t'aiment puissent craindre les répercussions de votre... relation ?

Comme je reste impassible, il poursuit :

— J'ai vu que le chalet principal d'Alpinor est en rénovation. Connais-tu l'ampleur du projet ?

Je réfléchis vite. Mon père est un roc sur lequel j'ai toujours pu compter. Mais le « sujet Alex » est très délicat pour lui ; je comprends parfaitement son attitude. Et j'ignore encore comment les choses se passeront si je deviens la blonde du PDG d'Alpinor, notre compétiteur, alors que je serai toujours la directrice événementielle et une actionnaire de Black Snow.

En le regardant droit dans les yeux, je lui mens :

— Non.

— Et tu ne sais toujours pas pourquoi il avait disparu ?

Je suis soulagée car, cette fois, je peux répondre en toute franchise.

— Non.

— Je continue de croire qu'il y avait quelque chose de louche dans cette disparition, indique-t-il. Et le fait qu'il ait acheté Alpinor est aussi bizarre. Tu es capable de faire confiance à un homme si secret ? Tu pourrais vraiment faire ta vie avec lui ? me demande-t-il, l'air inquiet.

— Papa..., murmuré-je en me rapprochant pour le rassurer.

Il m'ouvre ses bras. Je me serre contre lui. Quelques instants plus tard, je lève les yeux sur lui.

— Y a-t-il autre chose que tu voulais savoir ?

— Non..., répond-il tristement. Bonne journée, Laurie.

Je reste longtemps songeuse après son départ. Ma vie sera drôlement compliquée si je me mets en couple avec Alex. Et mon existence sera misérable s'il demeure dans la ville d'à côté et que nous ne sommes pas ensemble. « Merde ! » me dis-je en allant m'asseoir devant ma table de travail.

Mercredi 23 juillet

Il n'est que quatorze heures lorsque je me rends chez Alex. Vendredi matin, après notre balade à cheval, il m'avait demandé si je pouvais me libérer, en après-midi.

Arrivée à destination, je cogne à sa porte d'entrée. Un gros sac à main, pouvant servir de sac de voyage, repose sur mon épaule. J'y ai mis tout ce qu'Alex voulait que j'apporte : bikini, shampoing, maquillage, démaquillant, robe de soirée, sous-vêtements, vêtements de rechange. C'est évident que je coucherai sur place. Mais pour la première fois, j'aurai mes affaires – ce qui ne me déplaît pas, malgré la spontanéité passionnelle des quelques nuits passées ici.

Alex m'ouvre. Puisqu'il parle au téléphone, il me fait signe d'entrer, puis il m'indique avec son index dressé qu'il n'en a que pour une minute. Je dépose mon bagage à côté d'un... sac noir. Quand je lève les yeux, je croise le regard d'Alex. Je pointe le sac. Il hoche la tête pour me signifier qu'il lui appartient. Ensuite, je joins mes mains et pose ma tête sur elles, pour lui demander si nous dormirons ailleurs. Pour toute réponse, il sourit en répondant, en anglais, à son interlocuteur. Je réfléchis. Je n'ai apporté ni brosse à dents, ni nuisette. Pour en informer Alex, je mime l'action de me brosser les dents.

Alex pointe son sac pour m'apprendre qu'il y a pensé. Reste le problème de la nuisette. Comment pourrais-je lui communiquer que je n'en ai pas ? J'enlève mon chandail. Alex me fixe ; visiblement, le prédateur en lui vient de se réveiller. Toutefois, ses yeux semblent m'avertir de prendre garde à mon comportement. J'effleure les fines bretelles de mon soutien-gorge rose, puis je passe mes mains sur mes seins. Ensuite, je les pose au milieu de mes cuisses et dessine une ligne pour illustrer le bas de la nuisette. Alex me montre du doigt son sac pour, encore une fois, m'indiquer qu'il a pensé à tout. Il regarde ma poitrine avant de me dévisager. Il ramasse mon chandail, me le donne, puis il se place dos à moi. Il salue son interlocuteur pendant que je me rhabille.

Alex se retourne vers moi.

— Bonjour ! lancé-je d'un ton moqueur.

Il me prend dans ses bras et colle ses lèvres sur les miennes. Son baiser est passionné, sauvage. Il me serre fort et entre encore plus profondément dans ma bouche. Pour la première fois, je sens qu'Alex perd le contrôle. Il durcit contre mon ventre. Mes sens s'enflamment. L'idée de l'emmener au bord du gouffre me saisit. Je pourrais profiter de la situation pour l'avoir enfin en moi. Je pose mes mains sur ses fesses. Il s'éloigne brutalement. Tous deux, nous sommes essoufflés par cet intermède passionné.

— Tu ferais un excellent mime, me complimente-t-il.

— Merci, dis-je en reprenant mes esprits. Mais pourquoi ça t'a tellement allumé ?

— Je ne sais pas. Ça m'a rendu fou de te voir te toucher sensuellement alors que je ne pouvais rien faire.

— Toi, au moins, tu peux me toucher quand tu veux..., déclaré-je avec un brin d'amertume dans la voix.

— Oui, tu as raison, admet-il avant de m'embrasser doucement.

Ensuite, il me regarde longuement, les mains dans mes cheveux. J'essaie de lire dans ses pensées.

— Tu as aussi hâte que moi ?

— Encore plus ! s'écrie-t-il. Ma volonté s'affaiblit, reconnaît-il en m'adressant un sourire contraint.

Il prend les deux sacs et me demande ensuite :

— Prête pour une escapade ?

— Je pensais que mon escapade se passerait ici, mais...

— Tout était prévu ! déclare-t-il, l'air victorieux.

Une fois sur la route, nous prenons la direction nord. J'imagine que nous nous rendons dans le coin de Mont-Tremblant, vu qu'Alex connaît bien cette région. Mais considérant les surprises étonnantes des dernières semaines, je ne parierais pas là-

dessus. La musique, dont j'ai le contrôle absolu comme il m'en a informée avant le départ, joue à tue-tête. Subtilement, je lui lance de fréquents coups d'œil. Je le trouve tellement viril au volant de son auto sport. Il porte ses lunettes de soleil. Ses cheveux ébouriffés lui donnent un air trop *sexy*. Je me sens pathétique de l'admirer ainsi. Je pense à ce que je lui ferais si seulement je pouvais accéder à la source de mes fantasmes qui se trouve dans son pantalon.

Alex appuie sur la touche de son volant lui permettant de baisser le volume de la musique.

— Quoi ? lance-t-il en s'apercevant que je le dévisage.

— Qu'entends-tu par là ?

— À quoi penses-tu lorsque tu me zieutes comme ça ?

— Tu ne veux vraiment pas le savoir !

— C'est plutôt le contraire ! avoue-t-il en déposant sa main sur la mienne, posée sur ma cuisse.

J'admire le paysage. Je me sens un peu ridicule de fantasmer sur lui, surtout qu'il a probablement deviné la nature de mes réflexions.

— Moi, je peux te dire à quoi je pense..., murmure-t-il en plongeant sa main directement sous ma jupe.

Je suis stupéfaite. Il éclate de rire et retire sa main.

— J'aurais dû te laisser conduire. Ainsi, j'aurais pu te faire ce que tu pensais à me faire !

Sans préambule, je plaque ma main sur son membre. Une sortie d'autoroute approche.

— Héééé ! lance-t-il en guise d'avertissement tout en reculant dans son siège.

— Ça t'apprendra à me narguer ! lancé-je avant de passer ma langue sur mes lèvres.

— Non, Laurie, ne fais pas ça ! m'implore-t-il.

Une fois la sortie derrière nous, je baisse la fermeture éclair du pantalon d'Alex. Il ne me reste que quelques minutes pour agir avant la prochaine sortie, où il s'engagera certainement dans le but de se garer et, la seconde suivante, de m'empêcher de continuer mon « exercice ». Comme le bouton du vêtement est difficile à défaire, je détache ma ceinture de sécurité.

— Laurie, rattache-toi ! m'ordonne-t-il d'un ton autoritaire.

Son ordre n'a aucun effet sur moi. Je sais qu'Alex ne prendra pas le risque de s'arrêter sur le bord de l'autoroute, où la limite de vitesse n'est pas respectée par la majorité des automobilistes. Et le fait qu'il m'ait appelée deux fois par mon prénom au lieu d'utiliser mon surnom affectueux me prouve qu'il est en train de perdre le contrôle.

— Ne t'inquiète pas, je vais me rattacher... dès que le bouton de ton pantalon sera défait.

Alex enfile dans la voie de droite, puis il ralentit. J'ai enfin réussi à détacher le bouton récalcitrant. Je libère le pénis en érection du boxer. Pour la première fois depuis sept ans, j'accède enfin à ce qu'Alex a de plus intime. Puis je lève les yeux vers lui. Il regarde la route fixement.

— Tu m'avais dit que tu te rattacherai, dit-il froidement.

Comme l'habitacle de l'auto est plutôt restreint, une fois ma ceinture bouclée, j'aurai toute la latitude voulue pour accomplir ma mission. Je passe à l'action. Après m'être rattachée, je touche doucement le membre d'Alex. Il retient son souffle. Je voudrais prendre mon temps, mais cela est impossible étant donné les circonstances. D'un coup, j'enfonce sa queue dans ma bouche.

Alex se raidit en même temps qu'il se met à respirer fort. Je le regarde. Il baisse les yeux brièvement vers moi. Son expression est indéchiffrable. N'importe quel autre gars dans sa situation serait au comble du bonheur, mais étant donné notre condition exceptionnelle, je sais que ce n'est pas nécessairement le cas. Je titille son gland avec ma langue, puis la promène sur tout son membre, avant de me l'enfoncer à quelques reprises dans la bouche. Ma participation me procure un grand plaisir

! La respiration d'Alex devient de plus en plus saccadée.

— S'il te plaît, ma douce, arrête..., me supplie-t-il.

Sa voix me brise. Alex semble vraiment vulnérable. Je donne un baiser sur le bout de son pénis. Sa semence me chatouille les lèvres, puis les papilles. Je lèche le tout puis remets en place le boxer. Ensuite, j'essaie de rattacher le bouton du pantalon ; c'est encore plus difficile que de le défaire, surtout que l'érection d'Alex est encore vigoureuse. Cette fois-ci, il m'aide en soulevant ses fesses du siège. Je réussis à attacher le bouton puis à monter la fermeture éclair.

Je me réinstalle correctement sur mon siège avant de jeter un coup d'œil à Alex. Il fixe l'autoroute. Je regarde par la fenêtre. Le volume de la radio monte. Je me demande si Alex est fâché. Mais au fond, cela ne me dérange pas. J'ai pris plaisir à l'avoir en moi, même si ce n'était pas à l'endroit où je rêve le plus de l'accueillir. Malgré tout, j'ai possédé Alex d'une certaine manière.

Quinze minutes s'écoulent dans le silence complet. Je refuse que notre escapade soit gâchée parce que je lui ai fait une fellation ! Est-ce que je devrai m'excuser ? Je ne peux y croire !

Il ralentit à l'approche de l'affiche d'un spa situé en pleine nature.

— Ce sera parfait pour toi, déclaré-je sur un ton amusé. Le trajet semble t'avoir stressé !

Aucune réaction de sa part. Nous grimpons une côte avant de déboucher dans un stationnement. Dès que l'auto est immobilisée, Alex descend. Il retire nos sacs du coffre. Je prends de grandes respirations. Ensuite, Alex ouvre ma portière.

— Il faut nous dépêcher, car nous avons un massage dans quinze minutes, m'annonce-t-il sur un ton neutre.

Je sors de l'auto et ferme la portière – volontairement trop fort. Je m'appuie contre elle et croise les bras. Je ne bouge pas d'un centimètre lorsque Alex me tend mon sac. Finalement, il le dépose par terre.

— J'aime mieux oublier ce qui s'est passé dans l'auto, formule-t-il calmement.

— Oublier ? m'offusqué-je. Merci, c'est un beau compliment !

Il soupire. Puis, l'air abattu, il murmure :

— J'aime mieux tout oublier parce que c'était... trop bon. Ta bouche sur moi...

Il hoche la tête, le regard perdu au loin. Je réalise mon erreur : j'ai ébranlé sa confiance en lui. Malgré tout, je ne regrette rien.

Je saisis mon sac. Alex se dirige vers l'accueil. Je marche plus lentement que d'habitude ; je veux voir s'il ralentira. Quelques instants plus tard, il s'immobilise pour attendre que je parvienne à sa hauteur. Aussitôt fait, il se remet à avancer. Je prends sa main dans la mienne. Il se tourne vers moi, surpris. Je m'inquiète : refusera-t-il ce signe de paix ? Heureusement, nos mains restent entrelacées. Je taquine l'intérieur de sa paume avec mon majeur – notre code personnel. Nous arrivons à la porte d'entrée. Alex lâche ma main et, toujours aussi galant, il me cède le passage. Lorsque je le frôle en franchissant le seuil, il me retient par la taille puis me chuchote à l'oreille :

— J'ai bien l'intention de te torturer plus tard, très lentement, pour me venger.

Dans ses yeux de feu, il y a du défi. En guise de réponse, je me lèche les lèvres.

Une dizaine de minutes plus tard, nous sommes tous les deux allongés sur une table de massage. Nos corps sont placés dans des directions opposées, mais nos visages sont très près l'un de l'autre. Les massothérapeutes ne sont pas encore là.

— Où irons-nous, ensuite ? m'informé-je.

— Tu verras bien, ma douce curieuse.

— Tout à l'heure, tu as parlé de torture, lui rappelé-je. Qu'as-tu l'intention de me faire subir, au juste ? demandé-je sur un ton faussement indifférent, comme si j'étais insensible à ses charmes.

— Je vais te faire languir..., réplique-t-il avec un regard redoutable juste au moment où les massothérapeutes frappent délicatement à la porte et entrent dans la pièce.

Le massage me procure un bien-être extraordinaire. J'en viens même à oublier où je suis. C'est seulement lorsque ma massothérapeute me demande de me retourner sur le dos que je remonte à la surface. Alex est encore couché sur le ventre. J'envie sa massothérapeute de pouvoir le toucher de cette manière. La vue de son dos huilé me cause un réchauffement intérieur. Je ferme les yeux, m'abandonnant totalement au bonheur de sentir mes muscles se détendre. Une voix m'annonce que le massage est terminé, mais que je peux prendre mon temps pour me rhabiller. La porte de la pièce se referme. Il faudrait bien que je bouge, mais mon corps n'en a nulle envie. Je perçois un mouvement près de moi, ce qui m'oblige à ouvrir les yeux. Alex baisse la couverture qui me recouvre afin de dénuder ma poitrine, puis il se couche sur moi. Quand il m'embrasse, le feu m'envahit. Mon état de béatitude, conjugué à la sensation de sa poitrine huileuse sur mes seins, me donne le goût de passer le reste de la journée à faire l'amour ici. Je sens l'érection d'Alex sur mes cuisses, alors que sa bouche se promène de mon cou à mes seins. Il goûte tendrement l'un d'eux, puis il tète mon mamelon. Je suis incapable de retenir le petit cri que cette succion provoque en moi. Ensuite, il passe à l'autre sein, puis il s'empare de ma bouche.

Quelques instants plus tard, Alex s'appuie sur ses coudes.

— C'est l'heure du spa, ma douce.

J'ai besoin qu'il libère la tension sexuelle qui me brûle. Après s'être levé, il m'adresse un sourire triomphal.

— C'est injuste ! protesté-je en me couvrant.

— Tu m'as agacé. À mon tour de te rendre la pareille !

Je suis ulcérée.

— Tu es belle, ma féline, quand tu es fâchée. Tes yeux deviennent gris argenté, exactement comme lorsque tu as un orgasme.

— La prochaine fois que tu me laisses en plan, je pourrais très bien décider de m'occuper de moi-même, lancé-je avant d'aller m'habiller.

— C'est ce qu'on verra, dit-il en enfilant sa robe de chambre.

Il est appuyé contre la porte lorsque je reviens. Cela l'amuse de me bloquer le passage. Je tends la main vers son entrejambe afin de l'inciter à se déplacer. Il sourit, me concédant ainsi la victoire. Il ouvre la porte et me laisse passer devant lui. Il me glisse à l'oreille :

— Je n'ai pas l'intention de te faire souffrir... seulement languir.

Il me donne une tape sur une fesse.

Nous passons les deux heures suivantes dans les bains scandinaves. Après chaque séance de chaleur, nous allons nous refroidir dans la rivière.

* * *

Une fois assise dans l'auto, je me sens amortie par cette expérience.

— Avons-nous beaucoup de route à faire ? demandé-je d'une voix fatiguée.

— Pas assez pour une sieste, mais tu peux quand même fermer tes yeux, ma douce, répond-il en posant sa main sur la mienne.

Ce que je fais instantanément. Son majeur me chatouille la paume. Je souris sans ouvrir les yeux. Alex glousse.

L'auto s'immobilise moins de dix minutes plus tard. Je vois des colonnes en pierre, avec des poutres en bois : nous sommes au Vinsence, un hôtel de prestige situé à Mont-Tremblant. Le valet m'ouvre la portière. Au même moment, j'entends son oxygène dire : « Bonjour, monsieur Monnard. »

— Bienvenue, madame Morano ! me salue mon valet. Aimeriez-vous boire de l'eau ? me demande-t-il en me tendant une bouteille.

Je lui suis reconnaissante de cette attention. Même si je me suis amplement désaltérée au spa, j'ai encore soif.

— Merci, dis-je en la saisissant.

— Je crois que c'est votre première expérience chez nous ?

— Oui, confirmé-je sur un ton méfiant, curieuse de savoir comment il a obtenu cette information.

— Je vous offrirais bien une visite personnalisée, mais je suis certain que M. Monnard sera un meilleur guide que moi.

— Merci ! lance Alex au valet en lui souriant.

Mon homme me pousse délicatement vers l'accueil pendant que j'entends son auto démarrer. Le valet s'occupera de la garer. Une fois à l'intérieur, Alex prend ma main. Nous empruntons le corridor à notre droite. Il avance d'un pas assuré pendant que j'admire les riches boiseries de l'hôtel. Alex se poste devant une porte massive, puis il passe une carte devant le lecteur magnétique. La suite est magnifique. Le style contemporain se marie parfaitement avec la chaleur des boiseries, qui parent tous les cadrages – et même le plafond d'une hauteur étonnante. Des sofas sont installés devant le foyer. Derrière le salon, il y a un lit *king* ; les nombreux oreillers m'attirent. À la gauche du lit, devant les fenêtres, se trouve un bureau de travail. À droite, un immense bain sur pattes repose dans un espace semi-ouvert offrant une vue sur le lit, sur le foyer et même sur l'extérieur. La pièce est lumineuse grâce aux doubles portes de jardin. Après avoir ouvert l'une d'elles, j'accède à un balcon anormalement grand pour un hôtel. Il offre une vue parfaite sur la piscine à débordements et sur le lac. Je me sens vraiment bien dans cet endroit. Je retourne dans la chambre. Alex me regarde d'un œil amusé.

— Tu aimes ? me demande-t-il.

— J'adore !

— Veux-tu un verre de vin ? me propose-t-il en désignant le coin bar largement garni.

Je tourne la tête vers le lit.

— Le spa t'a amortie, observe Alex en me prenant dans ses bras. Tu peux faire une sieste, si tu préfères.

— Vraiment ? formulé-je pour m'assurer que cela ne change pas ses plans.

— Certain ! J'en profiterais pour travailler un peu.

— Dans ce cas, c'est d'accord !

* * *

Lorsque j'ouvre les yeux, je regarde le réveille-matin ; je constate que j'ai dormi près d'une heure. Quand je me suis assoupie, Alex était assis sur le balcon. J'entendais sa voix, car il discutait au téléphone. Ce son me rassurait. Je m'assois dans le lit et me tourne vers la fenêtre. Le soleil se couchera bientôt sur le lac. Je me lève, enfile la robe de chambre qu'Alex a déposée sur le lit, puis je pars à sa recherche. Je l'aperçois sur le balcon, un verre à la main.

— Salut, ma douce ! Tu as bien dormi ?

— Oui, réponds-je en m'asseyant dans la chaise à côté de lui. C'est tellement beau ! m'exclamé-je en admirant le paysage.

— Oui, c'est magnifique.

Après quelques instants, il reprend :

— As-tu faim ?

— Je suis affamée.

— Parfait ! s'exclame-t-il. Quand tu seras prête, on descendra souper, à la salle à manger ou au bar, ajoute-t-il en passant son doigt à l'intérieur de ma cuisse.

« J'ai faim de cela aussi », pensé-je. Nous nous regardons intensément. Le doigt d'Alex remonte jusqu'à mon entre-cuisse, puis il se glisse délicatement entre mes petites lèvres. Lentement, il se fraye un chemin plus profondément. Je vérifie les alentours. Le balcon qui aurait la meilleure vue sur le nôtre est désert. Même si j'entends des gens parler, ils ne peuvent pas nous voir des balcons qu'ils occupent – surtout que ma robe de chambre camoufle bien les manigances d'Alex. Je reporte mon regard sur le lac calme, la vue magnifique qui s'étend devant nous alors que les vagues se propagent en moi à une vitesse affolée. Son doigt, maintenant humide, joue avec mon petit bourgeon sensible. Je sens l'extase se rapprocher. Ensuite, Alex masse doucement l'intérieur de mes cuisses. Je veux que ses mains retournent dans ma zone la plus érogène. Je le regarde. D'un simple coup d'œil, il comprend tout. C'est un soulagement de le sentir à nouveau en moi. Je m'assois de manière à lui offrir davantage d'espace de manœuvre. Il continue ses va-et-vient en moi, puis revient sur ma perle extatique. Mon souffle devient saccadé. Alex retire sa main. Je suis frustrée. Je dirige ma main vers ma région en feu. Mais avant que j'aie pu atteindre celle-ci, Alex attrape mon bras, qu'il dépose doucement sur l'accoudoir, puis il reprend sa tâche. Ma frustration s'estompe rapidement, mais j'ai peur qu'il me refasse le coup. Mes sens recommencent à s'échauffer.

— Je ne te lâcherai plus jusqu'à ce que tu jouisses, féline, m'informe-t-il d'un regard amusé.

Son doigt tournoie sur ma perle glissante. Je jette un coup d'œil à mon amant avant d'appuyer ma tête sur le dossier de la chaise.

— Regarde-moi, m'ordonne-t-il d'une voix douce mais ferme.

J'obtempère aussitôt. Il me fixe. Je me concentre sur les sensations nerveuses qui déferlent dans mon corps. Mes yeux veulent se fermer. Alex ralentit son mouvement, puis il cesse d'agiter son doigt sur mon clitoris. Après une pause de quelques instants, il reprend son rythme. La montée du plaisir se déclenche. J'explose en silence. Les spasmes qui secouent mon corps sont les seules indications du plaisir intense que je ressens.

* * *

Vers vingt-trois heures, après le repas, nous regagnons notre suite. Nous avons pris l'apéro au bar à vin, ainsi qu'une entrée. Puis nous avons soupé sur la terrasse extérieure du restaurant de l'hôtel. La nourriture était excellente, et la soirée, parfaite – même si, au dessert, j'avais commencé à frissonner, gracieuseté de la brise nordique qui souffle par ici.

En arrivant dans la chambre, Alex fait couler un bain pour me réchauffer. Je place mon iPod sur sa base et programme ma liste de lecture « Soirée ». Les premières notes d'une chanson de James Blunt envahissent la chambre. J'en profite pour me démaquiller. L'eau du robinet du bain cesse de couler. Par le miroir, j'observe Alex. Il s'assoit sur le lit, qui fait face à la baignoire, et croise les pieds et les bras. Je me tourne vers lui. Visiblement, il attend la suite. Je devine qu'il veut me regarder me déshabiller. Sous ma robe rouge, extensible et à fines bretelles, je ne porte pas de sous-vêtements. Les premières notes de la chanson *Dark horse* retentissent. Comme je l'aime beaucoup – je la trouve sensuelle –, j'entame un striptease. Je mets un doigt dans ma bouche pour l'humecter généreusement, puis je le passe à l'intérieur de ma cuisse. Ensuite, je remonte légèrement l'ourlet de ma robe pour laisser savoir à Alex que je ne porte rien d'autre. L'air sérieux, il décroise les bras et s'installe plus confortablement sur le lit.

Je baisse lentement les bretelles de ma robe, en inclinant coquinement la tête. Je ramène ensuite mes mains sur ma poitrine et je presse mes seins l'un contre l'autre tout en me déhanchant. Alex sourit, subjugué. Je fais lentement remonter le bas de ma robe jusqu'à l'apparition de mes cuisses. Dos à Alex, je me trémousse tout en exposant mes fesses. Je me tourne pour lui faire face à nouveau. Je baisse lentement le haut de ma robe. Mes mamelons excités se retrouvent à l'air. Je me déhanche exagérément pour continuer à faire descendre ma robe. Je cesse tout mouvement juste avant que mon triangle féminin devienne visible. Je souris à mon homme. Ma robe tombe sur le sol.

— Tu m'aides à entrer dans le bain ? demandé-je en tendant ma main.

Alex la prend dans la sienne. M'accrochant solidement à elle, j'enjambe la baignoire un pied après l'autre. Ensuite, je me place face à lui.

— Assis-toi, je vais te laver, murmure-t-il d'un ton rauque qui prouve que mon effeuillage l'a émoustillé.

Pendant que je me laisse glisser doucement dans l'eau, ses mains effleurent toutes les parties de mon corps à leur portée. Alex fait mousser du savon dans une débarbouillette, puis il s'assoit sur le bord de la baignoire. Je sors un de mes pieds de l'eau, qu'il frotte doucement. Puis il suit le long de ma jambe jusqu'à mon entre-cuisse. Il s'attarde à cet endroit en me regardant avant de revenir lentement à mon pied. Il lave ensuite mon épaule, puis descend sur mon sein autour duquel il s'amuse à tracer de petits cercles. Je le trouve magnifiquement beau, concentré sur les mouvements circulaires qu'il effectue. Il se déplace de l'autre côté du bain et entreprend la même routine : la jambe, l'épaule, le sein. La tête penchée vers l'arrière et les yeux fermés, je profite de ce moment de grande sensualité.

— Je te veux, toute nue, sur le lit..., me souffle-t-il à l'oreille.

J'ouvre les yeux. Alex tient une serviette devant moi pour que je m'y enveloppe. Je sors de l'eau et m'enroule dans le tissu éponge. La serviette nouée autour de ma poitrine, je me couche. Alex éteint toutes les lumières, sauf la lampe de chevet. Lorsqu'il s'approche, je vois qu'il a quelque chose dans la main.

— Me fais-tu confiance ? me demande-t-il avant de me déplacer pour que je me retrouve étendue sur le dos, en diagonale dans le lit.

Il tient la ceinture d'une robe de chambre. Il me fixe en attendant ma réponse.

— Manifestement, toi, tu ne me fais pas confiance ! lancé-je, car je sais qu'il veut m'attacher pour s'assurer que je ne me toucherai pas.

— À la suite des expériences d'aujourd'hui, je dirais que non. Mais ça, c'est seulement en ce qui a trait à ton plaisir sexuel. Cependant, ta fougue me réjouira totalement dans deux semaines.

Je tends mes poignets devant moi pour lui signifier mon accord. Il dépose un baiser sur mes lèvres.

— Merci de m'accorder ta confiance, ma douce. Je ne te ferai pas souffrir... seulement languir. Je sais que tu es capable de faire la différence.

Il attache mes poignets aux poignées de la table de chevet. Je me sens vulnérable ; heureusement, je suis encore enroulée dans la serviette. Cependant, mes seins risquent d'en jaillir à tout moment. Alex me met un loup sur les yeux.

— Ce n'était pas prévu ! m'étonné-je.

— Tu vas aimer la raison pour laquelle je procède ainsi.

Il descend du lit et s'éloigne. Moins de dix secondes plus tard, il revient. J'entends un bruit métallique en provenance de la table de chevet. D'autres secondes passent ; j'ignore totalement ce qu'Alex fait. L'attente est excitante. Il pose ses mains sur la serviette qui me recouvre. J'en déduis qu'il se tient debout près de ma tête. Il me retire la serviette comme s'il déballait un cadeau. L'air sur ma peau me fait frissonner.

— Tu as froid ? me demande-t-il.

Je hoche la tête. Mes frissons sont causés autant par l'air que par l'excitation de ce qui s'en vient.

D'autres instants passent durant lesquels je combats les frissons. Alex monte sur le lit et s'étend sur moi. La chaleur de son corps me réchauffe aussitôt. Mon cerveau s'active et ma peau se réveille. Je ne peux y croire : Alex est nu sur moi. C'est la raison pour laquelle il m'a bandé les yeux. Je ne peux le voir, mais c'est bon – peut-être même meilleur, car je me concentre pour sentir chaque parcelle de sa peau contre la mienne. Partout. Son pénis frotte mon sexe. Pourquoi s'impose-t-il une telle torture ? Comment fera-t-il pour se contrôler ? Je voudrais lui dire de cesser. Lui dire que je peux attendre. Mais je ne veux pas que mon plaisir s'arrête.

— T'es-tu suffisamment réchauffée ? s'informe-t-il.

Je hoche la tête.

Il m'embrasse de mon oreille à mon sein. Il s'attarde sur ma peau qu'il enflamme à chacune des douces pressions qu'il exerce. Il promène sa langue sur mon mamelon. Lorsqu'il se met à le téter, je me cambre de plaisir. Il le martèle de sa langue avant de recommencer à le sucer. Mon sexe s'humidifie rapidement. Les lèvres d'Alex se déposent sur mon autre sein. Son

membre dur m'effleure la cuisse. Sa bouche s'attarde autour de mon mamelon avant de le téter. La sensation me semble plus forte de ce côté. Je veux sentir son pénis en moi. Ses caresses sur mes seins m'émoustillent trop. Alex n'aurait qu'à effleurer mon sexe pour que le plaisir m'embrase totalement. Il décolle sa bouche de ma poitrine. Il se déplace sur le lit. Je discerne un cliquetis et le même bruit métallique que j'ai entendu plus tôt. Ensuite, son doigt revient sur mon sein. Non, ce n'est pas son doigt. Il titille le bout de mon mamelon avec son pénis. Il se place à cheval sur moi et reproduit le même manège avec mon autre sein. À tour de rôle, il enfonce mes mamelons dans la cavité située au bout de sa verge. Je pense au liquide qui s'y trouve sûrement. Je voudrais pouvoir prendre le pénis d'Alex dans ma bouche. Puis ses lèvres reviennent sur mon sein, puis sur l'autre. Je me cambre ; j'adore ce qu'il me fait.

— Où aimerais-tu avoir ma bouche, maintenant ? s'enquiert-il d'une voix mielleuse.

— Plus bas...

— Comme ici ? murmure-t-il avant de donner un coup de langue sur mon nombril.

— Non, encore plus bas.

Il se déplace, puis il pose sa langue sur ma perle. Je soupire de soulagement et de plaisir.

Sa langue se promène sur mon sexe humide, explorant toute mon intimité. Puis il referme sa bouche sur mon point le plus sensible. Une chaleur exceptionnelle m'envahit. Je me tortille. Soudain, Alex cesse toute activité. Ses cheveux chatouillent ma peau. Je sens qu'il me regarde, sa tête sur mon ventre.

— Tu es près de jouir, ma douce féline ?

— Oui ! S'il te plaît, continue.

Il se relève et pose ses mains sur mes hanches.

— Je vais te retourner, me prévient-il.

Ah non ! Je veux jouir tout de suite. Mais même si je le supplie, il ne m'obéira pas. Il avait promis de me faire languir, après tout. Une fois que je suis sur le ventre, Alex me demande si les cordons me brûlent les poignets.

Contrairement à ce que je pensais, le fait de me retourner n'a pas resserré les liens. Alex avait probablement laissé assez d'espace, car il prévoyait me changer de position.

— Non. Mais je brûle de partout ailleurs. Et très fort.

Il rit.

— Je m'en occupe.

Il place un oreiller sous mon ventre. Ensuite, il se positionne à cheval sur moi, dos à ma tête. Son pénis effleure de façon suggestive mes fesses et ma fente. Il effectue plusieurs fois ces mouvements de balancement. La friction excite probablement Alex. Un de ses doigts se glisse en moi. Je soupire de satisfaction. Adoptant le même rythme que son pénis dans le bas de mon dos, son doigt effectue un va-et-vient. Un deuxième doigt s'ajoute. Je halète de bonheur. Il est en train de m'offrir l'expérience sexuelle qui se situe à la frontière de l'acte complet. Quand ses doigts sortent de moi, cela me laisse une impression de vide. Puis l'un d'eux monte jusqu'à mon bourgeon ardent. Dès qu'Alex le touche, je crie. La jouissance monte, mais je ne veux pas. Pas tout de suite. Je me contracte.

Alex s'immobilise.

— Est-ce que ça va ? me demande-t-il d'un ton inquiet.

— Très bien, réponds-je d'une voix langoureuse. Mais j'aimerais que tu jouisses avec moi.

Je l'imagine en train de réfléchir. Puis son doigt revient en moi. Sa main frotte vigoureusement son membre au-dessus de mes fesses. La respiration d'Alex change en même temps que la mienne. Sa main qui s'active sur son pénis prend de la vitesse. Il glisse son doigt hors de moi puis le pose sur mon clitoris qu'il caresse. Le feu s'élève dans mon corps au moment où le souffle

d'Alex devient saccadé. Je crie. Je tremble. Et pendant qu'une chaleur incomparable me soulève, je l'entends jouir. Une onde de bonheur se mêle à ma jouissance. Il a enfin connu l'extase près de moi. Pas encore en moi, mais ce n'est que partie remise. Il se tourne et m'embrasse dans la nuque. Cela dure plusieurs secondes, puis il retire le loup de mes yeux. La bouche d'Alex sent la menthe. Il y a une boîte de pastilles sur la table. Cela explique l'intense chaleur que je ressentais lorsqu'il me léchait.

— C'était très... bon, dis-je d'une voix traîneuse. Ton plaisir a été le mien cette fois.

Il sourit.

— Après ce que tu m'as fait dans l'auto, le striptease avant le bain et ton corps nu, attaché et à ma merci sur ce lit, je n'aurais pas survécu bien longtemps sans...

— ... jouir ? complété-je en le fixant. Mais pourquoi t'es-tu mis nu ? Pourquoi t'es-tu imposé cette torture ?

— Chez moi, cet après-midi, lorsque je ne pouvais pas te toucher, et ensuite quand tu m'as... sucé dans l'auto, j'ai compris à quel point ce devait être difficile et frustrant pour toi de ne pas pouvoir accéder à moi en totalité. Au début, j'ai pensé, en établissant la règle de la non-pénétration, que cela pourrait t'affecter. Mais je croyais que les orgasmes que je t'offrirais compenseraient. De toute évidence, ce n'est pas le cas. Je reconnais aujourd'hui ton besoin de m'avoir, en intégralité.

— Donc ça signifie que...

— Non, je n'irai pas plus loin pour l'instant, m'interrompt-il. C'était pour nous aider à patienter.

Il se dirige vers la poubelle, dans laquelle il jette une boule de mouchoirs. J'admire la vue de ses fesses et du V de son dos. Il contourne le bar et disparaît de mon champ de vision.

— Euh... M'as-tu oubliée ? demandé-je d'un ton amusé.

Quelques instants plus tard, il vient me rejoindre avec une robe de chambre qui m'est destinée. Il dépose un baiser sur mes lèvres avant de défaire mes liens.

— Je ne t'oublie jamais, admet-il en me regardant fiévreusement.

Jeudi 24 juillet

Le lendemain matin, je me réveille au son de l'eau qui coule dans la douche. Mon téléphone m'apprend qu'il est six heures quinze. Il est matinal, mon homme ! Mais je me rappelle soudainement que nous rentrons aujourd'hui. En passant devant le bar de la chambre, j'entends le bruit caractéristique de la vibration d'un téléphone. Sur le cellulaire d'Alex, un texto apparaît.

Mon réveil aurait été meilleur avec toi... dans mon lit.

Je ne peux voir le reste du texte car l'écran est verrouillé. Je sursaute en lisant le nom de l'expéditeur : Sandra Taillefer. La journaliste. J'essaie d'analyser ce bout de message sans paniquer. Ce texto laisse penser qu'Alex a déjà été avec elle. Je ne veux pas y croire, mais je n'y arrive pas totalement. La douche cesse de couler. Je dépose le téléphone délicatement comme s'il s'agissait d'une bombe. En fait, c'est une bombe. Pour moi.

Alex sort de la salle de bain ; une serviette entoure sa taille et ses cheveux mouillés sont en bataille. Il est aussi beau que lorsque je l'avais vu ainsi chez lui. Mais je ressens un malaise. Je me force à sourire, car je ne veux pas qu'il devine que j'ai vu le message de Sandra Taillefer.

— Bon réveil ! me souhaite-t-il en m'entourant de ses bras.

Je me serre contre lui pour gagner du temps et prendre le dessus sur mes émotions.

— Je vais sauter dans la douche, moi aussi, formulé-je. À quelle heure partons-nous ?

— Vers sept heures. Ensuite, je te montrerai la cinquième vérité, puis nous réintégrerons nos vies respectives.

« Oui, pensé-je. Mais à quoi ressemble-t-elle au juste, ta vie, mon bel homme ? »

Je sors de mon sac tout ce qu'il me faut et je dispose mes vêtements sur le sofa. Alex consulte son téléphone. L'air contrarié, il pince les lèvres. Puis il se tourne vers moi.

Étant donné que je le fixais, je n'ai d'autre choix que de m'enquérir de son état.

— Ça va ? Tu sembles... troublé.

— Oui. Il ne s'agit que d'un petit problème à régler.

« Ou à baiser... » songé-je avant d'essayer d'évacuer cette horreur de ma tête.

Même si je reste longtemps sous la douche, cela ne m'aide pas à effacer mes doutes. Lorsque j'émerge de la salle de bain, un plateau de déjeuner est posé sur la table du salon. Alex parle au téléphone sur le balcon. Les portes de jardin sont fermées, mais le non-verbal de mon amant indique clairement qu'il n'est pas de bonne humeur. L'air exaspéré, il se passe souvent la main dans les cheveux. Je m'habille. Lorsqu'il rentre, Alex ne porte aucune trace de la frustration qu'il manifestait quelques instants plus tôt.

— J'ai commandé un peu de tout, dit-il. Est-ce que ça te va ?

— Oui, mais je n'ai pas tellement faim.

Il lève un sourcil.

J'examine le contenu du plateau afin d'éviter le regard scrutateur d'Alex. Il m'épie pendant que je cherche quelque chose à manger qui n'accentuera pas ma nausée. Finalement, je prends un jus d'orange et un toast.

— Le prochain secret se trouve où ? m'enquiers-je pour faire diversion.

— Quelque part à Tremblant... Mais dis-moi, Laurie, as-tu lu mes textos ?

— Quoi ? ! lancé-je, faussement indignée. Non ! Et même si je le voulais, j'imagine que tu as un code ?

— Effectivement, répond-il calmement.

— Pourquoi m’as-tu posé cette question ? Devrais-je les lire ?

— Non.

Après une pause, il précise :

— Certains textos que je reçois pourraient être mal interprétés.

Pour toute réponse, je hoche la tête.

À sept heures vingt, nous nous garons devant l’ancienne maison d’Alex. Il y vivait avec sa mère lorsque nous nous fréquentions. Bâtie sur un terrain de plus d’un acre, cette demeure ancestrale – située un peu à l’extérieur du village de Saint-Jovite – a toujours appartenu, depuis sa construction en 1902, à la famille de la mère d’Alex. Ayant continuellement été bien entretenue, elle a connu différentes phases d’agrandissement et de modernisation au cours du temps, tout en conservant son cachet d’origine.

— C’est ici que tu me dévoileras la cinquième vérité ? lancé-je après avoir quitté la voiture.

— Oui, répond-il simplement en me tendant la main.

Pendant que nous cheminons vers la porte d’entrée, j’interroge Alex :

— Ta mère sait-elle que nous devons venir ici si tôt ?

— Bien sûr, dit-il en déverrouillant la porte. Mais elle est absente.

Dès mon entrée, je constate que quelques changements ont été apportés dans la maison. La cuisine a été rénovée de fond en comble, et l’escalier menant à l’étage, placé au centre de la grande aire ouverte, a été élargi en plus de bénéficier d’un nouveau couvre-plancher.

— Ta mère a fait de belles transformations ! commenté-je, réellement impressionnée.

— C’est vrai que c’est du bon boulot.

Après avoir pris mes mains dans les siennes, Alex me demande si je suis prête.

— Oui, réponds-je devant son regard soutenu. Mais pourquoi ai-je l’impression que je n’apprécierai pas ce que tu t’apprêtes à me confier ?

— C’est plutôt moi qui ne l’apprécie pas, réplique-t-il d’un ton dur.

Nous montons l’escalier. Alex est tendu. Encore une fois, j’éprouve une grande anxiété face à l’information qu’il s’apprête à me livrer. Je voudrais qu’il me reconforte. Habituellement, il le fait dans de telles circonstances. Mais aujourd’hui, sa nervosité prend toute la place. Je comprends alors, par la phrase qu’il a dite avant que nous nous engagions dans l’escalier, que les rôles seront inversés : c’est moi qui devrai le reconforter. Par contre, je ressens encore un léger malaise attribuable au texto envoyé par Sandra Taillefer. Je ne peux concevoir qu’Alex voit une autre femme – que ce soit la blonde des photos parues dans le journal ou la maudite Sandra. Telle que je la connais, la journaliste aurait fort bien pu écrire ce message seulement pour embêter Alex. Quoi qu’il en soit, une chose est sûre : actuellement, j’aurais besoin de la force de mon homme. Mais en le voyant avancer vers la porte fermée de la chambre de sa mère – du moins, ce l’était autrefois –, je sens qu’il a besoin de mon soutien. « Je dois lui faire confiance », me répété-je en boucle dans ma tête.

Alex saisit la poignée. Il sursaute lorsque je mets ma main sur la sienne pour retenir son mouvement. L’air perdu, il me regarde comme s’il avait oublié ma présence à ses côtés.

— Excuse-moi..., dit-il en prenant conscience de son attitude. Entre la première, s’il te plaît.

Tout en tenant la poignée de la porte, qui est encore fermée, il recule d’un pas pour me laisser l’espace qui sera nécessaire pour pénétrer dans la chambre.

— Alex, je vais l’ouvrir moi-même, murmuré-je en retirant sa main de la poignée. Et tu n’es pas obligé d’entrer dans cette

pièce, si tu n'en as pas le goût.

Il ferme les yeux quelques instants. Je dessine doucement le contour de sa mâchoire pour qu'elle se décontracte. Comme cela ne s'avère pas suffisant, je dépose un baiser sur ses lèvres. Puis je lui adresse un sourire encourageant. Il me fixe comme s'il me voyait pour la première fois. Je prends une grande respiration avant d'ouvrir la porte.

Je vois immédiatement les deux pantins, de la même forme que celui qui représentait le père d'Alex la semaine dernière. L'un d'eux personnifie la mère d'Alex, que je reconnais immédiatement malgré le passage du temps. La marionnette est assise au bout du lit. Sa tête est appuyée contre le ventre de l'autre pantin, qui se tient debout devant elle. Elle ne porte qu'un soutien-gorge et une petite culotte. Je m'avance tranquillement vers le couple. Sur le lit, une multitude de billets de banque sont éparpillés : des coupures de vingt, de cinquante et de cent dollars recouvrent entièrement la couette. Le pantin qui est debout tient de l'argent dans sa main. C'est un homme, vêtu d'un pantalon gris et d'un veston noir. Je me rapproche afin de voir son visage. Il n'en a pas, puisque cette partie est simplement couverte de tissu. Le pantalon de l'homme est détaché, et la fermeture éclair est descendue – juste assez pour que son sexe puisse sortir du boxer. Il est facile, d'après la position des deux pantins, de deviner la nature de leur relation. J'interroge Alex, planté dans le cadre de la porte. Son regard est dur.

— Ta mère se prostitue ?

— Non. Mais elle a été la pute d'un homme pendant longtemps. Trop longtemps.

— Il la payait ?

— Plus que ça. Il l'entretenait. Il s'assurait qu'elle ne manque jamais de rien.

— Il l'aimait ?

— Non.

— Elle l'aimait ?

— Oui..., chuchote-t-il, l'air résigné.

Je le rejoins.

— Viens, déclaré-je en prenant sa main. J'en ai assez vu.

Je ferme la porte derrière nous. Je lui pose quelques questions supplémentaires, auxquelles il répond franchement, malgré son air distrait.

* * *

Sur la route, nous restons silencieux. Pendant que le paysage défile sous mes yeux, je réfléchis. J'éprouve de la difficulté à relier entre eux les morceaux du casse-tête. Je repense aussi au texte que j'ai lu ce matin. Comme mon objectivité est biaisée, je devrai demander l'aide d'experts – soit celle de mes trois amies. Dès mon arrivée au bureau, je leur enverrai un courriel leur expliquant la situation, afin qu'elles aient le temps de réfléchir aux stratégies possibles avant notre souper de ce soir.

Alex et moi nous jetons des coups d'œil ici et là. Lorsque nous arrivons chez lui, je descends du véhicule, récupère mon sac et me rends à mon auto. Il me suit. Je dépose mon sac sur la banquette arrière.

— J'ai toujours su que tu étais forte, me dit-il. Ce matin, tu me l'as prouvé.

Je reste silencieuse. Il poursuit :

— Ça me donne de l'espoir en ce qui a trait à la conclusion de toute cette histoire.

— Pourquoi ? Tu doutais de moi ?

— N'importe qui douterait. Tu seras très secouée. Et tu devras prendre une grande décision.

— Si c'est celle de te laisser t'infiltrer en moi, elle serait très facile à prendre actuellement ! plaisanté-je pour alléger l'atmosphère.

Il sourit.

— Aujourd’hui, oui. Mais dans deux semaines, cette... infiltration te paraîtra peut-être moins tentante.

Il plonge ses yeux bleu vif dans les miens.

— J’ai vu ce matin que ton instinct est très fort, reprend-il. Tu as raison de lui faire confiance.

— Tout comme je dois te faire confiance, dis-je sur un ton arrogant.

— Tout à fait.

Il glisse doucement ses mains dans mes cheveux et m’embrasse passionnément.

— Bonne journée, ma douce féline ! lance-t-il ensuite. J’ai adoré t’entendre ronronner hier soir.

— Ah oui ? Moi, j’ai adoré te sentir vibrer dans mon dos...

Il me donne un léger baiser, puis je monte dans ma voiture. Il me regarde partir. Je dois absolument mentionner son commentaire sur mon instinct dans mon courriel destiné aux filles. Parlait-il de mon instinct lorsque j’ai pris les devants dans la maison de sa mère ou du fait qu’il semble avoir deviné que je lui ai menti à propos du texto de Sandra Taillefer ?

* * *

— Bonjour, *sis* ! clame Philippe en entrant dans mon bureau en début d’après-midi.

Maxime le suit. Il me salue de la main, sans sourire, avant de s’asseoir sur la table de réunion. Philippe s’installe devant moi.

— Vous semblez terriblement sérieux, tous les deux, déclaré-je. Quelqu’un est-il mort ? demandé-je sur un ton sarcastique.

— Non, mais ça pourrait se produire bientôt, dit Philippe, l’air grave. Il y a quelque chose dont j’aimerais te parler.

— OK, lancé-je en me redressant sur ma chaise. Mais toi, qu’est-ce que tu fais ici ? ajouté-je en regardant Maxime.

— Je suis là comme soutien.

— Pourquoi ? Avez-vous peur de moi ?

— Moi non, mais lui un peu ! indique Max, l’air froncé, en pointant le doigt vers Phil.

Philippe roule les yeux, avant de se jeter à l’eau :

— On sait tous que tu fréquentes Alex Monnard en cachette. Mais toi, tu ne sais peut-être pas qu’Alex Monnard fréquente quelqu’un d’autre en catimini.

Mon cœur s’affole. Philippe tourne son iPad vers moi pour me montrer une photo. Au même moment, mon cellulaire vibre. C’est un appel d’Alex.

La photo, qui a été prise de loin, montre Alex en maillot sur le bord d’une piscine. Une femme blonde, en maillot elle aussi, lui fait face, ses deux mains sur les fesses d’Alex. Ce dernier est penché vers son visage, prêt à l’embrasser.

Mes deux frères me fixent. Max ronge l’ongle de son pouce.

— Passe-moi ton iPad, ordonné-je d’un ton impatient en me levant.

Mon cellulaire recommence à vibrer pendant que je fais dérouler la photo pour arriver au texte. L’article est signé Sandra Taillefer.

Alex Monnard ne perd pas de temps depuis son retour au pays pour goûter aux charmes de plusieurs belles Québécoises. C’est vrai que ce superbe rebelle, dont la fortune est difficilement estimable, a plusieurs années d’absence à rattraper. Au grand plaisir des femmes d’ici, son comportement des dernières semaines nous indique qu’il semble vouloir jouir de son

statut de célibataire pendant longtemps !

— À moins que tu te sois fait teindre les cheveux en blond, déclare Philippe, je ne crois pas que ce soit toi sur la photo.

— De toute manière, le blond serait une mauvaise idée ; cette couleur ne t'irait vraiment pas, commente Maxime.

Philippe et moi lui lançons un regard découragé.

— Évidemment que ce n'est pas moi ! vocifère-je. Mais qui est cette femme ? m'interrogé-je à voix haute. Étant donné qu'elle est placée de côté, elle est difficilement reconnaissable.

La vibration de mon cellulaire est incessante.

— Veux-tu que je réponde ? propose Phil en avançant sa main au-dessus de mon bureau.

— Non ! ordonné-je si fort qu'il fige.

— N'aie pas peur, Phil, Laurie ne mord pas ! blague Maxime en s'interposant entre Phil et moi pour faire semblant de protéger notre frère.

— Arrête, le cave, ce n'est pas drôle. Tu ne réalises pas que notre sœur se fait jouer dans le dos par le même gars qui l'a tant fait souffrir ? C'est peut-être ton habitude de passer plusieurs filles par semaine, mais moi je n'ai pas le goût que Laurie tombe dans les mains d'un gars comme toi.

— Wô ! On se calme ! s'écrie Max. Oui, ça m'est peut-être déjà arrivé de me tromper de numéro de téléphone et de ne pas rappeler la fille que j'avais vue la veille, mais plutôt une autre qui figurait dans mes contacts. Une fois, peut-être deux... Mais Alex, ce n'est pas son style.

— Comment peux-tu le savoir ? lui demande Phil.

— Dans le cas contraire, il en aurait profité au maximum quand on faisait de la compétition et que les filles étaient à nos trousses.

— Parce que tu vas essayer de me faire croire qu'il n'a jamais profité de la situation ?

— Je ne prétends pas qu'il était un saint. Mais il ne courait jamais deux lièvres en même temps. Il était trop respectueux pour ça.

— Contrairement à toi..., glisse Phil.

— Mais il peut avoir changé en sept ans, argué-je.

— Pas fondamentalement. La fidélité et le respect, ce sont des valeurs qui transparaissent dans les relations de couple. Et si quelqu'un les possède dans sa jeunesse, cela ne change pas.

— Wow ! Ça signifie que tu as de maudites belles valeurs, le frère ! se moque Phil.

— Je pense que j'ai hérité des gènes de Charlie Sheen, répond-il, pensif.

Je fixe la photo. Si Alex est aussi fidèle que le prétend Max, c'est qui, cette femme ? Et pourquoi paraissent-ils si intimement liés, Alex et elle ?

* * *

J'ai fermé mon téléphone pour réussir à travailler le reste de l'après-midi.

Je me rends chez moi vers dix-huit heures. Je dois me changer rapidement, car les filles se pointeront dans une trentaine de minutes. En approchant de la maison, je ne suis pas surprise de voir Alex assis sur mon perron. Je descends calmement de mon auto.

— Je veux te parler, m'annonce-t-il d'un ton décidé. Puisque tu n'as pas répondu à mes appels, j'en conclus que tu as vu la

nouvelle photo me mettant en vedette ?

Je reste silencieuse.

— Comme tu t'en doutes, je n'ai pas pratiqué l'abstinence pendant sept ans. J'ai fréquenté cette femme en Suisse. La photo a probablement été prise par un client québécois. Après m'avoir reconnu, il l'a vendue à un magazine d'ici.

— À Sandra Taillefer ?

— Oui, d'où le texto qu'elle m'a envoyé très tôt ce matin, dit-il en me regardant d'un air entendu. J'ai voulu la faire changer d'idée, mais visiblement cela n'a pas fonctionné.

— Et la couleur de tes cheveux ? Je croyais qu'ils étaient aussi pâles en Suisse qu'à Vail.

— Oui, ils l'étaient. La seule explication, c'est que le cliché a été « photoshopé » pour l'actualiser.

Je fronce les sourcils.

— Pour l'actualiser ?

— Pour que mon apparence ressemble davantage à celle que j'avais sur les photos qui ont été publiées il y a deux semaines.

— Et sur celles-là aussi, c'était une autre de tes anciennes conquêtes ?

— Non, rétorque-t-il sèchement. Je te l'ai déjà dit : cette femme est une relation professionnelle. Elle est impliquée dans un dossier important que je traite ces temps-ci.

— Hum ! La frontière entre la vie professionnelle et la vie personnelle est parfois nébuleuse..., formulé-je sur un ton sarcastique.

Il pose un regard acéré sur moi.

— C'est strictement professionnel, et tu le sais.

— Comment le saurais-je ? Ah oui ! Mais c'est parce que je te fais aveuglément confiance, voyons !

— Pas aveuglément, quand même ! Mais c'est vrai que les apparences sont trompeuses. Si je dis que tu le sais, c'est parce que tu connais mon authenticité. Et puis tu sens que ce qui se passe entre nous, c'est très fort.

Il recule d'un pas et met ses lunettes de soleil.

— Bonne soirée avec tes amies.

Je le regarde monter dans son auto, puis j'entre dans la maison. Quelques secondes plus tard, j'entends la voiture d'Alex démarrer dans la rue.

Pourquoi ai-je l'impression qu'il est aussi fâché – sinon plus – que moi, alors que ce devrait être l'inverse ?

Avant de sauter dans la douche, je sors une bouteille de vin blanc du cellier. J'ai besoin de boire de l'alcool pour me calmer. Un véhicule se gare dans la cour. Alex serait-il de retour ? Quand je jette un coup d'œil à l'extérieur, j'ai la surprise de reconnaître l'auto d'Érika. Mon amie marche énergiquement vers la maison. Je viens de retirer deux coupes de l'armoire quand elle entre sans avoir d'abord frappé, selon son habitude.

— *OMG !* Je viens de croiser l'homme de mes rêves. Tellement *hot* que sa virilité créait une aura autour de son auto !

— L'homme conduisait-il un coupé sport BMW noir, par hasard ? demandé-je.

Elle se met à genoux devant moi et joint ses mains ensemble comme pour exaucer une prière.

— Non, non ! S'il te plaît, ne me dis pas que c'était Alex ! lance-t-elle sur un ton théâtral.

À ce moment, Jade fait irruption dans la maison.

— Les filles, je viens de croiser un vrai pétard sur la route !

Érika se relève.

— Du genre bronzé, avec des lunettes de soleil, dans une auto sport noire ?

Jade me montre du doigt ; elle a deviné qu'il s'agissait d'Alex.

— Oui, malheureusement, il est déjà pris ! reprend Érika, l'air désespéré. Il y a une liste d'attente sur laquelle mon nom figure. Veux-tu que j'ajoute le tien ?

— Tellement ! lance Jade avant de prendre une coupe dans l'armoire.

— Je ne vous garantis pas les positions deux et trois sur la liste, les filles ! dis-je, légèrement agacée.

— J'imagine qu'il faudrait une employée à temps plein juste pour gérer la liste de rappels d'Alex, commente Jade.

Je ris.

— Surtout, ajoute-t-elle, que l'on sait qu'il est un amant exceptionnel. Es-tu d'accord avec le qualificatif, ma chère Lau ?

Repensant à notre sortie à Mont-Tremblant, j'acquiesce sur-le-champ.

— Donc, si je me fie à l'article que j'ai vu passer aujourd'hui sur Internet, les positions deux et trois sont déjà prises ? interroge Jade.

Érika la questionne du regard. C'est alors que Méhanne arrive avec notre souper : des sushis.

— C'est l'heure de la bouffe ! annonce-t-elle joyeusement. Est-ce qu'on mange à l'Émeraude ou ici ?

— À l'Émeraude ! répond Jade, enthousiaste. Je m'occupe des coupes et du vin.

Comme je n'ai pas eu le temps de me changer, il est décrété que mes amies apporteront tout ce qu'il faut et que je les rejoindrai là-bas.

Au moment où je quitte la maison, mon cellulaire sonne. J'emprunte le sentier derrière chez moi avant de répondre.

— Salut, Dave !

D'un ton léger, il lance :

— Salut, Laurie ! Tu sais que, pendant les deux années où nous avons été ensemble, il n'y a jamais eu de photos de moi avec une autre fille sur Internet ?

— Très drôle, Dave !

— Non mais avoue que sa moyenne est assez désastreuse comparativement à la mienne. Est-ce que ça va ?

— Oui, très bien. Et toi ?

— J'essaie de me tenir occupé. C'est plus difficile pendant les vacances. Justement, je me demandais si ça te tenterait de venir faire du *hiking* au mont Washington avec des profs de l'école. Ils sont déjà six. Céline, Nat et Catherine y seront.

J'ai bien envie d'accepter cette proposition. J'ai toujours eu beaucoup de plaisir avec ces filles-là.

— Il n'y a pas de piège, poursuit Dave. Tout le monde sait que nous ne sommes plus ensemble, tous les deux.

— Quand ?

— Dimanche ; le départ a été fixé à six heures. On revient le soir même.

— Nous irions là-bas en amis, Dave ?

— Je te promets que je ne te toucherais pas et que je ne ferais aucun commentaire déplacé.

— C'est d'accord. Où est-ce que le groupe se retrouve ?

— Tout le monde vient chez moi.

— Parfait ! À dimanche, Dave, dis-je alors que j'arrive à l'Émeraude.

— Tu parlais à Dave ? À quoi tu joues ? me demande Érika, l'air méfiant.

Très décontractée, je résume à mes amies la conversation que je viens d'avoir.

— Commence par le début, indique Jade. On veut en savoir plus sur la photo qui a circulé sur Internet aujourd'hui.

Après que nous avons pris chacune une barquette de nourriture et des baguettes, je parle de la photo du jour, ainsi que de ma brève rencontre avec Alex.

— Et la vérité de la semaine, c'était quoi ? s'enquiert Érika.

Je raconte notre sortie à Mont-Tremblant, puis la visite à la maison de sa mère.

Lorsque je termine mon récit, le silence s'installe. Les filles décantent les informations que je viens de leur transmettre. Je fais tourner le vin dans ma coupe. J'ai hâte d'entendre les commentaires de mes amies.

— Réalises-tu que ta sortie de dimanche avec Dave, c'est de la provocation ? me lance Érika.

— Absolument pas ! protesté-je, indignée. Tu penses vraiment que j'ai accepté l'invitation de Dave pour me venger des photos ?

— Oui ! clame Jade.

— Pas consciemment, tempère Méhanne.

— Maintenant qu'on le lui a dit, c'est devenu conscient, précise Jade.

— Tu joues un jeu dangereux, Lau, m'avertit Érika.

— Et vous ? Quel est votre diagnostic ? questionné-je en me tournant vers Jade et Méhanne.

— Je me demandais si Alex est fou amoureux de toi ou fou tout court, déclare Jade.

— Et... ?

— Je dois encore réfléchir à la question.

— Alex est toujours là, près de toi, solide comme un roc, exprime Méhanne.

— Et que faut-il penser du texto de Sandra Taillefer ?

— Elle est aussi dangereuse qu'une fourmi sur le dos d'un éléphant, m'assure Jade. Elle charme tout le monde, mais la seule chose qui l'intéresse vraiment, c'est son boulot. Dans le milieu, c'est connu que Sandra Taillefer est une *workaholic*.

— Et le *look* greluce n'est certainement pas le genre d'Alex, déclare Érika.

— Le cas de la journaliste est donc réglé, énonce Méhanne. Mais les secrets d'Alex m'embrouillent l'esprit. Je ne vois aucun lien entre eux.

Cet après-midi, j'ai pris le temps d'écrire les cinq vérités, une par feuille de papier. J'étale les documents au centre de notre quatuor.

1- La vengeance s'est insinuée là où l'amour a toujours dominé.

2- Dans la nuit du 22 juin, je me suis fait arrêter en possession de dix kilos de coke. Faussement accusé.

3- *La prison ou l'exil ?*

4- *Plus de vingt ans avant moi, mon père a été expulsé du pays. Par la même personne qui a organisé ma disparition.*

5- *Ma mère a reçu de l'argent d'un homme pendant plusieurs années.*

— Qui serait cet homme ? réfléchit Érika à voix haute. Est-ce que tu sais pendant combien d'années sa mère s'est fait payer ?

— Il m'a dit plus de vingt-cinq ans.

— Donc pendant presque toute la vie d'Alex ?

J'acquiesce d'un signe de tête.

— Est-ce qu'Alex a déjà eu connaissance des visites de cet homme pendant qu'il vivait avec sa mère ? demande Méhanne.

— Non. Et il a appris l'histoire pendant son séjour en Suisse.

— Pourquoi quelqu'un voulait-il les voir disparaître, son père et lui ? Et pourquoi sa mère a-t-elle accepté, selon toute apparence, de garder le silence en échange d'argent ?

— Si le coupable voulait cette femme comme amante, c'est logique qu'il se soit débarrassé du mari, expose Jade. Mais pourquoi s'être ensuite débarrassé du fils ? Et comment tenait-il ces deux hommes à distance ? Par quelles menaces ?

— Il manque trop d'informations pour que nous puissions y voir clair, lance Érika. Alex le sait fort bien, Lau, car il ne te donne que des miettes chaque fois.

Après une courte pause, elle reprend :

— Je pense que c'est correct que tu ailles au mont Washington avec Dave. Mais sois consciente que cette sortie ne fera pas plaisir à ton roi du mystère.

— Oui, je sais. Mais il n'y a rien entre Dave et moi.

Devant le regard insistant de mes amies, je rectifie :

— Il n'y a plus rien de mon côté. Aucune émotion amoureuse, aucune attirance physique, aucun encouragement.

— Mais du côté de Dave, c'est une autre histoire, argue Jade.

— J'avoue que ses intentions sont aussi visibles que des cônes orange sur un chantier de construction ! plaisante Méhanne.

— Oui, approuve Érika. Et on sait où il voudrait planter sa pépinière !

Nous nous esclaffons en chœur.

— Pas de danger que ça arrive ! clamé-je.

— C'est sûr ! corrobore Érika. Il y a déjà de la machinerie lourde qui laboure ton chantier. Et je crois que ton entrepreneur privé n'est pas très ouvert au partenariat ni à la compétition.

— Effectivement ! Et toi, est-ce que le chantier est ouvert dans ton coin ?

— Présentement, il est en arrêt. Je voudrais avoir votre opinion pour savoir si je dois le remettre en fonction.

Méhanne, Jade et moi sommes impatientes de connaître la suite.

— La semaine dernière, je vous ai dit que je glanerais des informations auprès de mes sources au sujet de cet homme.

— Au fait, c'est quoi son nom ? se renseigne Jade.

— Pierre-Luc. Lundi matin, après une réunion d'équipe, j'ai demandé à deux de mes collègues de rester dans la salle de

conférences avec moi. Dès que nous avons été seuls, je les ai interrogés : « C'est quoi le problème avec Pierre-Luc ? » Le premier a rapidement répondu : « Rien ! » Mais l'autre a souri ; donc je l'ai cuisiné sur-le-champ. Et là j'ai appris que je suis une gageure !

— Oh non !

— Ça, c'est chien !

— Le salaud !

— Mais les arrangements et le contexte de la gageure me laissent perplexe. Mes collègues, devinant que Pierre-Luc et moi serions attirés l'un par l'autre, lui ont dit qu'ils avaient une belle fille à lui présenter. Il leur aurait demandé : « Belle comment ? » La réponse aurait fusé : « Du genre que tu ne survivrais pas à une soirée sans vouloir coucher avec elle. » Ensuite, la mise a monté. En bout de ligne, ils l'ont défié de ne pas avoir de relations sexuelles avec moi pendant deux mois et lui ont imposé de me voir seulement une fois par semaine.

— Bienvenue dans la *gang* des « non-pénétrées » ! lancé-je avec sarcasme.

— Il faut que les mâles abandonnent cette tendance à l'abstinence tout de suite ! s'indigne Jade.

— Le mien n'a même pas besoin de gageure pour adopter un tel comportement ! avoue Méhanne.

Toutes les trois, nous la fixons en silence.

— Continue, Érika, dit-elle. Je vous raconterai où j'en suis dès que tu auras terminé.

— Tu es sûre ? s'informe Érika.

Après le hochement de tête de Méhanne, elle poursuit :

— J'ai revu Pierre-Luc dimanche – je n'étais pas encore au courant du pari. Il m'avait téléphoné le vendredi précédent pour faire des plans pour la fin de semaine. Nous sommes allés faire du vélo sur le P'tit Train du Nord. Cinquante kilomètres ! Il avait préparé le lunch. C'était parfait. Mais maintenant que je sais que je ne représente qu'une gageure pour lui, j'ignore quoi faire.

— Qu'est-ce qui se passe, Érika ? s'étonne Jade.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Normalement, tu aurais appelé ton beau Pierre-Luc, car je présume qu'il est beau, dans les minutes suivant ta découverte pour l'engueuler comme du poisson pourri. Et ce soir, son cas aurait été réglé en moins de cinq secondes. Tu nous aurais annoncé qu'il était dorénavant relégué au rang des trous de cul, avant de passer la parole à une autre.

— Tu as raison. Mais je me demande comment poursuivre l'aventure. L'option que tu viens d'évoquer est effectivement celle qui m'est venue en tête en premier. Puis j'ai décidé d'attendre et de réévaluer la situation. Et si je lui rendais la vie difficile ? Ou si j'exigeais que mes deux collègues me paient en retour de mon silence ? Ou si j'avouais à Pierre-Luc que je connais l'histoire et qu'on faisait semblant qu'il a tenu le pari ? Ensuite, nous nous séparerions moitié-moitié le lot, qui est de mille dollars.

— Mille dollars ? répète Méhanne, les yeux écarquillés.

— Les options sont intéressantes, dis-je, peu impressionnée par la mise. Surtout qu'elles te permettraient de continuer à le voir.

— C'est le principal ! renchérit Jade qui a tout compris.

— Quoi ? Vous pensez qu'il m'intéresse ? s'écrie Érika, sur la défensive.

— Totalement ! confirme Méhanne.

— Et tu devras passer du temps avec lui pendant deux mois, formulé-je. C'est proche de ton record de longévité en couple,

ça !

— Je te rappelle que je ne suis pas en couple avec Pierre-Luc et que je ne couche pas avec lui. Il ne m'offre donc aucun orgasme extraordinaire, contrairement à ce que vivent certaines d'entre nous avec de super étalons ! Alors, *gang*, qu'est-ce que vous feriez à ma place ?

— Le fait que tu envisages de continuer à le voir indique clairement qu'il t'intéresse, commenté-je. Je crois que l'idéal, ce serait que vous jouiez tous les deux contre tes collègues.

— Sauf que je ne sais pas comment il réagira à cette proposition. S'il a l'impression de trahir les gars, il n'embarquera pas. Et si je ne l'intéresse pas, il cessera de me voir.

Nous lui laissons le temps de réaliser ce qu'elle vient de dire.

Elle éclate de rire.

— Je pense qu'il m'intéresse vraiment et que je ne veux pas arrêter de le voir tout de suite. Au moins, pas avant d'avoir consommé ! Mais c'est vrai que c'est contre ma nature de ne pas affronter les situations. Donc je fonce. Je lui parlerai dès notre prochaine rencontre, samedi soir !

— Super ! Envoie-nous un texto pour qu'on sache s'il a accepté ta proposition.

— Marché conclu ! Maintenant, Méhanne, c'est à ton tour.

— Je suis une plante ! lâche notre amie avec une grande tristesse.

— Mais non, pitoune, voyons ! la consolé-je en lui tendant la main.

— Si Marc te considère ainsi, choisis d'être une plante carnivore. Tu pourrais lui dévorer une couil...

— OK, Jade, on a compris ! lui lance Érika pour la calmer.

— Samedi dernier, nous sommes partis de la maison en vélo à huit heures. S'il me devançait, comme c'est toujours le cas, nous avons prévu nous rejoindre pour la collation à dix heures. J'ai fait exprès de rouler plus lentement dès le départ. Puis je me suis arrêtée en route pour m'asseoir et réfléchir. Je voulais voir si Marc s'inquiéterait. À dix heures quinze, il m'a téléphoné. Je suis peut-être trop romantique, mais j'aurais aimé qu'il y ait une pointe d'inquiétude dans sa voix. Il n'y en avait aucune, juste de l'irritation parce qu'il était obligé de m'attendre. Il m'a dit qu'il avait déjà mangé sa collation et qu'il avait chaud. Je lui ai conseillé de continuer sans moi ; il a sauté sur l'occasion. Je suis revenue à la maison un peu après quatorze heures, alors qu'à mon rythme habituel j'aurais été de retour au plus tard à treize heures. Marc n'a jamais rappelé pour vérifier si j'avais un problème. Lorsque je lui en ai fait la remarque, il m'a répondu qu'il savait que j'étais capable de me débrouiller. Il a même ajouté qu'il pensait que je m'étais arrêtée pour magasiner. J'étais en sueur sur un vélo de route ! Bordel, personne ne va magasiner dans cet état !

Nous sommes estomaquées d'entendre Méhanne s'exprimer ainsi, ce qui n'est absolument pas dans ses habitudes.

— En plus, il était heureux de m'informer qu'il avait eu le temps d'aller à l'épicerie. Il avait acheté des steaks pour le souper, qu'il cuirait sur le barbecue. Je déteste le steak ! J'étais sous le choc. Tout est clair maintenant. Je ne comprends pas pourquoi cela m'a pris autant de temps à réaliser.

— Quand on est aux prises avec un problème, c'est difficile d'avoir du recul, tenté-je pour la reconforter.

— Demain, je vais annoncer à Marc que je le laisse. Je voulais vous prévenir au cas où j'aurais besoin de vous. J'ai l'intention de déménager mes affaires samedi, pendant qu'il fera sa balade en vélo.

— Demain ? ! crie Érika. Pourtant, la semaine passée, tu l'excusais encore.

— Tu ne trouves pas que ta décision est un peu précipitée ? la questionné-je sur un ton plus tempéré.

— Non. Au fond, je savais que ça ne marchait pas entre nous deux, mais je ne voulais pas le voir. Ces derniers jours, j'ai pris conscience que l'amour n'y est plus. Ça ne sert à rien de continuer.

— Mais tu ne veux pas en discuter avec lui ? demande Érika.

— Pourquoi ? Pour qu'il me dise qu'il va changer, et que je me retrouve exactement au même point dans six mois ? Ça ne me convient plus de vivre avec lui.

Méhanne est très tolérante. Et contrairement à Jade et Érika, elle n'est pas impulsive du tout. Je sais qu'elle ne reviendra pas sur sa décision.

— Tu vas t'installer où ? m'informé-je.

— Puisque tu t'es enfin résolue à abandonner ce tas de merde narcissique, pathétique, sans libido, aussi *sexy* qu'un tracteur ayant labouré le fumier, ça me fera plaisir de t'accueillir chez moi, annonce Jade avec un grand sourire.

— Ce défoulement t'a fait du bien ? gronde Érika, l'air sévère.

— Oui, merci ! répond-elle.

— Je vais aller chez mon frère, explique Méhanne. Il m'aidera à déménager mes affaires. Et maintenant que je sais que ma relation avec Marc ne mène nulle part, je veux que tout se règle rapidement. J'ai déjà assez attendu.

— *You go girl !* s'exclame Jade. Et puisque je ne travaille pas samedi, je viendrai t'aider.

— Moi aussi, affirme Érika.

— Et si le maître de l'égoïsme revient de sa promenade pendant qu'on est encore là, ça me fera plaisir de crever ses pneus de vélo ! promet Jade.

Du regard, Érika et moi l'incitons à calmer ses ardeurs. Mais cela n'a aucun effet puisqu'elle ajoute :

— Et s'il n'est pas revenu, je crèverai les pneus de son auto !

La sachant capable d'aller jusque-là, je fais un signe discret à Érika pour lui signifier qu'elle devra surveiller notre amie.

Pour sa part, Jade résume rapidement sa sortie en bateau qui semble avoir été agréable. Je soupçonne que sa journée a été plus extraordinaire que ce qu'elle nous a raconté. Mais après l'annonce de la séparation de Méhanne, elle a eu le bon goût de ne pas étaler son bonheur.

Dimanche 27 juillet

Je suis en route vers chez moi après ma journée de *hiking* avec Dave et ses amis. Comme prévu, la bonne humeur était au rendez-vous. Nathalie est une excellente conteuse. Elle a le sens du *punch* et réussit toujours à stimuler mon imaginaire. Visualisant très bien les situations qu'elle relate, je croule de rire chaque fois. Dave a été respectueux, comme il me l'avait promis. Il a trébuché une fois sur moi et, voulant me protéger, il m'a entourée de ses bras pour que je n'embrasse pas directement le tronc d'arbre sur lequel nous avons échoué. Le seul petit tracas par rapport à cet incident, c'est que Dupont – il se fait toujours appelé par son nom de famille –, qui dort sûrement avec son appareil photo, a capté le tout. Mais comme il a pris au moins sept cents photos aujourd'hui, dont celle d'un chevreuil avec ses deux faons, je n'ai pas trop à m'inquiéter.

Je pense à Méhanne qui s'est réveillée ce matin chez son frère. Quel courage elle a démontré ! Surtout que Marc, contrairement à ce qu'elle croyait, avait très mal pris l'annonce de la rupture. Comme l'amour avait déserté leur relation depuis longtemps, elle s'attendait à ce qu'il reconnaisse ce fait et que tout se passe bien. Mais il était bouleversé – probablement plus par le fait que ce soit elle qui mette fin à la routine dans laquelle il se complaisait. Devant ce problème, j'avais offert à Méhanne de venir dormir chez moi vendredi soir ; à mon grand soulagement, elle avait accepté. Je ne pouvais pas être là pour le déménagement puisque je travaillais, mais j'avais téléphoné à mon frère Maxime, qui connaît mes trois amies depuis plus de quinze ans lui aussi, pour lui demander d'aller aider Méhanne. Ce qu'il avait fait avec plaisir. Par la même occasion, il avait pu calmer l'intérêt soutenu de Jade envers les crevaisons de pneus !

Ce matin, Érika nous a envoyé un texto pour nous annoncer qu'elle s'était réveillée seule, sans plus de détails. Lorsque je lui avais demandé des précisions sur sa soirée, elle était restée vague. Elle attendra à jeudi pour nous en parler.

Sur le point de me coucher, je reçois un texto d'Alex. Nous ne nous sommes pas parlé depuis la discussion concernant la photo, jeudi dernier.

Chez moi, mercredi, vingt et une heures.

Je trouve son message froid et direct. Je voudrais lui signifier son manque de délicatesse et refuser son offre. Mais ma curiosité, si près de la ligne d'arrivée, m'empêche d'aller jusque-là. Je peux toutefois recourir au sarcasme.

Oui, patron. Est-ce que je peux faire autre chose pour vous servir, maître ?

Je sais que ma réponse le fera tiquer et réfléchir. Et, idéalement, s'excuser de sa rudesse.

Oui. Vous pouvez vous pointer vêtue d'un déshabillé noir. Et ensuite me masser et me servir du vin. Sur votre corps.

L'effronté !

In your dreams !

Ah oui ?

Je me couche sans lui récrire. C'est la meilleure façon de gagner avec lui. Un peu.

Bonne nuit, ma douce. Fais de beaux rêves. Les miens seront superbes puisque, comme tu me l'as conseillé, je pourrai t'imaginer me faire tout ce que je désire dans mes rêves.

« Merde ! songé-je en me calant la tête dans l'oreiller. Je n'ai même pas gagné un peu ! »

Mercredi 30 juillet

— Bel article sur notre compétiteur ! dit mon père en lançant des pages de journal sur mon bureau.

Je sursaute devant cet affront inhabituel de sa part.

— Ou plutôt devrais-je parler de lui comme de ton amant ? ajoute-t-il sur un ton dégoûté.

Je commence à lire l'article en question.

Quelques instants plus tard, Philippe surgit dans la pièce.

— Avez-vous vu l'art... ? Je vois que oui, s'écrie-t-il en repérant l'objet du litige étalé devant moi.

Le titre de l'article couvre une page complète dans la section Affaires du journal *La Une* : « Plus grand que nature, Alex Monnard vise à régner sur les Laurentides. »

Une photo de lui, prise en plongée dans la montagne, accentue l'effet du titre. Il a l'air d'un conquérant. Un petit sourire arrogant s'affiche sur ses lèvres. Son regard fixe l'objectif. Il porte un jeans et un chandail bleu roi, de la même couleur que ses yeux. Sa beauté et sa virilité sont incontestables. Au moment où je pense que plusieurs femmes développeront soudainement un intérêt pour les sports en montagne, mon père intervient.

— Lis ça, m'indique-t-il en pointant un paragraphe.

M. Monnard nourrit plusieurs projets qui lui permettront de devenir un joueur important dans l'industrie des activités en plein air ainsi que dans l'immobilier qui y est rattaché. « Mon expérience dans les pays européens m'a démontré que ces deux sphères, l'immobilier et le plein air, peuvent fusionner parfaitement. Il faut savoir conjuguer leurs forces respectives dans le but de maximiser l'expérience personnalisée du client.

Mon père s'exprime sur un ton enragé :

— Soit il veut effectuer des travaux de déforestation pour construire d'autres condos, soit il projette de bâtir un hôtel. Copieur !

— Papa, on n'est plus à la maternelle pour traiter les autres de copieurs, dis-je, déstabilisée par son attitude. C'est quoi, le vrai problème ?

— Le vrai problème, Laurie ? rugit-il. C'est que, par l'intermédiaire de cet article, ton beau petit soldat nous déclare la guerre ! Lis plus bas, ajoute-t-il en me montrant l'endroit en question.

Je regarde mon frère. Philippe semble aussi surpris que moi de la réaction excessive de notre père.

Dans le passage en question, Alex confie : « *J'ai la ferme intention de prendre la place qui me revient. Et si cela implique d'ébranler la compétition, eh bien tant pis !* »

— Papa, Alex n'est pas le premier compétiteur à nous faire face. Chaque montagne a ses particularités. Il se démarquera d'une autre façon. De notre côté, nous innoverons en conséquence.

— Justement ! réplique-t-il sur un ton glacial. Je ne veux pas être en réaction au supposé roi de la montagne. Je veux être en avant de lui.

Il tourne les talons. Sur le seuil, il fait une pause ; ses épaules se soulèvent sous la force de sa respiration. Quelques instants plus tard, il me fait face. Ayant retrouvé son calme, il s'explique :

— Il nous déclare la guerre, Laurie. À un moment donné, il va falloir que tu réalises que tu te trouves en plein cœur du champ de bataille. Et tu devras vite choisir ton camp ; sinon tu seras la première à recevoir des tirs !

Je fixe encore la porte plusieurs secondes après le départ de mon père. Ses mots résonnent dans ma tête. Et l'image du champ de bataille est claire dans mon esprit. Un mouvement à ma droite me ramène à la réalité. L'air compatissant, Philippe s'avance vers moi.

— Je..., commence-t-il.

— Avez-vous vu l'article sur Alex ? clame Max en entrant en coup de vent dans mon bureau.

Philippe et moi le fixons, impassibles.

— Qu'est-ce qu'il y a ? À voir votre air, on croirait que j'ai un énorme bouton dans le front !

Je lui montre l'article pour l'informer que nous sommes déjà au courant.

— Tu es arrivé trop tard, indique Philippe. Et tu as manqué la crise du colonel Morano.

— Pourquoi papa est-il en furie ?

Philippe lance sur un ton sarcastique :

— Peut-être parce qu'il se sent menacé par le petit jeune qui vient d'acquérir la montagne d'à côté et qui semble pas mal plus ambitieux que l'était M. Malenfant ? Ou peut-être est-ce parce que sa fille couche avec l'incarnation humaine de l'ambition ?

— Je dirais plutôt qu'il s'agit de l'incarnation du *sex-appeal*, commente Max. Avez-vous regardé sa photo ?

— Pour information, Philippe, sache que je ne couche pas avec Alex.

Mes deux frères échangent un regard entendu.

— Je vous dis que je ne couche pas avec Alex ! Et puis toi, ajouté-je en pointant Max, je commence sérieusement à penser que tu as des tendances bi !

— Pas de danger, *sis*. Je suis complètement et totalement dévoué au sexe féminin. C'est seulement que je sais reconnaître la beauté – qu'il s'agisse d'une femme, d'un homme ou... d'un plat de nachos accompagné d'une bière froide, sur une terrasse. Mmm ! D'ailleurs, est-ce que la dernière option vous tente ?

— Excellente idée ! acquiesce Philippe. Mon estomac de soldat a besoin de ravitaillement !

— C'est OK pour moi ! Mais si quelqu'un essaie de me tirer dans le dos, vous me couvrirez ?

— Toujours ! promet Max en m'enlaçant.

— C'est sûr ! s'écrie Philippe avec un sourire chaleureux. Seuls les grands frères ont le droit de faire la vie dure à leur petite sœur. Personne d'autre !

* * *

Assis sur la terrasse du Shake Down, peuplée principalement de gens d'affaires en ce milieu de semaine, nous prenons une bière fraîche en attendant notre commande.

— J'aimerais avoir votre opinion sur un sujet qui me tracasse, dis-je à mes frères.

Immédiatement, leur regard se concentre sur moi.

— Admettons que vous auriez fait une gaffe, ou que vous seriez impliqués dans une situation embarrassante face à votre amoureuse...

Philippe me coupe.

— Max, je vais t'expliquer ce concept. Une amoureuse, c'est une femme avec qui tu coucherais pendant plus de trois mois.

L'air sérieux, Maxime réplique :

— Trois mois consécutifs ?

— Oui, évidemment !

— Et exclusivement ?

— Laisse faire, Max ! s'exclame Phil en réalisant qu'il s'est fait prendre à son propre jeu.

— Donc, si vous étiez mal à l'aise face à cette situation et que vous passiez aux aveux, dès que possible, à quoi vous attendriez-vous par la suite ? Comment espéreriez-vous que la fille se comporterait ?

— Tu veux sincèrement le savoir ? demande Maxime avec un sourire enjôleur. Je souhaiterais qu'elle se mette à genoux et baisse mon pant... Aïe !, crie-t-il soudainement car il vient de recevoir un coup de poing sur l'épaule de la part de notre frère aîné.

— Et mettons qu'après les explications vous quitteriez la fille, qui serait quand même un peu sceptique. La balle serait dans quel camp ?

— La fille ! lancent mes frères en chœur.

Maxime précise :

— Tu ne voudrais quand même pas qu'Alex revienne en rampant ? ! S'il a pris la peine de venir t'expliquer le contexte où cette photo avait été prise – et ce, très rapidement –, alors c'est à ton tour de faire un pas.

Je penche la tête de côté. Comment se fait-il que Maxime soit au courant du sujet auquel je faisais référence ?

— Ce n'était pas très difficile à deviner, ajoute-t-il, l'air décontracté.

— Donc c'est moi qui aurais dû reprendre contact avec... Alex ? m'enquiers-je pour vérifier si le sujet masculin en question changerait quelque chose à leurs opinions.

Philippe tique. Maxime regarde vers la rue.

— Avec n'importe quel gars, c'est toi qui devrais faire les premiers pas, formule Philippe. Mais sachant qu'il s'agit d'Alex, je suis moins sûr...

— Pourquoi ?

— C'est compliqué à cause de sa situation professionnelle... Peut-être que ce serait plus simple si tu ne rallumais pas ce qui a été éteint il y a plusieurs années entre vous.

Quelques secondes plus tard, je romps le silence qui s'était installé.

— Et si ça ne s'était jamais éteint ? murmuré-je en dévisageant à tour de rôle mes deux frères, qui me fixent d'un air compatissant.

* * *

Même si mon après-midi de travail a été écourté en raison du dîner sur la terrasse avec Philippe et Maxime, je ne regrette pas cet intermède rempli de complicité fraternelle et de fous rires. Cela m'a permis d'oublier le malaise viscéral que je ressens depuis ma discussion matinale avec mon père.

En arrivant devant chez moi, je vois mamie qui est assise sur sa balançoire en bois. Elle lit un magazine. L'impression de bonheur calme que ma grand-mère dégage m'attire comme un aimant. Je m'écrase sur le banc en face d'elle.

— Grosse journée ? s'informe-t-elle.

— Oui. C'est la fête du fils de M. Lafond samedi, donc je dois m'assurer que l'on frôlera la perfection. Et cela, en plus de mes tâches habituelles.

— Le boulot ne t'a jamais dérangée.

Elle attend que je me confie. Elle sait fort bien que ma charge de travail ne constitue pas mon plus gros souci.

— C'est Alex..., soupiré-je.

— Quoi, Alex ? lance-t-elle avec un sourire taquin. Cela te dérange-t-il qu'il soit dans le journal aujourd'hui ?

— Tu as vu l'article ?

— Comme toutes les personnes qui lisent ce journal. Et les femmes l'ont certainement remarqué...

Je ris devant ce commentaire relatif à la magnifique photo d'Alex.

— Qu'est-ce qui se passe entre vous deux, au juste ? s'enquiert mamie.

— Le problème se situe principalement entre ma famille et nous deux.

— Commence par me raconter comment ça va entre Alex et toi, ces jours-ci.

— Lorsque nous nous voyons, ça se passe bien, déclaré-je. En général, très bien même, ajouté-je avec un sourire timide.

Mais en même temps, il y a des embûches. Tout d'abord, le fait qu'il me cache encore des choses devient irritant à la longue. Lorsque je lui pose des questions, il prend toujours le temps de bien réfléchir avant de me répondre. Il se retient toujours. J'ai hâte que le barrage cède. Pour les confidences... et pour autre chose.

Mamie sourit, car elle a compris mon allusion.

— Et à deux reprises, il y a des photos de lui qui sont apparues, poursuivis-je. Une fois, ça peut arriver ; deux fois, ça commence à être louche. Mais il m'a toujours servi des explications logiques.

— Est-ce qu'il semble s'amuser lorsqu'il te divulgue ce qu'il appelle des « vérités » ?

— Non. Au départ, il m'a expliqué qu'il agissait ainsi pour que j'apprenne graduellement les raisons de sa disparition.

J'ai la subite intuition que ma grand-mère comprend quelque chose que je n'ai pas encore saisi.

— Qu'est-ce que je ne vois pas, mamie ?

— Je ne sais pas. Mais je te conseille de sonder tes émotions lorsque tu es avec Alex. Et les siennes.

J'acquiesce d'un signe de tête. Puis elle poursuit :

— Et crois-tu ses explications relativement aux photos ?

— Lorsque je veux y croire, j'ai peur de me montrer naïve et de recevoir la vérité en plein visage un beau matin. Mais si je doute, je trahis sa confiance. Je ne suis pas encore prête à trancher. Dans les deux cas, j'ai peur de me tromper et de me blesser, et d'écorcher Alex au passage.

— Donc votre relation n'est pas clairement définie. Peut-être que lorsque le barrage cédera, comme tu dis, ce sera plus simple d'y voir clair ?

— Je l'espère. Car si c'est encore nébuleux, je n'aurai pas l'énergie de continuer très longtemps.

— Et quel est le problème entre ta famille et toi ?

— Papa considère Alex comme un compétiteur.

— N'est-ce pas ce qu'il est ?

— Oui..., reconnais-je du bout des lèvres.

— Comment voudrais-tu que ton père réagisse ?

— Je ne sais pas, avoué-je, déroutée, en me mettant à la place de mon père pour la première fois de la journée.

Je me lève.

— J'ai l'impression que je ne t'ai pas beaucoup aidée, se désole mamie.

— Tu m'aides toujours, la rassuré-je en lui faisant un câlin.

Elle me sourit tendrement.

— Bonne soirée, mignonne. Donne un baiser à Alex de ma part.

— Vraiment ?

— Oui. Et je te laisse choisir l'endroit !

— Mamie ! m'écrié-je en riant.

* * *

En me rendant chez Alex, je repense à la dernière conversation que j'ai eue avec lui. Elle concernait la publication de la photo de cette femme et lui, qui provenait supposément de son passé. L'atmosphère était tendue lorsqu'il m'avait quittée. Depuis que mes frères m'ont donné leur opinion sur le sujet, j'ai compris qu'Alex s'attendait à ce que je fasse un suivi. Mais même si Philippe et Maxime ont probablement raison, j'aurais aimé qu'Alex revienne à la charge. En même temps, je sais qu'il a essayé de me joindre plusieurs fois sur mon téléphone cet après-midi-là, avant que je ferme l'appareil. Et lorsqu'il avait réalisé que j'ignorais ses appels, il était venu chez moi. Combien de temps y avait-il fait le pied de grue ? Il devait se sentir frustré de ne pas pouvoir s'expliquer. Il avait certainement considéré la possibilité de venir me voir à Black Snow. Mais sachant la vague que sa visite aurait créée, il s'était abstenu. Alex, qui aime tant être dans l'action, avait dû attendre patiemment mon retour. Puisque je ne prenais pas ses appels, il avait deviné que j'avais vu la fameuse photo. Avec l'histoire de Méhanne, qui avait rompu avec Marc ce soir-là, je n'avais pas eu le temps d'analyser le comportement d'Alex. Maintenant que je me prête à l'exercice, je comprends un peu mieux son attitude. Il devait espérer un signe de ma part. Signe qui n'était jamais venu...

Son texto concernant la rencontre de ce soir était bref et direct. Il s'était heureusement terminé sur une note plus amicale. À l'heure qu'il est, Alex m'attend sûrement, incertain face à l'attitude que j'adopterai. Mais lorsque je revois en esprit les deux femmes apparaissant sur les photos, le doute renaît en moi. Et si je n'étais pas la seule femme dans sa vie ? Nos rendez-vous sont si espacés, il aurait le temps d'en voir une autre. Ou même deux.

À mon arrivée, Alex ne vient pas m'accueillir dans la cour. Je dois donc sonner à la porte, ce qui n'augure rien de bon quant à son humeur. Lorsqu'il m'ouvre, son regard est scrutateur ; il cherche à analyser mon état d'esprit.

— Salut, dis-je avec un léger sourire.

— Salut.

Il ne bouge pas d'un millimètre.

— Est-ce que je peux entrer ? m'enquiers-je sur un ton amusé.

— Oui, dit-il en reculant. Excuse-moi, murmure-t-il, gêné de son comportement.

Bien décidée à dissiper le malaise, j'attaque :

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Je vois la surprise passer rapidement dans ses yeux. Mais l'assurance, une caractéristique d'Alex, ressurgit rapidement.

— Me fais-tu confiance ? me demande-t-il.

Je prends une longue respiration avant de répondre :

— Les apparences jouent contre toi.

— Oui. Mais les apparences sont souvent trompeuses.

Il est près de moi. Il pourrait facilement m'attirer à lui. Je sais qu'il ressent la même attirance que celle qui me brûle lorsque nous sommes ensemble. Soudain, une idée typiquement féminine traverse mon cerveau : Alex regarde-t-il d'autres femmes de la même manière ?

— Combien de temps m'as-tu attendue chez moi, jeudi après-midi ?

— Assez longtemps pour avoir eu envie d'aller te voir directement à ton bureau.

« J'avais vu juste », pensé-je.

— Environ deux heures, précise-t-il ensuite.

Ses mains, posées sur ses hanches, lui donnent une allure décontractée.

— Veux-tu conduire Black Snow à la faillite ?

Il me fixe quelques secondes, découragé que je puisse envisager un tel scénario.

— Black Snow, non, car ça signifierait de te blesser. Et tu sais que c'est à l'encontre de mes principes.

— La femme sur la photo, es-tu amoureux d'elle ?

— Non, répond-il sans laisser voir aucune émotion.

— L'as-tu déjà été ?

— Non. J'avais de l'affection pour elle. L'amour, c'est ce que je ressens pour toi.

— La différence ?

— Quand tu n'es pas avec moi, je me sens perdu.

— Est-ce que je peux voir la vérité tout de suite ?

Il rit.

— Le moins qu'on puisse dire, c'est que tes questions sont décousues ce soir !

— C'est vrai.

— Mais toi, tu n'as pas répondu à ma première et seule question...

— Je sais.

Comme je reste silencieuse, il comprend que la réponse ne viendra pas tout de suite. Le problème, c'est qu'elle n'est pas claire pour moi.

Il me tend sa main, paume vers le haut. Nous nous fixons quelques instants. Puis je glisse lentement mes doigts entre les siens. Il exerce une pression sur ma main en fermant les yeux une seconde. Il savoure ce toucher, si sensuel, tout autant que je l'apprécie. En le suivant vers le prochain indice, je veux croire que je suis la seule femme dans sa vie.

Nous descendons au sous-sol. Je n'y suis jamais allée auparavant.

À la moitié de l'escalier, juste avant l'angle de quatre-vingt-dix degrés qui oblige à tourner, Alex s'immobilise et pivote vers moi. Comme il se tient sur une marche plus basse que la mienne, nos regards se trouvent presque à la même hauteur. Une lumière clignote dans le sous-sol. Alex pose ses mains sur ma taille avant de déclarer :

— Il y a une grande pièce en bas de l'escalier. C'est un cinéma maison. La sixième vérité s'y trouve. Ce soir, ce qui est important, ma douce, c'est que cette information reste secrète jusqu'au prochain dévoilement. Tu ne pourras en parler à personne : ni à ta famille, ni à mamie, ni à tes amies. Est-ce que je peux te faire confiance ?

J'hésite. Ce sera difficile pour moi de garder le silence à ce sujet. Mais je n'ai pas le choix si je veux aller au bout de cette histoire.

— Oui.

— Je te fais confiance, Laurie. C'est important. Je resterai derrière toi dans la salle, comme d'habitude.

Alex me laisse passer devant lui. Je m'attarde un peu plus longtemps que nécessaire sur la même marche que lui.

— Tu as peur ? chuchote-t-il si près de mon oreille que je sens ses lèvres sur ma peau.

Instantanément, cela génère une décharge de désir en moi.

— Non. Mais j'ai envie de profiter du moment...

Il dépose un baiser dans mon cou. Puis un autre, et encore un autre. Je tourne mon visage vers sa bouche. Ses lèvres se posent sur les miennes. Mon dos est appuyé contre sa poitrine et ses mains caressent mon ventre. Alex m'embrasse avec passion. Nos langues s'entrecroisent. J'agrippe ses fesses. Une de ses mains explore mon entrejambe. J'interromps doucement notre baiser.

— La vérité, maintenant, chuchoté-je en souriant tendrement.

— Oui, accepte-t-il aussitôt.

— Il faudrait que tu me laisses descendre, formulé-je en faisant référence à ses mains qui me tiennent encore.

Il les laisse glisser langoureusement de mon ventre à mes hanches, en traçant le contour de mes fesses, avant de cesser de me caresser.

Son geste provocateur attise mon désir. Je le regarde.

— Quoi ? lance-t-il innocemment. J'ai enlevé mes mains.

J'attends impatiemment le moment où il les posera à nouveau sur moi.

Je descends une marche. Il me prend le poignet pour m'arrêter.

— Ça va t'ébranler, ma douce, dit-il en plongeant ses yeux dans les miens.

— Plus que le sac de drogue ?

— Oui...

Je hoche la tête avant d'amorcer le reste de la descente. La pièce est éclairée en rouge. Un stroboscope projette des éclats de lumière, comme dans une discothèque. La pièce est composée de huit fauteuils larges et confortables, disposés sur deux rangées. Les meubles et moi faisons face à l'écran géant qui tapisse le mur du fond. Une machine à maïs soufflé est installée dans un coin. Une tête dépasse légèrement de l'un des sièges. Je devine qu'il s'agit d'une marionnette géante. En m'approchant, je vois qu'il y a deux poupées sur la même chaise. La marionnette aux longs cheveux châtain est assise sur l'autre pantin, de dos. Celui-ci, de par ses cheveux courts et noirs, ressemble à un homme. Les deux sont dénudés. La femme est positionnée sur l'entrejambe de la marionnette masculine afin de simuler une pénétration. Comme l'éclairage est sombre, je me rapproche afin de distinguer leurs visages. Je fige. Celui de l'homme m'est familier ; celui de la femme me l'est davantage encore. Mon cerveau essaie d'assimiler l'information. Je me laisse tomber sur l'accoudoir du fauteuil voisin. Alex pose délicatement sa main sur la mienne. Cela me tire de ma transe.

— Ça va ? s'informe-t-il.

Je tourne ma tête vers lui. Mais même s'il se trouve à côté de moi, je le sens loin. Je regarde les deux poupées géantes, puis Alex.

— Ton père avec...

— ... ta mère, complète-t-il.

— Ils couchent ensemble ?

— Couchaient.

— Quand ?

— Quand ils étaient jeunes.

— Avant notre naissance ?

— Moi, j'étais né. Pas toi.

— Lorsqu'elle t'a vu la première fois, ma mère devait être sous le choc. Tu ressembles tellement à ton père.

— Oui, j'imagine qu'elle a été très étonnée.

Je veux m'éloigner au plus vite de cette vision sulfureuse.

— Je vais remonter, maintenant, dis-je en faisant un pas en direction de l'escalier.

— Ma douce, il y a autre chose que tu dois voir, déclare Alex en me retenant.

En gardant ma main dans la sienne, il montre l'espace devant les fauteuils. Ensuite, il se déplace dans cette direction en me traînant derrière lui. Une fois devant l'écran, Alex s'immobilise. Je vois deux autres marionnettes, couchées par terre. Entièrement nus, leurs corps sont soudés dans la position du missionnaire. Je reconnais immédiatement la femme qui se trouve sous l'homme. Je me penche pour voir le visage de la forme masculine. Après l'avoir observé, je tombe à genoux.

Alex s'accroupit à mes côtés.

— Est-ce qu'ils se trompaient mutuellement ? soufflé-je.

— Ce n'était pas de l'infidélité. C'était désiré. De tous.

— Nos parents faisaient des échanges de couples ?

Il acquiesce en faisant jouer ses doigts sur les miens.

Au même moment, un bruit de carillon retentit. Alex sursaute.

— Il y a quelqu'un au portail, lance-t-il. Viens ! ajoute-t-il en m'entraînant vers l'escalier.

Dans le vestibule, Alex ouvre la porte du *walk-in*, dans lequel il entre. Il regarde sur un écran vidéo. Une voiture est là. Alex parle à l'interphone.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il d'un ton sec.

— Nous sommes des enquêteurs de police, monsieur Monnard. Nous aimerions entrer pour vous poser quelques questions.

— Puis-je voir votre badge ?

L'enquêteur le lui montre à l'écran. Alex actionne le bouton ouvrant le portail. Par la suite, il enfle des souliers et sort. Je le suis. Les policiers se garent et descendent de leur voiture. Ils viennent à notre rencontre tout en examinant les alentours. Celui que l'on a vu sur l'écran est de grande taille et légèrement bedonnant. Au début de la cinquantaine, il a les cheveux poivre et sel. L'autre homme est plus jeune, dans la trentaine. Il semble du même gabarit que moi, peut-être même un peu plus petit. C'est difficile à évaluer puisque Alex et moi sommes sur le balcon, donc en position surélevée par rapport aux visiteurs.

— Montrez-moi encore vos badges, exige Alex d'un ton sans réplique.

Les policiers obtempèrent.

— Qu'est-ce que vous voulez ? leur demande-t-il ensuite.

— On veut vous poser quelques questions. On peut entrer pour discuter ?

— Non !

— Comme vous voulez, répond le plus âgé, l'air amusé. Est-ce que vous consommez de la drogue, monsieur Monnard ?

— Avant que je réponde à vos questions, expliquez-moi pourquoi vous êtes ici.

— Nous avons des raisons de croire que vous êtes lié au monde de la drogue.

— Ah oui ? lance Alex, dont la tension semble baisser. Quelles raisons ?

— Des sources sûres nous indiquent que votre passé dans le monde de la drogue pourrait vous avoir rattrapé.

— Quel passé ?

— Vous savez exactement de quoi je parle. Et lorsqu'on touche une fois à de l'argent gagné illégalement, il est tentant d'y revenir. Quand je considère votre train de vie, monsieur Monnard, ajoute-t-il en désignant la maison, il est facile pour moi de croire que tout n'est pas propre ici.

— Partez immédiatement ! ordonne Alex d'un ton glacial.

— Je commence à peine mon interrogatoire, monsieur...

— Aucune raison ne justifie cet interrogatoire, alors quittez ma propriété !

— Je pourrais fouiller votre demeure pour voir s'il y a de la drogue ici. Et...

— Non ! le coupe Alex. Vous ne pouvez pas, car vous n'avez pas de mandat de perquisition. Alors, je vous le répète une dernière fois : barrez-vous ! ajoute-t-il en s'avançant vers l'homme.

Le plus jeune policier jette un coup d'œil inquiet à son collègue.

— Parfait, monsieur Monnard, déclare ce dernier. Je vois que notre présence vous rend nerveux. Mais je peux comprendre. De toute manière, cela ne me dérange pas de partir, puisque vous m'avez donné ce dont j'avais besoin, lance-t-il d'un ton arrogant en se dirigeant vers la voiture.

Les deux hommes montent dans leur auto. Alex suit le véhicule du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse de sa vue. Il marmonne entre ses lèvres serrées. La frustration le submerge. Des vagues de nausée, causées par cette visite, me lèvent le cœur. La police... La drogue...

Le regard d'Alex s'adoucit dès qu'il se pose sur moi.

— Laurie, ce n'était pas de vrais enquêteurs.

— Comment le sais-tu ?

Il me fixe en silence.

— Une autre information que tu ne peux pas me divulguer ? constaté-je. Je vais rentrer chez moi, Alex.

— Non ! proteste-t-il sur un ton désespéré. Non ! répète-t-il en me tournant le dos.

Il se passe la main dans les cheveux. Plusieurs secondes s'écoulent avant qu'il se rapproche de moi.

— Ma douce... Je sais que, présentement, plusieurs éléments jouent contre moi. C'est clair que mon retour ne plaît pas à tout le monde. Mais est-ce que je t'ai manqué durant ces sept années ?

— Oui. Cruellement.

— Es-tu heureuse que je sois revenu ?

J'hésite.

— Oui, mais c'est plus compliqué que je l'aurais pensé.

— Bientôt, tout sera plus simple, je te le promets.

Il dépose un baiser sur mon front et m'attire à lui. Il me serre fort dans ses bras.

Il chuchote à mon oreille :

— J'ai besoin de toi. J'ai besoin de savoir que tu crois en moi.

Je reste collée contre lui, écoutant les battements rapides de son cœur. Puis je me libère tranquillement de ses bras protecteurs. J'entre dans la maison pour prendre mon sac à main. Quand je retourne sur le balcon, Alex est appuyé contre une des rampes de ciment encadrant les marches de l'entrée. Il me regarde, impassible. Je m'approche de lui. Nous nous dévisageons en silence. Je dépose un baiser sur sa bouche chaude. Seules nos lèvres se touchent. Avant de me diriger vers mon auto, je lui souhaite une bonne nuit. Une fois devant le portail, j'attends que la porte de fer forgé s'ouvre complètement avant de quitter la propriété. Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Alex n'a pas bougé. Il fixe mon auto.

Jeudi 31 juillet

— Ouille ! s'exclame ma mère. La nuit a été si difficile ? J'espère que c'est parce qu'elle a été agréablement mouvementée ! plaisante-t-elle en prenant place face à moi dans un café populaire de la rue Principale à Saint-Sauveur.

— Maman ! m'écrié-je.

Ce ne sont pas ses propos suggérant une nuit torride qui me démoralise, car avec ma mère je sais depuis longtemps qu'aucun sujet n'est tabou. C'est plutôt la confirmation que j'ai l'air d'une fille s'étant battue toute la nuit avec sa conscience. Et il semble que j'aie lamentablement perdu le combat.

— Si tu veux tout savoir, le sexe n'est pas en cause.

— C'est vrai qu'à te regarder on se rend vite compte que tu ne resplendis pas. Des soucis ?

— Oui, mais je ne veux pas en parler.

« Non, maman », pensé-je, je ne peux pas te raconter qu'hier j'ai vu ton clone en tissu en train de baiser avec le pantin personnifiant le père d'Alex. Étais-tu une échangiste ? À moins que ça ne se soit passé qu'une fois avec lui ? » Je réalise alors que je n'ai pas demandé de précisions à ce sujet.

Ma mère s'étonne devant mon silence, qu'elle considère certainement comme un défi.

— Je n'ai vraiment pas le goût d'en parler, maman, répété-je sur un ton ferme.

Elle hoche la tête en signe de retrait. Je dois vraiment faire pitié pour qu'elle lâche le morceau si facilement. Elle commence à parler de mes deux tantes qui vivent à Montréal, avec qui elle est allée souper dernièrement. Des nouvelles fraîches concernant mes cousins et mes cousines me sont transmises. Elle a vite compris que pendant notre déjeuner mère-fille de ce mois-ci elle devrait mener la conversation.

Le repas est maintenant terminé et nous avalons nos dernières gorgées de café. Le deuxième étage, où nous sommes installées, offre une belle vue sur le cœur de la ville. Comme il est huit heures trente, les travailleurs du coin qui sont venus déjeuner ici ont quitté rapidement le restaurant. Il ne reste plus que nous deux et un couple à une table près de la fenêtre, qui se sourit constamment. J'envie la bulle dans laquelle cet homme et cette femme se trouvent.

— Il y avait une belle photo de ton homme dans le journal, lance ma mère avec le regard d'un fauve se lançant à l'attaque.

— Ce n'est pas MON homme, énoncé-je calmement.

Elle penche la tête de côté, un petit sourire au coin des lèvres.

— Pourquoi te bats-tu contre l'évidence ? m'interroge-t-elle.

Je lâche un long soupir.

— Ce n'est pas simple, dis-je en tournant la tête vers la fille que j'entends glousser devant son *chum* à l'autre bout de la pièce.

— Les histoires d'amour simples sont ennuyeuses, lâche ma mère avec conviction.

— Toi, avec papa, ça paraît avoir été simple. Est-ce que c'était « plate » ? questionné-je avec un soupçon de défi dans la voix.

— Qu'est-ce qui te fait croire que ça a été simple ?

Mon père et ma mère se sont rencontrés sur les pistes de ski lorsqu'elle avait seize ans. Même si elle était une bonne skieuse, elle n'était pas une experte comme mon père qui faisait des compétitions. Alors qu'elle skiait avec des amies, qui l'avaient devancée, elle avait dérapé sur une petite section glacée et avait foncé directement dans un boisé. Mon père, qui skiait sur la même piste, avait vu l'accident. Il s'était dépêché d'aller la retrouver. Elle n'était pas capable de se relever. Il avait attendu les secouristes avec elle, la réconfortant et la faisant rire durant ce temps. Après que les secouristes l'avaient

sécurisée sur un traîneau pour l'amener à la salle de premiers soins, mon père l'avait saluée et s'était éloigné. Ma mère avait été déçue de le voir partir. Elle l'avait regardé dévaler la pente à vive allure. Lorsqu'elle était sortie de la salle de premiers soins, en béquilles, mon père était là. Ensuite, ils ne s'étaient plus quittés.

— Tu n'as jamais rien dit pour me laisser croire le contraire.

Elle m'adresse un petit sourire sournois.

— Ton père était très populaire : beau gars, bien découpé, forte personnalité. Il était très convoité par la gent féminine.

— Est-ce que tu as déjà eu des doutes quant à sa fidélité ? demandé-je.

— Oui.

Autrefois, cette révélation m'aurait fait écarquiller les yeux. Mon père vénère tellement la fidélité que je n'aurais jamais imaginé qu'il ait même pu songer à tromper ma mère. Mais ce que j'ai appris la veille a évidemment changé mon opinion à cet égard.

— Cela ne signifie pas que mes doutes étaient fondés. Ton père n'aurait rien fait pour me blesser. Il m'aurait donné la lune.

Elle semble pensive.

— Il a toujours tout fait pour me garder à ses côtés.

— C'est beau, ça, dis-je tout en songeant à Alex.

Il ne m'avait pas retenue la veille. Est-ce que mon père se serait battu plus ardemment ? « Sûrement », pensé-je avec tristesse.

Puis, reprenant son aplomb, ma mère se penche vers moi.

— Tu es très intelligente, Laurie, et surtout très perspicace. Écoute ton cœur plus que ta tête. Et cesse de te tourmenter.

Elle pose un regard attendri sur moi.

— L'article a dû avoir l'effet d'une bombe au travail, hier, non ? formule-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait croire cela ? Est-ce que des échos de la discussion se sont rendus jusque chez toi ?

— Non. En fait, c'est moi qui ai abordé le sujet avec ton père au souper. Il a réagi très calmement.

Cette information me surprend.

— Cela me porte à croire, poursuit-elle, qu'il a dû se montrer moins zen au boulot.

— Effectivement ! Son mantra n'était pas aussi bien équilibré lorsqu'il a surgi dans mon bureau.

— Dans ton bureau ? Il ne t'a pas mise en cause, j'espère ?

— Non.

— Tu connais ton père ; il aime contrôler son environnement. Ce qu'il ne contrôle pas lui fait peur.

— Donc il a peur de toi ? la taquiné-je.

— Totalemment ! répond-elle en souriant.

Nous nous levons. Ma mère s'empare de l'addition.

Je comprends qu'elle a voulu me passer un message important sur ma vie amoureuse. Mais selon elle, mon cœur devrait-il me pousser vers Alex ou vers ma famille ? Ce n'est pas clair.

— C'est moi qui parle aujourd'hui, annonce-t-elle avant de déposer un baiser sur ma joue.

Après s'être éloignée de quelques pas, elle revient vers moi et me prend dans ses bras.

— Je t'aime, ma puce.

Quelques secondes plus tard, je mets fin à l'étreinte. Plongeant ses yeux dans les miens, ma mère murmure :

— Ne laisse plus jamais personne te blesser...

Lentement, un sourire réapparaît sur son visage.

— Passe une belle journée ! me souhaite-t-elle de son ton léger habituel.

Je regarde le couple qui se tient par la main.

« Merde ! » pensé-je en saisissant mon sac.

* * *

Plus tard dans la journée, pour vaincre ma difficulté à me concentrer au travail, j'envoie un texto à Alex.

As-tu pris de la drogue durant ces sept années ?

La réponse me parvient dans les secondes suivantes.

Non. Ni pris, ni vendu.

Et avant ?

Non plus. La dernière fois que j'ai consommé, c'est deux semaines avant que je commence à sortir avec toi. Un joint.

Dois-je le croire ? Qui étaient ces enquêteurs ? Un nouveau texto entre.

C'était de faux enquêteurs, Laurie. J'ai vérifié.

J'ignore pourquoi, mais je n'apprécie pas qu'il m'appelle par mon prénom. Un frisson désagréable me traverse.

Je tape :

Merci. Alex.

J'envoie le texto, impatiente de voir la réponse. Je suis certaine qu'il comprendra pourquoi j'ai écrit son prénom séparément.

Le téléphone sonne. C'est lui.

— Oui, réponds-je un peu froidement.

— Le problème avec les textos, c'est que tu ne peux pas entendre le ton que j'utilise, Laurie.

Il dit mon prénom d'une voix si douce et rauque que j'en frissonne de plaisir.

— Effectivement, je ne l'avais pas imaginé prononcé de cette manière.

— Je suis vraiment content que tu m'aies écrit. Comment ça va ?

— Pas pire. J'essaie d'être productive.

— Tu essaies seulement ? La cause de ta non-productivité aurait-elle un lien avec moi ?

— En effet.

— Avec la vérité ou les enquêteurs ?

— Les deux.

— J'ai vérifié : aucun enquêteur portant le nom d'un de ces hommes ne travaille pour la GRC.

— Mais pourquoi... ?

— Ils voulaient nous déstabiliser.

— Nous ?

— Oui. Tu fais partie de ma vie.

Je réfléchis à cette information qu'il a lancée si naturellement, pendant qu'il poursuit :

— As-tu des questions concernant la vérité que je t'ai apprise hier ?

— Sais-tu si nos parents s'aimaient ? Je veux dire... quand ils... « échangeaient ».

— Je crois qu'il y avait de l'amour. À différents degrés d'intensité.

— Est-ce que c'est arrivé souvent ?

— À quelques reprises.

La nausée monte en moi.

— Merci, Alex.

— Ma douce, j'aurais tellement préféré être avec toi pour répondre à tes questions.

— Oui, je sais. Bye, Alex.

— Ce sera bientôt fini. Bye, ma douce féline.

* * *

Nous sommes installées à notre table habituelle au Shake Down. La soirée est douce et chaude. Les portes à côté de nous, qui donnent sur la terrasse, sont grandes ouvertes.

— Quel été incroyable ! Il fait toujours beau et chaud ! lancé-je.

— Oui, et c'est bien mérité, après l'été de pluie que nous avons eu l'an passé, lance Méhanne.

— Oh que oui ! s'écrie Jade. Lorsqu'on marchait sur le gazon, on avait l'impression de se déplacer dans du sable mouvant. Mais au moins, les imbéciles qui arrosent leur pelouse en permanence étaient invisibles. D'ailleurs, le « moron » qui habite devant chez moi arrosait encore aujourd'hui. Et bien sûr, il en profitait pour viser les petites roches devant chez lui et les propulser dans le puisard.

— Tu lui en as parlé, j'imagine, suppose Érika.

— Évidemment. Pour la dix-millième fois cet été. Mais aujourd'hui, je n'ai pas mis de gants blancs.

— Parce que tu en as ? blagué-je.

Jade me fait les gros yeux avant de poursuivre son histoire :

— Encore une fois, je lui ai expliqué l'importance de l'eau potable, et le fait que son gazon – qui est vert fluo alors que celui de tous les voisins est « jaune séché au soleil » – n'en avait vraiment pas besoin. Il a osé me répondre de me mêler de mes affaires.

— Ouuhh ! fait Érika.

— Précisément ! Alors je lui ai dit que son boyau d'arrosage pourrait se retrouver plus vite qu'il le pense dans son gros cul. Et qu'ensuite il aurait droit à un lavement d'eau potable gratuit !

Érika, Méhanne et moi rions. Méhanne, qui est aussi visuelle que moi, s’imagine sûrement très bien Jade en train de planter le boyau dans le derrière de son voisin. Elle n’arrête plus de rire. Ça faisait longtemps que je ne l’avais pas vue si joyeuse. Je suis certaine que mes amies pensent la même chose que moi.

Lorsqu’elle se calme un peu, je déclare :

— Ça fait plaisir de te voir t’amuser ainsi.

— Ça fait tellement de bien de rire. D’ailleurs, je tiens à vous remercier de m’avoir ouvert les yeux. Marc et moi, nous étions vraiment enlisés dans une routine plate. J’étais éteinte.

— Donc pas de regrets ?

— Aucun ! Mais j’aurais dû partir avant.

— Est-ce qu’il essaie d’entrer en contact avec toi ?

— Oui, mais je ne réponds pas à mon cellulaire. Je n’ai plus rien à lui dire ; je lui ai expliqué ma décision en long et en large avant de partir. Il m’a laissé quatre messages. Toutefois, ça fait deux jours que je n’ai pas eu de nouvelles.

— Tu te sens bien ? lui demande Érika.

— Très bien. Je sais qu’il finira par réaliser, lui aussi, que l’amour n’existait plus entre nous.

— Alors bienvenue dans le merveilleux monde du célibat ! s’exclame Jade en levant son verre pour porter un toast.

Après avoir trinqué, nos regards se figent sur Jade.

— Tu es célibataire, toi aussi ? interroge Érika.

— Oui !

— C’est-à-dire ?

— Je continue de fréquenter Antoine, mais il n’y a toujours rien d’officiel entre nous.

— Quand l’as-tu vu la dernière fois ? demande Érika. Ou plutôt quand les as-tu rencontrés, lui et son pénis ?

— Lui, souvent. Son pénis, deux fois depuis notre dernière soirée de filles. Une fois au bureau et une fois dans son auto, dans le stationnement à la fin de la journée.

— Tu ne l’as pas vu en fin de semaine ?

— Non. Samedi, c’était le déménagement de Méhanne. Un rendez-vous nettement plus important qu’avec n’importe quel homme sur terre !

— Même Ian Somerhalder ?

Jade réfléchit en se donnant des airs de philosophe.

— Oui. Cependant, je lui donnerais rendez-vous plus tard en soirée ! Mais pour en revenir à Antoine... Dimanche, il ne pouvait pas car il avait un tournoi de balle.

— Où en es-tu dans cette relation ? demandé-je.

— Je la prends à la légère. Ça me convient pour le moment. Et je pense que c’est correct ainsi pour lui aussi.

— Je t’avoue que je suis surprise que tu ne sois pas plus entichée de lui, commente Méhanne.

— C’est vrai que c’est surprenant ! répond Jade. Je me laisse l’été pour voir comment les choses évolueront. Mes vacances commencent à la fin de la semaine prochaine, donc on verra ce qui se passera durant ces deux semaines.

— Et toi, ma chère Érika ? dis-je en me tournant vers mon autre amie. J'ai vraiment hâte d'entendre ton plan.

— Mon plan ?

— Oui. Celui que tu as élaboré pour prendre dans tes filets le beau Pierre-Luc.

— Je ne veux pas le prendre dans mes filets ! lance-t-elle d'un ton faussement offensé.

— Ah non ? clame Jade. Alors explique-moi pourquoi tu as passé la soirée avec lui samedi dernier, sans le questionner au sujet de la gageure ? Et sans coucher avec lui, non plus !

— Finalement, je ne déteste pas l'idée de savoir qu'il ne pense pas qu'à me baiser avant la fin de la soirée quand je suis avec lui.

— Rectification : il pense à te baiser. C'est juste qu'il est obligé de se retenir.

— Tu as raison, reconnaît-elle. Mais j'aime relever ce défi. J'ai le goût de tester ses limites, ajoute-t-elle avec un regard de louve.

— Et comment planifies-tu torturer cette pauvre petite bête ? s'enquiert Jade.

— La gageure stipulait qu'il devait me voir une seule fois par semaine – et il s'en est tenu à cette modalité jusqu'à présent. Je vais m'arranger pour multiplier les rencontres entre nous... et ainsi augmenter le niveau de tentation. Je vais me pointer à son bureau à l'improviste, et chez lui. Et évidemment, je porterai toujours des tenues provocantes.

— Pauvre gars ! compatit Méhanne.

— Hum ! Il ne faudrait pas oublier qui est la victime dans cette histoire, intervient Érika en esquissant une moue.

Je la regarde. Ses cheveux bruns foncés qui tombent en cascade et ses yeux verts pétillants ne lui donnent vraiment pas l'air d'une victime.

— Nous en sommes à moins d'une semaine du dévoilement de la dernière vérité, Laurie, déclare-t-elle. Est-ce que le mec qui a fait fantasmer la moitié des femmes du Québec, en posant dans la section Affaires du journal *La Une*, t'a donné un indice suffisamment clair pour comprendre le mystère de la Caramilk ?

— Seulement la moitié des femmes ? questionne Jade en écarquillant les yeux. L'autre moitié n'avait pas accès au journal ni à Internet ?

— C'est vrai qu'Alex faisait vraiment mec, sur cette photo, dit Méhanne.

Nous lui sourions toutes les trois. L'adjectif qu'elle a choisi ne faisait plus partie de son vocabulaire depuis longtemps.

— Mec ? répète Érika en approuvant de la tête. J'aime bien que la vraie Méhanne soit de retour parmi nous, lance-t-elle en trinquant avec elle.

— Moi aussi ! renchéris-je.

— Et moi aussi ! lance Jade. Je ne sais pas si vous l'aviez remarqué, mais je n'aimais pas tellement Marc !

Nous pouffons de rire.

— Cela ne paraissait presque pas ! se moque Méhanne. Alors, Laurie, c'est quoi la suite ?

— Eh bien, il y a un problème avec la suite. Un embargo.

Mes amies me regardent toutes les trois avec des points d'interrogation dans les yeux.

— Non mais tu n'as pas le droit de nous laisser sur notre faim ! proteste Jade. Votre histoire surpasse les scénarios de toutes les séries télévisées que je connais.

— Elle est plus palpitante que *La Galère* ? Et qu'*Unité 9* ? l'interrogé-je en souriant.

— Oui..., répond Jade avec une légère hésitation. Oui, parce que ma meilleure amie y tient le rôle principal. Mais là, c'est comme si je venais de m'installer confortablement devant la télé, bol de chips à la main, et qu'au lieu de mon émission on projetait un épisode des *Téléubbies* !

Méhanne se met à fredonner la chanson thème.

Jade lui jette un coup d'œil, découragée.

— Alex m'a fait promettre de ne pas en parler.

— Sinon quoi ? Il te torturera ? demande Érika.

— Je suis sûre qu'il saura rendre la douleur très agréable, affirme Jade.

Je songe alors à la porte de prison dans la salle de billard de la maison d'Alex.

— OK ! dit Érika sur un ton qui n'augure rien de bon. As-tu passé la nuit chez lui hier soir ? questionne-t-elle d'une voix confiante, qui conviendrait parfaitement pour une audience en cour.

— Non.

— Tu es restée combien de temps chez Alex ?

Je sais qu'elle veut me faire parler, mais tant que ses questions ne concernent pas la vérité, cela ne me dérange pas trop.

— Même pas une heure.

— Durant ce temps, as-tu reçu une nouvelle information ?

— Oui.

— Sur un bout de papier ou par l'intermédiaire d'une mise en scène ?

— Mise en scène, réponds-je alors que les images des pantins défilent dans mon esprit.

— Chez lui ?

— Oui.

— Donc, si tu n'es pas restée plus longtemps, il faut en conclure que tu n'as pas aimé ce que tu as vu ?

— Je veux un avocat, s'il vous plaît, maître Dupuis ! formulé-je sur un ton léger pour lui signifier qu'elle a atteint la limite de ce que je peux révéler.

— Cela a-t-il un lien avec la drogue ?

— Je veux un avocat ! répété-je en riant.

Le souper se passe à merveille. Méhanne est resplendissante et sa gaieté est contagieuse. Alors que le serveur débarrasse la table, je sens mon téléphone vibrer dans mon sac à main. C'est Maxime. Je fais signe aux filles que je prends l'appel tout en m'éloignant pour répondre.

— Salut ! lancé-je d'un ton enjoué.

— Salut, *sis*, dit-il d'un ton sérieux.

— Es-tu à la recherche de plans pour la soirée ?

— Pour l'instant, je pense que c'est toi qui devrais te forger un plan, Lau. Je ne sais pas ce qui se passe exactement entre Alex et toi, et tu as le droit de me dire que ce n'est pas de mes affaires, mais sait-il que tu es allée faire du *hiking* avec Dave dimanche ?

— Non ! rétorqué-je. Et je n'avais pas besoin de sa permission.

— C'est certain. Mais il est déjà probablement au courant. Est-ce que tu fréquentes Dave en même temps ?

— Quoi ? crié-je. Bien sûr que non, ajouté-je en baissant le ton. Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

— Quelqu'un du groupe a posté des photos de la sortie, sur ta page Facebook, sous le titre : « Journée de *hiking* mémorable en couple. » Il y a une photo de toi et Dave dans une position... assez explicite... sur un tronc d'arbre.

— Il a trébuché sur moi, et Dupont, l'accro à la photographie, a eu le temps d'immortaliser l'incident. Merde !

— Une autre, prise au sommet, est superbe, je dois l'avouer. On te voit de profil alors que tu as les yeux levés vers le ciel. Dave est à tes côtés, la main dans ton dos, et il t'observe. Tu devrais voir son regard, *sis*.

— *Shit !* Y a-t-il d'autres photos du même genre ?

— Non ; ces deux-là sont celles qui portent le plus à confusion. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Une gaffe, c'est sûr !

Je raccroche, regagne la table et ouvre mon compte Facebook. Je fixe l'écran jusqu'à ce que les photos apparaissent.

— Ah le sale ! clamé-je, ulcérée.

Les filles, qui conversaient entre elles, se taisent sur-le-champ et me regardent. Je tourne mon écran vers mes amies. Les trois se penchent sur l'appareil. Ensuite, une à une, elles lèvent la tête, la mine atterrée.

— Je sais, je sais ! explosé-je sur un ton sec. Je n'aurais pas dû faire confiance à Dave. Le salaud ! Je ne peux pas croire qu'il ait fait une telle chose.

— Dans quel contexte les photos ont-elles été prises ? demande Méhanne.

— Dave m'a lancé le défi de me rendre au belvédère suivant avant lui. Mais il me collait aux fesses et il a marché sur le talon de mon soulier. Lorsque ma chaussure est sortie de mon pied, j'ai trébuché. Il a passé son bras autour de ma taille pour me retenir, mais nous sommes tombés sur un arbre... Merde ! fulminé-je en me remémorant la scène. Il l'a fait exprès. Il me talonnait, et il a couru délibérément près de moi pour me faire perdre pied. Sinon comment son ami aurait-il pu se tenir prêt à nous photographier ? Et quand l'autre photo a été prise, nous venions d'arriver au sommet. Dave était près de moi, mais il n'a jamais mis sa main dans mon dos. Par contre, sous cet angle, on croirait vraiment qu'il me touche. Il avait encore une fois prévu son coup. Je vais lui arracher les couilles et les pendre dans son sapin de Noël !

— Ouch ! réagit Jade. C'est habituellement mon genre de répliques, ça !

— Eh bien, ce soir, je te surpasse !

— On se calme ! dit Érika. Si tu lui arraches les couilles, il pourra te poursuivre pour atteinte à son intégrité physique et à sa jouissance personnelle.

— Ah oui ? Et ma jouissance, à moi ?

— Le problème se situe ailleurs. Que pensera Alex de ces photos ? Et comment ont-elles pu se retrouver sur ton mur ?

— Un *geek* informatique a sans doute piraté son compte, explique Jade.

Je saisis rapidement mon sac à main. Je sors de l'argent de mon portefeuille et lance les billets sur la table.

— Payez pour moi, les filles. C'est à mon tour d'aller m'expliquer au sujet de photos.

Heureusement, je ne suis qu'à cinq minutes d'auto de chez Alex. Alors que je tourne à droite, je réfléchis au ridicule de notre situation. Je comprends maintenant très bien la frustration d'Alex lorsque des photos de lui ont été publiées sur le Web.

Je n'appellerai pas Dave pour l'engueuler. Il s'attend trop à une telle réaction de ma part. Je vais le faire souffrir de la

meilleure façon qui soit. En temps et lieu, si Alex et moi formons officiellement un couple un jour, je publierai sur Facebook des photos de nous deux en train de nous embrasser passionnément. En même temps, ces photos prouveront à toutes les journalistes du monde – surtout à Sandra Taillefer ! – la vraie nature de notre relation.

En passant devant le stationnement d'Alpinor, je remarque que quelques voitures sont garées dans le stationnement. Celle d'Alex y est. Je tourne abruptement dans la cour et range mon auto près de la sienne. Il est vingt et une heures. Je suis un peu surprise qu'il travaille si tard, mais avec Alex, tout est possible.

Les deux premières portes que je tente d'ouvrir sont verrouillées. J'en vois une autre, vers laquelle je me dirige. Si elle est également fermée à clé, j'envoierai un texto à Alex. Je constate avec étonnement qu'elle s'ouvre. Je monte l'escalier. Le silence complet règne dans l'énorme bâtisse. Je me sens comme une intruse, ce qui m'incite à me déplacer précautionneusement. Parvenue à l'étage supérieur, je regarde autour de moi, incertaine de la direction à prendre. J'entends alors un son étouffé vers ma droite, semblable à celui d'une chaise qu'on déplace. Je vais vers la source du bruit. Il y a une porte entrebâillée au fond du corridor vitré. Je devine qu'il s'agit du bureau du PDG. J'entends une voix féminine. Mon cœur s'affole. J'hésite entre aller rejoindre Alex et quitter les lieux. Ma nature fonceuse m'incite à avancer. Je ne reconnais pas la voix. Cette femme parle certainement avec quelqu'un, mais son interlocuteur reste muet. Je m'immobilise à quelques pas de la porte. Je réfléchis. Je me sens idiot de agir comme une espionne, donc je décide d'aller voir si quelqu'un sait où se trouve Alex. Mais je n'ai pas le temps de faire un pas que je fige. J'entends Alex répondre à la femme :

— Il ne faut pas qu'une autre photo de nous soit publiée. Pars la première, je te suivrai quelques minutes après. Je ne veux pas courir le risque d'être vu avec toi.

— OK ! On va réussir, Alex. À samedi !

Je suis sous le choc. Mais je dois m'éloigner rapidement, car dès que la femme sortira de la pièce elle me verra. Je me mets à marcher le plus vite possible, tout en m'arrangeant pour que mes talons ne claquent pas sur le plancher. Lorsque j'emprunte l'escalier, je perds pied sur la première marche. Cela m'oblige à m'agripper à la rampe puisque je dégringole les deux marches suivantes. L'adrénaline envahit mon corps. Des pas se rapprochent de moi. Au son des talons qui frappent fort le sol, j'en déduis qu'il s'agit de la femme.

Je descends l'escalier à toute vitesse. Je viens d'atteindre le palier principal lorsque l'inconnue crie d'une voix paniquée :

— Alex, Laurie est ici !

Quand je me retourne, je l'aperçois, penchée au-dessus de la balustrade. C'est la blonde des deux premières photos. La supposée « relation professionnelle ». Je me mets à courir. J'ouvre la porte menant vers l'extérieur avec fracas et je me rends le plus rapidement possible à mon auto. La nausée monte en moi. Mon cœur bat à tout rompre. Je démarre et, sans même prendre le temps de m'attacher, j'appuie sur l'accélérateur. En quittant le stationnement à toute vitesse, je regarde dans mon rétroviseur. Alex, qui courait, ralentit son allure. Il se passe la main dans les cheveux avant de virer les talons. Je ne vois pas la blonde.

Je roule sur la 15 en direction sud depuis une demi-heure. La musique joue à tue-tête. J'essaie de réfléchir, mais un flot d'émotions me submergent. Cela concerne Alex, Dave, mon père. Rien n'est clair, et tout est déstabilisant.

J'ai emprunté cette route sans vraiment savoir où j'allais. Je n'ai pas le goût de rentrer chez moi. Je suis à peu près certaine qu'Alex m'y attend déjà. Mais peut-être pas, non plus... Les autres fois, lors d'une situation délicate, il était venu s'expliquer sur-le-champ. Toutefois, aujourd'hui, tout est très clair. Il me laissera donc probablement poireauter. Quand j'arrive à Laval-sur-le-Lac, je me dirige vers le quartier d'Érika. Il y a un beau parc où je pourrai m'arrêter.

Après avoir garé l'auto, je coupe le moteur. La musique tonitruante cesse évidemment au même moment. Le silence me fait un bien énorme. Je le savoure quelques secondes, avant de regarder autour de moi. Un couple est assis près de l'étang. La fille est appuyée contre le garçon. Plus loin, des jeunes filles rigolent ensemble. Je sors à l'extérieur. J'emporte mon cellulaire pour vérifier mes messages. Je m'installe sur une balançoire. Il y a deux appels manqués ; un de Jade, et un d'Alex. Ce dernier a été moins tenace que la dernière fois pour me joindre. J'ai aussi reçu quatre textos. J'ouvre celui de Max.

J'espère que je n'ai pas gâché ta soirée, sis.

Non, mon cher frère. Dave et Alex se sont acquittés à merveille de cette tâche.

Les deuxième et troisième textos viennent d'Érika.

T où ? Alex vient de passer au Shake. Il te cherchait. Il était paniqué, ton beau loup !

Et le second :

Vraiment T où ? SDV !!!

SDV signifie « signe de vie ». Je tape rapidement :

SDV.

Aussitôt, une réponse apparaît.

Ça va ?

Oui. Bonne soirée. Je vous aime.

T sûre que tout est OK ? Le « je vous aime », c'est pas une déclaration pré-suicidaire ?

Je rassure mon amie.

Pas de suicide en vue ce soir.

Pas d'homicide non plus ?

Non plus ! ☺

Méhanne, Jade et moi, nous sommes là, si tu as besoin de nous.

Je sais.

Le dernier texto provient d'Alex. Je me demande ce que ce message contient. Des excuses ? Ou un aveu qui me frappera de plein fouet ? J'attends un peu. Je regarde l'étang en me balançant lentement. Le fait qu'Alex était avec cette femme dans son bureau ce soir me chavire. Elle était supposément une relation professionnelle. Mais rencontrer quelqu'un à vingt et une heures un jeudi soir, ce n'est pas habituel pour un rendez-vous professionnel. Et si c'était le seul temps où ils pouvaient se côtoyer ? Non. Je joue à l'autruche en pensant de cette manière. Parce que je ne veux pas voir la vérité. Il y a un pan du passé d'Alex que je ne connais pas. Peut-être qu'il avait de bonnes intentions envers moi en revenant ici, mais son passé peut l'avoir rattrapé. Ou peut-être qu'il est déçu de notre relation. C'est vrai que ce n'est pas simple. Mais l'histoire des sept vérités n'aide évidemment pas notre cause.

Je baisse les yeux sur mon téléphone et j'appuie sur le nom de mon amant.

Reviens me voir, ma douce. Je t'en supplie. xo w

Malgré moi, une chaleur m'envahit. Même si je déteste cela, je dois reconnaître que son message me reconforte. Pourtant, je garde en tête qu'il joue peut-être sur plusieurs tableaux en même temps. Avec deux femmes. Ou plus.

Je reste dans le parc plus d'une heure.

Des pas s'approchent de moi ; je me tourne. La femme blonde est là. Plantée à quelques pas derrière moi, elle m'adresse un sourire avenant. Je ne peux y croire. Comment m'a-t-elle retrouvée, alors que c'est la première fois que je mets les pieds dans ce parc ?

Les yeux écarquillés, je l'examine. Elle paraît aussi grande que moi et elle a à peu près le même poids, ses longs cheveux blonds sont noués en une queue de cheval haute. Ses doux yeux bleus et ses lèvres minces cadrent parfaitement dans son visage aux traits fins. Elle porte un jeans et un chandail blanc avec un veston noir. C'est difficile de deviner son âge, mais je la situerais dans la mi-trentaine. Elle dégage un grand calme.

— Salut, Laurie ! dit-elle en s'asseyant dans la balançoire près de la mienne.

Je ne lui réponds pas.

— Je sais que les apparences sont contre Alex, reprend-elle.

Je hoche la tête.

— Je peux comprendre que tu t’imagines qu’il y a quelque chose entre nous deux. Mais je t’assure que ce n’est pas le cas.

Mon regard se porte sur sa main gauche. L’annulaire ne porte ni jonc ni bague.

— Non, je ne suis pas mariée, indique-t-elle après s’être aperçue de mon manège. Et je ne couche pas avec Alex. Il ne voit que toi, Laurie. Et je t’ai reconnue tantôt car Alex m’avait déjà montré des clichés de toi.

— Vous intéressez-vous à lui ?

— Non. Je travaille avec lui. Et même si Alex est un très bel homme, et qu’il suscite un grand intérêt chez la majorité des femmes qu’il rencontre, une seule existe pour lui : toi.

— Pourquoi me racontez-vous tout ça ? D’ailleurs, comment m’avez-vous retrouvée ?

— Mon travail me procure certains avantages, dont celui de retracer facilement les gens.

Après une courte pause, elle déclare :

— Je voulais seulement que tu saches que lorsque Alex te dira qu’il n’y a rien entre nous, il faudra que tu le croies. Et c’est vrai que notre rencontre de ce soir, malgré l’heure tardive, était strictement professionnelle. Bonne soirée, Laurie !

Elle se dirige vers le trottoir.

— Hé ! crié-je.

Elle s’arrête et me fait face.

— Sur les photos, vous sembliez pourtant assez intimes, Alex et vous, déclaré-je.

— Je ne voulais pas que l’information que je lui divulguais ce jour-là puisse être lue sur mes lèvres. C’est la raison pour laquelle je lui parlais de si près. Mais malheureusement, cela a généré des potins.

Comme je reste silencieuse, elle reprend sa marche. Je la suis des yeux. Je veux m’assurer que je n’ai pas rêvé ce qui vient de se produire.

Je décide de rentrer chez moi. Contrairement à ce que j’avais pensé, Alex ne fait pas le guet devant ma maison. Quelques minutes après mon retour, je me glisse sous les couvertures. Les paroles de la blonde me hantent. Le texto d’Alex aussi. Je lui écris un message.

On s’en reparlera.

Cela lui démontrera que la porte est encore ouverte.

Veux-tu que je t’appelle ? Que je vienne te voir ?

Normalement, la seule idée qu’il se pointe chez moi m’inciterait à considérer sérieusement une telle proposition. Mais les émotions d’aujourd’hui et d’hier m’ont brûlée.

Non. Aucune action en ce sens avant dimanche. Bonne nuit, Alex.

Bonne nuit, ma douce... J’ai vu de belles photos de toi en hiking.

Merde ! Vite, je tape :

Les apparences sont souvent trompeuses.

Je sais. Ne t'inquiète pas. Dors bien.

Il devine trop de choses, tout le temps. Mais d'abord, je dois me concentrer sur la fête du fils de M. Lafond, qui se tiendra ce samedi. D'ici là, je dois vider mon esprit pour n'y garder que ce qui me sera nécessaire pour mener à bien cette journée. Je m'endors avec des images de fête foraine en tête. Dans l'une d'elles, je m'amuse follement : j'exécute le lancer de précision du couteau, autour d'une cible humaine. Dave.

Samedi 2 août

Les gens entrent dans le chalet ; le souper sera servi dans quelques minutes. Jonathan, le fils de Bernard Lafond, jubile. Lors de son arrivée, l'accueil qui lui avait été réservé s'était avéré une totale surprise. Il s'était pointé avec sa famille dans une ambiance tout à fait calme, typique à la montagne, puis la chanson *I Gotta Feeling* s'était mise à jouer dans quatre haut-parleurs placés stratégiquement à l'extérieur. Quelques instants plus tard, son meilleur ami – qu'Amélie soupçonne être son *chum* – était sorti du boisé avec une pancarte. Ensuite, d'autres copains avaient émergé de différents endroits de la forêt, jusqu'à ce que son prénom soit formé, accompagné de l'expression *sweet sixteen*. C'était beau de voir un ado de seize ans ému aux larmes.

Toutes les activités planifiées en après-midi avaient été grandement appréciées par les invités. J'en suis bien heureuse, car Amélie et moi avons travaillé jusqu'à vingt-deux heures la veille pour nous assurer du bon déroulement de la journée. Les cracheurs de feu avaient donné le ton dès le départ. Et le spectacle de BMX, qui vient de se terminer, a fortement impressionné les jeunes. J'entends leurs commentaires lorsqu'ils pénètrent dans le chalet. « C'était malade ! » « As-tu vu le gars qui a fait un *back* quand l'autre est passé en dessous de lui ? Juste comme trop débile ! »

Je souris devant ce langage propre aux adolescents.

— Trop *cool*, le *flip* ! As-tu comme *full* vu ça, *sis* ?

Mon frère Max vient de me glisser ce commentaire à l'oreille, d'une voix grave et traînante.

— Je l'ai *full* vu, *bro* ! répliqué-je.

Il lève les sourcils, visiblement surpris de mon vocabulaire. Puis il reprend sa voix habituelle pour déclarer :

— Réalises-tu le nombre de fois que ces gars se sont cogné les couilles sur leurs petits sièges « banane » ?

Je m'esclaffe.

— Non, mais il faut être un gars pour penser à de telles choses. Alors, comment te débrouilles-tu avec la belle Sandra ?

— Pour l'instant, tout se passe bien. Elle n'est pas encore venue te jaser ?

— Si tu me l'envoies, je lui dirai que tu rêves de coucher avec elle. Imagine quelle belle sangsue ça te ferait !

— C'est bon, tu gagnes ; je ne prendrai pas ce risque, formule-t-il, l'air abattu. Elle glousse comme une ado quand elle me parle ; son approche manque nettement de subtilité.

— Oh ! C'est le roi de l'approche sexuelle en douceur qui vient de s'exprimer !

— Tu sauras que ma technique est infallible.

— Ah oui ? De quelle technique parle-t-on ici ?

Sandra, que j'avais vue s'approcher derrière mon frère, vient de poser cette question.

Je lui souris et en profite ensuite pour m'éloigner.

— Madame Morano, j'aurais une question pour vous, me lance-t-elle.

Je ne ralentis pas ma cadence, mais je me tourne pour lui répliquer.

— Maxime peut répondre à n'importe quelle question professionnelle aussi bien que moi.

Je me dirige vers Bernard Lafond qui vient d'entrer, accompagné de son ex-femme. Leur séparation, il y a six mois, a été grandement médiatisée, ce qui a dû déplaire à l'avocat. C'est pourquoi je ne comprends pas pourquoi il tenait tant à ce que Sandra Taillefer couvre la fête de son fils.

— Tout est absolument parfait, Laurie ! me dit-il. Je n'ai jamais vu autant de sourires dans un groupe de jeunes.

— Je suis heureuse que vous appréciez la fête, monsieur Lafond. Et le souper devrait vous plaire. Les jeunes ignorent ce qu'il y a au menu ?

— Oui, je n'en ai pas parlé.

— Nous leur ferons donc la surprise !

Quarante-cinq minutes plus tard, les assiettes de filet mignon sont apportées par les serveurs dans la salle à manger. J'observe les jeunes, qui constituent plus de la moitié des invités, regarder le contenu des assiettes. À voix basse, ils émettent des commentaires. « Je déteste les crevettes ! » « Moi, le steak, c'est vraiment pas mon fort ! » « Bah ! C'est pas grave, le gros. Tu t'es genre tellement bourré dans les saucisses cocktail, dehors... »

Je supervise la distribution du repas aux adultes. Dès que je constate qu'ils sont tous servis, j'avertis James – le chef cuisinier – qu'il peut envoyer le service suivant.

Huit serveurs, portant chacun un plat coiffé d'un couvre-assiette, s'approchent de la table où est assis Jonathan avec ses amis. Chaque serveur se positionne derrière un invité. Je fais signe au DJ de baisser la musique ; automatiquement, les gens cessent de parler.

— Jonathan, est-ce que tu aimes ta fête jusqu'à présent ? lui demandé-je dans le microphone.

— Oui, tellement ! répond-il avec un grand sourire.

— Est-ce que tu crois que tes amis l'apprécient également ?

Une clameur de satisfaction commence tout doucement à se faire entendre. Puis les décibels montent rapidement lorsque les jeunes se mettent à crier et à siffler pour exprimer leur joie. Je leur impose le silence en levant la main.

— Après le souper, deux feux de camp seront allumés à l'extérieur. Ici, à l'intérieur, notre DJ vous fera danser jusqu'à deux heures du matin. Est-ce que ça vous va ?

Les cris et les applaudissements reprennent de plus belle.

— Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne soirée et bon appétit ! lancé-je.

Ensuite, je hoche la tête en direction des serveurs. Ceux-ci retirent les couvre-plats afin de dévoiler les poutines et les pizzas qui garnissent les assiettes.

La vue de ces mets provoque une hystérie dans la salle. Le DJ en profite pour repartir la musique à plein volume.

Lorsque je passe près de la table de mes parents, je leur souris. Mon père me fait signe de venir le voir.

— Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu la chance de te voir en pleine action. Tu es incroyable ! Tu me rends tellement fier ! Et j'espère que tu es fière de toi.

— Merci, papa. Je pense que cette fête est une belle réussite.

— C'est sûr ! s'écrie-t-il. Bernard se fera certainement un plaisir de te recommander. Tu crouleras sous les demandes de *partys* !

— Pour l'instant, je croule de fatigue. Je partirai bientôt.

Je lis de l'inquiétude dans les yeux de ma mère. Lors de notre déjeuner de cette semaine, elle avait constaté une grande lassitude chez moi. Je la rassure :

— Demain, je n'aurai rien d'autre à faire que de dormir. Bonne soirée !

Avant de m'éloigner, je vois ma mère serrer les lèvres. Mon père, lui, arbore un sourire assuré. Une fois près d'Amélie, je lui chuchote à l'oreille :

— C'est le moment pour moi de m'esquiver, ma chère !

Au même moment, Bernard Lafond prend la parole au micro. Le photographe de Sandra Taillefer s'avance pour prendre des clichés.

— Excusez-moi de vous déranger, mes chers amis. Je tiens seulement à vous remercier...

Il poursuit son discours en soulignant l'excellent travail du personnel de Black Snow. Puis il devient plus émotif.

— Tu sais, Jonathan, je n'ai jamais été le meilleur pour montrer mes émotions. Tout ce qui concerne l'amour a toujours représenté un sujet délicat pour moi. Sache que même si je ne te l'ai pas dit aussi souvent que j'aurais dû, je t'aime et suis fier de l'homme que tu es en train de devenir. Et j'espère que tu sauras mieux que moi assumer cet amour qui est en toi. N'oublie pas qu'aucun amour n'est laid ; seul le jugement des autres peut l'être. Ne laisse jamais personne te convaincre que tu dois cacher tes sentiments. Sois fier de la personne que tu es. Je t'aime, mon grand.

Jonathan sourit amoureusement au garçon assis à ses côtés. Puis il va rejoindre son père, qui l'étreint solidement sous les applaudissements de la foule.

— Est-ce que j'ai bien compris ? Me Lafond serait gai ? s'étonne Amélie, les yeux écarquillés.

— On dirait bien..., dis-je sur un ton incertain.

— Ça expliquerait sa récente séparation. Même si son ex-femme et lui semblent très bien s'entendre, d'après ce qu'on peut voir ce soir.

— Oui, réponds-je en voyant l'avocat donner un baiser dans les cheveux de son ex, avant de prendre place près d'elle.

— Euh... Ton homme ressemble-t-il à une divinité virile zieutant sa proie comme si elle voulait la dévorer ? m'interroge Amélie.

— Peut-être bien, lancé-je en pensant soudainement à Alex. Pourquoi ?

— Parce qu'il y a justement un dieu grec qui te fixe avec un regard de prédateur.

Après m'être retournée, j'aperçois Alex. Ses yeux sont rivés sur moi. Il est planté près d'une des portes immenses à l'entrée de la salle.

— Je plaisantais, reprend-elle. Je savais que c'était lui, car je l'ai vu dans le journal cette semaine.

Je lui donne un coup de coude avant de reporter mon attention sur Alex.

— Avec le regard intense qu'il pose sur toi, je ne comprends pas que tu sois encore debout plutôt que liquéfiée. Ce n'est pas moi qu'il vise et je commence à me sentir fondre comme le bonhomme de neige dans *La reine des neiges*.

Médusée, je fixe mon assistante.

— Quoi ? clame-t-elle. Les films d'animation de Disney sont intéressants à n'importe quel âge !

M. Lafond se dirige vers Alex. Ce dernier jette un coup d'œil à l'avocat, puis il tourne la tête de l'autre côté de la salle. Mon père met également le cap sur lui. Je décide d'aller rejoindre Alex. Dès l'amorce de mon premier mouvement, il reporte son regard sur moi, ignorant les deux hommes qui convergent vers lui comme des aimants.

Maxime m'accoste.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ? demande-t-il d'un ton inquiet en accordant son pas au mien.

— Je ne sais pas, déclaré-je, déboussolée.

Alex sort de la salle avant que quiconque parvienne à lui. M. Lafond franchit le seuil de la salle de réception, suivi par mon père. Maxime et moi fermons cette marche insolite. Des invités se promènent dans le corridor. Mon père juge sans doute inapproprié d'élever le ton avec des inconnus dans les parages. Alex longe le couloir et s'introduit dans la salle de conférences, tout au fond. Bizarrement, la porte de la pièce était grande ouverte. Mon père et Bernard Lafond y pénètrent à leur tour.

Mon téléphone vibre. C'est un texto d'Alex.

Septième vérité. La conclusion de l'histoire ce soir ; après, tu sauras tout. N'oublie pas que je t'aime réellement, totalement, inconditionnellement.

Mon frère et moi arrivons dans la salle au moment où mon père lance d'une voix forte :

— Tu n'as aucun droit d'être ici. J'appelle tout de suite la sécurité pour te faire sortir, Monnard.

Mon père saisit son cellulaire.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, monsieur Morano, déclare la femme blonde que j'ai vue avec Alex avant-hier, et qui m'avait rejointe dans le parc.

Elle sort un badge.

— Enquêteuse Laflamme. Rangez votre téléphone. On doit discuter.

Mon père l'observe quelques secondes, puis il remet l'appareil dans sa poche de veston. L'enquêteuse est postée debout à l'extrémité de la table ovale de conférences, à l'opposé de l'entrée. Ses mains reposent sur la table et son corps penche légèrement vers l'avant. M. Lafond est à côté d'elle. Alex est campé près d'une large fenêtre située derrière eux, les bras et les pieds croisés. Il fixe mon père, qui se tient du même côté de la table que les deux autres. Maxime et moi sommes plantés à l'entrée de la salle.

— Maxime, Laurie, ce serait important que vous vous joigniez à nous, dit Bernard Lafond avant de s'asseoir.

Nous avançons avec hésitation, puis prenons chacun une chaise. J'essaie d'accrocher le regard d'Alex, mais ses yeux sont rivés sur mon père.

— Tu arrives juste à temps, Philippe ! formule Bernard d'un ton presque joyeux. Tu peux évidemment assister à la réunion.

Mon frère aîné, vêtu d'un simple jeans et d'un tee-shirt blanc, semble consterné à la vue de cette drôle d'assemblée.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? me chuchote-t-il en s'assoyant près de moi.

Je lève les épaules pour montrer mon ignorance.

— Qui t'a dit de venir ? lui demande Max.

— Maman.

— Maman ? lançons-nous en chœur, Max et moi.

Au même moment, notre mère fait son apparition. Elle marche la tête haute. Elle s'installe dans la chaise à côté de Philippe.

— Bon, émet Bernard en se levant. Vous aurez beaucoup d'éléments à reconstituer après notre rencontre de ce soir – qui sera, je vous l'assure, très enrichissante. Je vais vous raconter une histoire, ajoute-t-il à l'adresse de mes deux frères et moi. Une histoire dont le personnage principal est votre très cher père.

Il lance un bref coup d'œil à ce dernier. Les yeux de mon père jettent des éclairs. Un sourire arrogant aux lèvres, Bernard reprend :

— Il y a trente-six ans, votre père et votre mère ont commencé à se fréquenter. Ils s'aimaient beaucoup et couraient les *partys*, où ils se faisaient toujours de nouveaux amis. Leur beauté était magnétique. On leur faisait des avances, qu'ils refusaient toujours. Ils se sont mariés et ont eu leur premier enfant. Peu de temps après la naissance de Philippe, Hélène a été attirée par un homme qu'elle avait rencontré en ski. Il n'avait pas tenté de la séduire, même s'il n'était pas indifférent à son charme. Mais cet homme était en couple avec une femme qu'il aimait bien. Hélène est devenue obsédée par lui. Elle aimait Pierre, mais l'autre l'attirait. Elle s'arrangeait pour le croiser le plus souvent possible. Puis elle est tombée enceinte de Maxime. Pendant sa grossesse, elle s'est efforcée de ne pas penser à l'autre homme, mais en vain. Cela était d'autant plus difficile qu'elle côtoyait maintenant sa conjointe qui était, elle aussi, enceinte. Les deux femmes ont accouché le même mois.

Consciente alors que son amour n'était plus honnête envers votre père, Hélène lui a annoncé qu'elle le quittait. Pierre s'est formellement opposé à sa décision ; il adorait votre mère, et surtout il refusait d'être abandonné. Il ne voulait pas la perdre, ni perdre le contrôle de la situation. Il lui a donc fait une proposition, qu'elle a acceptée. Ils se sont mis à fréquenter le couple formé par Benoît et Liliane.

Le regard d'Alex, qui était posé sur mon paternel, me fixe quelques instants. Puis il revient sur ce dernier.

Maxime fronce les sourcils et pointe Alex. Son expression indique qu'il se livre à des déductions.

— Oui, Maxime, poursuit Bernard. Benoît et Liliane sont les parents d'Alex. Trois mois après ta naissance, tes parents ont commencé à les voir. Dès la seconde rencontre, qui a eu lieu dans le restaurant d'un hôtel, ces quatre personnes ont bu une quantité non négligeable d'alcool. Pierre a alors proposé de louer une chambre. Cette nuit-là, les quatre amis ont expérimenté, pour la première fois, un échange de couples.

Bernard fait une pause, afin de nous permettre d'assimiler cette information. Étant donné que j'étais déjà au courant, je ne suis pas aussi choquée que mes frères. Philippe arbore un air scandalisé, tandis que Maxime semble perdu. Le regard dur, mon père fixe la table.

— Par la suite, sur une période d'un an, les échanges ont eu lieu à plusieurs reprises. Votre père souhaitait, en agissant ainsi, qu'Hélène se lasse de Benoît. Mais c'est plutôt le contraire qui s'est produit. Hélène est tombée follement amoureuse de Benoît, ce que votre père n'a pas accepté. Il a alors commencé à monter un plan visant à éloigner ces deux êtres passionnés. Une certaine nuit d'août, après une soirée entre hommes chez Pierre, Benoît s'est fait arrêter par la police, qui a trouvé cinq kilos de cocaïne dans son auto.

Interloquée, je fixe Alex. Ses yeux brillent de haine.

— À la suite de son arrestation, Benoît a téléphoné à Pierre, puisque son ami lui avait souvent parlé d'un avocat qu'il considérait comme extraordinaire : moi-même. Arrivés au poste de police, votre père et moi avons proposé un marché à Benoît : il disparaîtrait immédiatement en Suisse, où Pierre avait des contacts professionnels, et ce, le temps nécessaire pour régler cette histoire de possession de drogue. C'est donc sans avoir eu la chance de faire ses adieux à Liliane et à Alex, qui avait un peu plus d'un an, que Benoît s'est envolé pour la Suisse.

— C'est complètement ridicule ! s'exclame mon père en souriant. Tu en fumes du bon, Bernard !

— Pourquoi la police l'aurait-elle laissé aller s'il avait été arrêté en possession de drogue ? demande Philippe.

— Parce que la police était corrompue – tout comme moi, d'ailleurs, explique M. Lafond. Quand votre père a décidé de mettre son plan à exécution, il a engagé un détective privé, qui a suivi les faits et gestes de trois avocats et de trois policiers dans le but de leur trouver une faille, un point faible avec lequel il pourrait les faire chanter. Pour le sergent Laflamme, c'était sa dépendance à l'alcool. Pour moi, c'était mon attirance envers les hommes. Si je n'embarquais pas dans son plan, il divulguerait des faits compromettants sur ma vie sexuelle. Cela aurait anéanti ma vie professionnelle, sali le nom de mes associés et, plus important encore, détruit ma famille.

« Amélie avait raison, pensé-je. Le discours que M. Lafond a fait tantôt était une révélation. Sa sortie du placard. »

— Donc la drogue, provenant d'une descente, avait été placée dans l'auto de Benoît par votre père. Elle lui avait été fournie par le sergent Laflamme.

Tout en dévisageant Alex, j'interviens :

— Et toi, Alex, tu as vécu...

— ... sensiblement la même chose, complète Bernard. Oui. Lorsqu'il a été arrêté avec la drogue, Alex a dû choisir entre la prison ou l'exil en Suisse. S'il refusait de collaborer, votre père le menaçait de ruiner sa mère, de démolir la réputation de Liliane, et de le laisser pourrir plusieurs années en prison. Suffisamment longtemps pour que Laurie l'oublie définitivement. Et, bien évidemment, ce contrat abominable stipulait qu'il n'avait pas le droit d'entrer en contact avec qui que ce soit appartenant à son ancienne vie, ici au Québec. Sans quoi Pierre s'occuperait de faire réactiver le faux dossier de possession de drogue.

Dans mon esprit, je passe en revue les indices fournis par Alex. La haine et l'amour concernent mon père et moi : deux personnes du même sang pour lesquelles il ressent des sentiments forts, totalement opposés. Le sac de poudre. L'ultimatum qu'on lui a servi : partir ou aller en prison. L'homme qui donnait de l'argent à sa mère. L'horreur m'envahit en réalisant que cet homme était probablement mon père.

— As-tu continué de voir la mère d'Alex ? demandé-je à mon père.

— Toute cette histoire est de la pure invention ! répond-il, ulcéré.

— Oui, Laurie, répond calmement M. Lafond, il a continué de voir la mère d'Alex. Comme Benoît était parti sans avoir pu lui expliquer la situation, elle a longtemps cru qu'il l'avait abandonnée. Ton père a joué le rôle du sauveur avec elle. Liliane a été sa maîtresse pendant plus de vingt-huit ans.

— C'est totalement faux ! crie mon père en se précipitant vers Bernard.

L'enquêteuse s'interpose entre les deux hommes. De plus, Alex s'est posté à côté de M. Lafond.

— J'ai en ma possession plusieurs enregistrements audio et vidéo qui prouvent votre implication dans toutes ces manigances, déclare la policière.

Mon père soutient son regard pendant quelques secondes, puis il recule.

— J'aimerais bien voir et entendre ça, lance-t-il, l'air arrogant.

— Ah oui ? réplique-t-elle d'un ton confiant avant de retourner au bout de la table, où elle pianote sur le portable relié au projecteur. Cette scène a été tournée il y a deux ans chez mon oncle, le sergent Laflamme.

Nous nous tournons tous vers l'écran géant. Dessus, on voit mon père avec un policier bedonnant. L'homme lui explique les remords qu'il ressent face aux manigances qu'ils ont faites ensemble. Mon père parle « d'un bon débarras ». La conversation, qui se poursuit, prouve l'implication monstrueuse de Pierre dans les malheurs d'Alex et Benoît.

— Ou peut-être préférerez-vous cet extrait ?

Cette fois, mon père est en compagnie de M. Lafond. Sur le bord d'un lac, les deux hommes discutent du retour possible d'Alex. Mon père lui ordonne de s'arranger, peu importe la manière, pour qu'il ne remette pas les pieds au pays.

— Ou encore celui-ci ? propose-t-elle avant de faire défiler une vidéo tournée dans la chambre de la mère d'Alex. Mon père se trouve dans la même position que lorsque Alex m'a dévoilé cet indice.

Je lève les yeux vers lui au moment même où il détourne son regard de la vidéo. C'est évident qu'il a deviné la suite de la scène et qu'il refuse de la voir.

Dans ce passage, nous entendons mon père dire à Liliane que ses deux hommes l'ont abandonnée, mais que lui, il ne la laissera jamais tomber. Il dépose de l'argent sur le lit en lui susurrant qu'il l'adore.

— Stop ! crie mon père.

— Tu te dégoûtes toi-même, mon vieux ? Toi qui prônes la fidélité sur un ton vertueux ? lui lance Bernard, l'œil méchant. Il y a un an, le sergent Laflamme – que tu as fait chanter comme moi – nous a quittés, des suites d'un cancer. Mais durant ses derniers jours, les remords le rongeaient. Il nous a fait promettre, à sa nièce et moi, ajoute-t-il en pointant l'enquêteuse Laflamme, de ramener Benoît et Alex au pays.

— Pourquoi voulais-tu me séparer d'Alex ? demandé-je à mon père, les yeux brouillés par les larmes. Il ressemblait trop à son père ?

— Oui, dit ma mère qui s'exprime pour la première fois. Et probablement aussi parce que j'ai embrassé Alex.

Écœurée, je les regarde tour à tour, Alex et elle.

L'air impassible, mon amante précise en me fixant :

— Elle m’a embrassé. Pas moi.

Ma mère vient me rejoindre.

— Ma puce, je suis tellement désolée... Le soir du 24 décembre, pendant le réveillon chez nous, je suis allée à la salle de bain pour retoucher mon maquillage. J’avais oublié de verrouiller la porte. Alex est entré. Dès qu’il m’a aperçue, il s’est excusé et a voulu ressortir, mais je lui ai dit de rester puisque j’avais terminé. Poliment, il a obéi. Je le regardais dans le miroir. J’avais bu. Il me faisait tellement penser à Benoît... Je l’ai embrassé. Cela a duré moins d’une seconde, puisqu’il m’a repoussée immédiatement. Comme la porte était ouverte, ton père – qui avait besoin de la salle de bain, lui aussi – nous a vus.

— Oui, je vous ai vus ! s’écrie Pierre. Et je vous garantis qu’Alex a pris autant de plaisir qu’Hélène lors de ce baiser. Si ce n’est pas plus ! ajoute-t-il avec un air de défi.

Alex serre les poings. L’enquêteuse lui fait signe de se calmer.

— Pierre, tu es ignoble, déclare ma mère froidement. Pourquoi fais-tu cela ?

— J’ai voulu protéger ma fille contre une peine d’amour semblable à celle que tu as vécue lorsque Benoît t’a jetée comme une guenille. Tu savais qu’il ne quitterait jamais Liliane, mais tu t’accrochais à lui comme une pute désespérée. Je refusais que ma fille connaisse le même sort.

— Benoît ne m’a jamais manqué de respect.

— Bien sûr que non ! dit-il en riant. Il respectait énormément ton cul ! Il ne s’est pas soucié de toi quand il est parti.

— Aujourd’hui, je comprends qu’il n’a pas pu. Tu te sentais tellement menacé que tu l’as fait disparaître. Je l’ai appris il y a quelques jours, et je ne peux toujours pas y croire. Et en plus, tu as impliqué notre fille dans cette histoire misérable !

La policière intervient :

— Madame et monsieur Morano, je comprends que les informations divulguées ce soir ont un impact direct sur vos vies, mais vous aurez le temps d’en discuter plus tard.

Le silence s’installe. Ma mère se rassoit.

Peu de temps après, M. Lafond déclare :

— Donc, mon cher Pierre, comme tu le sais, tu n’as plus aucun moyen de pression sur moi. Le discours que j’ai prononcé plus tôt sous-entend clairement mon homosexualité. Et l’entrevue que j’ai accordée ce matin à Sandra Taillefer confirmera le tout. Étant donné qu’elle est une journaliste très consciencieuse, je sais que l’information sera rapidement transmise sur le Web et sur le fil de presse. Reste à savoir maintenant si elle aura la chance de voir Pierre Morano sortir d’ici les menottes aux poignets. Et si tu doutes d’une telle possibilité, sache que je l’ai avertie qu’une autre nouvelle importante l’attendait. Soit on lui explique qu’il y a eu une transaction importante à Black Snow, soit elle assiste à ton arrestation.

Mon père écarquille les yeux.

L’enquêteuse prend le relais :

— Vous êtes effectivement accusé, monsieur Morano, de manipulation de substances illicites, de conspiration pour exil, de menaces à l’intégrité de M. Lafond et du sergent Laflamme. Voulez-vous que je continue ?

— Je veux un avocat, réplique mon père froidement.

— Ça tombe bien, j’en suis un ! plaisante Bernard.

— Un qui est compétent ! rétorque mon père.

— Comme je suis réputé être excellent dans mon domaine, se vante Lafond, je te conseillerais de bien m’écouter. Laflamme, qui a bossé fort pour le rapatriement d’Alex et de son père avant de mourir, voulait qu’ils puissent avoir droit de parole sur ta sentence. Donc, comme tu ne mérites plus de gérer une si belle montagne, tu vas vendre tes parts, les 55 %, à Alex Monnard ici

présent, termine-t-il en posant ses mains sur une pile de documents.

— Tu es complètement cinglé ! lâche-t-il. Ça n’arrivera jamais !

— Si tu te fais arrêter, toute l’histoire sortira au grand jour, je te le garantis, l’informe l’avocat. Ton nom sera sali et la réputation de Black Snow en souffrira grandement. Et tes trois enfants devront travailler fort pour payer les pots cassés.

Mon père soutient son regard, lui démontrant ainsi qu’il a toute son attention.

— Il vaudrait mieux que tu choisisses la meilleure option, pour eux et pour toi : vendre tes actions à Alex.

— Il serait majoritaire ! Ça n’a aucun sens.

— Oui. Mais une fois cette transaction effectuée, Laurie aura trois mois pour réfléchir à la possibilité de le racheter.

— Quoi ? m’écrié-je, indignée.

M. Lafond ne tient pas compte de mon intervention. Il poursuit :

— Alex n’a pas l’intention de travailler ici, mais il veut te dépouiller, explique-t-il à mon père. C’est sa vengeance. Pour lui, son père et sa mère. Il désire que tu sois détrôné. C’est en partie, dit-il en me jetant un regard, ce qui l’a motivé durant ces sept années. Les responsabilités de tes trois enfants resteront les mêmes, Pierre.

Puis l’avocat s’adresse à moi :

— Si tu décides d’acheter les actions d’Alex, tu ne pourras pas les vendre dans les deux années suivant le rachat. Et durant les vingt-cinq années subséquentes, tu ne pourras vendre aucune action sans son accord. Et toi, Pierre, tu ne pourras posséder aucune action d’un mont de ski au Québec, et à mille kilomètres à la ronde, ni travailler dans un tel endroit.

— On ne peut pas conclure cette affaire ce soir, voyons ! proteste mon père. Il faut procéder à une vérification diligente et produire des états financiers.

— Pas nécessairement. Bien qu’il soit inhabituel d’agir si rapidement, cela est possible. Les quatre actionnaires de Black Snow étant réunis, nous pouvons donc signer immédiatement la nouvelle convention. M. Monnard a une offre à vous faire. En tant qu’avocat, je vous recommande de l’accepter.

M. Lafond est passé du tutoiement au vouvoiement avec mon père. C’est évident qu’il veut établir une distance entre eux.

— Sinon ?

— Toutes les accusations vous seront lues et vous serez conduit en cellule – où vous resterez jusqu’à votre procès, explique l’enquêteuse Laflamme.

— Et si je signe, qu’en sera-t-il de ces accusations ?

— Votre dossier sera inactif. Si vous deviez déroger à l’une des clauses de l’entente, j’activerais le processus judiciaire. Et vous devez également cesser d’utiliser les services du détective privé que vous avez engagé pour suivre Alex dans le but de le discréditer. Et tout ça, c’est également terminé : les photos, les faux enquêteurs, l’implication de Dave, l’ex de Laurie, que vous avez réussi à mettre dans le coup. Vraiment, monsieur Morano, vous avez déployé beaucoup d’efforts pour empêcher l’amour de s’épanouir entre deux personnes !

L’énumération de ces manœuvres immorales me rappelle un incident bizarre.

— C’est toi qui avais pris mon cellulaire lors du souper à la maison ? demandé-je à mon père.

Il ne répond pas.

— Il a peut-être voulu vérifier tes communications avec Alex, suppose l’enquêteuse. Ou y installer un traceur, ajoute-t-elle en se levant.

Mon père ne réagit pas.

— Me laisserais-tu vérifier ton cellulaire, Laurie ? s'enquiert-elle.

Je lui tends l'appareil. Après avoir ouvert le boîtier, elle trouve une puce dans mon téléphone.

— Voilà ! Grâce à cet outil, ton père savait toujours où tu te trouvais. S'il voyait que tu étais chez Alex, et donc que des rapprochements étaient fort possibles, il devait imaginer rapidement une façon de semer le doute dans ton esprit par rapport à Alex – d'où toutes ces embûches qui surgissaient sur votre chemin.

Je suis sous le choc. Mon père évite mon regard. Il tend la main vers le document que Me Lafond a déposé devant lui.

— Je veux le double de ce montant, dit-il à Alex, sans lever les yeux.

— Si tu daignes négocier, mon offre sera réduite de moitié, réplique Alex froidement.

— Pourquoi as-tu acheté Alpinor, si tu voulais Black Snow ?

— Pour t'attaquer sur ton propre terrain, répond sèchement Alex. Pour que tu réalises, dès mon retour, le pouvoir que j'ai maintenant sur ta vie au quotidien. Black Snow ? C'est juste pour t'anéantir !

Mon père serre les lèvres, puis il entreprend la lecture du document. Incapable de rester en place, et sentant une bouffée de chaleur m'envahir, je me lève. Maxime et Philippe suivent le mouvement.

— Je vais chercher de l'eau, dis-je avant de sortir rapidement de la salle.

Je me mets à courir jusqu'à la salle de bain privée située à côté de mon bureau. Je m'agenouille devant le bol de toilette. La nausée est si forte qu'au bout d'une minute je m'étonne de ne pas avoir encore vomi. Les larmes se mettent à couler sur mes joues. Au bout de quelques instants, mes sanglots s'accroissent, ce qui rend ma respiration difficile. On frappe de légers coups à la porte.

— Lau, puis-je entrer ?

C'est Maxime.

— Non. Ça va aller, laisse-moi deux minutes.

— Ça va aller, comme dans : « Je voudrais écouter *Creep* en boucle pendant des heures » ? ou encore : « Je voudrais arracher la tête de toutes les personnes que je croiserai durant la prochaine demi-heure » ?

— Première option.

— Dans ce cas, ouvre-moi. Je ne risque pas de faire bousiller ma belle gueule.

Je souris à travers mes pleurs. Je déverrouille la porte. Max se précipite à l'intérieur et me serre dans ses bras. J'ai tout juste le temps d'apercevoir Alex, posté devant la porte.

— Ça va aller..., murmure mon frère en flattant mes cheveux.

Après un moment, je me tourne vers le miroir.

— Je vais me rafraîchir un peu, dis-je en voyant mes yeux bouffis.

— Excellente idée ! lance Maxime pour me faire sourire.

Une fois que j'ai essuyé mon visage, il tourne la poignée de la porte.

— Je pense que notre futur PDG veut te parler, m'annonce-t-il. Par contre, la salle de bain n'est peut-être pas l'endroit indiqué pour tenir votre première réunion. Toutefois, c'est un lieu très prisé pour un certain type de rencontres ! ajoute-t-il, l'air coquin.

— Comment peux-tu... ? m'exclamé-je, découragée de constater que le sexe puisse faire partie de ses pensées actuellement.

— Je suis un homme, déclare-t-il en ouvrant la porte. On ne se déconnecte jamais, nous ! ajoute-t-il avant de se diriger vers

la salle.

Alex me regarde.

— Je suis désolé de te faire vivre cela, murmure-t-il.

— Vraiment ? Parce que, avec la clause me désignant comme la seule personne pouvant racheter les parts de mon père, tu me fais porter le poids de la trahison familiale.

— Le seul traître dans cette histoire, c'est Pierre Morano. J'aurais voulu rester ici, ne jamais te quitter. Depuis cette affaire, j'éprouve de la rancœur et de la haine à l'égard de ton père.

— L'amour pour moi et la haine pour mon père ; comme tu l'as si bien illustré à l'Émeraude. Tu portes ces sentiments puissants à deux personnes du même sang que tu as décidé de mettre l'une devant l'autre.

Il hoche la tête.

— Je te veux tellement dans ma vie, Laurie. Je sais que ce que je te demande est difficile.

— Tu exiges que je renie mon père..., chuchoté-je alors que les larmes recommencent à couler sur mes joues. Tu veux lui enlever tout ce qu'il a construit...

— Non, je veux seulement que tu obtiennes ce qui te revient de droit, après ce qu'il a détruit entre nous.

— J'ai peur que la haine te consume, Alex.

— Impossible. L'amour que j'ai pour toi est trop fort.

— Et si je refusais de signer ?

— Ton père irait en prison, répond-il, l'air décidé. On ne peut effacer les fautes qu'il a commises. Il doit en subir les conséquences, d'une manière ou d'une autre.

— Pourquoi ne m'as-tu pas préparée à cela ?

— Comment aurais-je pu ? Je ne pouvais pas te raconter toute l'histoire dès mon arrivée. Tu ne m'aurais pas cru. Il me fallait être patient afin de te laisser entrevoir et accepter certaines informations. En même temps, je devais consolider mon plan d'attaque et valider toutes les preuves.

Il se passe la main dans les cheveux.

— Toutes les fois où ton père a réussi à semer le doute en toi, avec les photos compromettantes de moi, les faux enquêteurs et les clichés de Dave et toi en *hiking* qu'il a postées, j'étais tellement frustré contre lui de te faire vivre tout ça. Je t'expliquais, autant que possible, mais je savais qu'en bout de ligne la situation pouvait se retourner contre moi n'importe quand. Toutefois, j'espérais que tu aurais assez confiance en moi pour me croire. J'ai compris, durant toutes ces années passées à discuter avec mon père, ce qu'un esprit possessif comme celui de ton père peut imaginer pour faire souffrir les autres. Je ne veux pas que notre relation soit ainsi. J'ai toujours cru en ton instinct. Et comme je te l'ai dit dès le départ, je veux que tu sois libre de venir à moi. Je veux que tu sois libre de tes choix.

Je me sens vide. Et exténuée.

Alex approche lentement ses mains de mon visage, tout en scrutant ma réaction. Il pose ses paumes sur mes joues. Avec ses pouces, il essuie mes larmes.

— Quand tu seras prête, je serai tout à toi. Entièrement.

Je comprends parfaitement son message. Je prends une grande respiration avant de retourner dans la salle de conférences.

* * *

Une heure plus tard, mon père – après avoir posé quelques questions – saisit un stylo. Entre-temps, mes frères et moi avons

discuté en privé. Nous en sommes rapidement venus à un consensus. Le technicien informatique d'Alex est dans le bureau de mon père depuis un bon moment déjà pour s'assurer qu'il n'aura plus accès aux documents de Black Snow.

— Alors, est-ce que ça vous tente d'être commandés par un homme qui a tout planifié pour me faire passer pour un minable ? nous demande mon père, en s'adressant à nous trois. Imaginez ce qu'il fera de vous ! Il dit que rien ne changera, mais vous n'avez aucune garantie là-dessus.

Avant que nous ayons le temps de réagir, notre mère se lève.

— Tu t'es toi-même rabaissé au rang des minables, déclare-t-elle. Et n'essaie pas de culpabiliser nos enfants. J'ai maintenant une grande nouvelle à t'annoncer : je demande le divorce !

Elle s'adresse ensuite à M. Lafond :

— Avez-vous encore besoin de moi, Bernard ?

— Non. Je vous remercie, Hélène.

Ma mère fait une sortie digne d'une reine. Sur le seuil, elle se retourne et regarde mon père d'un air dégoûté.

— Pierre Morano avait une maîtresse. Qui l'eût cru ?

Puis, le dos bien droit, elle disparaît dans le couloir.

Je réfléchis. Depuis combien de temps exactement ma mère était-elle au courant de cette supercherie ? Elle a dû vivre avec mon père combien de jours, sachant qu'il l'avait trompée ? Tenir cette information secrète, sans insulter son mari, le rabaïsser et le traîner dans la boue a exigé d'elle une maîtrise incroyable. La vision d'amour que j'ai toujours eue de mes parents s'est effondrée ce soir. Je comprends maintenant de qui elle parlait lors de notre déjeuner lorsqu'elle m'a dit de ne plus laisser personne me blesser : mon père.

Mon père a les yeux fermés. Son monde vient de s'écrouler. La femme pour laquelle il a manigancé toutes ces combines le quitte. Il rouvre les yeux. Une lueur de désespoir s'y trouve. Puis il se redresse et lance :

— Donc, vous êtes prêts à signer ?

— Si c'est pour t'éviter la prison, nous croyons que c'est la bonne option, dit Philippe en notre nom.

Mon père hoche la tête devant ce fait indiscutable. S'ensuit une séance de signatures dirigée par Me Lafond, à laquelle mes frères, mon père, Alex et moi-même participons.

Lorsque tout est complété, l'enquêtesse Laflamme avise mon père que la soirée est terminée pour lui. Elle l'incite à la suivre discrètement à l'extérieur.

Tout le monde a le regard rivé sur lui. Il n'a pas sa prestance habituelle. J'ai l'impression de voir un homme marcher dans le couloir de la mort. Je suis accablée de le voir quitter cet endroit de façon si déshonorante. Mais ma tristesse est largement teintée de rancune. Si tout ce qui a été dit ici ce soir est vrai, mon père est l'instigateur de la douleur que j'ai vécue durant les sept dernières années. Et même si toutes les informations recueillies l'accusent, la petite fille en moi a de la difficulté à concevoir le fait que son père ait pu lui causer tant de souffrance.

Puis les gens s'activent. M. Lafond serre la main d'Alex.

— Normalement, je félicite le nouveau propriétaire lors d'une transaction. Dans ce cas-ci, j'ajoute des remerciements pour m'avoir libéré d'un poids que je traînais depuis près de trente ans.

— C'est mon père qu'il faut remercier, répond Alex. S'il n'avait pas eu la patience de tisser les liens entre lui et moi, et l'intelligence de reconstituer les faits, nous ne vous aurions jamais contacté.

— C'est vrai. Et le *timing* était bon car le sergent Laflamme était prêt, lui aussi, à aider ton père. Ta persévérance et ton calme ont été des atouts majeurs dans la planification du coup final.

— Oui, dit Alex en me jetant un regard, ce qui n'échappe pas à l'attention de M. Lafond. Je vous souhaite bonne chance pour affronter la tempête que créera votre sortie publique concernant votre orientation sexuelle.

— Merci. Et je te souhaite sincèrement du succès pour la suite.

L'avocat se tourne vers moi.

— Laurie, je ne peux même pas imaginer la douleur que tu as vécue durant toutes ces années. Et pas davantage celle que tu ressens depuis que tu as découvert la trahison de ton père. Évidemment, mes excuses ne peuvent pas adoucir ta souffrance, mais sache tout de même que je suis sincèrement désolé que ces manigances, auxquelles j'ai malheureusement participé, t'aient causé un tel supplice. Et le sergent Laflamme voulait aussi que je te transmette toutes ses excuses. Je suis vraiment désolé, Laurie.

Il salue à tour de rôle mes deux frères. Puis il quitte la salle avec sa mallette contenant les précieux documents.

— J'ai terminé, monsieur Monnard, dit l'informaticien en sortant du bureau de mon père. Tout est en ordre. M. Morano n'a plus accès à aucun des dossiers concernant Black Snow. J'ai tout transféré sur votre ordinateur.

— Merci. Vous pouvez aller profiter de ce qui reste de votre samedi soir.

— Bonne soirée, monsieur, dit l'employé avant de partir.

Il n'y a plus que mes frères, Alex et moi dans la salle.

Les mains sur les hanches, Philippe fait les cent pas. Maxime est encore assis, le dos de sa chaise légèrement basculé vers l'arrière sous son poids. Il fixe la table. Je me lève et vais me poster face à une des grandes fenêtres donnant sur l'extérieur. Les invités s'amuse autour des feux de camp. Je ne peux croire que ce *party* soit encore en cours. J'ai l'impression d'être enfermée ici depuis deux jours. Je consulte l'horloge sur le mur ; il est vingt-trois heures dix. Mon cœur se serre en pensant que c'est mon père qui l'avait déniché dans une boutique du Vieux-Montréal. L'horloge lui plaisait beaucoup parce qu'elle a été fabriquée avec de vraies branches d'arbre, cadrant parfaitement dans notre décor. Il l'avait même installée lui-même en montant de façon dangereuse sur une chaise ; j'étais venue la tenir, car j'avais peur qu'il tombe. Je craignais qu'il se fasse mal alors que lui, qui était l'auteur de ma plus grande blessure à vie, n'avait vraisemblablement pas eu peur de me faire souffrir. Comment pouvait-il vivre avec cette idée ?

Alex se place près de moi, dos à la fenêtre. Je dois reconnaître que sa proximité me rassure.

Philippe brise le silence.

— Je ne sais pas si je dois te voir comme un égoïste fini, un homme d'affaires opportuniste ou un allié ayant adouci la sentence de mon père.

Le regard d'Alex s'aiguise.

— Peu importe ma réponse, tu voudras te faire ta propre opinion. Elle pourra commencer à se forger dès cette semaine lors de notre première réunion. Pour l'instant, le seul titre qui m'intéresse de porter est celui de beau-frère.

— À cet égard, tu n'exerceras aucune pression sur Laurie, j'espère ? demande mon aîné, l'air féroce.

— Non, aucune, réponds-je à la place d'Alex en pensant au nombre de fois où mon amant a dû freiner mes ardeurs.

— Je vais essayer de trouver maman, annonce Max en se levant. Bonne fin de soirée à tous !

Ma mère... Elle est probablement très déçue et fâchée. Je devrai lui parler. Mais plus tard.

— Moi aussi, je pars, formule Philippe. On se reverra cette semaine, Alex, ajoute-t-il sur un ton plus respectueux que ce à quoi je me serais attendue. Veux-tu que je te raccompagne, *sis* ?

— Non, ça va aller. Merci, Philippe. Et bonne nuit !

— Ouin... Belle nuit en perspective ! grogne-t-il.

— Veux-tu que je te raccompagne ? me demande à son tour Alex après le départ de mes frères.

Je le regarde longuement avant de répondre.

— Non, merci. Pas ce soir.

— OK, émet-il, l'air compréhensif.

Je prends sa main dans la mienne et la serre très fort. Puis, avec mon majeur, je gratte doucement sa paume. Son visage s'illumine.

— Bientôt, peut-être..., dis-je en lien avec le geste significatif que je viens de poser.

— Quand tu veux, ma douce.

Épuisée, je marche lentement vers la sortie. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il me suit des yeux.

Dimanche 3 août

Je me réveille sur le sofa. Un peu perdue, mais surtout amortie par le manque de sommeil. Je fixe le plafond. Tout me revient. La soirée de la veille. Les manigances de mon père. La transaction de Black Snow. Même si tout semble irréel, je sais que ces événements se sont produits. Lorsque j'étais revenue à la maison, j'avais tout de suite traversé chez mamie. Je l'avais réveillée afin de lui raconter la soirée. Mes émotions étaient trop vives pour que je puisse dormir seule chez moi. Je savais que parler avec ma grand-mère était la meilleure façon que j'avais d'espérer tomber dans les bras de Morphée. Mais le sommeil avait mis du temps à m'emporter – ce qui signifie que, dans mon lit, je n'aurais pas fermé l'œil de la nuit. Je tends la main vers mon téléphone. Aucun message, aucun appel, aucun texto. Plus je remonte à la surface, plus les émotions reprennent vie. Je m'extirpe du sofa. Je sais ce que je dois faire en premier lieu pour m'apaiser.

— Déjà debout ? s'étonne mamie. Il n'est que sept heures.

— Je m'en vais courir.

— C'est normal que tu aies besoin de décompresser.

— Oui. Et toi, comment ça va ?

— Tout cela me paraît encore tellement incroyable..., dit-elle, découragée des comportements de son fils.

Je la serre très fort dans mes bras.

— Je t'aime, mamie. À plus tard !

* * *

Une demi-heure plus tard, je cours sur les sentiers que je connais si bien. J'écoute *Holding Out for a Hero* de Bonnie Tyler à tue-tête. J'attaque plus rapidement que d'habitude la montée ; cela me défoule. Par contre, la descente m'oblige à ralentir le pas pour éviter de débouler. Tout près de l'Émeraude, je bifurque du sentier, sans hésitation. J'ai besoin d'aller réfléchir dans mon antre. En arrivant à l'embouchure du cercle de verdure, je vois Alex. Il est couché sur le dos, en plein centre d'une couverture. Un de ses bras est posé sur son front, pour se protéger du soleil. Son veston repose à côté de lui. Il se redresse subitement, ayant probablement entendu mes pas.

— Tu es là depuis quand ? m'informé-je en remarquant qu'il porte les mêmes vêtements que la veille.

— Depuis un bout de temps.

— Ton lit n'était pas assez confortable ?

Il sourit.

— Je n'ai même pas essayé mon lit cette nuit. Ici, c'est l'endroit où je me sens le mieux. Et où je suis le plus près de toi.

Je m'approche. Il s'assoit et entoure ses genoux de ses bras. Ses cheveux sont ébouriffés.

— Tu as dormi ici ?

— Oui, mais je suis réveillé depuis longtemps, répond-il. Mon store n'est pas très efficace pour bloquer les rayons du soleil ! explique-t-il en levant son bras.

Je souris. Je suis déçue d'être en sueur. « Comme lors de notre première rencontre il y a quelques semaines », songé-je.

— C'est dommage que je sois toute collante, lancé-je sur un ton coquin.

— Dommage ? Pourquoi ? me demande-t-il en me tirant par la main pour me faire basculer sur lui.

Il m'attrape dans ses bras et me dépose lentement sur la couverture. Il me regarde un instant, puis nos lèvres se touchent.

— Alex, je suis toute trempée. J'aurais préféré être à mon meilleur pour notre première... Tu comprends ?

— Ça fait sept ans que j’attends de te faire l’amour. Je te trouve magnifique en ce moment. Ta peau est luisante et tes yeux brillent. Je ne pourrais pas t’imaginer mieux qu’actuellement.

Il attend patiemment ma réaction.

Je veux le sentir en moi. Ici. Maintenant. Je détache les boutons de sa chemise, pendant qu’il lève ma camisole. Il se redresse pour m’aider à le débarrasser de sa chemise. Nous nous embrassons avec frénésie. Puis il plonge sur mes seins qu’il goûte voracement. Il les tète, les lèche jusqu’à ce que je me cambre sous lui. Une douleur chaude me parcourt ; elle irrigue mon sexe. Je le veux le plus vite possible en moi. Je sais que c’est ce qu’il désire aussi. Une autre fois, nous prendrons notre temps, mais pas maintenant. Ses mains descendent sur la taille de mon short. Il glisse ses pouces entre ma peau et le tissu pendant que je détache sa ceinture. Je me sens brûlante comme une flamme. Je fantasme sur ce qui s’en vient. Sur son membre, que je sens déjà dur sur mes cuisses, qui sera bientôt en moi. Il baisse mon short jusqu’à mes chevilles, puis l’enlève complètement. Ensuite, il retire son pantalon. Il se tient debout devant moi, complètement nu, son sexe fièrement érigé, rempli de promesse de jouissance. Je regarde son tatouage – l’arbre entaillé, avec un cœur en son centre prouvant notre amour –, qui prend tout son sens dans l’environnement actuel. Alex s’allonge tendrement sur moi. Il retrouve mes lèvres qu’il embrasse passionnément quelques instants avant de promener sa bouche dans mon cou. Il se place à mes côtés. Son index se positionne entre mes seins puis trace une ligne jusqu’à mon nombril. Je me cambre sous ce sensuel chatouillement.

— Reviens t’allonger, ordonné-je d’une voix râpeuse. Je te veux tout de suite en moi.

— Je veux que tu sois prête et je veux t’entendre crier avant, répond-il en insérant un doigt en moi, ce qui m’arrache déjà un léger cri.

Il entre et sort son doigt lentement. Il en introduit un deuxième, pendant que son autre main pince mon sein. Puis il pose son pouce sur ma perle embuée alors que ses deux doigts caressent doucement un point sensible à l’intérieur de moi. Son pouce dessine de petits cercles excitants. Je ferme les yeux pour percevoir les sensations qui se multiplient dans mon corps. Mes nerfs semblent tous rattachés aux doigts d’Alex, qui me font fondre de plaisir. Je respire de plus en plus difficilement.

— Alex..., lâché-je dans un soubresaut.

Il me donne un baiser sur l’oreille puis chuchote :

— Regarde ton endroit préféré, féline. Je serai bientôt en toi, ici à l’Émeraude.

Cette image fait monter cette vague familière de chaleur ardente. J’ai l’impression d’éclater en morceaux. Alors que ma sensibilité est à son paroxysme et que je tremble encore, Alex se couche sur moi. Son gland joue à l’entrée de ma fente humide. Puis, lorsque j’accroche son regard, il me sourit et me pénètre, ce qui m’arrache un cri de plaisir. Il cesse tout mouvement, nous laissant le temps de savourer ce moment que nous attendions depuis si longtemps. Alex se penche et dépose un long baiser sur mes lèvres. Puis il se met à bouger, à me pilonner pendant que je bouge mes hanches dans un accord parfait avec lui. Il tient ma tête et m’embrasse entre nos respirations difficiles. Le plaisir que sa queue me procure est absolument délicieux. Je sens la jouissance monter en lui. J’agrippe le creux de ses fesses, mes mains accentuant le mouvement sensuel que nous accomplissons ensemble. Je le sens se tendre, puis il lâche un cri rauque près de mon oreille. Il se déverse en moi. Je colle mes hanches encore plus contre lui pour le maintenir en moi pendant ce moment d’extase. Quelques secondes passent avant qu’il se détende. Il enfouit sa tête dans mon cou. Lorsqu’il la relève, il semble émerger d’une douce torpeur. Je lui souris, appréciant le fait de le voir si rayonnant.

— Je t’aime, Laurie. Je t’aime tellement.

— Je t’aime aussi, Alex.

Il ferme les yeux. Quand il les rouvre, je lis un immense soulagement dans son regard.

— Je ne voulais pas te le dire avant pour ne pas que tu te sentes obligée de...

— Je sais, l’interromps-je avant de l’embrasser.

Quelques minutes, plus tard, je brise le silence.

— Je pense qu’on devrait y aller.

— Aller où ?

Je sens alors son pénis s'ériger de façon convaincante.

— Déjà ? dis-je, légèrement étonnée.

— Je n'aurai pas assez de toute ma vie pour me rassasier de toi. Et j'ai sept années de retard à rattraper.

— OK, mais je veux prendre ma douche avant.

Il lève un sourcil, pendant qu'il réfléchit à ma demande.

— Une douche ? OK, mais avec moi !

— Marché conclu ! accepté-je en riant.

Une semaine plus tard

Dans la cuisine d'Alex, je me verse un jus d'orange pendant que les tranches de pain grillent. La nuit a été très active. Alex était sérieux lorsqu'il avait parlé de retard à rattraper. J'ai réussi à m'extirper du lit ce matin en lui mentionnant que j'allais m'effondrer si je ne mangeais pas quelque chose après le cardio qu'il m'a agréablement imposé depuis la veille. Je repense alors à certains moments de cette nuit torride. « La porte de prison, qu'il a gardée, s'est avérée très utile ! » pensé-je en souriant.

Je bois mon jus en regardant les deux chevaux au loin. Nous monterons Bella et Blade après le déjeuner. Alex pénètre dans la cuisine. Je me tourne, un sourire aux lèvres, pour l'accueillir. Mais mon sourire disparaît en voyant son air préoccupé. Il tient son cellulaire dans ses mains.

— Qu'est-ce qui se passe ? m'informé-je, soudain inquiète.

— L'enquêteuse Laflamme m'avait laissé un message. Bernard Lafond a été attaqué hier soir.

— Est-ce qu'il est... ?

— Il est vivant, mais plongé dans le coma. On l'a battu.

Alex me fixe de ce regard dur qu'il arborait lors du dévoilement de l'ultime vérité la semaine dernière.

— Non, non..., déclaré-je, la voix tremblante. Tu ne crois pas que ce serait...

— Ton père ? Il a disparu...